



**HAL**  
open science

# La symbolisation du matricide féminin ou l'advenir femme

Linda Widad

► **To cite this version:**

Linda Widad. La symbolisation du matricide féminin ou l'advenir femme. Psychologie. Université Sorbonne Paris Cité, 2019. Français. NNT : 2019USPCC045 . tel-02884186

**HAL Id: tel-02884186**

**<https://theses.hal.science/tel-02884186>**

Submitted on 29 Jun 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Thèse de doctorat**  
de l'Université Sorbonne Paris Cité  
Préparée à l'Université Paris Diderot  
Laboratoire de psychanalyse- ED 450

**LA SYMBOLISATION DU MATRICIDE FEMININ**

OU

L'ADVENIR FEMME

Présentée par

Linda WIDAD

Dirigée par Samuel LEPASTIER

Date de soutenance : 11 juin 2019

Jury composé par :

Samuel LEPASTIER : Psychanalyste et docteur en psychologie, Paris. Directeur de thèse.

Paul-Laurent ASSOUN : Professeur émérite, Paris 7, Président du jury

François SAUVAGNAT : Professeur, Rennes 2. Rapporteur.

Clotilde LEGUIL: Professeur, Paris 8. Rapporteur.

Claire SQUIRES : Maître de conférences, Paris 7. Examineur

Michèle GASTAMBIDE : Invitée. Psychanalyste.

## **Titre : La symbolisation du matricide féminin, ou l'advenir femme**

### **Résumé**

C'est la rareté du meurtre de la mère par la fille qui nous interroge sur le rôle d'un matricide symbolique féminin. Alors que les meurtres commis par les fils constituent la trame de textes fondateurs, nous avons cherché à comprendre pourquoi la version opposée et féminine n'apparaissait nulle part et si ce n'était pas le signe d'un ratage au cours du développement de la petite fille vers son advenir femme. Pour cela nous avons fouillé différentes mythologies, les trois grandes religions monothéistes, quelques contes populaires, ainsi que des œuvres littéraires. Il a fallu revisiter le lien mère-fille, puis la relation homme-femme, et enfin terminer sur le rôle du père dans ce ratage. C'est par la préhistoire que nous avons conclu notre travail, en émettant l'hypothèse d'une peur primale chez l'homme, qui l'a poussé à domestiquer la femme. Se trouvant ainsi dévalorisée la femme devenue mère transmet un barrage de la symbolisation qui provoque le ratage du matricide psychique et entraîne sa sempiternelle répétition.

**Mots clés** : matricide, parricide, lien mère-fille, père, rapport homme-femme, œdipe, phallus

### **Title: The symbolization of feminine matricide, or the becoming woman.**

#### **Abstract**

It is the rarity of murders committed by daughters on their mothers that leads to questioning on female symbolic matricide. While murders committed by sons are the foundation statements, we went on a quest to find the reason why the opposite feminine version is nowhere visible. Could this be the sign of a failure during the little girl's developmental process of the girl becoming a woman?

For that, we have investigated into various mythologies, the three main monotheist religions, common stories and as well as into some literary works.

It has been necessary to re-examine, first the binding mother-daughter relationships, the woman-man relationships and to determine the role of the father in that failure.

It is with the Prehistory that we have concluded our work, venturing the hypothesis of a primal fear that pushed the man to domesticate the woman. Feeling underestimated, the woman transmits a symbolisation barrier provoking the failure of the psychic matricide and its eternal recurrence

**Key words**: matricide, parricide, link mother-daughter, father link man-woman, Oedipus, phallus

## Remerciements

J'exprime ma gratitude à mon directeur de thèse, monsieur Samuel LEPASTIER, Psychanalyste et docteur en psychologie de l'Université Paris Descartes, pour la confiance qu'il m'a accordée, qui m'a encadrée tout au long de la thèse. Je lui suis très reconnaissante pour sa disponibilité et ses précieux conseils, ainsi que pour ses encouragements.

Merci à Paul-Laurent ASSOUN, Docteur d'Etat en sciences politiques et professeur émérite de l'Université Denis Diderot, Paris VII d'avoir accepté de se joindre au jury de soutenance.

J'adresse tous mes remerciements à Monsieur François SAUVAGNAT, Professeur de psychopathologie, Co-responsable du Master 2 de criminologie à l'Université de Rennes 2, ainsi que madame Pahlavan FARZANEH de l'Université Paris Descartes, pour leur réactivité et leurs encouragements et au temps consacré à ce travail.

Je remercie également madame Claire SQUIRES, Maître de conférences à l'Université Paris Diderot, UFR d'Études psychanalytiques, et Madame Clotilde LEGUIL, professeur au département de psychanalyse de Paris 8, Saint Denis, dont la présence dans le jury est un honneur.

Je remercie chaleureusement mes amis, Céline, Douchka, Isabelle, Vincent, Pamela, Pascaline et Émilie, pour leurs encouragements, pour leur patience, et d'avoir cru en moi. Merci infiniment pour votre soutien moral. Un remerciement chaleureux et reconnaissant à Pascaline et Aurèlie pour leur relecture minutieuse. Oursin !

Je sais infiniment gré à mon fiancé, Frank, de m'avoir encouragée et supportée, pour sa patience et son amour.

Je remercie ma mère, ses encouragements et les traductions en anglais

Je remercie infiniment mes enfants, mon grand Armand qui m'a servi de modèle concernant le courage au travail, ainsi mes petits, Louis et Héloïse, qui m'ont laissé travailler et qui attendent impatiemment que maman puisse de nouveau jouer avec eux.

À ma fille.

## Sommaire

Introduction .....	9
Le meurtre de la mère .....	15
I- Le matricide à travers l’histoire orale et écrite .....	26
1) Dans la mythologie.....	26
a) Dans la mythologie grecque .....	27
- Œdipe.....	28
- Oreste et Électre.....	31
- Alcméon.....	36
- Athéna.....	40
- Artémis et les amazones .....	43
Les mères en colère .....	45
- Héra.....	45
- Médée, la vraie femme ?.....	48
- Remarques sur l’infanticide .....	51
- Hamlet et la symbolisation .....	55
- Phèdre, la mère incestueuse .....	58
b) Dans la mythologie babylonienne .....	61
- Marduk et Tiamat .....	61
b) Dans la mythologie indienne .....	64
Ajatasatru, et le complexe d’Ajase .....	66
c) Dans la mythologie nordique.....	69
2) Dans les religions monothéistes .....	73
- Création de l’homme et de la femme.....	73
- Mères et femmes de prophètes .....	80
- Lilith et Ève .....	89
- Croquer le fruit .....	95
- Voiler la femme .....	98
3) Dans la littérature .....	101
a) Dans les contes de fées .....	101
- Blanche-neige .....	103
- La belle au bois dormant.....	107
- Le petit chaperon rouge : .....	111
- Cendrillon .....	114
- Jeannot et Margot : .....	116
b) Dans les romans de fictions .....	120
- Les oreilles de Buster.....	121

- Carrie .....	128
- La pianiste.....	132
Conclusion de la première partie. ....	138
II) Parricide et Matricide .....	140
1) Spécificités du parricide au regard du matricide .....	140
2) L'acte de tuer en psychanalyse.....	144
3) Dostoïevski et les matricides cachés .....	148
4) Passage à l'acte matricide.....	150
a) Élaborations journalistiques.....	155
b) De la vie à l'écran : Créatures célestes, le passage à l'acte matricide .....	159
c) Les sœurs Papin .....	164
d) Le cas Madame Lefebvre : .....	171
5) Anomalies de la symbolisation.....	174
6) Le matricide : Entre haine et la culpabilité.....	177
7) La femme et la mère .....	180
a) La femme, un concept ? .....	180
b) De la difficulté à être une femme .....	186
- Catherine.....	187
- Diane.....	191
c) Mère et femme, deux destins psychiques différents .....	195
Conclusion de la deuxième partie .....	200
III- La spécificité de la relation mère-fille .....	201
1) Les étapes de la séparation .....	202
a) La phase schizo-paranoïde .....	202
b) L'homosexualité primaire.....	207
c) L'homosexualité secondaire .....	209
2) Les menstrues .....	212
3) Les Sorcières .....	217
4) L'érection du féminin .....	222
a) Le pénis, pilier de l'Œdipe .....	228
b) Le sein.....	231
c) La charité chrétienne .....	241
Conclusion de la troisième partie : Être homme, être femme.....	242
IV- Le passage à l'acte féminin.....	244
1) Le passage à l'acte comme échec du matricide symbolique. ....	244
a) Les scarifications .....	248
- Lina .....	250

b) Boulimie, anorexie et obésité .....	252
c) Problèmes gynécologiques et stérilité féminine .....	258
2) De la difficulté à tuer la mère morte.....	262
a) La mère dépressive .....	263
- Jeanine .....	265
Dessin numéro 1.....	267
Dessin numéro 2.....	268
Dessin numéro 3.....	269
Dessin numéro 4.....	270
Dessin numéro 5.....	271
Dessin numéro 6.....	272
Dessin numéro 7.....	274
b) La mère morte.....	276
- Laurence .....	277
V- Différentes projections sur la femme .....	282
1) La Femme Meurtrière et le mythe du doux féminin .....	282
2) Le mythe du matriarcat.....	290
3) Le féminisme comme matricide .....	296
4) La misogynie comme matricide .....	300
5) Vagin et clitoris .....	303
- Marie Bonaparte .....	307
VI- La place du père.....	314
1) L'homme .....	314
2) Le père.....	317
3) Le meurtre du père : .....	323
4) L'empreinte du temps.....	326
a) La préhistoire : origine de l'impossibilité du matricide symbolique féminin.....	326
b) Structures psychiques et plasticité .....	332
Conclusion.....	335
Le matricide à l'ombre de l'Œdipe .....	338
Le matricide à l'origine de l'agressivité et de la jalousie féminine .....	340
Pierre Rivière, ou le matricide pour que le père vive.....	342
Électre, Émilie Louvet et l'impossibilité de tuer la mère .....	345
Proposition autour de Totem et tabou .....	347
Bibliographie.....	352
Articles .....	356
Conférences et Sites internet .....	358



Films..... 359

## Introduction

Le meurtre est un crime vieux comme le monde. Toutes les traces écrites qui l'étudient, qu'elles soient mythologiques, historiques, religieuses ou fictives, montrent qu'il fait partie de notre construction, à condition qu'il ne soit que conté. Lorsqu'il s'agit d'un passage à l'acte, cela révélera plutôt le signe du ratage de la symbolisation. Il existe toutes sortes de meurtres. Parricides, infanticides, fratricides, communautaires ou religieux et bien d'autres encore, peuplent les faits divers, les livres d'Histoire et les légendes. En psychanalyse, c'est le meurtre du père qui prévaut. Mais parmi ces différents passages à l'acte, notre attention se porte sur le meurtre de la mère. Un premier regard sur la question et nous constatons rapidement que ce meurtre est rare. Il est encore plus exceptionnel lorsqu'il s'agit du meurtre de la mère par la fille. En parcourant les actualités présentes et passées, nous remarquons que bien que le meurtre de la mère soit rare, le meurtre de la femme est fréquent. Autre point qui nous semble signifiant et qui attise notre curiosité est que ces meurtres-là, et les meurtres en général, sont le plus souvent perpétrés par des hommes.

Dans un premier travail de recherche intitulé *le matricide psychique féminin*, nous étions arrivés à la conclusion que le matricide psychique, apparemment présent non seulement chez la petite fille, mais aussi chez le petit garçon, semble faire partie du développement normal du sujet. Il serait essentiel de passer par cette étape. En effet, le matricide psychique permettrait de se séparer de la mère afin d'accepter la castration et d'accéder au symbolique. C'est ce symbolique qui ferait le lien entre l'imaginaire et le réel. Le passage à l'acte est une faille dans le symbolique.

Il nous semble important de faire un rappel théorique sur la façon dont la symbolisation s'inscrit dans la psyché, et comment elle permet de privilégier le fantasme au passage à l'acte,

lorsqu'il s'agit d'actes répréhensibles, par la loi. Il s'agira d'abord d'accepter la loi du père afin d'accéder à la loi de la société.

### La faille dans le symbolique

Dans la théorie de Lacan sur la forclusion du Nom du père, il y a une faille dans le symbolique lorsque le signifiant du Nom du père est refusé. S'il est forclos, c'est le refus de la castration, ce qui a comme conséquence d'empêcher la séparation avec la mère. Si la séparation psychique est brouillée, la construction du Moi est menacée.

On ne parle pas de refoulement du Nom du père car le refoulement est un mécanisme de défense névrotique. Le signifiant du Nom du père semble ici forclos. La forclusion renvoie à des mécanismes de défense de la psychose. Le refoulement ne peut être accessible qu'à ceux qui ont déjà acquis un système symbolique, même simple. C'est quelque chose qui est inscrit et oublié, dans le Ça, et qui parfois ressort, comme les lapsus qui sont un retour du refoulé, qui montrent à l'extérieur quelque chose du dedans. Pour pouvoir refouler, il faudrait que l'enfant ait traversé le stade œdipien. L'enfant doit avoir compris qu'il n'est pas le phallus et que la mère désire ailleurs.

La forclusion est la démonstration même du trou dans le symbolique. Si une personne délire, elle pensera que le délire vient de l'extérieur, qu'il est réel (puisque le délire est une construction fictionnelle du sujet, vécue comme une réalité, pour éviter la réalité, insurmontable) contrairement au refoulement qui s'inscrit à l'intérieur d'un sujet. Ce qui est forclos, à l'inverse de ce qui est refoulé, n'est inscrit nulle part. Lacan propose l'idée que cette forclusion du Nom

du père déclencherait une psychose quand un possible Nom du père réapparaîtrait, car cela répondrait au vide.

Lorsque l'enfant reste en relation duelle avec la mère, la forclusion du Nom du père rend l'accès au monde symbolique difficilement abordable. Il y aurait ainsi une entrée vers la psychose, une rupture entre le moi et la réalité, où le ça domine le moi. Le délire est une reconstruction d'une nouvelle réalité selon les désirs du ça. La faille symbolique mène t'elle vers un raté du matricide psychique qui pourrait expliquer que tuer la mère soit une voie d'entrée dans la psychose ? Ou au contraire, que seul un psychotique puisse perpétrer un matricide ?

Pour comprendre le Symbolique du point de vue lacanien, il faudrait le mettre en parallèle avec le complexe d'Œdipe freudien.

#### Le complexe d'œdipe en parallèle de la mise en place du symbolique

Rappelons que le complexe d'Œdipe est pour Freud ce qui représente le désir du petit enfant pour le personnage du sexe opposé et l'hostilité envers l'autre qui est du même sexe. Au départ, l'enfant masculin et l'enfant féminin sont en demande par rapport à la mère. Il n'y a pas de changement d'objet d'amour pour le garçon qui va désirer la mère, alors que la petite fille va faire appel au père afin de se détacher de la mère. Dans l'Œdipe inversé, le parent du sexe contraire à l'enfant ne répond pas à l'attente, ce dernier dirigera alors son désir vers le parent du même sexe. Allons-nous découvrir qu'il y a quelque chose du côté de la fille qui restera toujours en œdipe inversé ?

Dans la dernière partie du stade du miroir, l'enfant qui comprend qu'il n'est pas sa mère, s'identifie à son désir, au phallus. Cette étape correspond au premier temps de l'Œdipe freudien. L'entrée dans l'Œdipe fait apparaître le père. Ce père a pour fonction d'interdire le lit de la mère, l'inceste. Il prive ainsi l'enfant de l'identification au phallus. C'est La Loi du père qui permettrait d'accéder au symbolique. Pour cela il faut que la mère le reconnaisse, ce père, comme figure de la Loi, pour que l'enfant reconnaisse le nom du père. Si l'enfant accepte cette Loi, il s'identifie au père qui est détenteur du phallus. En quoi consiste la Loi du père ? C'est un moment important, où l'enfant comprend qu'il n'est pas le phallus. Cela est équivalent à une castration symbolique. Que se passe-t-il si l'enfant ne peut s'identifier à la Loi paternelle ? Si la mère refuse cette fonction du père et que l'enfant ne peut avoir accès à la Loi, ce dernier reste dans l'imaginaire. L'imaginaire serait « L'assujettissement à la mère »<sup>1</sup>. C'est en effet la mère qui signifie à l'enfant qu'il n'est pas tout pour elle. Il comprend qu'il n'est pas le phallus, que la mère ne l'a pas non plus et alors il suppose que c'est le père qui doit l'avoir. Pour Lacan, « L'Autre est le siège de la parole »<sup>2</sup>, c'est-à-dire qu'il possède tous les signifiants. « L'autre en tant qu'il est compagnon du langage »<sup>3</sup>. Ici le signifiant primordial est le Nom du père, qui permet de sortir l'enfant de sa relation duelle à sa mère et d'accéder ainsi à un autre monde. Si l'autre ne tient pas son rôle, l'enfant ne peut accéder au monde des symboles. En effet, le signifiant ne signifie rien par lui-même. Il lui faut donc un tiers pour trouver le signifié, pour donner du sens.

<sup>1</sup> FAGES Jean-Baptiste, « *Comprendre Lacan* », Dunod, 1997, p 19

<sup>2</sup> LACAN Jacques, « *Livre V : La formation de l'inconscient* », Séance du 6 Novembre 1957

<sup>3</sup> LACAN Jacques, « *Livre V : La formation de l'inconscient* », séance du 6 novembre 1957

En revanche, quand tout se passe normalement, cette identification à la Loi du père permet de passer de la relation duelle qui liait l'enfant et la mère à la fin du stade du miroir, à une relation à trois. L'enfant devient distinct de son père et de sa mère. Il est « Libéré, il acquiert la subjectivité, c'est-à-dire qu'il devient un sujet qui pense. Il entre dans le monde du langage, de la culture, de la civilisation »<sup>4</sup>.

Récapitulons les différentes étapes décrites par Lacan en les couplant avec l'Œdipe freudien :

- La troisième étape du stade du miroir correspond à l'entrée dans l'Œdipe, puisqu'à ce moment l'enfant s'identifie au phallus, le désire la mère.
- La loi du père intervient pour séparer l'enfant de la mère, c'est ce qui correspond au deuxième temps de l'Œdipe.
- L'enfant accepte la loi du père, en nommant le père. Ce faisant, il nomme le phallus. Le phallus chez Lacan ne représente pas le pénis, mais il faut que le père l'ait. C'est la dernière phase de l'Œdipe, et elle correspond à l'accession au Nom du père chez l'enfant, ce qui est un symbole, un substitut métaphorique du père. C'est ainsi que l'enfant accède au symbole.

Pour Lacan, le symbole est « *une langue fondamentale universelle* ». Le symbole doit faire un lien entre l'inconscient et le langage, et désigner une loi qui fonde l'ordre symbolique. Le Symbole permet à l'enfant de matérialiser l'absence, c'est-à-dire de survivre aux absences de la mère, comme dans l'exemple de Freud avec l'histoire du Fort ! Da !<sup>5</sup>, dans lequel un petit enfant

<sup>4</sup> FAGES Jean-Baptiste, *Comprendre Lacan*, Dunod, 1997, p 19

<sup>5</sup> FREUD Sigmund, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Ed. Payot 1968

symbolisait sa mère par une bobine de fil qu'il jetait au loin puis la ramenait vers lui. Il semble qu'il rejouait l'absence de sa mère en disant le terme Fort (loin) et sa présence en disant Da (voilà !) ! En quelque sorte, l'enfant détruit et reconstruit la mère, car il a acquis les capacités pour le faire. Cela lui permet de supporter l'absence.

Melanie Klein accorde une place importante au symbole dans le développement du Moi. Elle et Lacan n'ont pas la même définition du symbole. Nous avons vu que pour Lacan, c'est l'acceptation de La Loi du père, cette castration symbolique, qui permet à l'enfant d'entrer dans le symbolique, de s'inscrire dans un monde de signifiants qui existait déjà avant lui. Melanie Klein, utilisera, quant à elle, le terme de symbolisation. Il trouve son origine dans l'angoisse qu'éprouve le petit enfant par rapports aux objets qu'il a introjectés. Pour éloigner l'angoisse, l'enfant va la rejeter en la répartissant sur différents objets extérieurs. Entre ces objets, l'enfant mettra en place des équivalences « (...) et crée ainsi un système de symboles »<sup>6</sup>. C'est ainsi que l'enfant met en relation le monde extérieur et la réalité. « *Le symbolisme n'est donc pas seulement la base de tout fantasme et de toute sublimation ; c'est sur lui que s'édifie la relation du sujet au monde extérieur et à la réalité en général* »<sup>7</sup>.

Malgré les divergences théoriques autour du symbole chez Lacan et Klein, il tient une place majeure dans la construction du sujet par rapport au monde extérieur. Chez Lacan on parlera du symbolique, chez Klein de symbolisme.

<sup>6</sup>KLEIN Melanie, « Les premiers stades du conflit œdipien et la formation du surmoi » in La psychanalyse des enfants, PUF, 1959, notes de bas de pages (3), p160.

<sup>7</sup>KLEIN Melanie, « L'importance de la formation du symbole dans le développement du moi », in Essais de psychanalyse, Payot, 1968, p 237,

Dans le cas où il n'y a pas eu accès au symbolique, que se passe-t-il ? Il reste étrange que dans les écrits théoriques le matricide psychique soit rarement nommé... comme si nommer équivalait à un passage à l'acte.

### **Le meurtre de la mère**

Si nous faisons une recherche Internet, fenêtre directe sur l'actualité du monde, avec les mots clés suivants « il a tué sa mère » ou « elle a tué sa mère », le contraste entre les deux résultats sera flagrant. Alors que le versant masculin de la question est riche en références, le versant féminin oblige à faire votre recherche sur plusieurs pages. Tuer sa mère est plus fréquent pour un fils que pour une fille. En lien avec le développement précédant concernant la faille dans le symbolique, nous en déduisons que ces hommes, ces fils, seront en grande majorité des schizophrènes ou des psychotiques. En effet, nous avons démontré que le matricide aura surtout confirmé le fait que le passage à l'acte est un ratage du symbolique, ce qui est l'apanage de la psychose. Les quelques femmes ou jeunes filles ayant commis ce crime auront donc elles aussi un profil psychotique. A la lecture de divers articles, que nous proposerons dans le développement de cette recherche, nous constaterons que le passage à l'acte matricide correspond à un moment de démence. Les mères sont tuées, mais également les belles-mères et les grand-mères. Mais là encore, ce sont les hommes qui passent le plus souvent à l'acte. En revanche, en comparaison, des femmes qui tuent leurs enfants, dont leurs filles, cela n'est pas si rare. La femme est donc bien capable de meurtres atroces, mais celui de la mère arrive en dernière position.



Ce qui est frappant c'est le contraste entre la fiction littéraire sur le thème du matricide et les cas cliniques de matricides féminins dans les faits divers. C'est à partir de ce contraste, que la question du matricide féminin, le meurtre de la mère par la fille, nous pousse à aller plus loin dans le questionnement.

Nous avons privilégié, dans cette recherche, la littérature non-universitaire, et même quelques ouvrages grand public, car c'est souvent dans les faits divers et dans la littérature populaire que les pulsions sont exprimées de la manière la moins déformée. Bien qu'il commence à y avoir un peu plus de curiosité du côté du matricide, nous souhaitons rester au plus proche de ce qui se passe dans l'inconscient. Les travaux de recherche, sont bien sûrs riches en apprentissages, mais ils sont également très contrôlés et censurés par l'inconscient. Nous avons le désir de tenter l'aventure du matricide dans ce qu'elle a de plus profond et de plus refoulé.

Il est difficile de parler du matricide psychique. Il est impensable et irreprésentable. Il est difficilement abordable car l'inconscient fait un travail très efficace au niveau du refoulement. Nous sommes contraints de traiter la question par sa périphérie.

Alors que la relation mère-fille a la réputation d'être houleuse, surtout vers l'adolescence, pour Freud, la relation mère-fils est exempte d'ambiguïté et il n'y a pas de haine entre eux deux. Cette proposition mérite d'être longuement débattue, mais remarquons la place idéalisée de la mère et de cette relation particulière. « Seul le rapport au fils apporte à la mère une satisfaction illimitée : c'est d'ailleurs, la plus parfaite, la plus facilement libre d'ambivalence de toutes les relations humaines »<sup>8</sup>. Ce qui nous intéresse est ce contraste entre la relation de la mère-fille et mère-garçon. Pourquoi est-il presque admis comme étant naturel que la relation mère-fille, et par extrapolation les relations entre femmes, soient toujours imprégnées d'agressivité ?

<sup>8</sup> FREUD Sigmund, La féminité, in Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse, Folio, 1984, p 179

Ce qui pose question est de comprendre pourquoi le meurtre féminin de la mère est rare. Freud a démontré que le manque de pénis chez la fille la laisse dans un état de frustration permanent, qui peut être comblé par le fait d'avoir un enfant. Et pourtant il y a quelque chose chez la femme qui la met en position de plainte répétitive, qui n'arrive pas à être comblée, même quand elle devient mère. L'enfant peut sembler satisfaire un temps, mais la femme devenue mère garde une insatisfaction. La question de la capacité à passer à l'acte, de ne pas rester dans un positionnement passif, n'implique-t-il pas la recherche d'une étape sous-jacente à ce manque de pénis, sur lequel il reste encore à faire le jour ?

#### De l'impossibilité à tuer sa mère

Dans les années trente, Violette Nozière, une jeune femme de dix-huit ans, a voulu commettre un double parricide, c'est-à-dire tuer son père et sa mère. Finalement, seul le père est mort. Soulignons l'ironie et l'importance de ce ratage dans le passage à l'acte, ratage qui est finalement très significatif de la difficulté à tuer sa mère, même lorsque le désir est présent.

Dans les faits, Violette vivait mal d'appartenir à une famille modeste, et s'était inventée une double vie qui l'obligeait à vivre dans un mensonge permanent. Cette mythomanie est une prolongation du roman familial que met en place le petit enfant et qui est censé se dissiper vers l'adolescence. Fantasmer d'autres parents et en effet courant au cours de la période œdipienne. C'est dire si Violette n'est pas sortie entière de cette première période, et à quel point l'adolescence a réactivé des défenses infantiles.

Pour tenir le rythme de ses dépenses, elle s'était mise à voler ou à se prostituer occasionnellement. Elle découvre qu'elle est syphilitique, cache cette maladie honteuse le plus

longtemps possible, et lorsque les symptômes deviennent trop importants, elle demande à son médecin un certificat de virginité, et rend ainsi ses parents responsables en déclarant que c'est une syphilis héréditaire. Elle avait entretemps fait une tentative de suicide. Elle s'est procurée un poison, et prenant pour prétexte que c'était un remède contre la syphilis, elle en donne une dose à chacun de ses parents. Mais les doses étaient trop faibles et excepté quelques légères nausées, l'objectif n'était pas atteint.

Violette tombe éperdument amoureuse d'un jeune homme, Jean Dabin, qu'elle entretient, malgré ses difficultés à réunir les sommes nécessaires. Les divers larcins et la prostitution ne suffisent plus. Elle découvre que ses parents ont de l'argent en banque et décide de nouveau de les tuer. Elle augmente les doses du poison et le propose une fois de plus comme traitement. Le père ne se doutant de rien, boit tout. La mère, trouvant le goût amer, n'en bu que la moitié. Elle fait tout de même un malaise, se cogne contre un meuble, et tombe inconsciente. Violette prend tout l'argent qu'elle peut trouver et court retrouver son amant. A son retour, elle ouvre le gaz, afin de faire croire à un suicide. Elle alerte les voisins pour qu'ils viennent à son secours. Les pompiers arrivent et trouvent le père décédé, et la mère juste inconsciente. Cette tentative de double parricide illustre de façon très symbolique, que même si le désir de la fille la pousse à éliminer la mère, la mère ne se laisse pas mourir. La fille mourra deux ans avant sa mère, cette dernière vivra jusqu'à quatre-vingts ans.

Remarquons que Violette a une conduite très autodestructrice. Elle se met souvent en danger, utilise le mensonge, le vol, la prostitution dont elle contracte la syphilis, le meurtre et finit tout de même condamnée à mort, même si elle est graciée quelques années plus tard par le Général De gaulle.

Ce fait divers, auquel va suivre celui des sœurs Papin, défraye la chronique. La France est choquée par cette jeune femme parricide, qui, réalité ou mensonge supplémentaire, accuse son

père d'inceste. Elle déclarera le jour du procès : « Si j'ai agi ainsi, vis-à-vis de mes parents, c'est que, depuis six ans, mon père abusait de moi (...) Mais ma mère ne s'est jamais doutée de rien. Je n'ai jamais parlé des relations que j'avais avec mon père, à aucun de mes amants, ni à personne (...) Il y a déjà deux ans que j'ai commencé à détester mon père, et un an que j'ai pensé à le faire disparaître<sup>9</sup> ».

Violette devra affronter la fureur de sa mère qui lui crie « Tu as tué ton père ! Tu as tué mon mari ! Tue-toi !<sup>10</sup> ». Et lorsque sa fille implore le pardon, la mère s'exclamera « *Je te pardonnerai après le jugement, lorsque tu seras morte* <sup>11</sup> ». Nous voyons là que l'amour d'une mère n'est pas inconditionnel. Il semblerait que l'amour est le déclencheur du désir de mort chez la femme. L'amour menacé pousse la femme à commettre le pire. Ses meurtres sont souvent passionnels. Ici, ce qui pousse Violette à passer à l'acte est son amour pour Jean, mais elle clame également l'abus sexuel du père, et en amont la sensation de ne pas être protégée et entendue par la mère. Cette dernière, en répondant qu'elle ne pardonnera à sa fille que lorsque celle-ci sera morte, en fait de même, puisqu'elle privilégie l'attachement affectif pour son mari, mais aussi le sentiment d'avoir été trahie par sa fille, autre objet d'amour.

Violette inspirera poètes et écrivains. Un recueil de poème lui est consacré. Nous apprécions particulièrement le poème de Paul Éluard, *Le petit pélican (ou oser l'espoir)*. Ce poème est très complexe, mais nous nous contenterons de comprendre qu'il s'agit entre les lignes, d'inceste et de jalousie maternelle.

Pauvre petit ange disait la mère

De ce ton des mères moins belles que leur fille

<sup>9</sup> DEMARTINI Anne-Emmanuelle, « L'Affaire Nozière : La parole sur l'inceste et sa réception sociale dans la France des années 1930 », in Revue d'histoire moderne et contemporaine, Belin, no 56-4, avril 2009, p. 213

<sup>10</sup> La Dépêche : « *Une tragique confrontation* ». Article du samedi 2 septembre 1933.

<sup>11</sup> *ibid*

Et jalouses  
Violette rêvait de bains de lait  
De belles robes de pain frais  
De belles robes de sang pur  
Un jour il n'y aura plus de pères  
Dans les jardins de la jeunesse  
Il y aura des inconnus  
Tous les inconnus  
Les hommes pour lesquels on est toujours neuve  
Et la première  
Les hommes pour lesquels on échappe à soi-même  
Les hommes pour lesquels on n'est la fille de personne  
Violette a rêvé de défaire  
A défaire  
L'affreux nœud de serpents des liens du sang<sup>12</sup>

Si l'inceste pousse la fille à haïr son père et à chercher à commettre le parricide, nous pouvons déjà nous interroger sur la tentative de matricide. Le cadre non protecteur apporté par le père, fait de la mère une complice à son insu. Sans doute les filles pensent que les mères savent, puisque les mères ont de façon légendaire un sens développé pour ce qui concerne les affaires de leurs enfants. Puisqu'elle est censée savoir (à la façon du psychanalyste qu'est le sachant), elle devient complice du père. Elle est donc haïssable et éliminable. Derrière le matricide, l'absence ou l'abus du père ne semble pas être loin. Le poème de Paul Éluard souligne la rivalité

<sup>12</sup> ELUARD Paul, « *Le petit Pélican* » in *Violette Nozières*, ouvrage collectif , Éditions Nicolas Flamel, 1933

mère-fille, mais surtout de la mère envers sa fille, de la vivre comme une rivale potentielle. La mère est jalouse et ne protège plus sa fille. Cela nous permet-il d'avancer que l'agressivité vient d'abord du côté de la mère, qui pousserait la fille à devoir se défendre ? *Un jour il n'y aura plus de père...* Quel est le rôle du père ? En quoi est-il indispensable dans ce duel mère-fille ?

- Méthode de recherche

La psychanalyse a prêté à la femme un sombre destin, véritable casse-tête, continent noir et roc sur lequel vient buter la thérapie. Mais nous avons l'intime conviction qu'il ne faut pas accepter ce destin d'éternelle insatisfaite, et qu'il faut aller sonder l'insondable, oser plonger plus loin, dans l'insupportable.

Le désir parricide est universel. Si la psychanalyse n'a pas fait grand cas du matricide, et plus spécifiquement du matricide féminin, est-ce une sorte d'acte manqué ou bien cette absence traduit-elle une vérité constitutive du devenir féminin ?

Puisqu' « Au commencement était le Verbe »<sup>13</sup> ou la Parole, selon les traductions, et pour tenter de mieux comprendre pourquoi ce matricide est si absent de l'histoire de la psyché, nous allons nous plonger dans la mythologie grecque, puisqu'elle est dans les fondements de la psychanalyse et chercher s'il y a quelque trace d'un matricide féminin. Par curiosité nous irons puiser dans une mythologie encore plus ancienne, berceau de la civilisation, celle qui est née en Mésopotamie, afin de voir s'il s'y cache un matricide féminin. Nous jetterons un œil, un peu au hasard des lectures, dans la mythologie nordique.

<sup>13</sup> *Évangile selon saint Jean* in *La Bible*, Le nouveau Testament (1975), Le livre de Poche, 2018, p 146

Nous tenterons une approche du matricide à travers les trois religions monothéistes, puisque les écrits religieux sont également la projection des mentalités de nos lointains ascendants.

Puis nous fouillerons dans la littérature populaire, en commençant par les contes de fées, car c'est avec eux que grandissent les enfants et qu'ils sont révélateurs d'un inconscient psychique primaire et commun, tout comme les religions et la mythologie. C'est avec trois romans que nous allons clore le tour de la littérature autour du matricide et du lien mère-fille. Encore une fois, nous rappelons que ce choix de littérature populaire, à l'opposé des écrits de recherches universitaires et psychanalytiques, vise à privilégier le langage de l'inconscient. C'est donc *Avec Les oreilles de Buster*, de l'écrivain suédoise Maria Ernestam, *Carrie*, du très populaire Stephen King, et *La pianiste*, de l'autrichienne Elfriede Jelinek qui décrit de façon glaçante une relation fusionnelle entre une mère et sa fille, que nous allons justement tenter de comprendre la spécificité du lien mère-fille, à travers ces romans qui en décrivent le pire. Nous avons appris, grâce à Freud, que c'est à travers la psychopathologie que nous pouvons comprendre ce qui doit faire partie de la construction psychique de tout un chacun.

Ces différents aspects de la littérature populaire vont nous éclairer sur le statut des femmes dans les différentes sociétés, et nous permettre une vue globale sur leur position symbolique. Nous serons frappés au terme de cette première plongée de découvrir à quel point les femmes sont dominées par les hommes. Une question fondamentale nous traverse l'esprit : pourquoi ?

Après cette enquête littéraire, nous allons proposer une définition du parricide, puis chercher à comprendre si le matricide a une valeur symbolique différente. Nous allons faire le tour des meurtres incontournables en psychanalyse, en détaillant un peu plus le parricide littéraire chez Dostoïevski, et en allant un peu plus loin nous interroger sur le matricide dans son œuvre.

Nous allons ensuite aller plus en détails concernant le matricide, en partant d'abord des faits réels. Après avoir présenté quelques chiffres, nous allons les illustrer d'exemples trouvés dans les faits divers. Puis nous allons prendre le temps de narrer deux passages à l'acte matricide. Le premier sera celui d'un matricide féminin réel, celui de deux jeunes filles, Juliet Hulme et Pauline Parker, qui ont tué la mère de l'une d'entre elles avec préméditation. Le second cas sera celui, célèbre, des sœurs Papin. Elles n'ont pas tué leur mère, mais tout le travail sera de démontrer que c'est un meurtre de la figure maternelle. A partir de ces cas, Nous allons creuser les anomalies de la symbolisation et comprendre mieux le matricide psychique et sa nécessité, son rôle ainsi que la difficulté de sa mise en place. Cela va nous mener à redéfinir ce qui fait une femme, et une mère, et d'en approcher une hypothèse sur leurs destins psychiques, et aviser si ces deux destins sont différents.

La spécificité du lien mère-fille va nous pousser à réfléchir sur la manière dont la fille va devoir se défaire de ce lien. En revenant sur la phase schizoparanoïde de Melanie Klein, nous allons tenter de comprendre d'où vient la difficulté de la séparation. Nous développerons les homosexualités primaires et secondaires, dans le but de mettre en avant ce qui fait la spécificité de la relation de la fille à sa mère. Nous irons vers ce qui est propre aux jeunes filles et aux femmes ; les menstrues, et la symbolique du sang féminin. Cela va nous inciter à suivre le chemin des sorcières, ces femmes qui possèdent un savoir et une magie qui les rendront effrayantes aux regards des hommes. Nous en viendrons à retrouver, comme à travers les écrits que nous aurons approfondis, que priver les femmes du savoir tient une place importante dans le mécanisme de l'infériorisation. Avoir ou ne pas avoir le savoir nous évoque le concept du phallus. A partir de là, nous nous autoriserons à émettre l'hypothèse d'un phallus féminin. Pour cela, il nous faudra revenir sur l'Œdipe, et l'angoisse de castration que provoque le fait de posséder le pénis. Nous allons nous demander, si un appendice féminin ne pourrait pas être l'équivalent de cet appendice masculin. Nous irons donc voir si le sein peut tenir une place



équivalente au pénis, et si l'introduction de cette hypothèse ne pourrait pas venir enrichir la phase œdipienne, sans pour autant réfuter la thèse freudienne. Nous allons nous demander si le pénis n'est pas apparu comme le sexe à désirer à cause du fait qu'il se voit immédiatement alors que le sexe de la fille et encore plus de la femme qui se cache derrière les poils pubiens, n'est pas visible de prime abord. Le sens de la vue sera donc étudié, afin de vérifier son importance. Puis c'est le sens du goût, à travers la recherche de l'oralité, qui va nous permettre de nous attarder un peu plus sur le sein, à travers la charité chrétienne, pratique qui tire son origine de l'histoire d'un père, vieux et affamé, nourrit par les seins pleins de lait de sa fille.

Nous reviendrons ensuite sur le passage à l'acte féminin, en essayant de comprendre en quoi il peut être le signe d'un échec de la symbolisation du matricide féminin. Puis de quelles façons ces passages à l'acte matricide peuvent se manifester à travers des pratiques d'autodestructions, telles que les scarifications, les dérèglements alimentaires, mais aussi des pratiques qui ne nécessitent pas une action directe de contrôle, tels tous les nombreux problèmes gynécologiques ainsi que la stérilité.

Nous en viendrons à entendre la difficulté à être une femme, autour de la pulsion d'agressivité. Nous nous interrogerons au sujet du lien indirect, belle-mère/belle-fille, s'il permet une relation différente et si l'agressivité et la mise en place du matricide psychique vont pouvoir se manifester autrement. Puis, toujours autour de ces questions, comment la fille va-t-elle pouvoir l'exprimer quand la mère est dépressive, malade ou encore décédée.

Le fil logique de la recherche nous forcera à nous pencher sur les idées reçues concernant les femmes, justement au sujet de l'agressivité et du passage à l'acte. Nous allons nous demander pourquoi la femme est réputée incarner la douceur, l'amour maternel et pourquoi quand elle devient meurtrière, elle choque encore plus que les autres meurtriers.

Nous allons découvrir que le matricide se cache dans des actions qui donnent à croire à l'émancipation et à la valorisation de la femme, telles que le mythe du matriarcat ou encore le féminisme. Nous nous demanderons quel est le rôle de la misogynie et si elle n'est pas une manifestation d'une forme de matricide, mais toujours du côté des hommes.

Nous allons revenir sur la scission des femmes, entre mère et femme, mais cette fois-ci dans leur propre chair la plus intime, c'est-à-dire entre le vagin et le clitoris. L'un est dit par Freud l'équivalent valorisant d'une sexualité mature et adulte et l'autre garde l'empreinte d'une sexualité infantile. Freud ira jusqu'à octroyer le statut de frigidité ou de frigidité partielle à celles qui ne jouissent que par leur clitoris. Le cas de Marie Bonaparte va fortement nous intéresser, sachant qu'elle s'est faite plusieurs fois opérée afin de rapprocher le clitoris de l'entrée du vagin. En plus de sa propre histoire, nous avons prêté une grande attention à ses théories psychanalytiques, sachant qu'elle est une grande disciple de Sigmund Freud. Nous irons plus en détails dans le cas de madame Lefebvre, avec qui Marie Bonaparte a eu un entretien, qui comme les sœurs Papin, semble avoir commis un matricide sur la figure maternelle, en tuant la femme de son fils.

Après tout ce parcours qui met en exergue l'infériorisation de la femme, ce qui va nous questionner, finalement, en plus du positionnement de l'homme face à la femme, c'est la place du père. Car dans une société, à l'instar du canevas psychique, tout se rejoint et tout se répond, et tient sur une certaine logique. On ne peut aborder la question du matricide, sans passer par la question du parricide. La différenciation des sexes, va de pair avec un rôle complémentaire de chacun.

Après la question du *pourquoi* les femmes sont-elles dominées par les hommes et le *comment*, nous allons nous demander *quand* cela a-t-il commencé, car la réponse biologique ou le parallèle avec la nature, ne suffit pas. Nous allons alors remonter vers la préhistoire afin de tenter une

hypothèse qui pourrait expliquer autant l'état ancestral que l'état actuel du rapport hommes-femmes et la domination masculine, tant au niveau sociétal que psychique. Sur ce dernier plan, quel est l'impact de la société, sur la construction psychique, et sera-t-il possible de modifier ce qui est établi comme un fait, tel l'envie du pénis de la fille, si l'environnement évoluait autrement ? Y a-t-il une plasticité psychique comme il y a une plasticité neuronale ?

Notre hypothèse de départ est que la fille doit passer par un matricide psychique, afin de se séparer de la mère et d'advenir femme. En allant plus loin dans nos interrogations, cette première proposition qui nous semblait évidente, et en réalité tellement évidente que nous nous retrouvions face à une impossibilité d'avancer dans le développement d'une théorie. Nous comprendrons progressivement que c'était justement cette évidence qui était problématique.

Nous présenterons en conclusion comment nous avons évolué par rapport à notre postulat initial. Nous finirons sur l'agressivité féminine qui nous semble être l'expression du matricide impossible. Nous présenterons des cas tel que celui de Pierre Rivière qui a tué sa mère par amour pour son père, puis nous achèverons par une petite digression autour de *Totem et tabou*, en nous appuyant sur les propositions précédentes, et en nous autorisant à réintroduire les femmes dans cette histoire.

## **I- Le matricide à travers l'histoire orale et écrite**

### **1) Dans la mythologie**

Dans ce travail où il s'agit de comprendre le meurtre de la mère par la fille et ce qu'il peut apporter dans la genèse psychique, nous allons avancer à la manière d'une enquête, sur les traces possibles de ce meurtre, et d'en interpréter les indices.

En prenant exemple sur Freud, nous décidons d'aller sur les stigmates du matricide en partant de la mythologie. La mythologie grecque, la plus connue dans le monde occidental, nous semble un départ inévitable. Nous allons cependant également tenter de nous aventurer dans quelques autres mythologies, à commencer par la plus ancienne, celle de la Mésopotamie. Nous avons fait des recherches et interrogé sur différentes cultures, mais les traces du matricide étant rares, nous nous sommes autorisés à naviguer, à passer d'une lecture à une autre, en faisant le constat que décidément, il n'y avait pas de matricide féminin. Nous nous sommes attardés sur la mythologie nordique, sans plus de succès.

Le matricide étant rarement réellement évoqué, et le matricide féminin inexistant, nous serons contraints de construire nos hypothèses sur les contours de cette vacuité. Cela ne va pas sans évoquer la morphologie du vagin et la difficulté de sa représentation précoce chez la petite fille.

Sans doute n'avons-nous pas tout exploré, et peut-être y a-t-il dans d'autres mythologies un récit de matricide féminin, mais le simple fait qu'il ne fasse pas partie d'une culture populaire, démontre de la difficulté à l'inscrire dans la formation universelle des individus.

### **a) Dans la mythologie grecque**

Dans la mythologie grecque, le matricide reste un acte exceptionnel et rare. Néanmoins, le meurtre de la mère est tout de même évoqué, mais le plus souvent indirectement. Il est parfois

direct, comme dans l'histoire d'Oreste, mais il est symbolique, comme pour Alcméon ou dans le mythe d'Athéna. Héphaïstos ne tue pas sa mère, mais la condamne à l'immobilité magique. Au lieu d'être assassinée, la mère peut également mettre fin à ses jours, ne laissant pas la possibilité du matricide, comme a pu le faire Jocaste.

Nous allons présenter ces différents mythes dans lesquels le matricide est présent, plus ou moins clairement. Cependant, il n'existe pas de matricide féminin, tel que nous souhaitons aborder la question. Le matricide féminin est clairement absent de ces contes mythologiques.

### - *Œdipe*

Au départ de l'histoire, Laïos et son fils Œdipe cherchent tous deux à faire mentir la prophétie, c'est-à-dire ce qui doit advenir. On peut dire que chacun d'eux cherche à tuer le père, Apollon, qui détient un savoir (savoir mis dans la bouche de Tirésias), en cherchant à le faire mentir.

Œdipe fuit son père adoptif, de crainte de le tuer. Il croise Laois, son vrai père et ce dernier tente de l'empêcher de continuer son chemin en le titillant de son bâton. Œdipe le tue afin de pouvoir continuer son chemin vers l'oracle, dans le but de vérifier la terrible prophétie. Il doit passer par le Sphinx, et ayant résolu la fameuse énigme dont la réponse est « l'homme », c'est le sphinx qui se donne la mort. Donc ici aussi il est question d'une connaissance bien gardée, et celui qui découvre le secret, tue celui qui le possédait avant lui. Rappelons que le Sphinx, la Sphinge, est créature femelle, qui a les attributs d'une femme en haut du corps, avec des pattes de félin ou des ailes, et se termine par une queue de lion ou par un serpent. C'est-à-dire que ce monstre féminin garde ce qui est bon dans la femme, la partie maternelle, représentée par le visage doux et les seins, alors que la partie dangereuse de la femme, la vulve, est remplacée. Le

bas du corps est également, pour Oreste, ce qui est interdit, c'est-à-dire le risque de l'inceste. Mais en répondant à l'énigme, Oreste s'empare de ce qu'il devait ignorer, et c'est à cause de cette connaissance qu'il va dépasser l'interdit. Mais le Sphinx est également un monstre masculin. Alors cette créature, qui possède l'énigme que le garçon doit résoudre, est la représentation du couple parental. Si l'enfant tue le couple parental, il peut accéder au parent qu'il désire posséder.

Œdipe épouse Jocaste, comme un présent offert, suite à son triomphe sur le Sphinx. L'épouse ne semble pas avoir de rôle actif. Le couple ainsi formé a quatre enfants avant de découvrir le lien incestueux qui les unit. Lorsqu'Œdipe découvre la cruelle et insupportable vérité, il se crève les yeux et Jocaste l'épouse/mère, se donne la mort.

Cette histoire vient symboliser l'insaisissable force de l'inconscient. Laïos et Œdipe, auront eu beau tenter de combattre le désir inconscient (donc celui-là même qu'il refuse consciemment), c'est ce dernier qui remporte la bataille. Lorsque l'on tente dans le monde réel de combattre son imaginaire, les conséquences sont lourdes sur l'équilibre de l'individu. Œdipe n'échappe pas à son destin, alors que tout a été mis en place pour éviter ce drame. L'évolution du garçon est de ne pas se laisser dominer par son désir inconscient d'éliminer le père et de coucher avec sa mère. Concernant les petites filles, nous ne trouvons pas de mythe qui les avertit de la nécessité de se préserver du désir de meurtre maternel. Cela signifie-t-il que ce désir agressif n'existe pas chez la fille ?

On parle d'Électre, comme étant le versant féminin de l'Œdipe. Mais nous pensons que ce parallèle est erroné. Électre a un rôle très passif et fantasme le meurtre de sa mère en attendant le retour d'Oreste. Freud, dans son article *La sexualité féminine*, réfute la symétrie entre le garçon et la fille.

Dans l'Œdipe, il s'agit d'un parricide, et plus spécifiquement du meurtre du père par le fils. C'est la question en miroir que nous essayons de proposer. Ce mythe est fondateur en psychanalyse, et il est tout à fait admis de continuer à transmettre ce mythe, à l'intégrer dans une certaine culture universelle, sans en faire un tabou. Derrière le parricide, c'est surtout la question de l'inceste qui se pose. Tuer le père, c'est prendre la place dans la couche maternelle. Il s'agit donc de dépasser ce fantasme et que le père puisse garder sa place.

Concernant la fille, la mère est aussi le premier objet d'amour. Le père ne s'estimant pas en danger face à ce désir, ne se sent pas le besoin de l'interdire. Le premier meurtre symbolique de la fille est donc également un patricide. Mais prenant conscience de son absence de pénis, elle réanime le père et veut le posséder. C'est là qu'apparaît pour la première fois le désir matricide. Mais comme l'avancait Freud, la mère ne peut pas s'opposer à ce désir, car elle n'a pas la même puissance symbolique que le père, celui qui interdit.

Lorsqu'il s'agit du meurtre de la mère, la mythologie devient très pauvre. Le versant féminin inexistant. La construction même de la psychanalyse, qui se repose beaucoup sur ce mythe d'Œdipe, accepte volontiers que le désir de meurtre du père soit nécessaire. Il n'y a pas, concernant le mythe de la mère, cette étape obligée. C'est bien ce que nous cherchons à comprendre. Le meurtre psychique de la mère par la fille est-il absolument nécessaire ? Si la psychanalyse n'en a pas fait grand cas, est-ce un oubli inconscient, un acte manqué ? Prenons le risque d'avancer que le matricide est toujours présent, perpétré en filigrane, qu'il est induit, mais qu'il n'est jamais évoqué, car il est comme un secret qui se transmet, non par la voie orale, mais par la voie de l'inconscient, un inconscient reptilien. Nous nous permettons cette hypothèse car nous remarquons que la femme peine à évoluer, malgré, dans le monde moderne, quelques fragiles progrès, et nous nous demandons si ce n'est pas en lien avec cet œdipe qui n'est pas évident pour la fille. Le mythe d'Œdipe prévient les garçons de ne pas se laisser dominer par leurs fantasmes de meurtre paternel. Qu'en est-il pour la fille ?

Tentons tout de même de fouiller quelques autres mythes, afin d'en extraire quelques matricides cachés. Certains psychanalystes, tels que Michèle Gastambide<sup>14</sup> proposent un versant féminin à l'Œdipe, et qui serait l'Orestie.

#### - *Oreste et Électre*

A l'instar du complexe d'Œdipe, Carl Gustav Jung a voulu théoriser autour du complexe d'Électre, c'est-à-dire une version au féminin du complexe d'œdipe. Mais Œdipe, comme nous l'avons vu, a *réellement* tué son père. Dans le mythe d'Électre, dont se sont inspirés les poètes de l'antiquité grecs, tels que Eschyle, Euripide et Sophocle, ne parle pas d'un meurtre d'une fille sur sa mère. Électre n'a jamais tué sa mère.

Le parallèle entre Œdipe et Électre ne fonctionne pas. Œdipe n'a pas le désir de tuer son père et n'a aucune hostilité envers lui en tant que père, mais plus en tant qu'homme, puisqu'il ne sait pas que l'homme qu'il tue est son père. Oreste, dont le père a été tué par l'amant de la mère, est empli de colère, et Électre encore plus. Mais Électre, ne tuera point sa mère. De plus, Agamemnon, le père, étant déjà mort au moment du matricide, le meurtre ne permet pas à la fille de posséder le père.

<sup>14</sup>GASTAMBIDE Michèle, Le meurtre de la mère ; traversée du tabou matricide. Desclé Brouwer, 2002



Amber Jacobs, dans *On matricide : myth, psychoanalysis and the law of the mother*<sup>15</sup>, propose une relecture du mythe d'Oreste et en conclut à un matricide. Effectivement, la mère est tuée, par le fils. Électre désire également cette mort et encourage son frère à se venger, pour leur père. Oreste et Électre sont animés par la haine...qui est le pendant négatif de l'amour. Œdipe tue pour se défendre, mais ne prémédite pas son meurtre. Au contraire, ce meurtre, il cherche à l'éviter.

Rappelons le mythe d'Oreste et d'Électre : Agamemnon sacrifie sa fille Iphigénie, pressé par l'armée, afin d'obtenir des vents favorables à leur périple. Clytemnestre vengera la mort de sa fille par le biais de son amant Égisthe. Ce dernier égorge Agamemnon pendant son festin de retour dans une version, et lors de ses retrouvailles avec sa femme dans une autre. Peut-être faut-il en retenir l'idée principale qui est de consommer...de la nourriture ou de la chair. Le meurtre est justifié par la justice. Clytemnestre n'est pas « une meurtrière mais une justicière »<sup>16</sup>

Clytemnestre se venge de son mari, de ce père qui a sacrifié leur fille, la faisant saigner à l'aide d'un couteau. La défloration symbolique est limpide. C'est l'inceste du père sur la fille qui doit être puni, et il est à l'origine d'une suite de meurtres. La mère, en tuant le père prive sa deuxième fille, Électre, de son objet d'amour secondaire. Électre pleure ce père perdu en maudissant la mère. « Mère chérie, mère haïe <sup>17</sup>», traduit l'ambivalence de la relation mère-fille.

Oreste fut placé chez un ami, et Électre ne rêvait plus que du retour de son frère, afin de venger son père. Pour Oreste, venger la mort de son père était naturel : « il faut (...) qu'elle meure de

<sup>15</sup>JACOBS Amber, *On matricide, Myth, psychoanalysis and the law of the mother*, Columbia University Press, septembre 2007

<sup>16</sup> HAMILTON Édith, *La mythologie*, Poche Marabout, 1997, p300

<sup>17</sup> EURIPIDE, *Électre*, Le Livre de poche, 2005, P 254, v- 1229

mort violente - et moi je suis le serpent qui la tuera (...) »<sup>18</sup>. La vengeance est encouragée par Apollon, et Oreste est prévenu « Il me disait de les tuer sans merci, d'un coup de cornes mortel. Sinon, je le paierais, déclarait-il, de ma propre vie avec mille tourments effroyables<sup>19</sup> »

Se venger pour le père consistait donc à tuer la mère, ce qui est crime absolu. Ce crime absolu est tellement impensable s'agissant du lien-mère fille, qu'Électre, tout comme Jocaste dans le mythe d'Œdipe, est très passive. Sa seule action, est de pousser, avec ardeur, son frère à passer à l'acte. « (...) le vœu matricide n'implique pas l'acte (...) »<sup>20</sup>. Ce n'est sans doute pas un détail si Oreste est motivé dans sa vengeance par un instinct de survie, alors que pour Électre, la peur de la punition est absente. Rappelons qu'Agamemnon, est mort de la lame d'Égisthe. Le père est donc tué par l'amant de la mère, l'homme qui a remplacé le père dans la couche maternelle. Les enfants peuvent accepter après l'Œdipe que la mère couche avec le père. Mais lorsque la mère supprime le père par le biais d'un autre homme - meurtre symbolique qui suit une période où l'enfant a intégré qu'il n'a pas le droit de se mettre entre son père et sa mère - cela devient insupportable et peut réveiller l'agressivité des enfants. D'ailleurs Oreste hésite, dans la version d'Eschyle, au moment où il va tuer sa Clytemnestre, lorsqu'elle lui rappelle son statut de mère : « Arrête, fils ! (...) Respecte ce sein sur lequel tu t'es souvent endormi en suçant à pleines gencives le bon lait qui t'as fait grandir !<sup>21</sup> », et le fils de demander « Pylade, que dois-je faire ? Respecterai-je la vie de ma mère ?<sup>22</sup> ». La haine et l'agressivité réveillées par le désir maternel pour un autre, sont déstabilisées par la culpabilité qu'entraîne le passage à l'acte matricide. Mais la suite confirme notre proposition : « C'est près de l'autre, à ses côtés que j'entends

<sup>18</sup> ESCHYLES, *Les Choéphores*, Le livre de poche, 2005, p 124, v548-550

<sup>19</sup> ESCHYLES, *Les Choéphores*, Le livre de poche, 2005, p 106, v274-277

<sup>20</sup> SQUIRES Claire, *Mères et filles, la menace de l'identique*, puf, 2013, p122

<sup>21</sup> ESCHYLE, *Les choéphores*, p145, v897\_

<sup>22</sup> *ibid.*

t'égorger. Vivant tu l'as préféré à mon père : dors avec lui dans la mort, puisque c'est cet homme-là que tu aimes, et que tu hais celui que tu devrais aimer<sup>23</sup> »

L'autre inquiétude qui naît lorsque la mère se détourne de la couche paternelle, est de donner naissance à d'autres enfants. Euripide fait dire à Électre : « A coucher avec Égisthe, elle a eu d'autres enfants. Et Oreste et moi, nous ne sommes pour elle dans le foyer que des intrus à éliminer<sup>24</sup> ». C'est la nature même de l'amour, de révéler l'agressivité et la rivalité. C'est bien l'amour pour la mère, qui est inné, qui se transforme au fil des déceptions ressenties. Nous savons que l'amour est en lien avec l'attachement primaire avec la mère, et que qu'il construit le narcissisme. La blessure narcissique que crée une mère qui se détourne de soi, fait naître la haine. Électre encourage fortement son frère, torturés par quelques doutes et hésitations ; « Ne va pas faiblir, glisser à la lâcheté ! Entre ! Va lui tendre le même piège auquel elle a fait succomber son époux par la main d'Égisthe<sup>25</sup> ». Les auteurs mettent plus ou moins en avant les craintes d'Oreste ; « Comment échapperai-je au juste châtiment du meurtre de ma mère ? <sup>26</sup> », mais tous s'accordent à mettre en avant le désir de vengeance de la fille.

Sophocle souligne le lien à l'égo et à la blessure narcissique, lorsqu'Oreste, une fois la mère tuée, déclarera à Électre « Rassure-toi désormais : l'arrogance maternelle, jamais ne piétinera plus ton honneur<sup>27</sup> ».

Alors qu'Œdipe cherche à éviter le meurtre, Électre le désire ardemment. L'Œdipe est la tentative du garçon à transformer son désir de meurtre en simple fantasme, alors qu'Électre transforme son fantasme en réalité, en passage à l'acte, par la voie d'un tiers.

<sup>23</sup> Ibid.

<sup>24</sup> EURIPIDE, *Électre*, p 164, v-62-63

<sup>25</sup> EURIPIDE, *Électre*, p 236, v-982

<sup>26</sup> EURIPIDE, *Électre*, p 235, v-977

<sup>27</sup> SOPHOCLE, *Électre*, Le livre de poche, le théâtre en poche, p 365, 2005, v-1428

Nous ne pouvons ignorer que le désir matricide est né du meurtre du père, de la main de la mère ou de son amant. Nous posons l'hypothèse que le matricide réel, ainsi que le matricide psychique, sont induits par l'absence du père, ou par son effacement ou encore par l'abus incestueux du père (l'inceste signe l'effacement du père devant son désir d'homme), et par l'omniprésence ou la seule présence de la mère qui transmet à son tour le désir de meurtre matricide. Nous avançons dans notre questionnement, et nous posons d'emblée qu'à l'origine de la transmission de l'impossibilité de transformer le désir matricide en fantasme, il y a justement l'homme. Lorsque le père est absent du couple enfant-mère, et encore plus du couple mère-fille, cela laisse la voie libre à la mère et à la transmission d'agressivité inconsciente.

Clytemnestre est une mère puissante et vengeresse. En creusant un peu plus loin ce mythe, nous pouvons donc entendre que le père, en sortant de son rôle de cadre en sacrifiant sa fille (ou en commettant l'inceste), est tué par la mère (qui s'était déjà détournée de lui), puis en retour, la fille privée de son père, qui aurait dû être son objet d'amour interdit, désire la mort de la mère.

Ce mythe n'est en rien le pendant féminin de l'Œdipe. Nous pensons plutôt qu'il le précise. C'est-à-dire qu'il montre les conséquences tragiques du crime du père sur sa fille, de l'inceste, de la vengeance que cela fait naître chez la mère, et que la fille n'est pas à l'abri de désirer supprimer sa mère, dans l'idée de récupérer le père. Le matricide psychique est nécessaire à l'évolution de la petite fille. Électre désire bien la mort de sa mère, mais elle ne peut pas passer à l'acte, sans un bras masculin. Elle est le cerveau de l'action. Mais plus encore, le matricide psychique se transforme en matricide réel.

Dans le cas du matricide d'Oreste, il faut rappeler qu'avant le passage à l'acte, il est torturé par l'hésitation et demande l'appui des Dieux. C'est Apollon qui l'encourage et lui ordonne de poignarder Clytemnestre. Tout comme Hamlet, c'est un père, un dieu, qui pousse au meurtre de la mère. Le désir du meurtre de la mère ne vient pas du fils. Au contraire, chez Électre, le

désir est fort, mais le passage à l'acte impossible. Elle se contente de fantasmer le meurtre et d'attendre, mais dès que la possibilité d'un passage à l'acte s'offre à elle, cette dernière n'hésite pas.

Guy Massat affirmera qu'« Oreste, quelle que soit la version que l'on prenne, c'est le meurtre de la mère. Le meurtre de la mère c'est ce qu'il y a de plus intéressant dans ce monde. C'est ce qu'il y a de mieux à faire. »<sup>28</sup>. Il rajoutera que même les Dieux pardonnent ce crime, puisque lorsqu'Oreste va demander à être expié par Apollon et Athéna, sa requête sera acceptée. Mais Massat omet les années de souffrance du fils matricide, les Érinyes ne lui laissant aucun moment de répit. Mais nous pouvons également rappeler que dans l'Odyssée d'Homère, le meurtre d'Oreste est valorisé « Écoute le renom que, chez tous les humains, eut le divin Oreste, du jour que, filial vengeur il eut tué ce cauteleux Égisthe qui lui avait tué le plus noble des pères !<sup>29</sup> »

Dans ce meurtre de la mère, il est beaucoup question du fils. Notre prochain exemple le confirme.

- *Alcméon*

Alcméon est le fils du devin Amphiaraos et d'Eriphyle. Cette dernière s'est laissée séduire par un collier extraordinairement beau, *le collier d'Harmonie*, offert par Polynice, roi tyran et mal-aimé par le peuple de Thèbes, un des enfants du rapport incestueux entre Œdipe et sa mère, Jocaste.

<sup>28</sup> MASSAT Guy, *Oreste et le meurtre de la mère*, Texte de l'intervention au Cercle Psychanalytique de Paris (31 mai 2007)

<sup>29</sup> HOMERE, *L'Odyssée*, Le Livre de Poche, 1974, v.-298-302

Le but de ce présent merveilleux était qu'elle puisse convaincre son époux Amphiaraios de prendre les armes contre Thèbes. Dans ce récit, nous rencontrons la face superficielle de la femme qui se laisse appâter par un bijou maudit. Poussée par ce désir futile et matériel, elle est capable de ruse et de séduction, qui sont ses armes naturelles, contre lesquelles l'homme cherche à se protéger.

Le père mourut au cours de cette guerre. Alcméon en revint vainqueur, mais doit tuer sa mère, qui à ses yeux était responsable de la mort de son père. En réalité, c'est ce père, en mourant qui lui ordonne de le venger.

Mon père enfin, forcé de reprendre les armes,  
Déposa dans mon sein les plus tendres alarmes,  
Et me charge s'il meurt sans revoir ses États,  
De punir Eriphyle en vengeant son trépas  
Il succomba dans Thèbes, et cet ordre d'un père  
Vient encor' m'alarmer sur le sort d'une mère.<sup>30</sup>

Nous remarquons de nouveau que la mort du père, provoquée directement ou indirectement par la mère, est un crime qui provoque le désir de vengeance. Constatons tout de même que c'est le père mourant qui désire la mort de la mère. C'est le cas pour Oreste, dont la vengeance est encouragée par sa sœur Électre. Pour Hamlet, c'est aussi l'esprit du père qui demande au fils le châtiment maternel. Nous pensons également à Don Diègue, dans *Le Cid*, après le soufflet qu'il reçoit du comte, et qui pousse son fils, Don Rodrigue, à rétablir son honneur.

<sup>30</sup> DALBAN Pierre Jean-Baptiste, *Alcméon*, Acte I, Scène I, Saint-Jorre & Legras, 1854

Ne réplique point, je connais ton amour,  
Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour,  
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense :  
Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance,  
Je ne te dis plus rien, venge-moi, venge-toi,  
Montre-toi digne fils d'un tel père que moi ;  
Accablé des malheurs où le destin me range,  
Je vais les pleurer, va, cours, vole, et nous venge<sup>31</sup>

Cette demande de vengeance est toujours source de culpabilité et de doutes pour le fils. Il n'y a pas de jouissance dans l'acte matricide. Dans la tragédie d'Alcméon, par P.J-B Dalban, Thestor tente de raisonner Alcméon, afin de lui éviter de commettre un crime impardonnable : « Un fils peut-il ainsi, d'une haine obstinée, De l'auteur de ses jours flétrir la destinée<sup>32</sup> » ?

Voltaire a également écrit sur la tragédie d'Alcméon. Ce dernier, alors qu'il va au temple consulter les Oracles, rencontre l'ombre de son père, qui lui demande de se venger :

Alcméon- Ombre fatale, quel Dieu te fait sortir de ton ombre infernale ? Quel est ce sang qui coule et quel es-tu ?

L'ombre- Ton roi. Si tu prétends régner, arrête et venge-moi !

Alcméon- Eh bien ! Mon bras est prêt ; parle, que dois-je faire ?

L'Ombre- Me venger sur ma tombe.

Alcméon- Eh ! De qui ?

L'ombre- De ta mère.

<sup>31</sup> CORNEILLE Pierre, *Le Cid*, Librio, 2012, Acte I, scène V, p 18

<sup>32</sup> DALBAN Pierre Jean-Baptiste, *Alcméon*, Acte I, Scène I, Saint-Jorre & Legras, Paris, 1854

Alcméon- Ma mère ? Que dis-tu ? Quel Oracle confus !

Mais l'Enfer le dérobe à mes yeux éperdus.

Les dieux ferment leur temple<sup>33</sup> !

Dans cette version que propose Voltaire, ni Alcméon, ni Eriphile n'ont connaissance du lien filiale qui les unit. Eriphile souhaite l'épouser, et le laisser régner. Lorsque la reine prend conscience qu'Alcméon est le fils qu'elle avait abandonné, elle consent elle-même à la punition par la mort. Ce matricide est effacé par le bonheur de retrouver son fils.

Eriphile- Punis-moi, venge-toi, venge la mort d'un père

Reconnais-moi mon fils, frappe et punis ta mère

Alcméon- Moi ! Votre fils ? Grands Dieux !

Eriphile- C'est toi dont au berceau,

Mon indigne faiblesse a creusé le tombeau

Toi le fils vertueux d'une mère homicide

Toi dont Amphiaraios demande le parricide<sup>34</sup>

Les Érinyes n'approuvent pas ce matricide et Alcméon devient fou. Il quitte sa terre natale pour aller en Arcadie puis à Delphes. Une terrible sécheresse s'abat sur la terre qui l'accueille après son matricide. Alcméon, comme Œdipe et Oreste, est puni par la folie de son acte insupportable. Mais ainsi que pour les précédents, la punition finit tout de même par être levée. D'autant plus que pour Alcméon, la mère elle-même, avant sa mort, demande aux dieux de pardonner son fils, car sans cette découverte et ce crime, elle était sur le point de commettre un inceste :

<sup>33</sup> Voltaire, *Eriphile*, in *Œuvres de Voltaire*, Firmin-Didot Frères, 1830, Tome 3, Acte IV, scène II, p 44-45

<sup>34</sup> Voltaire, *Eriphile*, acte IV, scène V, p 51



D'Amphiaraos c'est le précieux reste.

L'horreur de mon destin l'entraînait à l'inceste,

Les dieux au bord du crime ont arrêté ses pas

Dieux, qui me poursuivez, ne l'en punissez pas <sup>35/</sup>

A la fin de la tragédie, Alcméon qui vient de tuer sa mère, crie à l'ombre du père : « Sois content, impitoyable père ! Tu frappes par mes mains ton épouse et ma mère (...) <sup>36/</sup>», et il tombe évanoui lorsqu'il achève sa tirade.

Il semble exister un lien étroit entre matricide et inceste, et encore une fois, les pères seraient bien impliqués. Nous constatons que ces pères sont ou craignent d'être évincés par leurs épouses ou par leurs fils.

- *Athéna*

Il avait été prédit à Zeus que Métis, sa première épouse, aurait un fils qui lui volerait son trône. Alors, lorsque Métis fut enceinte, par peur ou par prudence, Zeus avala son épouse qui en son ventre nichait Athéna, leur fille.

Et quelle fille ! Symbole de la guerre et de la fécondité -alors qu'elle n'aura jamais d'enfant-les athéniens lui offraient des gâteaux en forme de pénis. C'est Athéna lors du procès d'Oreste qui fera pencher la balance en faveur du matricide. En effet, l'argument principal sera qu'Oreste n'est pas du sang de sa mère, ou tout du moins que la mère n'est pas si importante. C'est Apollon

<sup>35</sup> *Ibid.*, acte V, scène I, p 54

<sup>36</sup> *Ibid.*, acte V ; Scène 6, p 63

qui apportera l'argument principal « Ce n'est pas la mère qui enfante celui qu'on nomme son enfant ; elle n'est que la nourrice du germe en elle semé. Celui qui enfante c'est l'homme qui la féconde (...). Et de cela je te donnerai pour preuve qu'on peut être père sans l'aide d'une mère. », <sup>37</sup>, et il désigne Athéna. Dans cette tragédie, le fantasme masculin de la grossesse est clairement évoqué. Le fantasme de l'enfantement, est présent dans l'inconscient de l'homme. Mais également le fantasme de pouvoir se passer de la femme, ventre nécessaire à la pérennisation de sa descendance. La science moderne nourrit la peur des hommes que les femmes puissent se passer de leur participation pour avoir un enfant. En effet, les femmes ont maintenant la possibilité de s'inscrire à des programmes de fécondation in vitro. Les hommes ont toujours besoin du ventre d'une femme.

Les légendes autour des massacres de l'île de Lemnos, expriment cette grande angoisse des hommes. En effet, les femmes de cette île voulurent marquer leur désaccord lorsqu'elles découvrirent que la déesse Aphrodite entretenait une liaison avec Arès, alors qu'elle était l'épouse d'Héphaïstos. Aphrodite est celle qui désire, elle est l'instance pulsionnelle du Ça, mais l'instance surmoïque, qui veut rétablir la loi, les femmes de Lemnos, ne peuvent laisser le désir s'exprimer et passer à l'acte. Les femmes de Lemnos sont vertueuses. Aphrodite, ne peut se laisser ainsi castrer dans son désir et envoie une malédiction à ces femmes, une odeur infâme qui a pour résultat d'éloigner les maris de leurs couches. Furieuses, les femmes décident de massacrer tous les hommes. Cette légende horrifie par la violence des femmes et leur volonté de se passer des hommes.

Athéna restera vierge, et n'enfantera jamais. « Le complexe d'Œdipe paternel prend des lors dans la mythologie grecque une double signification durable. D'une part, le père veut garder sa

<sup>37</sup> ESCHYLE, *Les Euménides*, in *Tragédies complètes*, Folio, 1982, p371

filles vierges, ce qui est une façon de la garder pour lui, comme objet imaginaire de son désir, et de prévenir toute venue au monde d'un petit-fils qui le tuerait. Voilà pour le tabou de l'inceste. D'autre part, le père désire engendrer un fils en qui il se continue, tout en redoutant d'avoir à lui céder la place: voilà pour la stérilité.<sup>38</sup> Rester vierge, c'est une façon de se réserver à l'amour paternel, de n'appartenir à aucun autre homme. Au moment du matricide, Électre est encore vierge, même si sa mère l'a mariée, et qu'elle fera semblant dans la version d'Euripide d'avoir accouché pour attirer sa mère dans un piège. Oreste en est d'ailleurs surpris « Ce parâtre sait-il que tu es encore vierge ? »<sup>39</sup>. Le lien est aisé en faisant la comparaison avec les religieuses catholiques qui préservent leur virginité, et qui portent une alliance, car elles sont mariées à Dieu. Zeus est ce Dieu/père, qui de plus est très attaché à sa fille Athéna. Didier Anzieu ajoute en note de bas de page que « Dans les textes mythologiques, Athéna veut rester vierge, son père n'exige rien. Le psychanalyste voit chez la fille la réalisation du désir inconscient du père à son égard. Par ailleurs, nombreux sont d'autres textes où le père pourchasse les prétendants ou l'amant de sa fille ».

Elle est une déesse puissante et vénérée. Elle a grandi auprès d'un père. Son héritage psychique est vierge d'une transmission maternelle. Est-ce la raison pour laquelle Athéna peut jouir d'une liberté de penser et d'action ?

Athéna est la fille d'un père, Zeus. Le grand dramaturge grec Eschyle lui fera dire, « Je n'ai point eu de mère pour me mettre au monde. Mon cœur toujours- jusqu' à l'hymen du moins- est tout acquis à l'homme ; sans réserve je suis pour le père<sup>40</sup> ». Dans cette déclamation, la mère est rejetée au point qu'Athéna ne se sent pas solidaire ni de la cause des femmes, ni de la cause

<sup>38</sup> ANZIEU Didier, Œdipe avant le complexe ou de l'interprétation psychanalytique des mythes, in *Psychanalyse et culture grecque*, Les Belles Lettres, Paris, 1980

<sup>39</sup> EURIPIDE, *Électre*, Le Livre de Poche, 2005, p180, v-270

<sup>40</sup> ESCHYLE, *Les Euménides*, in *Tragédies complètes*, Folio, 1982, p 374

maternelle. Nous pouvons dire que par les mots, elle a tué Métis. Athéna a donc accompli un meurtre symbolique. Mais Athéna n'est pas non plus hostile envers les femmes. Elle ne se sent pas menacé par la rivalité féminine, car « *elle s'est appropriée le père* ». De plus, « Chez elle l'absence apparente de conflit s'explique par le fait qu'elle a reporté tout son amour sur un unique objet<sup>41</sup> », cet objet étant le père.

Alors que le statut de mère protège habituellement les femmes, Athéna, fille uniquement d'un père, se dégage de cette tradition. Elle appuie sa déclaration dans la suite de la tirade : « Dès lors je n'aurais pas d'égard particulier pour la mort d'une femme qui avait tué l'époux gardien de son foyer ». Loin d'être horrifiée par le matricide d'Oreste, elle vote pour son salut et fait ainsi peser la balance de la justice de son côté.

Nous pouvons avancer que symboliquement, Athéna est matricide. Mais avant Athéna, le père avait déjà tué la mère en devenant, la femme qui portait l'enfant, en l'engloutissant. Encore une fois, derrière la mort d'une mère, d'une femme, nous apercevons l'ombre du père. Quoi qu'il en soit, Athéna est libérée du poids du matricide, et réalise avec succès un matricide psychique. Nous avançons dans l'idée que réussir son matricide psychique est nécessaire à l'équilibre de l'advenir femme.

Athéna n'est pas la seule fille de Zeus. Il y avait également Artémis, reine des Amazones.

- *Artémis et les amazones*

<sup>41</sup> KLEIN Melanie, *Envie et gratitude*, Gallimard, 2014, p201

Artémis, fille de Zeus et de Létô, est connue comme étant la Déesse de la chasse, restée longtemps vierge comme Athéna, elle ne faillira qu'une seule fois au désir charnel, pour passer une nuit avec Endymion. De cette union naîtront les Amazones.

Le culte d'Artémis est lié aux morts subites des nourrissons et des fausses couches. Les jeunes filles vierges se tournent vers elles afin d'être protégées. Sa mère également est une déesse de la maternité et de l'enfance. Elle est une des nombreuses déesses qui représentent des femmes fortes et indépendantes. Elle est à la fois vénérée pour la protection qu'elle peut apporter et redoutée pour les épidémies et la mort qu'elle peut provoquer.

Artémis impose la virginité à ses disciples. Callisto en fera partie. Elle est une nymphe d'une grande beauté, et Zeus désire la séduire. Il utilise la ruse et prend l'apparence d'Artémis. Décidément Dieu puissant excelle dans l'art de dérober l'apanage des femmes. Héra, la femme de ce dernier, « talonnée par la jalousie, changea la jeune fille en ourse après qu'elle eut donné naissance à un fils<sup>42</sup> ». Cette transformation d'une belle nymphe en ours, vient résonner, telle la malédiction des femmes de Lemnos, dont émanait une mauvaise odeur. Le principe est de retirer aux femmes le féminin qui les caractérise : la beauté, la bonne odeur, la peau lisse et glabre...

Le temps n'apaise pas la fureur d'Héra. Alors que le fruit de l'union de Callisto et Zeus devient un homme et qu'il allait à la chasse, « (...) la déesse dirigea Callisto vers l'endroit où il se trouvait, dans l'espoir de lui voir décocher une flèche à sa mère<sup>43</sup> ». La femme de Zeus a tenté

<sup>42</sup> HAMILTON Édith, *La mythologie*, Marabout, 1978, p 364

<sup>43</sup> Ibid.

de pousser le fils à commettre un matricide, alors que ce n'était pas du tout dans le projet du jeune homme.

Les amazones, filles et protégées d'Artémis, sont des guerrières réputées pour tuer les petits garçons. Elles sont la représentation à l'extrême, à l'image des femmes de l'île de Lemnos, des fantômes angoissants, représentant le pouvoir effrayant des femmes, un pouvoir qui induit le pouvoir de vie et de mort et la disparition des hommes. Dans les mythes et les contes liés aux amazones, nous remarquerons que les héros doivent combattre ces guerrières et en venir à bout, jusqu'à parfois les domestiquer et les remettre à leur place, c'est-à-dire dans un foyer, afin d'accomplir des tâches domestiques.

Les groupes de femmes ont toujours quelque chose d'angoissant ; les Amazones, les Érinyes- les déesses infernales, les Gorgones- dont Méduse, et leurs sœurs aînées, les Grées, les sirènes – créatures ailées qui menaient à la perdition et à la mort les hommes attirés par leurs chants ensorcelants- mais également les femmes de Lemnos...ce sont des groupes de femmes d'où les hommes sont exclus, organisés entre elles, dont le rôle est de malmener les hommes, de les séduire, de leur faire peur ou de les tuer. Mais il y a également le pendant idéalisé des groupes féminins, telles les muses ou les Grâces, qui ont pour rôle de distraire et de charmer et qui sont indispensables à l'inspiration ou aux fêtes réussies.

Se dessine doucement une dichotomie entre la mère douce, l'épouse sage et aimante, et la femme dangereuse, redoutable et effrayante. Quoi qu'il en soit, les femmes ne sont pas dénuées de pouvoirs, et leur colère est redoutable.

Les mères en colère

- *Héra*

Héra est une déesse de caractère, connue pour sa rancœur et ses colères. Pour se venger de Zeus qui fit Athéna tout seul, Héra décida d'avoir un enfant seule, qui sera Héphaïstos. Le hic est qu'elle trouve cet enfant tellement laid, qu'elle l'abandonne aussitôt.

Le petit Héphaïstos se retrouve sur l'île de Lemnos où il apprendra son métier de forgeron. Malgré sa laideur, il est tout de même l'époux, selon l'Odyssée, d'Aphrodite, déesse de la beauté et de l'Amour ! Ou selon l'Iliade, d'Aglaé, une des trois Grâces.

Il fabriquera un trône d'or aux bras articulés qui devra emprisonner celui qui tentera de s'y reposer. Ce cadeau piégé est envoyé dans l'Olympe. Héra prendra place sur le trône et s'y trouvera immobilisée. Héphaïstos refusera de libérer sa mère. C'est Dionisius, Dieu du vin, qui finit par le convaincre. C'est à dos d'âne (symbolique de son entêtement ?), que le fils accepte de libérer sa mère. Par la suite, il accéda enfin à une reconnaissance dans l'Olympe, et deviendra un Dieu important. L'interprétation peut en être qu'Héphaïstos, petit garçon blessé d'avoir été abandonné par sa mère, ne lui pardonne pas et veut se venger afin de réparer la blessure narcissique. Mais la suite, nous mène sur une trace de matricide, puisqu'en immobilisant sa mère, ce qui symbolise la mort, et en étant le seul à pouvoir la libérer, il accède à la reconnaissance sociale.

Si les mythes ont pour but de décrire un monde terrible qui ne doit plus être, il est important de souligner que la femme qui tente un enfant sans père, met au monde un être immonde et déformé, dont elle ne voudra pas, contrairement à Zeus qui met au monde une déesse merveilleuse et vaillante.

Une autre version de l'histoire d'Héphaïstos, raconte que ce n'est pas la mère qui a abandonné son enfant, mais que c'est Zeus, lors d'une dispute avec Héra, dont Héphaïstos a pris la défense, qui a jeté ce dernier du haut du Mont Olympe. La dispute concernait la jouissance de l'homme et de la femme. Zeus affirmait que lors du coït la femme prenait plus de plaisir et Héra avançait

le contraire. Ils demandèrent l'avis au devin Tirésias, puisqu'il avait été transformé en femme pendant sept ans, avant de redevenir homme. Le devin confirma l'avis de Zeus.

Pour Didier Anzieu, « Héphaïstos est le premier personnage, dans la chronologie mythique des Grecs, qui soit doté du complexe d'Œdipe : il répond au désir de la mère d'être son phallus et d'évincer le père ; il prend le parti de celle-ci ; il est châtié par celui-là, châtiment qui est un substitut symbolique de la castration<sup>44</sup> ». Les récits de la mythologie ayant souvent plusieurs versions, en nous inspirons de toutes, nous pouvons avancer qu'Héphaïstos dépasse la loi du père et de la mère. Il a la capacité à se détacher du couple parental. Que les récits le décrivent hideux et boitillant (s'il a bien été jeté du mont Olympe), joue sûrement en faveur d'une sorte d'indépendance psychique. En effet, en étant laid, il ne gonfle pas le moi narcissique de la mère, qui n'y trouve aucun avantage et ne peut se projeter en lui. Du côté de Zeus, qui n'est pas son géniteur, et donc n'est pas le fruit de sa virilité, la problématique est la même. Héphaïstos n'est pas enfermé dans un triangle œdipien rigide ; « Œdipe réalise le complexe d'Œdipe. Héphaïstos échappe à cette réalisation en dépassant le complexe ; il assume en partie sa castration et son renoncement à la mère puisqu'il épouse une déesse trop belle pour lui et qui le trompera abondamment avec Arès.<sup>45</sup> »

Arès est un autre des enfants qu'Héra a fait toute seule, qui a la particularité de saigner. Hébé est également le fruit de la mère seule. Et le dernier de ses enfants, sans père et sans amour, sera Typhon, qui sera envoyé par Héra pour combattre contre Zeus.

<sup>44</sup> ANZIEU Didier, Œdipe avant le complexe ou de l'interprétation psychanalytique des mythes, in *Psychanalyse et culture grecque*, Les Belles Lettres, Paris, 1980, p 14-15

<sup>45</sup> ANZIEU Didier, Œdipe avant le complexe ou de l'interprétation psychanalytique des mythes, in *Psychanalyse et culture grecque*, Les Belles Lettres, Paris, 1980, p 14-15



Les récits mettant en avant des dieux qui tentent de procréer seuls, ne manquent pas. Dans un genre différent, Héphaïstos avait fabriqué deux servantes en or. Deux femmes qu'il a fabriquées, immortelles et parfaites. La procréation est sujette à nourrir les fantasmes, liés à l'angoisse de dépendance, mais également au désir de toute puissance. L'homme et la femme, liés l'un à l'autre par la procréation, sont en même temps condamnés à faire avec l'autre, et accepter l'altérité. C'est également une mise en scène symbolique des parricides. Chacun veut supprimer chez l'autre son rôle utilitaire et pouvoir ainsi s'en passer.

- *Médée, la vraie femme ?*

Médée également est une mère en colère. Alors que Lacan affirmait dans *Télévision* que la femme n'existe pas, il dira de Médée qu'elle est la vraie femme. Elle est plus femme que mère. Elle va jusqu'à l'infanticide, sans aucun remord, pour supprimer le pouvoir que les autres peuvent avoir sur elle à travers ses enfants. Elle refuse d'être prise par les sentiments, alors même que par amour pour Jason, elle trahit son propre père et tue son frère, le tout sans aucune culpabilité.

Mais lorsque Jason, de retour dans son royaume grâce à la toison d'or que lui aura permis d'acquérir Médée, souhaite se marier avec la fille du Roi Créon, la trahison est fortement ressentie. Médée, la grande amoureuse, entre dans une rage folle.

Médée est une passionnée. « Médée, c'est la tragédie du désir de la femme et rien d'autre »<sup>46</sup>

Elle est la femme trahie. Le matricide psychique non symbolisé, laisse chez la femme une forte pulsion agressive, et tout comme la fille se détache de la mère en tournant un temps son amour

<sup>46</sup> ZAFIROPOULOS Markos, *La question féminine de Freud à Lacan, La femme contre la mère*, PUF, 2010, p171

contre de la haine, Médée, comprenant que Jason réserve son amour pour Créuse, change son amour en haine et en désir de vengeance.

« Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,  
Je le ferai par haine, et je veux pour le moins  
Qu'un forfait nous sépare, ainsi qu'il nous a joint  
Que mon sanglant divorce, en meurtres et en carnage,  
(...)  
Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du père  
N'est que le moindre effet qui suivra ma colère<sup>47</sup>

Médée est prête à sacrifier les hommes de sa famille pour retrouver l'amour fusionnel de la mère, avec un homme. C'est pour cette raison qu'elle est non seulement la vraie femme, mais elle représente les femmes, en tout temps, celles qui rêvent d'amour et pour quoi elles abandonneraient tout. Pour comprendre Médée, il faudrait en savoir plus sur son lien avec sa mère, mais nous n'en savons rien.

« On peut (...) interpréter la légende de Médée avec le mythe freudien de Totem et Tabou (la peau de bélier valant comme reste du meurtre originel de la bête paternelle), mais avec la révolution du phallus qui exige de contrer le vouloir de la mère par un fétiche qui ne soit pas le corps de l'enfant<sup>48</sup> ». C'est une femme matricide, car elle n'hésite pas à tuer la mère en elle.

Médée, représente la femme, et plus particulièrement la femme de pouvoir, effrayante dans sa colère. « Ce que, sous le signe du deuil interminable et de la vengeance, l'Électre de Sophocle

<sup>47</sup> CORNEILLE, *Médée*, Larousse, 2013, acte I, scène IV

<sup>48</sup> ZAFIROPOULOS Markos, La question féminine de Freud à Lacan, La femme contre la mère, PUF, Paris 2010, p169

met en scène dans le théâtre, c'est une politique de femme, voire une « politique au féminin » (...) où la colère a pris la place du discours<sup>49</sup> ». Voici donc le lien entre Électre et Médée, mais également Clytemnestre, Héra et Artémis, ces femmes qui cherchent à se venger avec une fureur fortement teintée de passion. C'est la nature folle de la femme, qui fait peur, celle qui ne peut se dominer.

Médée est aussi la mère, qui a tué ses enfants, afin que le mari qui en préférerait une autre qu'elle, souffre autant qu'elle souffre elle-même. Elle est l'inverse de la mère suffisamment bonne. Elle a laissé la pulsion de mort prendre le dessus sur la pulsion de vie. Cette mère effrayante que les enfants redoutent quand ils la voient se fâcher, la maman sorcière. Elles ne les tuent pas par haine de ce qu'ils sont, en tant que sujet, mais elles tuent ce qu'ils représentent aux yeux de l'homme qui se détourne d'elle. Clytemnestre est également une mère en colère et une femme délaissée par un mari narcissique qui est poussé par la soif de pouvoir, au point de sacrifier sa fille.

Nous avons tenté de mettre en avant quelques histoires liées à la mythologie grecque qui peuvent symboliser le matricide. Mais nous constatons tout de même que le matricide féminin n'existe pas dans ces légendes. Il y a quelque chose de mystérieux dans cette absence, en contraste avec les nombreux parricides, et les quelques matricides masculins.

Nous posons une question complexe, car le matricide est souvent pensé comme le meurtre de la mère par le fils, et les quelques légendes précitées confirment ce fait. Il y a une double impossibilité, en plus du meurtre de la mère, à penser le matricide féminin : la femme est rarement pensée comme meurtrière et encore moins la fille comme meurtrière de la mère, et

<sup>49</sup> LORAUX Nicole, *La voix endeuillée, étude sur la tragédie grecque*, Gallimard, 1999, p 40

pourtant il est admis que la relation mère-fille, notamment à l'adolescence, est teintée d'agressivité, et que les relations dans les groupes de femmes ne sont pas des plus paisibles.

Et pour aller plus loin, tentons de faire un lien entre le mythe d'Oreste et celui de Médée. Revenons sur Iphigénie, par qui tout a commencé concernant Oreste. En effet, c'est elle qui est sacrifiée sur l'autel afin que les Dieux accordent des vents favorables à l'attaque que prépare l'armée d'Agamemnon. Malgré les supplications de Clytemnestre, Agamemnon se prépare à sacrifier leur fille. Ce qui donnera lieu à la vengeance et au meurtre de ce père assassin. Il est à noter que ce sacrifice infanticide, n'est pas jugé comme étant injuste aux yeux du peuple et des propres enfants de Clytemnestre et Agamemnon. Électre voue une haine incommensurable contre sa mère qui a poussé à tuer Agamemnon, mais n'a aucune animosité contre son père qui a tué sa sœur. Bien sûr le sacrifice n'est pas considéré comme un meurtre puisque c'est une offrande aux Dieux, et que ces offrandes doivent être précieuses aux yeux de l'offrant également. Iphigénie devait être la fille préférée d'Agamemnon. Ainsi cela expliquerait le courroux d'Électre et de Clytemnestre. Cette préférence étaye la thèse de l'inceste paternel. Iphigénie ayant réalisé son fantasme en accédant au père, accroît la jalousie de la sœur qui veut également atteindre le père. Mais la mère ayant demandé à le tuer, rend la réalisation du fantasme œdipien impossible.

*- Remarques sur l'infanticide*

Les Médée ne sont pas si rares. Nous pensons à Denise Labbé, au départ une mère maternante et aimante d'une petite Cathy de deux ans. Mais le drame arrive lorsqu'elle tombe amoureuse.

Par trois fois, suite à des menaces de rupture, elle tente de se débarrasser de sa fille, car son amant, grand adepte de littérature, telles ses lectures d'André Gide et de philosophie nietzschéenne, qu'il comprend surement mal, pense qu'il faut être libre et que par amour pour lui, elle devrait tuer sa fille. Par trois fois il menace de quitter son amante, et c'est ce qui déclenche chez Denise la pulsion de meurtre, car ce qui compte pour elle c'est de vivre sa passion amoureuse. En passant, remarquons ce meurtre qui se produit par défaut de compréhension du signifiant de deux amants qui appliquent les mots à la lettre. Cela démontre que nous sommes encore une fois du côté de la psychose.

L'infanticide est souvent relié aux mères. Ce meurtre est d'autant plus choquant et tabou qu'il est commis par ces dernières. Les pères tuent également, mais sur un plan affectif, l'acte ne renvoie pas au même affect. Souvent l'infanticide maternel bouleverse l'opinion publique. Cet acte renvoi à des angoisses infantiles de la mauvaise mère, qui a la capacité de tuer l'enfant.

Si nous comparons le meurtre d'Agamemnon avec celui de Médée, la différence réside dans le fait que le meurtre par le père est un sacrifice pour le peuple, alors que Médée tue ses enfants pour elle-même, par égoïsme, pourrait-on dire. Malgré tout, pour la mère qu'est Clytemnestre, cela reste le pire des crimes, et elle entend bien signifier qu'en réalité ce n'est que par pur orgueil et par soif de pouvoir que le père consent à ce sacrifice.

Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre<sup>50</sup>,  
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre,

<sup>50</sup> RACINE Jean, *Iphigénie*, Larousse, 2008, acte IV, scène 4

Tous les droits de l'empire en vos mains confiés,  
Cruel, c'est à ces dieux que vous sacrifiez ;  
Et, loin de repousser le coup qu'on vous prépare,  
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.  
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,  
De votre propre sang vous courez le payer,  
Et voulez par ce prix épouvanter l'audace  
De quiconque vous peut disputer votre place.  
Est-ce donc être père ? Ah ! Toute ma raison  
Cède à la cruauté de cette trahison

A travers l'infanticide, nous entrevoyons l'ombre du matricide. En effet, les mères infanticides tuent dans un moment de désespoir qui leur fait perdre le sens de la réalité. On dira que ce sont des mères folles, et il est vraisemblable que l'acte infanticide soit l'expression d'une décompensation psychique. A travers l'enfant qui est tué, il y a également le meurtre de l'enfant en soi qui n'a pas reçu assez d'amour et a ressenti une grande insécurité. La mythologie et nous le verrons par la suite, les religions, ne manquent pas d'histoires d'enfants qui doivent être protégés de l'agressivité parentale et qui sont cachés car le destin leur prédit qu'ils seront tués par un des parents, en général le père.

Alors qu'une mère tue, le père fait des sacrifices dont il est récompensé ou exempté au dernier moment. Le sacrifice d'Abraham, remplacé in extrémis par un bélier en est un des exemples le plus connu. Les victimes des infanticides ont souvent été des filles, puisque la naissance des garçons a toujours été favorisée.

La mythologie et les religions, si elles sont le reflet de nos fantasmes et angoisses de l'inconscient, ne sont pour autant pas la réalité. D'après des statistiques établies par une étude

annuelle relative aux appels du SNATED<sup>51</sup>, en 2016, les personnes avec qui les enfants sont le plus en danger sont essentiellement les proches de l'enfant, et plus particulièrement les mères. Ces dernières sont également celles qui commettent le plus d'infanticide. Le SNATED précise toutefois que les résidences habituelles des enfants sont souvent celles des mères. La femme est tellement enfermée dans son rôle de mère, que l'enfant devient la propriété de ces femmes. Mais ces femmes isolées portent un poids de responsabilité qui devient trop lourd pour elles seules. Le père abandonne ou est dépossédé de son enfant, et très logiquement de son rôle, par cette difficulté à lui laisser la possibilité à créer de l'attachement. Être père sous-entend également avoir le contact avec son enfant, le statut légal étant insuffisant lui seul à le construire. Une mère, sans père, ne suffit pas à l'enfant, et se retrouve ainsi à pouvoir devenir maltraitante.

Tuer l'enfant revient à tuer l'Idéal d'enfant que l'on s'attendait à avoir. A travers lui, c'est l'Idéal du parent lui-même, le pâle reflet de son propre narcissisme sur le corps de l'enfant réel qui a été fantasmé des mois et peut-être des années avant la naissance. Le travail psychanalytique vise en partie à tuer en soi cet enfant idéalisé et d'en faire le deuil. « La pratique psychanalytique se fonde d'une mise en évidence du travail constant d'une force de mort ; celle qui consiste à tuer l'enfant des parents ; il n'est de vie qu'au prix du meurtre de l'image première, étrange, dans laquelle s'inscrit la naissance de chacun<sup>52</sup> ».

S'agissant du matricide, tuer la mère serait-il équivalent au travail nécessaire, mais inconscient et normalement non-acté dans le réel, de tuer la mère idéale ?

<sup>51</sup> Service National d'Accueil Téléphonique de l'Enfance en Danger

<sup>52</sup> LECLAIRE Serge, *On tue un enfant*, Points, 1981, p 11

- *Hamlet et la symbolisation*

La tragédie shakespearienne de Hamlet a autant passionné Freud que Lacan. Ce ne serait que paraphrases que de reprendre ce qui a déjà été dit.

Ce qui nous intéresse dans cette pièce est la place de l'inconscient et de sa capacité à symboliser ce qui ne se fait pas, ne se dit pas ou même ne peut s'autoriser à être pensé. Concernant le matricide, Hamlet lui-même ne pense pas dans un premier temps à ce meurtre vengeur. C'est le spectre de son père qui lui ordonne de tuer la reine. Encore faut-il croire en la réalité de ce spectre, à son existence.

Hamlet

Quoi ! Voyez, là, comme il se dérobe,  
Mon père, habillé comme de son vivant.  
Voyez, il sort maintenant par cette porte.

*Sort le spectre*

Gertrude

Monnaie que frappe votre cerveau.  
Ces créatures sans corps,  
Le délire excelle à les forger<sup>53</sup>.

<sup>53</sup> SHAKESPEARE William, (2002) *Hamlet*, Folio, 2004, Acte III, scène 2, p 231



C'est une fois que Hamlet se convainc que le spectre est bien un autre, qu'il n'est pas fruit de son imagination, qu'il accepte l'idée de passer à l'acte. Ainsi l'acte se justifie et s'allège du poids de la culpabilité. Puisque le meurtre est voilé par la réparation de l'honneur paternel.

Ce qui fait naître la haine du fils pour sa mère, vient du fait que la reine épouse seulement deux nuits après la mort de son mari, le frère de ce dernier. Comme nous l'avons déjà vu concernant Oreste, l'enfant, devenu adulte et ayant fait le lourd travail psychique d'accepter que la mère ait une sexualité avec le père, retourne au point de départ lorsque cette mère se tourne vers un nouvel amant. Ainsi Hamlet ne peut s'empêcher de conseiller à sa mère de ne plus coucher avec le Roi : « Bonne nuit, mais n'allez pas au lit de mon oncle, endossez la vertu si vous ne l'avez pas (...) Refrénez-vous ce soir<sup>54</sup>»

Afin de s'assurer de la culpabilité de son oncle dans le meurtre du roi Hamlet, le fils décide de faire jouer une pièce dans laquelle un des personnages, interprétant le rôle du roi meurtrier, verse du poison dans l'oreille d'un roi endormi, afin de prendre sa place sur le trône. C'est au cours de la représentation que le roi réel, se lève et quitte la pièce, révélant ainsi aux yeux d'Hamlet sa culpabilité.

Tout dans cette pièce a à voir avec l'inconscient et sa capacité à symboliser, et de quelle façon les inconscients communiquent entre eux : le spectre qui justifie le passage à l'acte matricide, le roi assassin qui tue pour prendre la place sur le trône, mais qui au passage prend la place du père dans le lit maternel, et enfin cette merveilleuse représentation dans la représentation qui permet à Hamlet, sans confrontation directe, de deviner que son intuition était bonne.

<sup>54</sup> SHAKESPEARE William, (2002), *Hamlet*, Folio, 2002, Acte III, scène 4, p 233

Les personnages qui deviennent matricides semblent développer avant même le passage à l'acte, un retournement sur un monde intérieur, très significatif d'un narcissisme instable. Freud, dans un « résumé des voies menant au choix d'objet », rappelle qu'« on aime :

1) Selon le type narcissique

a) Ce que l'on est soi-même

b) Ce qu'on a été soi-même

c) Ce que l'on voudrait être soi-même

d) La personne qui a été une partie du propre soi

2) Selon le type par étayage

a) La femme qui nourrit

b) l'homme qui protège et les lignées des personnes substitutives qui en partent<sup>55</sup>.

Lorsque l'homme qui protège, la figure paternelle, et la femme qui nourrit, la figure maternelle, viennent à se souhaiter la mort, ce que l'on est soi-même et ce qu'on a été, ne peut être que déstabilisé sur le plan psychique, et risquer de mener à la psychose, car le monde symbolique n'a plus de repère qui peut consolider le Moi. Lorsque les parents s'entretuent, l'enfant subit forcément une part plus ou moins grande des dégâts provoqués.

<sup>55</sup> FREUD Sigmund, Pour introduire le narcissisme, in La vie sexuelle, p95, PUF 1977

Nous avons pu entrevoir dans certains des récits proposés, que derrière les matricides, commandés par des pères déshonorés ou décédés- ce qui sur le plan symbolique peut être équivalent- se cachent le risque de l'inceste. C'est exactement ce que nous raconte le mythe d'Œdipe. La disparition du père donne accès à la mère. La mère elle-même, préfère la mort plutôt que de succomber au désir incestueux.

*- Phèdre, la mère incestueuse*

Le modèle de la mère incestueuse, c'est Phèdre. Elle ne tombe pas amoureuse de son fils, mais du fils de son mari, Thésée. Symboliquement, cela aura le même signifiant.

Dans le théâtre tragique, il y a plusieurs versions de l'histoire de Phèdre. Il y a Phèdre Grecque, décrite par Euripide, mais aussi Plutarque, Virgile, ainsi que Sénèque. Puis la version la plus connue, celle de Racine. Ce dernier, dans l'introduction qu'il fait à sa version, explique pourquoi cette œuvre touche le public et répond à leurs attentes : « En effet, Phèdre n'est ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente. Elle est engagée, par sa destinée et par la colère des dieux, dans une passion illégitime, dont elle a horreur toute la première. Elle fait tous ses efforts pour la surmonter. Elle aime mieux se laisser mourir que de la déclarer à personne, et lorsqu'elle est forcée de la découvrir, elle en parle avec une confusion qui fait bien voir que son crime est plutôt une punition des dieux qu'un mouvement de sa volonté <sup>56</sup>». Phèdre est donc elle-même victime de ses désirs inconscients, les désirs des Dieux et la destinée étant deux conditions soulignant son innocence. Malgré tout, Racine a voulu adoucir les traits de l'héroïne : « J'ai

<sup>56</sup> RACINE Jean, Phèdre, Théâtre complet II, Edition de Jean-Pierre, Collinet, Folio Classique, 1983, Préface p277

même pris soin de la rendre un peu moins odieuse qu'elle n'est dans les tragédies des Anciens, où elle se résout d'elle-même à accuser Hippolyte. J'ai cru que la calomnie avait quelque chose de trop bas et de trop noir pour la mettre dans la bouche d'une princesse qui a d'ailleurs des sentiments si nobles et si vertueux <sup>57</sup>». Une princesse, une femme, une mère : ces personnages ne peuvent avoir de caractères négatifs, car ce sont des rôles cristallisés et idéalisés. Faire de ces caractères des personnages détestables, va à l'encontre de ce que le sujet peut entendre. C'est pourquoi, par exemple, Médée est odieuse et qualifiée de sorcière. Mais il ne faut point oublier que dans la version originelle, « Hippolyte est accusé, dans Euripide et dans Sénèque, d'avoir en effet violé sa belle-mère : vim corpus tulit. Mais il n'est ici accusé que d'en avoir eu le dessein<sup>58</sup>». D'un point de vue psychanalytique, en avoir le dessein ou être passé à l'acte, possède la même valeur symbolique. Mais il est vrai que ne restant qu'un projet, le crime sera plus pardonnable.

Quoi qu'il en soit, Thésée est furieux d'apprendre que son fils est amoureux de sa femme, et sans écouter le malheureux qui tente de se défendre, le chasse, et demande à Jupiter de le venger. Encore une fois, il s'agit de l'honneur du père.

Va chercher des amis dont l'estime funeste  
Honore l'adultère, applaudisse l'inceste ;  
Des traitres, des ingrats, sans honneur et sans loi  
Dignes de protéger un méchant tel que toi<sup>59</sup>

Phèdre souffre de son amour coupable et tabou. Lorsqu'elle pense que son époux, Thésée, est mort au combat, elle ne peut retenir la joie d'avoir la possibilité de pouvoir enfin accéder au

<sup>57</sup> Ibid.

<sup>58</sup> RACINE Jean, *Phèdre, Théâtre complet II*, Edition de Jean-Pierre, Collinet, Folio Classique, 1983, Préface p278

<sup>59</sup> *Ibid.*, Acte IV, scènes II, p 322

fil, puisqu'il n'est pas son fils à elle. Joie qui est rapidement couverte de culpabilité et de remords.

Nous remarquons, une fois de plus, que la disparition du père laisse champ libre aux rapports incestueux. La présence du père permet à la mère de garder ce rôle auprès de l'enfant. Idéaliser la mère, c'est la laisser seule responsable des enfants, de façon positive ou négative.

Lorsque, pour se défendre sa femme accuse Hyppolyte de sentiments et de désirs incestueux, Thésée, ayant un rapport affectif plus fort avec son épouse qu'avec son fils, commande immédiatement la mort de ce dernier.

Que cette tragédie inspire plusieurs auteurs, et qu'elle continue de faire partie des classiques du genre, démontre bien que ce cas de figure parle à l'inconscient de quelque chose qui lui est étrangement familier, à l'image de *l'unheimlich*.

La tragédie de Phèdre est donc non seulement l'histoire d'un désir incestueux, mais également le récit d'un père qui n'hésite pas à punir un fils soupçonné de désirer et vouloir lui prendre sa femme. Ce qui ne permet sans doute pas à l'homme de réfléchir et de prendre une décision moins impulsive. Le fils est vécu comme étant un danger pour ce qui représente son statut d'homme, c'est-à-dire le déposséder de sa femme.

#### Hippolyte

Vous me parlez toujours d'inceste et d'adultère ! Je me tais.

Cependant Phèdre sort d'une mère, Phèdre est d'un sang,

Seigneur, vous le savez trop bien,

De toutes ces horreurs plus rempli que le mien.

#### Thésée

Quoi ! ta rage à mes yeux perd toute retenue ?

Pour la dernière fois ôte-toi de ma vue.

Sors, traître. N'attends pas qu'un père furieux

Te fasse avec opprobre arracher de ces lieux.<sup>60</sup>

Phèdre, Médée, Électre, Héra, Artémis et Athéna, sont autant de profils de femmes, désirantes, battantes, passionnées. Elles sont mères, ou belles-mères ou ne souhaitent pas l'être. Être ou de pas être mère, semble la question centrale derrière ce qui définit une femme. Parce que la femme semble destinée à être mère, son statut est imbriqué à cette condition.

Qu'en est-il des cultures et mythologies, autres que celle de la Grèce antique sur laquelle repose en grande partie la psychanalyse ?

## **b) Dans la mythologie babylonienne**

### *- Marduk et Tiamat*

Dans la mythologie babylonienne, Tiamat est la mère primordiale « Sa mort permet à la fois de punir l'ennemi et de former l'humanité<sup>61</sup> ». Tiamat est « l'antique mère des dieux <sup>62</sup>». Elle est la mer menaçante et sombre. Elle est l'eau salée, et vit dans un coït immobile avec Apsu qui est le Dieu des eaux douces. Avant la fin du II<sup>ème</sup> millénaire, c'est Nammu qui était considérée comme la mère de tout. Elle est également à l'origine de l'idée de la création des Hommes, dans le but de venir en aide aux Dieux. À la fin de ce millénaire, Nammu est remplacée par Apsu. À l'origine de tout, avant la transformation du mythe, il y avait l'eau salée, Tiamat, et l'eau Douce,

<sup>60</sup> *Ibid.*, p 323

<sup>61</sup> GRANDPIERRE Véronique, *Sexe et amour de Sumer à Babylone*, Folio Histoire, 2012, p63

<sup>62</sup> BOTTERO Jean, *La plus vieille religion*, FOLIO Histoire, 1998, p 314

Nammu, deux déesses, deux entités féminines. La mère, créatrice et génitrice, est bien cet être effrayant, double, salé et sucré, doux et sombre, calme et agité.

Ce qui est extraordinaire, c'est que dans *L'épopée de la création* (Enûma Elis<sup>63</sup>), l'origine de l'ordre du monde démarre après le meurtre de Marduk sur Tiamat. C'est donc par le meurtre de la mère de tous, que peut régner l'ordre social. Dans cette évolution de la religion à Babylone, c'est Marduk qui crée les Hommes. Il y a deux meurtres, l'un « réel », Marduk contre Tiamat, et l'autre est symbolique, puisqu'il s'agit tout simplement de la transformation de l'histoire qui évince Nammu, elle aussi, mère originelle. Marduk pourfend Tiamat en deux, créant ainsi avec le haut de son corps les cieux et le bas de son corps, la Terre. Le meurtre primitif de la mère est donc nécessaire et permet finalement la vie, et de sortir d'une certaine immobilité. « Ainsi, le corps de Tiamat, élément primordial féminin, devient l'équivalent pour l'Homme de l'utérus pour le fœtus. Il lui permet de se développer mais, mort, il est inerte, sans réel pouvoir. <sup>64</sup>». Il y aurait un parallèle à faire avec le meurtre du père par la horde primitive, dans *Totem et tabou*, qui permet de civiliser le groupe humain. Le meurtre de la mère correspond plus à une organisation du monde, telle une matière première.

Dans l'histoire des religions babyloniennes, nous retiendrons qu'au fur et à mesure, les déesses sont reléguées à des places secondaires. Et au contraire, le Dieu du royaume des morts, Engil, est remplacé plus tard par la reine Ereskigal. Les entités et personnages femmes, sont donc soit secondaires, soit mauvais, au fur et à mesure de l'évolution.

<sup>63</sup> « Lorsque là haut », en akkadien

<sup>64</sup> GRANDPIERRE Véronique, *Sexe et amour à Babylone*. Folio Histoire, 2012, p65

Il semble qu'à l'époque babylonienne, la femme possédait un certain nombre de privilèges et de pouvoirs, et pouvait, par exemple, épouser deux hommes. Mais ce statut, s'il fut un reflet de la réalité, fut sans doute bien éphémère, puisque déjà au II<sup>ème</sup> millénaire avant J-C, un roi déclarait : « Les femmes d'antan avaient l'habitude d'avoir deux maris, les femmes d'aujourd'hui ont renoncé à ce crime <sup>65</sup> ». Dès cette époque, « la Mésopotamie est un monde d'homme dirigé par des hommes <sup>66</sup> », et être une fille est moins valorisant que d'être un garçon, puisque qu'« Une fille qui bavarde est réduite au silence par sa mère, Un garçon qui bavarde n'est pas réduit au silence par sa mère <sup>67</sup> ». C'est donc la mère qui prépare sa fille à ne pas avoir les mêmes droits et comportements que les garçons. Les femmes peuvent, lorsqu'il s'agit de remplacer un homme, travailler et traiter d'affaires d'ordre financières, mais elles ne percevront la plupart du temps que la moitié de ce que pourrait obtenir un homme.

Nous avançons de façon infructueuse dans la quête du matricide féminin, et trouver quelques traces de ce meurtre dans les mythologies semble vaine. En place de ce meurtre qui n'apparaît pas de prime abord dans l'histoire de l'humanité, nous constatons surtout le déséquilibre entre les hommes et les femmes, au niveau des droits et de l'éducation. Les libertés et les privilèges ne sont que des récits qui appartiennent à la mythologie et à la littérature, alors que très tôt dans l'évolution de l'être humain, la femme a été en position inférieure par rapport à l'homme. Décrire des femmes libres et puissantes, est devenue assez rapidement dans la chronologie de l'humanité, une sorte de science-fiction.

Quittons la Mésopotamie et allons vers une culture voisine, tant sur le plan géographique que mythologique. Il s'agit de la culture indienne.

<sup>65</sup> GRANDPIERRE Véronique, *ibid.*, p 69

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> *Ibid.*, p72



## **b) Dans la mythologie indienne**

La position sociale des femmes indiennes n'est pas des meilleures. Pourtant la particularité de la mythologie indienne est du côté de l'insistance de la complémentarité concernant les rôles symboliques du féminin et du masculin, et visiblement tous les dieux possèdent les deux parts. On y parle même de sperme masculin et sperme féminin. Le culte des déesses est important. Les principaux dieux sont toujours représentés accompagnés de leurs épouses sans qui ils ne seraient pas complets. Ses dernières représentent l'énergie primordiale, la matière qui permet de créer, pour résumer le concept très complexe de la *shakti*.

L'hindouisme est très patriarcal et le Dieu créateur est représenté par du masculin. La part féminine est donc le réceptacle de la semence. Parfois la part masculine est délaissée au profit de la shakti. Par exemple dans un texte védique relatant la naissance des dieux Adityas (dont l'un d'eux donnera naissance à l'humanité), dans lequel Aditi, la déesse des origines, procède seule au sacrifice qui lui permettra d'engendrer ses fils.

Mais ce genre de mythe laissant la part belle aux déesses reste rare. Les déesses sont souvent les épouses des dieux, mais n'ont pas forcément enfanté. La déesse Parvati, comme Héra, un jour qu'elle était en colère contre Shiva décida de faire un enfant seule. On dit qu'elle malaxa dans sa main ce qui semble être des restes coagulés de sang menstruel, ou une goutte de sa sueur, et elle concevra de cette façon le dieu Ganesh. Cette version de la naissance de Ganesh n'est pas la plus populaire, et d'autres versions en font le fils de Shiva, ou de l'esprit de Shiva et Parvati, sans mentionner la pathogénèse de Parvati. Au départ l'enfant est un joli petit garçon mais sa tête fut tranchée par Shiva. Là encore, il existe plusieurs versions, dont une qui raconte que Parvati, agacée qu'on la dérange pendant son bain, avait chargé Ganesh de garder la porte et qu'il devait en interdire l'accès à quiconque. Lorsque Shiva voulu entrer dans la salle de bain,

le petit Ganesh s'interposa et l'empêcha de franchir la porte. Cela provoqua chez l'époux de Parvati une grande fureur et entraîna son geste fatal. La symbolique du fils qui interdit l'accès au père à l'intimité de la mère est très forte. Il n'est pas rare que la mère soit en fusion totale avec son enfant les premiers mois ou premières années de l'enfant, au point qu'elle devienne une hyper-mère, une trop-mère, et en oublie son statut de femme et d'amante. C'est bien le père qui doit couper cette relation fusionnelle.

Pour consoler Parvati du grand chagrin qu'il avait provoqué en coupant ainsi la tête du fils, Shiva remplaça la tête manquante par une tête d'éléphant. L'amour maternel et fusionnel de Parvati ont donc provoqué la jalousie et la colère de Shiva, qui n'a pu contrôler son agressivité. En coupant la tête du fils, nous retrouvons la concrétisation de l'angoisse de castration. Il s'agit d'une double castration. Le père par ce geste détruit l'enfant que la femme avait créé toute seule, et dans le même temps tranche une extrémité vitale du garçon. Remplacer la tête, permet à Shiva d'asseoir son autorité de père, tout en exprimant l'amour pour le fils et la mère. Il récupère ainsi sa place de père et d'amant. Nous ne pouvons ignorer, que cette tête d'éléphant est munie d'une trompe, qui vient symboliser le remplacement et la réparation de la castration.

Le mythe qui renvoie au fantasme de parthénogenèse révèle l'importance de l'angoisse générée par la nécessité de faire avec l'altérité du sexe opposé. L'homme est dépendant de la femme et de sa capacité à développer dans son corps un autre être humain, autant que la femme est dépendante de l'homme et de sa capacité à fabriquer des spermatozoïdes nécessaires à la conception de cet autre être humain. Cette condition, vécue comme une contrainte, indique que la relation homme/femme ne va pas de soi.

Le contraste entre la mythologie et la réalité, démontre la part des fantasmes dans les récits. Les progrès des sciences et en particulier de la médecine, tendent à rendre possible ces fantasmes, comme c'est le cas avec la procréation assistée et les opérations chirurgicales qui permettent

aux transsexuels de réaliser leur désir de changer de sexe- ou de réintégrer un sexe dont ils ont l'intime conviction qu'il est le leur.

Excepté la réalisation du fantasme parthénogénétique, pour l'homme autant que pour la femme, la culture indienne ne fait pas exception à la règle d'une société organisée autour d'une autorité masculine sur la femme. Rares sont les cultures qui permettent à la femme d'être à égalité avec les hommes. L'Égypte antique a tout de même connu une période favorable aux femmes et leur accorde d'importants rôles dans la cité, y compris des rôles politiques, comme le démontrent les règnes de Néfertiti ou Hatchepsout. Mais en réalité, cette période bienheureuse était surtout attachée aux règles de la théocratie, et la lignée des pharaons respectait surtout le lien divin. Dans ces conditions, sera privilégiée une femme de sang pharaonique, donc divin, plutôt qu'un homme. Des textes rappelant aux hommes de respecter les femmes et d'en prendre soin, viennent toutefois démentir cette image certainement idéalisée du statut des femmes au cours de cette époque.

Toutefois, dans cette mythologie indienne, un personnage attire notre attention. Il s'agit d'Ajatasatru, qui a inspiré au pionnier de la psychanalyse japonaise, Heisaku Kosawa le complexe d'Ajase.

Ajatasatru, et le complexe d'Ajase

L'universalisme du complexe d'Œdipe semble avoir besoin de quelques adaptations culturelles. Le psychanalyste japonais Heisaku Kosawa, puis son disciple Keigo Okonogi, s'inspirent d'une

œuvre classique du bouddhisme, *le Sutra de la contemplation de la vie infinie*<sup>68</sup>, pour construire une version différente de l'Œdipe, qu'ils appliqueront à la spécificité de la culture nipponne. Tirée de l'histoire d'Ajasaratu, mythe shintô, elle permet de donner un rôle actif à la mère. En effet, Jocaste a eu quatre enfants de son fils avant la découverte du double crime de parricide et d'inceste. Cela lui a laissé quelques années de règne. Dans le complexe d'Œdipe, la mère n'est que le crime du fils. Nous en oublions qu'alors que le père est mort, tué par son enfant, la mère règne.

Pour construire le complexe d'Ajase, les psychanalystes nippons choisissent une version dans laquelle la mère est active. Comme beaucoup de mythes, il en existe plusieurs versions. Dans la plupart, c'est le père qui souhaite se débarrasser de son fils. Mais Kozawa cherche à permettre à l'enfant d'exprimer l'ambivalence de ses sentiments, et de protéger le père. « (...) il semble que l'absence de référence implicite au père, et même le refus de sa référence explicite dans la psychanalyse japonaise découle d'une difficulté particulière à accepter le mythe freudien d'un « meurtre du père primitif ». Dans une société où la figure du père existe toujours symboliquement, parler de son meurtre est un sujet des plus délicats<sup>69</sup> ». Le complexe d'Ajase permet à l'enfant de projeter ses sentiments d'ambivalence, et d'éviter le parricide.

Le Roi Bimbisara et son épouse Vadeihi n'arrivent pas à avoir d'enfant. La reine est très inquiète de ne plus plaire au roi, et craint de le perdre. Un devin prédit que dans quelques années, un ermite vivant dans la montagne se réincarnera à sa mort en leur futur fils. La reine, trop impatiente, fait tuer l'ermite et se retrouve aussitôt enceinte. L'ermite a le temps de proférer

<sup>68</sup> Nous nous sommes basés sur l'ouvrage collectif *Ebisu, Études japonaises*, n°15, 1997

<sup>69</sup> VINCENT Claire, *La psychanalyse selon Ajase*. In *Ebisu*, n°15, 1997 - Études Japonaises, p 38.

une malédiction avant de décéder : le fils sera un ennemi pour le roi. Averti de ce sombre avenir, Bimbisara jette le nouveau-né du haut d'une tour. Le fils n'a rien, à part un doigt cassé.

Le début du mythe nous renvoie à Zeus, qui ne supportant pas qu'Héra ait conçu Héphestos, le jette du haut du mont Olympe. Le doigt cassé évoque la période œdipienne et à la castration. Un des précepteurs de l'enfant lui racontera l'histoire de sa conception, et l'encouragera à aller tuer le roi, son père. Pour le complexe d'Œdipe, sera privilégié la colère contre la mère, et le désir matricide, car c'est son égoïsme qui avait provoqué la malédiction.

Dans la plupart des autres versions, Ajarasatu ne veut pas tuer directement son père, mais le met tout de même en prison, et afin de le tuer, et le laisse mourir de faim. L'épouse, ne voulant affronter son fils, s'enduit le corps de miel et cache du vin dans ses vêtements, ainsi le prisonnier peut se nourrir en léchant son corps. Ajatasaru, découvrant la supercherie de sa mère, veut la tuer. Nous entendons bien que la découverte de la scène primitive et la prise de conscience d'un rapport érotique entre les parents, provoque chez l'enfant de l'agressivité et de la haine de s'être fait ainsi berné. C'est bien cette prise de conscience qui nourrit la haine : « (...) le complexe d'Œdipe a pour thème l'inceste et d'ailleurs Œdipe fut réellement en relation avec sa mère. Mais le thème de l'histoire d'Œdipe est celui de la haine du fils à l'égard de sa mère. Cette haine (furami) provient du tourment (hanmoix) de l'enfant qui se demande pourquoi il est né et vit sur cette terre. Ainsi Œdipe met en scène la culpabilité face aux désirs sexuels et à l'amour, et Œdipe pose le problème de la constitution du moi. La rancune naît quand l'enfant comprend que sa mère est également une femme »<sup>70</sup>. En effet, dans la culture nipponne, l'enfant est au centre de la famille. La mère est très dévouée, mettant en œuvre le masochisme maternel. Le petit enfant

<sup>70</sup> OKONOGI Keigo, *L'homme schizoïde ; A la recherche des relations internes mère-enfant*, Coll. Chikumakugeibunko, 1993, p. 129.p 130

a de quoi penser qu'il est tout puissant. Lorsqu'il découvre que sa mère appartient également au père, en tant que femme, il ressent de la colère et de la haine.

Deux ministres retiennent le Ajatasatru de commettre l'impardonnable, « (...) et le calment, en lui rappelant que dix-huit mille rois furent parricides, mais pas un ne tua sa mère<sup>71</sup> ». Encore une fois, même si le parricide est un crime puni sévèrement par les différentes lois humaines, le matricide le surpasse.

Toujours sans trace de récits matricides féminins, malgré l'intérêt que peut susciter le complexe d'Ajase, nous décidons de nous pencher sur une culture complètement différente des premières : la culture nordique.

### **c) Dans la mythologie nordique**

Tout comme nous l'avons vu dans la culture babylonienne, la culture nordique raconte dans sa mythologie, un temps de passage du monde matriarcal à un monde patriarcal. Le monde matriarcal était sauvage et sensuel, et y régnait une sexualité non civilisée, des fées et de la magie, et était non cadrée. Alors qu'avec le monde patriarcal apparait l'ordre et la loi.

Nous constatons que de nombreuses cultures consacrent la part belle aux déesses mères, mais que le destin de ces mères est de laisser la place au père, afin qu'il fasse régner l'ordre et la civilisation. La mère crée et le père ordonne.

<sup>71</sup> DURT Hubert, Quelques aspects de la légende du Roi Ajase (Ajātaśatru) dans la tradition canonique bouddhique, Ebisu 15, Études Japonaises, 1997, p 22

Pour autant, nous n'avons pas trouvé de pistes nous menant vers des récits matricides. Nous allons tout de même exposer quelques allégories symboliques et inspirantes, qui viennent enrichir le tableau concernant les points abordés précédemment : le pouvoir des femmes.

Les Valkyries sont des guerrières, vierges, dont la mission est d'accompagner au Valallah, les héros morts aux combats. Si elles ont jeté leur dévolu sur un guerrier, elles peuvent provoquer sa mort, afin de se dédier à lui. Les femmes vierges de la mythologie, quelle que soit son origine, ont un pouvoir que l'on pourrait qualifier de masculin. Sitôt mariées et mère, elles semblent se féminiser. Être l'épouse d'un homme et la mère d'un enfant, semble profondément transformer l'aspect psychique des femmes.

La plus célèbre des Valkyries est Brunehilde, fille préférée d'Odin. Elle est chargée d'offrir une pomme d'éternelle jeunesse à la reine Vara, rendue stérile. Pour cela la Walkyrie doit se rendre dans le jardin de Freyja. Le pommier est gardé par Udinn, monstre terrible qu'affronte Brunehilde.

Freyja est furieuse, et Brunehilde mentira en portant l'entière responsabilité de ce vol, voulant protéger Odin. Elle sera punie et envoyée sur la Terre des Hommes. Découvrant que ces Hommes ont des similarités avec les Dieux, Brunehilde se met à leur raconter les histoires de ces derniers. Odin, furieux et se sentant trahi, la punie en l'enfermant dans une grotte, encerclée de feu. Ayant tout de même beaucoup d'amour pour sa fille, il lui évite la souffrance en la plongeant dans un sommeil profond. Seul un guerrier qui n'a peur de rien saura la sauver de sa malédiction. Ce héros sera Siegfried. Il put pénétrer la grotte encerclée de feu grâce au sang du dragon dont il avait été imbibé, et qui rendait son corps dur comme de la pierre.

Arrêtons-nous quelques instants sur cette légende, qui rappelle à la fois le péché originel qui renvoya Adam et Ève du Paradis, mais également le conte de la Belle au Bois Dormant. Nous ne pouvons ignorer la belle métaphore du jeune courageux, dont le corps dur comme la pierre,

renvoyant au pénis en érection, qui perce l'hymen, le cercle de feu, pour pénétrer dans la grotte, le vagin. L'épée ensanglantée est le symbole de la défloration.

Le vol du marteau de Thor peut également enrichir notre vision de la culture scandinave. Thor avait hérité de son marteau suite à une farce du dieu Loki. En effet, ce dernier trouva amusant de couper les cheveux de la femme de Thor alors qu'elle dormait. Au réveil de Sif, Thor, constatant le méfait, fut fou de rage.

Pour se faire pardonner et surtout sauver sa vie, Loki se rendit au royaume des nains noirs afin de faire forger une chevelure d'or, qu'il offrira à Sif en réparation de son méfait. Mais décidément, Loki ne peut s'empêcher de provoquer, et déclare à un des nains forgerons qu'il n'est pas capable de fabriquer trois autres objets aussi merveilleux que la chevelure en or. Thor héritera d'un de ces objets : le marteau, appelé Mjölnir.

Ce marteau a un défaut, il a le manche trop court, à cause des facéties du dieu Loki qui s'était transformé en mouche au cours de sa fabrication et venait agacer les nains forgerons. Malgré tout, ce marteau est la plus puissante des armes. Brokk, le nain forgeron « (...) déclara qu'il pourrait frapper n'importe quoi aussi fort qu'il voudrait sans que le marteau ne s'abîmât, qu'il ne manquerait jamais le but contre lequel il le lancerait, mais que jamais le marteau ne volerait si loin qu'il ne dût revenir dans sa main ; et aussi que, s'il le voulait, il se ferait si petit qu'il pourrait le tenir dans sa blouse. Mais il avait un défaut : son manche était plutôt court<sup>72</sup>». Comment ne pas voir une référence symbolique du phallus. Le manche trop court, mais qui n'enlève en rien à la puissance au marteau, et sa capacité à se rétracter, renvoie directement au pénis. Thor est un dieu puissant dont l'arme est capable de se défendre contre les forces du mal de l'Univers,

<sup>72</sup> STURLUSON Snorri, *L'Edda*, Gallimard, 1991, p 118



mais il peut néanmoins avoir un attribut masculin de petite taille, puisque ce n'est pas ce qui compte, seule compte la puissance de l'objet. C'est une métaphore subtile concernant la taille du pénis, qui peut être à la source des angoisses des hommes, et surtout des petits garçons. C'est un mythe rassurant, qui explique entre les lignes, la capacité rétractable et étirable de l'appendice.

Un matin Thor s'éveilla et constata rapidement que son précieux marteau avait disparu. Sans son arme, Thor ne peut assurer la défense de son royaume d'Asgard.

C'est Loki, en empruntant le pouvoir de se voir pousser des ailes à la déesse Freyja, qui retrouva l'arme au royaume des géants. C'est le géant Thrym qui a dérobé le Mjölnir et l'a caché dans les entrailles de la terre. Il commit ce grave larcin car il désirait épouser la Freyja. C'est donc contre sa main qu'il propose de rendre le marteau. L'intéressée n'est pas du tout ravie de l'échange et refuse catégoriquement. Thor se voit obligé de se laisser guider par la ruse de Loki, qui lui propose de se déguiser en Freyja, afin de tromper le géant, et accéder plus facilement au marteau. Le Dieu puissant et viril, met les habits et le collier de Freyja et cache son visage d'un voile de mariée.

C'est donc travesti en femme, qu'il se rend au pays de Thrym ; Loki l'accompagne, déguisé en servante. Thrym, tout heureux à l'idée d'épouser sa belle convoitée, fait préparer un festin pour les noces. Thor ne peut contrôler sa nature gourmande, et mange avec appétit. Devant les yeux ébahis de Thrym, Thor travesti a dévoré tout ce qu'on avait réservé aux femmes du Palais, c'est-à-dire un bœuf entier, huit saumons et de nombreuses épices, et vide les réserves d'Hydromel. Loki, déguisé en servante expliqua que la jeune fiancée, toute à son excitation de se marier, n'avait rien mangé pendant plusieurs jours.

Thrym rassuré et très heureux, veut embrasser la future mariée ; mais quand il lève le voile qui couvre le visage de la déesse, les yeux de Thor – toujours déguisé en Freyja- le fixent avec

haine. Loki explique que ces derniers jours, la déesse a très peu dormi, tellement heureuse à l'idée de venir au royaume des géants pour se marier.

Thrym ordonne de poser le marteau sur les genoux de Freyja, afin d'officialiser l'union. Thor s'en saisit rapidement et massacra aussitôt Thrym et toute sa cour de Géants. Ce récit confirme l'allégorie de ce que représente le pouvoir phallique, représenté par une arme, qui elle-même symbolise tout simplement le pénis. Le pouvoir et la force, appartiennent donc à celui qui possède un pénis, puisque celui-ci est associé au phallus, bien que le pénis ne soit pas le phallus. La peur de la castration est ce qui menace de ne plus pouvoir utiliser le pouvoir phallique. Mais cette peur n'est pas propre au garçon. La fille peut aussi redouter ne plus pouvoir user de la force phallique. Au vu de ces différents récits mythologiques, qu'est-ce qui fait que le garçon s'est approprié ce pouvoir, concentré dans son pénis, et comment la fille s'en est-elle trouvée dépourvue, ou moins pourvue ?

Après la mythologie, peut-être trouverons nous quelques réponses en explorant dans les religions monothéistes, le phénomène de la création, puis de chercher ce qui différencie et rapproche les hommes et les femmes.

## **2) Dans les religions monothéistes**

*- Création de l'homme et de la femme*

Pourquoi s'intéresser aux religions monothéistes dans cette recherche ? Tout simplement parce qu'il est indispensable de se pencher sur tout ce qui parle de l'inconscient commun. Les religions, au même titre que les mythologies et les contes populaires, et quelle que soit la croyance ou la foi qu'on peut leur accorder, parlent de nos origines ou de comment l'Homme, très tôt, a imaginé la création du Monde et le rôle symbolique de chacun. De plus, elles construisent les lois, et les règles de vie, ainsi que les rôles distribués à chacun, et notamment entre hommes et femmes.

En examinant l'histoire des principaux prophètes, nous remarquons que la mère et la femme sont séparées, comme si les deux entités ne pouvaient cohabiter dans un même corps : l'une efface l'autre. Comme le dirait Helene Deutsch, « Deux tendances (qui) sont présentes en un seul et même individu, mais existent séparément sans possibilité de symbiose ». <sup>73</sup>Dans les écrits religieux, il semble y avoir une séparation de ces deux statuts : La nourrice et la femme. Cela se vérifiera lorsque nous aborderons le sujet des mères de prophètes.

Avant de parler des mères de prophètes, il faut d'abord se pencher sur la première des femmes, Ève, qui est bien femme avant d'être mère. Finalement être femme n'est qu'un état éphémère, d'un point de vue chronologique, avant le changement de statut. Et Dieu « leur dit : soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la »<sup>74</sup>. Rapidement, la mission du premier couple sera donc de peupler la Terre. Il semble y avoir une certaine égalité et une mission commune à remplir. Dans le Coran, il est stipulé que « Il (Dieu) vous a créé d'une âme unique, dont il tira pour celle-ci une épouse »<sup>75</sup>. Au commencement, il y a un unique individu, puis une

<sup>73</sup> DEUTSCH Hélène, *Maternité et sexualité*, in *Psychanalyse des névroses*, PUF, 2002, p 167

<sup>74</sup> La Bible, (1979), *L'ancien testament, La Genèse (27)*, Le livre de Poche, 2001, p 4

<sup>75</sup> BERQUE Jacques, *Les femmes*, In *Le Coran, Essai de traduction*, Albin Michel, Paris, 2002, p 97.

partie en est retirée afin de créer un deuxième individu. La Genèse précisait déjà qu'« Avec la côte qu'il avait prise à l'homme, il façonna une femme et il l'amena vers l'homme. L'homme dit alors : « Cette fois-ci, voilà l'os de mes os et la chair de ma chair ! On l'appellera femme car c'est de l'homme qu'elle a été prise ». Aussi, l'homme laisse-t-il son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils deviennent une seule chair »<sup>76</sup>. La femme est en quelque sorte imposée à l'homme, par Dieu, qui fait cela par amour, à l'image du parent qui décide pour l'enfant, en prétextant que c'est ce qu'il y a de mieux. Parfois l'enfant n'est pas en accord avec la décision, mais ne l'exprime pas, et l'inhibition de son désir peut créer la colère, puis la haine. Dieu, en décidant pour l'homme qu'il lui manque un complément, lui ôte ce qui faisait de lui un individu entier, car n'est pas créée « (...) à partir de rien, ni à partir de la création (...). Mais à partir de la créature, de l'humain lui-même, l'Adam. Et l'Adam dans un certain état psychique : Adam manquant (...) et désirant"<sup>77</sup>. L'autre est complété à partir de lui-même. Et que désirait-il vraiment ? Être complété par une femme ou garder l'amour de Dieu le père à lui seul ? « C'est lui qui vous a créé d'une âme unique, dont il tira l'épouse, pour que ce dernier trouvât auprès d'elle la paix »<sup>78</sup>. En lisant ce passage, nous pouvons avancer que la femme est la condition sine qua none de la sérénité de l'homme. D'un point de vue romantique et poétique, l'image est belle. Mais sur un plan psychique, il faut admettre qu'il faut un narcissisme bien équilibré et solide, pour accepter que l'autre soit détenteur de sa complétude. Quant à la femme, elle acquiert ainsi la position d'éternelle mineure, puisqu'elle est tirée de l'homme, donc par extrapolation, c'est l'homme qui aurait enfanté la femme. Elle est son enfant. De plus, afin d'appuyer cette domination et cette position paternelle, c'est Adam qui nomma son épouse : « L'homme appela sa femme du nom d'Ève ». <sup>79</sup>. C'est bien le rôle du parent, du tuteur de

<sup>76</sup> Ancien Testament, Ibid. (23), p 6

<sup>77</sup> BALMARY Marie, La divine origine, Dieu n'a pas créé l'homme, Grasset 1993, p 74

<sup>78</sup> *Le Coran, Ibid., sourate VII*, les redans, (189), p 186

<sup>79</sup> Ancien Testament, Ibid., *Genèse (20)*, p 7

nommer et reconnaître son enfant. Elle est le petit bout de l'homme, ce petit bout qui peut représenter à la fois le pénis et l'enfant. L'homme est donc privé d'une parcelle de son corps, pour donner vie à la femme, d'où peut-être cette angoisse inconsciente et vieille comme le monde de la castration. La femme possède quelque chose qui lui appartient, à lui. Par déduction, la femme lui appartient. Rappelons, que la femme a été créée après les animaux, et qu'Adam a pu jouir de l'Éden avant la création d'Ève. Adam était alors heureux et complet dans le jardin qui lui prodiguait tout ce dont il avait besoin, et avait tout l'amour de Dieu.

Tout se complique vraiment avec l'arrivée d'Ève. D'une part parce que l'homme est démis d'une partie de lui-même, puis il doit partager le jardin avec elle, et d'autre part, après qu'Ève ait croqué le fruit défendu, les deux premiers êtres humains perdent tous leurs privilèges. Si nous transposons dans un modèle familial, nous avons le premier enfant, le préféré, qui peut jouir de ses parents sans soucis de partage, puis l'arrivée du deuxième enfant, qui nécessite de réévaluer l'espace et autant les objets d'amour que matériels. Les parents posent des limites et des interdits, et parfois peuvent préférer des menaces farfelues, particulièrement concernant la sexualité. Mais les enfants grandissent et, lorsque tout va bien, dépassent les interdits en découvrant leur propre sexualité. Être chassé du jardin d'Éden, correspond à la maturité et au fait que l'enfant devenu adulte, doit quitter le foyer et travailler à construire le sien. Les parents, dont les enfants deviennent adultes et leurs égaux, peuvent être déstabilisés par un enfant qui grandit et devient adulte, car il y a perte d'une position dominante. Dieu, puisque l'homme est à son image, ne fait pas exception à la règle et n'apprécie pas que son enfant devienne son égal : « Puis le Seigneur Dieu déclara : « Voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance du bien et du mal ! Maintenant, ne permettons pas qu'il avance

la main, qu'il cueille aussi le fruit de l'arbre de vie, qu'il en mange et vive éternellement !<sup>80</sup> ». Dans sa grande colère, Dieu punit Ève de son audace : « Je ferai qu'enceinte, tu sois dans de grandes souffrances, c'est péniblement que tu enfanteras des fils. »<sup>81</sup>. Aldo Naouri, précisera que le mot hébreu « douleur » signifie également tristesse<sup>82</sup>. Notons que le destin féminin n'est pas vraiment amélioré par l'apport de cette nuance. « Tu deviendras certes dans la tristesse mère de fils qui nous quitteront, et qui te quitteront donc pour une autre femme, mais tu mettras aussi au monde des filles qui elles (...) ne nous quitteront pas et qui ne te quitteront pas<sup>83</sup> ». Voici que la fille, future femme et mère, est également destinée à rester auprès de la mère, alors que le fils est encouragé à partir. Chacun est assigné à un rôle précis qui ne laisse pas de choix possible. Ève, en plus des punitions destinées aux hommes, subira quelques pénitences supplémentaires. La question se pose de comprendre pourquoi dans les livres sacrés, la femme a un destin si sévère.

Dans les trois religions monothéistes, la femme et la mère subissent une scission. La mère est valorisée aux dépens de la femme, jusqu'à la soumission. A l'image de ses deux sources d'orgasmes sexuels possibles : vagin et clitoris. L'un sert à faire des enfants l'autre à avoir du plaisir. En mettant aux nues la mère, la femme est affaiblie et son existence estompée. « (...) l'idéalisation de la mère et de son sein nourricier est une formation réactionnelle culturellement très prégnante, permettant de refouler tant le sexuel féminin de celle-ci que la permanence du sexuel infantile en chacun »<sup>84</sup>. Soulignons qu'afin de complexifier cet état de fait, ce qui caractérise la femme, caractérise également la mère : ses seins et son vagin. Parallèlement,

<sup>80</sup> *Ibid.* Ancien Testament, *Genèse*, p 7 (22)

<sup>81</sup> *Ancien Testament, Ibid.*, *Genèse* (16), p 7

<sup>82</sup> NAOURI Aldo, *Les belles mères*, Odile Jacob, 2013, p97

<sup>83</sup> *ibid.*

<sup>84</sup> Hélène PARAT, *Sein de femme, sein de mère*, PUF, 2014, p 13

l'homme se sert de son pénis pour féconder la femme, mais ce pénis ne joue aucun autre rôle dans la paternité.

Sans doute ces écrits sacrés ont-ils permis de cristalliser un pouvoir de l'homme sur la femme. Comment pourrait-il en être autrement ? Alors, depuis le départ, puisque l'homme se sent légitime compte tenu de son arrivée en premier dans l'ordre de création, œuvrera à garder cette suprématie. Il est d'ailleurs autorisé par ces écrits à être le dominant : « Tu seras avide de ton homme et lui te dominera<sup>85</sup> ». Ainsi, en une simple injonction, voilà comment légitimer la domination masculine sur la femme. Cette domination sera confirmée par le Coran « les hommes assument les femmes à raison de ce dont Dieu les avantages sur elles et de ce dont ils font dépense sur leurs propres biens. Réciproquement les bonnes épouses sont dévotieuses et gardent dans l'absence (gardiennes du mystère) ce que Dieu sauvegarde. Celles de qui vous craignez l'insoumission, faites-leur la morale, désertez leur couche, corrigez-les. Mais une fois amenées à l'obéissance, ne leur cherchez pas prétexte ». <sup>86</sup>Sans entrer dans un débat concernant ce verset, nous remarquons tout de même que la femme est la propriété de l'homme et que tant qu'elle est obéissante à son mari et pieuse envers Dieu, elle mérite quelque tranquillité. L'obéissance, car c'est bien de cela qu'il s'agit, n'est pas un terme laissé au hasard. Elle concerne les enfants et les animaux. Il s'agit presque de dressage. Si l'on dresse un être vivant à l'obéissance, il y a moins de risque d'être attaqué par ses instincts. Cela révèle la peur primitive et ancestrale, de l'homme à l'encontre de la femme. Cette peur primitive s'est incrustée fortement dans l'inconscient, les écritures religieuses en sont la trace. En plus de la peur, la position de l'homme dans les écrits sacrés, même si elle semble enviable, est en réalité une autre source d'angoisse. Sur le modèle de l'enfant préféré, il n'est pas simple de garder

<sup>85</sup> *Ibid.*, Genèse (16), p 7

<sup>86</sup> *Le Coran, Ibid., Les femmes*, sourate IV (34), p 100

cette place. Au départ l'homme, l'enfant préféré, est rempli par cet amour qui gonfle son ego, et peut ainsi se sentir détenteur du phallus. Mais avoir la place du préféré, c'est risquer d'être destitué. Ce qu'il y a à perdre est important, car il s'agit de l'amour. L'« (...) amour étant admis comme l'un des fondements de la civilisation »<sup>87</sup> pousse l'homme à mettre en place des stratégies de défenses pour en garder sa part non négligeable. Quelle meilleure stratégie que d'infantiliser la femme, d'en faire un être immature, dépendant ou encore séducteur et dangereux ? L'autre stratégie, sera de lui assigner un rôle, de valoriser ce rôle aux dépens d'un autre. C'est ainsi que la femme se trouve scindée en deux, avec deux parties très inégales. Une petite portion sera la femme, tandis que l'autre portion, bien plus importante, au point d'écraser la première, sera la mère.

Adam et Ève sont le modèle de départ dans les trois religions monothéistes. Comment, à partir de ces deux premiers êtres, vont être repartis les rôles des hommes et des femmes ?

« Les désirs sexuels de l'homme sont urgents et prioritaires. La tradition lui accorde sur ce point un droit absolu<sup>88</sup> ». Pour preuve, quelques hadiths tels que « Si l'homme convoite sa femme qui se trouve même sur le dos d'un chameau, elle ne pourra refuser » (El Ghazali), ou encore, « Allah a façonné la nature physique et psychologique de la femme de sorte que les plaisirs de l'homme soient satisfaits en elle, plus que les siens en lui. Il a accordé à la femme le bonheur de vivre ainsi » (Buti). A travers le Coran et les Hadiths, c'est une fenêtre sur une époque et sa mentalité qui nous parvient et qui se transmet de génération en génération. Cet état de fait n'est

<sup>87</sup> FREUD Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, PUF, 1978, p 52

<sup>88</sup> SIBLINI Marwan, *La femme en Islam*, Editions de paris, 2007, p 37



pas spécifique à l'islam, les deux précédentes religions ne sont pas en reste de ce genre de modèles. Nous le verrons plus tard.

Remarquons que les fils d'Adam et Eve sont connus, mais nous ne savons rien des filles. Dans l'islam la tradition orale rapporte que chaque garçon avait sa jumelle fille, mais elles semblent absentes de l'Histoire de la création, alors qu'il a fallu des filles pour peupler la Terre. Par ailleurs, nous n'en savons pas plus sur Ève. Après avoir croqué le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, elle ne sera plus qu'une génitrice.

Les autres personnages importants dans les histoires des religions, sont les prophètes. Sur ces derniers, des recherches historiques et religieuses nous renseignent sur leur vie et leurs personnalités. Leurs pères sont généralement connus, et sont eux-mêmes des personnages qui ont leur importance. Qu'en est-il des mères de prophètes ?

#### *- Mères et femmes de prophètes*

Abraham est une figure importante dans les trois religions monothéistes. Dans l'islam, il est un prophète (Ibrahim). Même si nous n'avons que peu d'éléments sur le père d'Abraham, il est néanmoins nommé dans la Genèse, Terah, et dans le Coran, Azar. Ce père, qui pourrait également être un père adoptif, faisait partie des adorateurs et gardien du temple des idoles. « Josué dit alors à tout le peuple : Ainsi parle le Seigneur, le Dieu d'Israël : Vos ancêtres habitaient au-delà de l'Euphrate depuis toujours, jusqu'à Terah, père d'Abraham et de Nahor, et ils servaient d'autres dieux <sup>89</sup>». Abraham est sommé par Dieu de quitter la maison de son père ; « Va-t'en de ton pays, de ta patrie et de la maison de ton père vers le pays que je te

<sup>89</sup> Ancien Testament, Ibid., Livre de Josué (24-2), p 365

montrerais. Je ferai de toi une grande nation et je te bénirai<sup>90</sup> ». Abraham, a tué son père, très symboliquement, en brisant les idoles auxquels ce dernier croyait, en se tournant vers un autre Dieu et en quittant la demeure paternelle. Dans cet extrait du Midrash Bereshit Rabba, révèle de quelle façon le fils défait les arguments du père : « Une femme vint un jour, avec un panier de farine. Elle dit : "Voici pour tes dieux." Abraham prit un bâton, et fracassa toutes les idoles, à l'exception de la plus grande, dans la main de laquelle il mit le bâton.

Son père revint et demanda ce qui s'était passé. [Abraham] répondit : "Cacherais-je quoi que ce fût à mon père ? Une femme est venue avec un panier de farine et m'a demandé de les donner à ces dieux." Lorsque je l'ai offerte, un dieu a dit : "Moi d'abord !", un autre "Non, moi d'abord !" Alors, le plus grand s'est levé et a brisé toutes les autres.

[Son père] lui dit : "Te moques-tu de moi ? Comment pourraient-elles faire quoi que ce soit ?"

[Abraham] répondit : "Tes oreilles n'entendraient pas ce que ta bouche vient de dire ?"<sup>91</sup> ».

Croire aux idoles, c'était accepter les récits que les parents racontent aux enfants, et que ces derniers ne les remettent pas en question, car les parents sont des modèles, des idéaux. Rompre avec ces croyances, tout comme Adam et Ève autour de l'arbre interdit, c'est s'engager dans le processus de maturation vers l'adulte en devenir.

Ces quelques extraits nous permettent donc d'avoir une idée de la relation qu'entretenait Abraham avec son père, et comment, en se détournant de sa parole, il eut la possibilité de créer une grande nation.

Que pouvons-nous trouver concernant la mère d'Abraham ? Il est dit que lorsque Amaslaï (Amtélaï, ou encore Amélia) fut enceinte, elle cacha sa grossesse, car on avait prédit au roi

<sup>90</sup> Ancien Testament, Ibid., Genèse (12-1), p 17

<sup>91</sup> *Midrash Bereshit Rabba*, Tome 1, (38-19). Verdier, 1990

Nimrod, que l'enfant de Terah serait une menace pour son trône. Nimrod avait donc pris la décision de sacrifier l'enfant. Abraham, fut dès sa naissance caché dans une grotte, avec sa nourrice Maraha et ce jusqu'à ses treize ans. Nous n'avons pas plus de détails sur la mère d'Abraham. « *Terah engendra Abram, Nabor et Haran* », la mère n'est qu'un contenant, la filiation se transmet par le père. Peut-être pouvons-nous retenir que la mère a mis au monde Abraham, et que c'est une autre, la nourrice qui en prit soin jusqu'à ce qu'il soit assez grand.

Abraham épousa Sara, mais celle-ci était stérile : « Saraï, femme d'Abram ; ne lui avait pas donné d'enfant. Elle avait une servante égyptienne du nom de Hagar, et Saraï dit à Abram : « voici que le seigneur m'a empêchée d'enfanter. Va donc vers ma servante peut-être que par elle j'aurais un fils » ».92 Hagar donne à Abraham, un fils, Ismaël. Abraham est désigné dans le coran comme étant à l'origine des musulmans. Hagar, sa mère, est totalement inexistante dans le coran, alors même qu'elle est célébrée quotidiennement sous sa forme symbolique, à travers un des rituels du pèlerinage à la Mecque. En effet, le Safa et le Marwa<sup>93</sup> symbolisent Hagar, Ismaël en son sein, qui cherche de l'eau dans le désert où Abraham l'a abandonnée. Les pèlerins doivent également boire l'eau du puits Zamzam, qui est la source dont ont pu s'abreuver Hagar et Ismaël. Hagar est celle qui a pu donner le premier enfant à Abraham, vieux et qui n'arrivait pas à avoir un enfant de Sarah, sa femme. Nous avons là un exemple de la séparation entre l'amante, et l'autre, celle qui est la mère. Nous avons aussi l'empreinte du matricide, puisqu'autant Abraham est désigné comme le père des musulmans, autant Hagar n'apparaît nulle part ou de façon fugace, alors même que les rituels de la Mecque la célèbrent. A l'image du matricide féminin qui est rarement évoqué et pourtant présent.

<sup>92</sup> Ancien testament, *Ibid.*, *La Genèse*, Naissance d'Ismaël, (16), p 21

<sup>93</sup> Safa et Marwa sont deux rochers, dont les pèlerins de la Mecque doivent faire le tour sept fois.

Le demi-frère d'Ismaël est Isaac. En effet, alors que Sarah n'avait toujours pas enfanté, elle entend une conversation entre Abraham et Dieu, ce dernier leur annonçant la prochaine naissance d'un fils : « Abraham et Sara étaient vieux, avancés en âge, et Sara avait cessé d'avoir ce qu'ont les femmes ». <sup>94</sup>Encore une fois, une femme mit au monde un prophète, mais cette femme était ménopausée ; « Toute usée comme je suis, pourrais-je encore jouir ? »<sup>95</sup>. La question de la jouissance de la mère est un sujet tabou et insupportable. Voilà pourquoi Sara peut enfin accéder à l'enfantement, car elle n'est plus réellement une femme (elle a 90 ans). Isaac est né par la volonté de Dieu, d'une femme qui est devenue pure, puisque l'érotisme et l'impureté des règles l'ont quittée.

Dans la religion hébraïque, Moïse a été abandonné par sa mère Yokebed, puisque c'était la seule solution pour elle de le protéger de l'ordre de Pharaon de tuer tous les nouveau-nés garçons. C'est la fille de pharaon qui l'adoptera, et sera embauchée en tant que nourrice sa mère réelle. Il faudra donc un travail de détournement, pour que la mère porteuse, celle qui a eu un rapport sexuel avec le père, puisse avoir le droit d'être la mère réelle. Comme si la femme devait d'abord se purifier, voire se punir en s'obligeant à abandonner son enfant, avant d'avoir le droit d'être la nourrice, au sens de celle qui nourrit et élève l'enfant. Personne ne sait qu'elle est la mère. Le père de Moïse, Imran, est un personnage important dans l'Islam, au point qu'une Soura, porte le nom de « Famille d'Imran<sup>96</sup> ». Nous y avons relevé un verset significatif du statut de la femme : « On a enjolivé aux gens l'amour des choses qu'ils désirent : femmes, enfants, trésors thésaurisés d'or et d'argent, chevaux marqués, bétail et champs ; tout cela est l'objet de jouissance pour la vie présente, alors que c'est près d'Allah qu'il y a bon retour<sup>97</sup> ».

<sup>94</sup> Ancien testament, *Ibid.*, La Genèse (18-11), p 24

<sup>95</sup> *Ibid.*, (18-12)

<sup>96</sup> *Le Coran, Ibid.*, Famille d'Imran, Soura III, p 69-93

<sup>97</sup> *Le Coran, Ibid.*, Sourate III, verset 14, p 71

La femme et les enfants, sont rangés avec les objets matériels que l'homme convoite sur Terre. Le verset suivant, met le point sur un bonheur bien meilleur : « Est-ce que je ne vous annonce pas mieux que tout cela pour ceux qui se prémunissent envers leur Seigneur : des jardins de sous lesquels des ruisseaux coulent, ils y seront éternels, des épouses de pureté, l'agrément émané de Dieu »<sup>98</sup>. *Des épouses purifiées*, sont probablement les vierges. Mais de quoi sont-elles purifiées ? Qu'est-ce qui rend si impures les femmes terrestres ? Les menstrues qui leur permettent d'être fécondes ? Leur corps par lequel les hommes prennent leur plaisir ? Leur capacité à prendre également du plaisir à travers le corps de l'autre ?

Marie enfante de Jésus sans avoir eu de rapport sexuel. C'est une idée qui se rapproche de la pensée de l'enfant magique, quand il ne sait pas encore qu'il est le fruit du rapport sexuel entre ses parents. Ainsi la mère reste immaculée et pure. La femme ayant des rapports sexuels ne peut être la mère, qui est une sainte. Jésus a donc le grand privilège d'avoir une mère innocente de tout contact charnel. Il est assez insupportable pour l'enfant d'imaginer que sa mère puisse avoir des rapports sexuels. Les chrétiens ont ainsi résolu le problème en proposant la Vierge Marie. La mère est séparée de la femme par des phrases telles que « comment, dit-elle, aurais-je un garçon, quand nul époux ne m'a touchée, et que je ne suis pas une gaupe ? »<sup>99</sup>. C'est tout de même un sacré casse-tête qui est imposé d'emblée à la femme : être mère tout en restant pure. Il va sans dire que cela est impossible, et que la séparation de la mère et de la nourrice a pu s'imposer afin de tenter un compromis. Cette tentative de résolution névrotique passe par le fait de mettre en avant une mère Vierge, Marie, et *une femme de péchés*, une prostituée, avec qui Jésus aura un rapport privilégié, Marie-Madeleine. L'identité de Marie-Madeleine reste floue, mais finalement, et ce qui peut sembler surprenant, c'est qu'elle est sanctifiée. Elle reste le

<sup>98</sup> *Le Coran, Ibid.*, Sourate III, verset 15, P 71

<sup>99</sup> *Le Coran, Ibid.*, sourate XIX, verset 20, p 321

pendant érotique de Marie, celle sur qui on peut fantasmer une vie de pécheresse. Elle sera au pied de la croix lors de la crucifixion, avec Marie, et c'est la première qui le voit ressusciter (c'est à ce moment que Jésus la délivrera de sept démons). Elle est désignée sous la nomination d'*Apôtre des Apôtres*, car c'est elle qui annonce à ces derniers la Résurrection. Serait-ce une tentative pour réconcilier, aux yeux des hommes, la femme putain et la femme mère ? Cela démontre également que cette part impure reste précieuse pour l'homme et qu'il ne peut faire sans.

Le prophète Mohamed<sup>100</sup> est allaité quelques jours par sa mère Amina, puis est confié à une nourrice, Halima, et ce pour une durée de quatre ans. La mère biologique mourra quelques temps après avoir récupéré son fils. Mohamed est donc orphelin très jeune et est élevé par la famille de son oncle Abd El Mutalib.

La première épouse du prophète Mohamed, Khadija, est une veuve, plus âgée et plus riche que lui. Il lui sera fidèle et la respectera, mais il semble qu'avec elle, l'érotisme et la sexualité ne soient pas une priorité. Ils fonctionnent plutôt comme un couple de collaborateurs. Elle est aussi, par son âge une remplaçante symbolique de la mère. C'est après la mort de Khadija que Mohamed découvre une sexualité qui peut se constater par ses multiples mariages. Le prophète a donc eu deux vies libidinales bien distinctes dans ses mariages. Le premier mariage, teinté de respect et de grande amitié, de surcroît avec une femme plus âgée ne lui permettait de satisfaire ses pulsions sexuelles, car la confusion avec une mère de substitution était bien trop grande.

<sup>100</sup> BENSLAMA Fethi, *La psychanalyse au risque de l'islam*. Nous avons utilisé en partie cet ouvrage pour une biographie du prophète Mohamed.

Bien que le prophète Mohamed était réputé pour avoir bien traité ses femmes, les mariages suivants sont surtout marqués par une grande recherche d'assouvissement sexuel et d'érotisme.

La mère a quelque chose de sacré : elle peut engendrer des fils et des prophètes. Cette sacralisation demande de dissocier celle qui couche de celle qui accouche. Marie a la particularité d'avoir été fécondée par le Saint Esprit. Son double opposé Marie-Madeleine est sanctifié, en partie car elle a été auprès de Jésus, à ses soins, telle une mère. Hagar a pu garder Ismaël, mais quel parcours punitif a-t-elle dû subir avec lui, sur l'ordre de Sarah ! Sarah étant celle qui n'a pu être mère la première. Et cette dernière a pu mettre un enfant au monde après des années de stérilité, une fois ménopausée, et après avoir permis à Abraham de faire un enfant avec une autre. Ces différents récits religieux, et il en existe d'autres, nous transmettent le statut complexe et spécifique de la femme.

La femme donne du plaisir et prend du plaisir avec les mêmes attributs qui lui permettent de donner naissance et de nourrir son enfant. Il n'est pas rare qu'un homme vive très mal la fusion qui s'opère entre le nourrisson et sa mère. Ce petit être est une menace puisqu'après avoir habité le corps de la femme, traversé son vagin, et tété ses seins, il le prive de son objet d'amour et de plaisir. L'homme a un instinct de possession sur le corps de la femme. Ce droit est cristallisé et légitimité par les écrits. Le fruit de l'accouplement peut lui aussi être vécu comme menaçant, car le prive de son objet. L'homme est sans doute tiraillé par un narcissisme regonflé par cet enfant né par lui, et une angoisse, à la fois de perte d'objet et d'abandon d'une mère, réactivant ainsi une angoisse infantile.

Il est un hadith, récit concernant la vie et le comportement du prophète, et qui sert de modèle aux musulmans, qui raconte qu'une personne s'est présentée devant Mahomet, et lui a demandé :

« Ô Messager d'Allah, quelle est la personne la plus digne de ma bonne compagnie ? » Il répondit : « Ta mère » L'homme reprit : « Qui d'autre, ensuite ? » Il répondit : « Ta mère » L'homme répéta : « Qui d'autre, ensuite ? » Il répondit de nouveau : « Ta mère » « Ensuite ? » demanda l'homme une dernière fois ; il répondit alors : « Ton père. »<sup>101</sup>. La mère est idéalisée et a une position valorisante. Mais si elle est digne de la bonne compagnie de son fils, elle n'a pas pour autant l'autorité. Au-dessus d'elle il y a Dieu, et son époux. Un autre hadith rapportant la parole du prophète illustre notre propos : « Un être ne doit pas se prosterner devant un être humain et si cela était faisable j'ordonnerai à la femme de se prosterner devant son mari car il a un grand droit sur elle »

Afin d'illustrer encore la hiérarchie entre le mari, la femme et la mère, rajoutons qu'Aïcha demanda une fois au prophète Mohamed : « Quelle est la personne qui a le plus de droit sur la femme ? Il répondit : Son mari ; elle demanda aussi : Quelle est la personne qui a le plus de droit sur l'homme ? Il répondit : Sa mère ».

Il y a bien entre la mère et la femme deux positions symboliques différentes. La femme a tout intérêt à devenir mère un jour. Ce projet, qui devient une manière de se protéger, est devenu une obligation sociale et représente l'épanouissement psychique. Nous le remarquons auprès de nos patientes qui atteignent la trentième année et celles qui se rapprochent dangereusement de la quarantaine : avoir un enfant devient une question fondamentale, entre le poids du regard des autres et désir propre. Certaines ne savent pas, si le désir leur appartient vraiment et l'approche de la ménopause, cet ultimatum posé par la nature, vient presser et augmenter l'angoisse et les questionnements. Ne pas avoir d'enfant, c'est se risquer au jugement et ne pas honorer la mission inconsciente de chacune.

<sup>101</sup> Hadith rapporté par EL BOUKHARY



Loin de nous l'idée de poser l'islam comme cherchant à dévaloriser la femme, car nous trouvons également des Hadiths valorisant les femmes. Par exemple, le Messager d'Allah a dit : « Le meilleur d'entre vous est celui qui est le meilleur avec les femmes »<sup>102</sup>. Ou encore, « Les femmes sont les consœurs des hommes »<sup>103</sup>. Les femmes méritent aussi quelques attentions, puisqu'il est également dit : « Ne frappez pas les femmes<sup>104</sup> ». Il existe un autre hadith qui nous permet d'avoir un point de vue différent sur cet interdit. En effet, il est déconseillé de frapper sa femme, ainsi « Que personne de vous ne frappe sa femme comme on frappe un esclave alors qu'à la fin de la journée, il aura des relations avec elle ». Voilà qui nous éclaire sur une fonction importante de la femme, c'est-à-dire la satisfaction sexuelle de l'homme. En outre, le Prophète a dit : « Dieu vous a interdit : De manquer de respect à l'égard de vos mères, d'enterrer vivantes vos filles (...) »<sup>105</sup>. Nous n'avons plus de doute sur le fait qu'être mère est le statut idéal.

Mais ces conseils venant de la bouche du prophète des musulmans, qui rappellent qu'il faut bien traiter la femme, ne sont-elles pas la preuve que celle-ci est justement à la merci des hommes qui pouvaient se permettre de la maltraiter ?

Dans les religions monothéistes, la femme doit obéissance à l'homme qui a autorité sur elle. Ève, dans sa grande innocence, est celle qui a entraîné Adam à consommer le fruit défendu. Elle représente la femme écervelée ou diabolique, indigne de confiance et peut entraîner l'homme à sa perte. Il est compréhensible dans ce cas qu'il soit nécessaire que l'homme éduque la femme et lui impose les règles de vie. Ève doit se repentir de son péché et devenir docile et obéissante. Rappelons la première lettre de Saint Paul à Timothée :

<sup>102</sup> Rapporté par Hâkim et authentifié par Albâny.

<sup>103</sup> Rapporté par Tirmidhy et authentifié par Albâny.

<sup>104</sup> Rapporté par Abou Dawoûd et Nassâï et authentifié par Albâny.

<sup>105</sup> EL BOUKHARY. La suite du hadith, est « (...) de refuser (le paiement de dettes), de réclamer (ce qui ne vous appartient pas). Dieu déteste les commérages, l'excès dans les demandes et la dilapidation des biens. »

« De même les femmes : qu'elles portent une tenue décente, avec pudeur et modestie, plutôt que de se parer de tresses, d'or ou de perles, ou de vêtements précieux ;

Ce qui convient à des femmes qui veulent exprimer leur piété envers Dieu, c'est de faire le bien.

Pendant l'instruction la femme doit garder le silence, en toute soumission.

Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de dominer l'homme. Qu'elle se tienne donc dans le silence.

En effet, Adam a été modelé le premier, et Ève ensuite.

Et ce n'est pas Adam qui a été trompé par le serpent, c'est la femme qui s'est laissé tromper, et qui est tombée dans la transgression.

Mais la femme sera sauvée en devenant mère, à condition de rester avec modestie dans la foi, la charité et la recherche de la sainteté »<sup>106</sup>.

Cette lettre a pour but de rappeler les règles de vie que les chrétiens doivent suivre. Ainsi, le croisement des principales religions est univoque et point besoin de plus d'interprétations.

Dans cette partie qui tentait d'en savoir plus sur les mères et femmes de prophètes, nous en sortons en constatant que les lacunes sont grandes les concernant. Et nous avons confirmé le postulat concernant l'abîme qui sépare l'homme de la femme, mais également le déséquilibre qui s'opère au sein d'un même individu, entre mère et femme. Être femme n'est de prime abord pas valorisant.

Cependant, une créature femme, avant Ève, semble avoir été effacée et oubliée. Il s'agit de Lilith, qui représente la femme dominatrice.

- *Lilith et Ève*

<sup>106</sup> *La Bible, Nouveau Testament.* (1975), Le livre de poche, 2018. Première épître de Paul saint à Timothée, p 336

Adam peut batifoler avec Ève dans l'Éden, jusqu'au moment où le serpent pousse la première femme à croquer le fruit de l'arbre de la connaissance. Le serpent, animal phallique, permet ainsi à la femme, de faire prendre conscience à l'homme de la différence des sexes. Le serpent est un animal souvent cité dans les écrits religieux, comme étant un animal pervers et dangereux. Nous pouvons également rappeler que le bâton de Moïse pouvait se transformer en serpent, puis redevenir bâton. Et pour faire le lien entre le serpent et la femme, citons un extrait du Livre de Ben Sira, dit le sage : « Il n'est pire venin que le venin du serpent, il n'est pire fureur que la fureur d'une femme<sup>107</sup> ». Et un peu plus loin il sera précisé que « C'est par une femme qu'a commencé le péché, et c'est à cause d'elle que nous mourons tous <sup>108</sup> ». Voilà de quoi confirmer la mauvaise réputation des femmes et de rappeler qu'Ève en est à l'origine.

<sup>107</sup> Ancien testament, Chapitre 28, verset 15, Livre de Ben Sira Le Sage

<sup>108</sup> Ancien testament, Chapitre 28, verset 24, Livre de Ben Sira Le Sage

Nous proposons de citer un passage plus complet des chapitres 28 et 29 :

13 Toutes les blessures, mais pas la blessure du cœur ! Toutes les méchancetés, mais pas la méchanceté d'une femme.

14 Tous les mauvais coups, mais pas les coups de ceux qui me haïssent ! Toutes les revanches, mais pas la revanche des ennemis.

15 Il n'est pire venin que le venin du serpent, il n'est pire fureur que la fureur d'une femme.

16 J'habiterais plus volontiers avec un lion ou un dragon qu'avec une femme mauvaise.

17 La méchanceté d'une femme altère ses traits, sa mine sombre lui donne l'air d'un ours.

18 Son mari va chez les voisins prendre ses repas et ne peut réprimer de profonds soupirs.

19 Toute malice est peu de chose à côté de la malice d'une femme : que tombe sur elle le sort des pécheurs !

20 Une montée sablonneuse sous les pas d'un vieillard : telle est la femme bavarde pour l'homme qui cherche le calme.

21 Par la beauté d'une femme, ne te laisse pas subjugué ; ne convoite pas une femme.

22 Colère, impudence et grande honte quand la femme entretient son mari !

23 Cœur abattu, visage sombre, blessure du cœur, voilà la femme mauvaise ; les mains négligentes, le pas traînant, voilà celle qui ne rend pas heureux son mari.

24 C'est par une femme qu'a commencé le péché, et c'est à cause d'elle que nous mourons tous.

25 Ne laisse pas l'eau se répandre, ni une femme méchante parler sans frein.

26 Si elle ne marche pas au doigt et à l'œil, sépare-toi d'elle.

01 Heureux l'homme qui a une bonne épouse : le nombre de ses jours sera doublé.

02 La femme courageuse fait la joie de son mari : il possédera le bonheur tout au long de sa vie.

03 Une femme de valeur, voilà le bon parti, la part que le Seigneur donne à ceux qui le craignent ;

04 riches ou pauvres, ils ont le cœur joyeux, en toute circonstance leur visage est souriant.

05 Il y a trois choses que redoute mon cœur, et une quatrième m'épouvante : une calomnie qui court la ville, un attroupement de foule, une fausse accusation – tout cela est pire que la mort.

Ève, la femme, est à l'origine de la prise de conscience de la différence des sexes, qui est une connaissance fondamentale dans la construction psychique de l'être humain. L'idée qui nous intéresse est que depuis l'origine des temps, les enfants sont confiés à la mère, aux femmes, qui transmettent et éduquent. Il nous semble qu'une fois ancré le discours concernant les femmes comme étant la valeur et la norme, elles participent à la transmission et la cristallisation de leur propre assujettissement.

Avant Ève, il y avait pourtant une autre femme : Lilith. Dans la Genèse I, 26, l'homme et la femme sont créés simultanément et ont comme mission d'être féconds et de peupler la Terre. Dans une autre version, au chapitre II (versets 18-23), Ève, est créée d'une côte d'Adam. Lilith serait donc la première version de la femme, celle qui a été créée en même temps qu'Adam. Elle n'est pas citée dans la Bible, son existence est remise en question. Mais peu importe au fond si elle est un mythe - Adam et Ève ne le sont-ils pas ? Cela viendrait appuyer l'hypothèse que l'être humain a eu besoin de fantasmer, que ce soit pour se faire peur ou pour se donner de l'espoir, une femme dominatrice, qui voulait prendre le dessus sur l'homme. La femme étant souvent scindée entre la bonne et la mauvaise, il n'est pas étonnant de découvrir le pendant diabolique d'Ève. Nous constatons de nouveau ces personnages absents des écritures, à l'image

06 Mais c'est creve-cœur et affliction qu'une femme jalouse d'une rivale, sa langue est un fouet qui n'épargne personne.

07 Une femme mauvaise est comme un joug qui blesse les bœufs ; vouloir s'en rendre maître, c'est saisir un scorpion !

08 Une femme qui boit, c'est révoltant : elle ne pourra cacher son déshonneur.

09 L'impudeur d'une femme se lit dans ses yeux effrontés et se reconnaît au jeu de ses paupières.

10 Si ta fille est aventureuse, monte bonne garde, de peur qu'elle ne profite de la moindre occasion.

11 Sur ses regards aguicheurs exerce une surveillance, et ne t'étonne pas si elle te déshonore.

12 Comme le voyageur assoiffé ouvre la bouche et boit la première eau qui est à sa portée, elle s'assied devant chaque seuil, et à toute flèche elle ouvre son carquois.

13 La grâce de la femme enchante son mari, et ses talents lui donnent le bien-être.

14 Une femme qui sait se taire est un don du Seigneur. Rien ne vaut une femme préparée à sa tâche.

15 C'est la grâce des grâces qu'une femme discrète. Une âme qui se maîtrise est un trésor sans prix

de Hagar. Il y a dans cette omission, la trace de la force de l'inconscient, et du poids de la transmission silencieuse, par le vide. Il en est de même concernant le matricide psychique féminin.

Lilith avait un statut d'égale à Adam. Ce dernier aurait rechigné à cette idée. Y compris lors des rapports sexuels, le couple n'était pas d'accord sur les positions qu'ils pourraient prendre. On dit que Lilith voulu se mettre sur Adam. C'est ce qui mit fin à leur union. « Lorsque Lilith se fut rendue à l'évidence de l'entêtement d'Adam était sans espoir, elle se résolut à l'ultime démarche possible : elle prononça le nom de l'ineffable. Alors, elle reçut miraculeusement des ailes et s'en fut par les airs hors du jardin d'Eden <sup>109</sup>». Adam en fut triste, mais les trois anges chargés de ramener Lilith, Snwy, snsnyw et Snglf, revinrent bredouilles. Pourtant ils n'avaient pas omis de transmettre la terrible sentence qui attendait la première femme : elle devra mettre au monde de nombreux enfants et en perdre cent par jour. En compensation, elle aurait tout pouvoir sur les nouveaux nés de la Terre. Adam ne manquera pas, « Pour exorciser la culpabilité du mâle, de transformer l'ancien objet en démon<sup>110</sup> ». Le premier homme a subi une blessure narcissique en étant ainsi abandonné, et transforme l'objet qui a osé lui faire affront en mauvais objet. La punition de Lilith à travers tous ces enfantements échoués et la douleur qu'ils entraînent, illustrent le caractère intolérable du statut maternel, à la fois dans la grossesse et dans la perte de l'enfant. Mais elle aura mérité ce châtement puisque, « le remariage mythique de Lilith avec Samaël (...), ne laissera pas de doute quant au caractère décidément pervers de cette femme, pourtant authentiquement femme.<sup>111</sup> »

Dans la mythologie, Lilith est séduisante, tout en étant effrayante, car bien évidemment ce qui séduit fait perdre les moyens et baisser la garde. Ainsi, lorsque lui est donné une apparence

<sup>109</sup> BRIL Jacques, *Lilith ou la mère obscure*, Payot, 1981, p72

<sup>110</sup> *Ibid.*, p125

<sup>111</sup> *Ibid.*, p125

monstrueuse, elle gardait un caractère fascinant. Mais la grande beauté également peut être effrayante, et bien plus efficace. On insiste sur sa monstruosité pour faire peur, pour que l'homme s'éloigne de la tentation. Alors on en rajoute : elle vole les nouveaux nés, et effraie les mères. Elle a son équivalent dans toutes les cultures, et on en menace les enfants : la Kahina, Omm El Cibian, ou la Lorelei qui enchante les marins. Elle incarne toute créature femme qui mène les hommes à leur perte.

« Les attitudes bipolaires que toutes les cultures manifestent ainsi en termes symboliques ne sont que les images socialisées des attitudes fondamentales de l'homme vis-à-vis de la femme : celle-ci sera mère et prostituée, vierge et soldate, nourricière et dévoratrice, séductrice et castratrice<sup>112</sup> ». C'est donc pour se rassurer que l'homme choisît de scinder la femme en deux entités opposées. Comme il craint d'être dévoré, avalé et castré, l'image de la mère, asexuée, nourricière et toute bonté envers lui, a pour effet de calmer ses angoisses. La femme finit par intérioriser cette description d'elle-même. Si l'homme de tout temps a eu peur de la femme, c'est qu'il reconnaît sa puissance. Le serpent peut être une image de Lilith qui revient, cette femme libre et intelligente qui souhaite un juste traitement par l'homme, celle qui sait. Mais le caractère soumis d'Ève ne permet pas d'aller plus loin dans cette évolution. Elle se contente d'être ce qu'on lui demande d'être : une mère et une épouse. Les descendantes d'Ève, la majorité des femmes du monde, viennent saper le travail de Lilith dans ses efforts de libération. Ses ailes ne suffiront pas à soulever la bonne Ève. Lilith est la mère démoniaque, « (...) Représentation d'une féminité chtonienne, et celle d'une mère archaïque toute-puissante, détentrice du pouvoir de la vie et de mort qu'on attribue aux grandes divinités maternelles, génitrices et destructrices <sup>113</sup>»

<sup>112</sup> Ibid., p 41

<sup>113</sup> SCHAEFFER Jacqueline, La nuit des mères ombre de l'homosexualité féminine, in Revue Française de Psychanalyse, Volume 79, mars 2015, p 738

Le matricide psychique féminin est en étroite relation avec la position de la femme face à l'homme et de leurs rapports, qu'ils soient sexuels ou relationnels. En effet, à travers la mythologie et les religions, l'absence de matricide féminin est notable. En revanche, les fils tuent réellement ou symboliquement. Ils tuent les pères, les mères, les frères, ou détrônent leurs pères d'une façon ou d'une autre. Parfois cela permet de dépasser le parent, parfois cela lui attire les foudres. Mais c'est ainsi que les hommes, en prenant des risques, ont évolué et étendus leur pouvoir. Mais le fils est dans l'action, dans le passage à l'acte. La fille semble avancer dans une bulle, un espace restreint et même si certaines ont quelques privilèges, elles restent des exceptions. Les filles et les femmes se battent pour pouvoir sortir de la bulle à la fois protectrice et étouffante. C'est sans doute ce qui explique que leurs luttes peuvent paraître risibles ou insignifiants aux yeux des hommes, car il s'agira de se battre pour étudier, répartir les tâches ménagères, ou féminiser des mots. Elles doivent se battre pour des désirs et même des besoins qui sont déjà acquis par les hommes. La possibilité d'un acquis psychique supplémentaire, tel un matricide psychique féminin abouti, est enfouie sous la multitude de couches constituant la bulle.

Samuel Lepastier a proposé dans son article *L'inhibition psychosexuelle*, que ce qui peut être insupportable pour l'homme est qu'après le rapport sexuel au cours duquel il est dominant, il se trouvera en fin de coït, lové dans les bras de la femme, ce qui le met dans une position infantile. « C'est dans ce dernier temps que résidait le véritable danger. D'être séduisantes, les femmes étaient porteuses de menaces parce qu'elles conduisaient les hommes à l'abandon<sup>114</sup> ». Nous pensons qu'à cette position infantile s'additionne une position féminine, c'est-à-dire

<sup>114</sup> LEPASTIER Samuel, *L'inhibition psychosexuelle*, In *Revue française de psychanalyse*, 2012/1 (Vol. 76)

passive. Dans notre pratique au PASST, association de personnes transgenres, il n'était pas rare que les prostituées reviennent rouées de coups. En effet, après le rapport, certains hommes ont un sentiment de culpabilité et de dégoût d'eux-mêmes qu'ils projettent sur l'autre. Sans doute que le rapport avec un individu transgenre, rappelle la tendance homosexuelle de celui qui assouvi son désir à travers ce corps transformé. Le sujet a de la haine pour lui-même qu'il projette sur l'objet de plaisir qui devient culpabilisant et provoque l'agressivité.

Adam a besoin d'une Ève. L'homme est complété par la femme...la femme créée pour l'homme. Elle devient indispensable. De plus son ventre a la capacité d'offrir une descendance à l'homme. En suivant ce raisonnement, ce que l'homme a du mal à supporter, c'est sa propre dépendance envers la femme. Au fil de l'histoire de l'être humain, la femme n'a cessé d'être l'objet de l'homme, sa possession, qu'il peut échanger et troquer, et ainsi s'assurer que cet être indispensable ne vienne pas à lui manquer, ni à l'abandonner. Pour cela, il fallait dompter la femme, et l'astreindre à cette bulle que peut représenter la maternité, et à l'image de Dieu qui a défendu l'arbre de la connaissance, l'homme a voulu dispenser le moins de connaissances possible à la femme, afin de garder le contrôle sur ses désirs. L'apprentissage s'est longtemps limité aux savoirs autour du foyer et des enfants.

### *- Croquer le fruit*

Dans la logique de notre recherche, Ève n'est pas coupable d'avoir croqué dans le fruit. Elle est par nature curieuse, ce que cherche à étouffer de nombreuses sociétés. Ne dit-on pas que la curiosité est un vilain défaut ? Pourquoi serait-elle un défaut, puisqu'il mène au savoir ? Au



contraire, cet acte, qui va dans le sens de la connaissance, de la levée de la naïveté, était inévitable et positif pour une évolution dans l'avenir. Mais il représente le péché originel, car il est à l'origine du malheur féminin. C'est en effet lorsque la femme découvre qu'elle n'est pas libre, qu'elle est en position de soumission, que débute un chemin semé d'embûches. Dans les sociétés et les milieux où la femme se construit autour de la maternité et de son rôle d'épouse, les femmes ne semblent pas malheureuses. Elles ont un sentiment de devoir accompli, qui les valorise. Les femmes éprouvent de la douleur lorsqu'elles prennent conscience qu'elles sont privées de certaines libertés en désirant autre chose que l'épanouissement autour de la maternité et d'un époux. Croquer le fruit défendu, c'est avoir dans la bouche la saveur de quelque chose de nouveau, dont elles n'avaient aucune conscience avant. Plus une femme sera instruite, et plus elle risque de se sentir à l'étroit dans un rôle qui la réduit. En limitant le savoir et l'enseignement aux filles, elles ne peuvent se projeter dans une autre vie que celle de mère et fidèle épouse et les hommes sont en sécurité et gardent leurs acquis.

L'arbre de la connaissance a été interdit à Adam et Ève. La femme, plus curieuse, séduite par les paroles du serpent, sera la première à vouloir passer à l'acte. En la punissant de péché originel et en chassant le couple de l'Éden, la culpabilité pèsera bien plus lourd sur la femme, puisque c'est elle, être fragile et désobéissant, qui s'est laissée tenter. Ainsi, c'est chez elle qu'il faudra canaliser les pulsions et les désirs. On peut en tirer l'hypothèse de la passivation de la femme et de l'empêchement du passage à l'acte. Le meurtre étant un passage à l'acte irrévocable, tout comme croquer dans le fruit défendu, on peut avancer là la raison de la rareté des meurtres commis par les femmes. Le passage à l'acte féminin étant la cause de leur sortie de l'Éden, la femme sera toujours une éternelle coupable et pécheresse. Être chassé du jardin d'Éden, voilà de quoi culpabiliser pour l'Éternité. Plus généralement, le passage à l'acte, quel qu'il soit, ne sera pas une signature du féminin.

Il est à souligner que dans l'islam, Ève n'est pas clairement désignée, et que Adam est autant responsable qu'elle. Cela n'empêche que se nourrir de l'arbre interdit permet l'accès au désir de l'autre, car tant que l'arbre n'est pas approché, le couple originel n'a pas conscience de sa nudité, ni des parties intimes. « Tous deux en mangèrent. Aussitôt leurs parties honteuses leur apparurent, ils se mirent à tresser dessus des feuilles du jardin »<sup>115</sup>. Cette prise de conscience est le passage de l'enfance à l'adolescence, où le corps n'est plus appréhendé de la même façon et où la sexualité et le désir se forment dans l'idée de la conquête de l'autre. Nous y voyons la naissance de la sensualité.

La religion jouera tout de même un rôle positif concernant l'alphabétisation des filles, surtout chez les protestants, car « chaque individu, homme ou femme, doit pouvoir lire la bible »<sup>116</sup>. Bacharan, soulignera pour montrer que peu à peu la femme a droit à la lecture, de la Bible essentiellement, que « dans les tableaux figurant l'Annonciation, on remarque que la Vierge fileuse fait peu à peu place à la Vierge au livre ».<sup>117</sup> Cependant, le Coran qui encourage la lecture de son propre texte, utilisera le verbe conjugué au masculin singulier « Iqraâ ». Si cette injonction avait été proposée aux femmes, il serait écrit « Iqraî », et si elle était imposée aux deux sexes, il serait écrit « Iqraoû ». Il est clair que la lecture est proposée aux hommes et non aux femmes. Puisque les textes, s'adressent au pluriel masculin, qui est distinct du pluriel féminin. De plus, seront utilisées des expressions telles que *vos femmes*. La femme est écartée de ces textes, elle n'en est que l'objet. Mais sans doute qu'en remettant dans le contexte

<sup>115</sup> Le coran, Ibid., p 338

<sup>116</sup> BACHARAN Nicole, *La plus belle histoire des femmes*, Éditions du seuil, 2014, p 91

<sup>117</sup> Ibid., p 92

historique, les femmes étant moins lettrées, il était cohérent de s'adresser aux hommes. Seulement, la transcription écrite s'est faite quelques années après la Révélation, et les versets étaient transmis oralement. Sans doute alors que le public restait masculin.

Le savoir est restreint pour la femme, ainsi l'homme se protège et s'assure de sa possession et de sa propriété.

### *- Voiler la femme*

Assez rapidement, avec la prohibition de l'inceste, les différents groupes d'hommes doivent pouvoir faire des échanges. Les femmes avec lesquelles ils ne peuvent procréer, seront utilisées comme de la marchandise.

L'homme découvre assez rapidement, que lui, contrairement à la femme, n'a pas le « privilège exorbitant d'enfanter »<sup>118</sup>. C'est finalement le plus grand pouvoir des femmes. Faire que de leur ventre sort du même (des filles) et du différent (des garçons). Pour s'assurer la propriété de ce ventre, il faudra convaincre la femme de son incapacité à vivre sans homme. « L'essentiel c'est de priver dès l'enfance les femmes de liberté ».<sup>119</sup>

Le désir de contrôler la femme empêche la possibilité d'accéder au matricide psychique féminin. Il contient l'idée et l'acceptation de la passivité et de la soumission de la femme. Alors la plupart de ces matricides psychiques sont ratés. Plus cette soumission a été transmise, plus elle est reconnue comme étant la nature de la femme. L'humanité, en s'accroissant, a ancré profondément dans l'inconscient de tout un chacun que la femme est au service de l'homme.

<sup>118</sup> Françoise HERITIER, *la plus belle histoire des femmes*, 2014, p 31

<sup>119</sup> *Ibid.*, p 32

Cette forme de castration féminine est tellement ancrée dans l'inconscient, qu'il est extrêmement difficile d'envisager un rétablissement de la position originelle de la femme, c'est-à-dire celle de Lilith avant qu'elle ne fuît la compagne d'Adam. Pour que la femme retrouve son identité originelle, il faut des hommes qui n'ont pas peur des femmes.

Le voile, qui a existé dans les trois religions monothéistes, est qui va en s'endurcissant dans une partie du monde musulman, est une mise en scène du matricide, mais du matricide masculin. La mère, est respectée, et mise sur un piédestal. La femme, elle, est plus sujette aux brimades. Le voile, au départ, a pour but de distinguer les femmes des différentes couches culturelles, ou de les protéger des brimades. Mis sur la tête, puis sur le visage, il finit par être étiré afin de couvrir le corps entier. La femme est complètement enveloppée, tel un cadavre. C'est essentiellement la femme en capacité de procréer, c'est-à-dire entre l'arrivée des menstrues et la ménopause, qui sera recouverte d'un tissu. L'homme pervers va avoir tendance à recouvrir même le corps des petites filles, car leur corps, promesses des formes à venir, est déjà désirable. On fait porter le voile, comme on pourrait faire porter le chapeau. Le coupable du désir c'est l'autre, alors il faut le punir.

Voiler la femme est un matricide, puisque c'est la femme-mère ou potentiellement mère qui sera voilée, celle qui peut séduire et provoquer à la simple vue d'une partie de sa peau, le désir. Freud avance que la petite fille veut le pénis. Mais avant cet appendice, filles et garçons ont d'abord désiré le sein. Nous y reviendrons plus loin. Tout de même, ces femmes complètement enroulées dans des tissus qui leur donnent une forme phallique, démontre que l'homme est pris dans son obsession, et que la peur de perdre le pénis conduit son raisonnement. L'obsession de perdre le pénis, est confondu avec l'obsession du sexuel.

Le raté de la symbolisation du matricide féminin se retrouve à travers le fait que des femmes, malgré l'instruction, disent choisir librement de porter le voile intégral. Elles étouffent dans cette longue étoffe, les voies de sorties qui lui sont offertes. Elles n'ont pas conscience de l'incohérence de ce choix. Elles peuvent brandir l'étendard de la liberté, mais se suicider est également une forme de liberté. Le voile est un suicide collectif, car ce choix peut entraîner et encourager d'autres femmes à ce suicide symbolique.

En conclusion, les écrits qui forment le socle des religions monothéistes sont sans doute l'expression et le croisement du traitement réservé aux femmes à différentes époques. Ce traitement est lui-même le résultat des modèles précédents (c'est pour cela que sur certains points, par exemple, certains avancent que l'islam a amélioré la condition de la femme... par rapport à ce qui préexistait). Ce sont des archétypes qui se sont ancrés dans la construction psychique des êtres humains, au point de penser qu'il correspond à un ordre naturel. La femme est faite pour être mère, sans jouir d'une sexualité qui ferait d'elle une femme aux mauvaises mœurs. Il y a forcément dans cette demande une aliénation qui expliquerait la position souvent affaiblie de la femme. Ces religions ne sont que le reflet du désir de l'homme de s'assurer un rôle dominant, né en premier lieu de la colère de se savoir dépendant, de la peur d'être abandonné, et de la crainte de son propre corps, qu'il ne contrôle pas toujours à la vue du corps de l'autre. Le travail effectué inconsciemment dans le but de protéger « son petit bout » a été efficace, et a pour conséquence que la femme, scindée en deux rôles distincts ne peut être qu'incomplète, puisque sa position inférieure l'empêche d'accéder à toutes les étapes du développement psychique, et notamment traverser le matricide psychique féminin, au lieu de le subir. Si le matricide féminin n'est pas textuellement visible, il est néanmoins latent derrière les règles énoncées. La mère est adulée aux dépens de la femme. Cette dernière est donc

encouragée à devenir mère et entre seule dans un périmètre restreint dans lequel elle s'enferme parfois avec bonheur.

Des mythologies aux religions, nous ne pouvons que constater les piètres privilèges des femmes. Tout en gardant en vue la recherche des matricides féminins, nous allons vers une tentative de résoudre l'énigme de la différence de traitement entre hommes et femmes. Les contes de fées, sont une autre forme de mythologies populaires, dont elles se sont inspirées, destinés principalement aux enfants. Nous terminerons avec des romans qui visent plutôt les plus grands.

### **3) Dans la littérature**

#### **a) Dans les contes de fées**

Nous avons choisi de travailler sur les contes les plus connus, car leur popularité est le reflet de ce qui s'opère sur l'inconscient. Nous nous appuierons sur les versions de Charles Perrault ainsi que celles des frères Grimm.

Souvent dans ces contes de fées, la mère est morte et remplacée par la belle-mère. Bien que la mortalité des mères en couche était une réalité, sur le plan symbolique, dans ces histoires, cette femme qui est la marâtre représente la face effrayante de la mère, mais surtout celle sur qui il est possible de projeter des sentiments négatifs et agressifs. Quand il ne s'agit pas de belle-mère, ce pourra être une sorcière, ou les deux à la fois. « Tandis que le fantasme de la méchante marâtre laisse intacte l'image de la mère foncièrement bonne, le conte de fées aide aussi l'enfant

à ne pas se sentir anéanti lorsqu'il voit dans sa mère quelqu'un de méchant<sup>120</sup> » Il est impossible et insoutenable de décrire, une vraie mère haineuse qui cherche à se débarrasser, de façon inconsciente ou non, de sa fille, nouvelle rivale. La fille doit lutter contre ce désir infanticide, et ce sont des personnages masculins qui lui permettent d'en réchapper. Ces marâtres sont donc, en retour, indirectement tuées par le fait que ces jeunes filles ont trouvé un prince pour les sauver, c'est-à-dire ont acquis à travers le regard d'un homme la validation de leur place de femme. Mais à part qu'ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants, nous ne savons rien de la suite de ces destins féminins.

Nous avons sélectionné des contes dont le personnage central est une fille. Que ce soit dans blanche-neige, la belle au bois dormant, le petit chaperon rouge (c'est ouvertement la mère qui envoie sa fille dans la gueule du loup), l'héroïne de l'histoire est en plein âge de la transformation de la petite fille vers la jeune fille. On peut donc avancer que l'âge de ces différents personnages féminins se situe vers l'adolescence, avec le thème du sang qui revient assez souvent et qui vient symboliser l'arrivée des règles : Blanche Neige et ses joues écarlates (la mère se piquant le doigt et saignant sur la neige, souhaite une petite fille dont les joues seraient rouge comme le sang), la belle Aurore qui se pique le doigt et saigne et le Chaperon Rouge et son habit couleur sang.

L'héroïne étant adolescente, la marâtre craint cette rivale, car elle a conscience de la transformation et de ce que cela implique. Le père est vivant ou mort, mais quoi qu'il en soit, absent du drame qui se trame entre les deux femmes. C'est une histoire qui se déroule, en miroir, entre la femme et la jeune fille.

<sup>120</sup> BETTELHEIM Bruno, *Psychanalyse des contes de fées*, Robert Laffont, Edition Pocket, 2013, p 109

En redécouvrant certains contes de fées, nous constatons qu'au fur et à mesure des modifications, du temps, les détails sont édulcorés, supprimés. Comme s'il y avait quelque chose dans la transmission qui est dissimulée, même si l'essentiel du message reste. Finalement, concernant la fille, les étapes clés de sa vie seront toujours frappées de mythes dont il est difficile de se détacher. Par exemple ne raconte-t'on pas que la grossesse est un des plus beaux moments de la vie d'une femme ? Et qu'il n'y a rien de plus beau que la maternité et que l'amour maternel né au premier regard avec son enfant, si ce n'est déjà le cas alors que le bébé est encore dans le ventre de la future mère ? Nous avons eu en consultation des femmes rongées par la culpabilité de ne pas ressentir ce bonheur-là, pensant d'elles-mêmes qu'elles ne sont pas normales. Lorsque Freud avance que la femme est comblée par la maternité, il est lui-même pris dans l'idéalisation du garçon pour sa mère et sans doute un peu dans la toute-puissance infantile, espérant ainsi avoir lui-même comblé sa mère.

Nous allons tenter de tirer de ces quelques contes populaires, de quoi éclairer notre questionnement autour du matricide psychique.

### *- Blanche-neige*

Au départ de ce conte, dans la version de Grimm, il y a le désir de la mère d'avoir une fille blanche comme la neige, rouge comme le sang (la mère se pique en cousant), et noire comme l'ébène. « L'innocence sexuelle, la blancheur, fait contraste avec le désir sexuel, symbolisé par le sang rouge <sup>121</sup> ». C'est grâce au sang qui coule que la femme peut faire des enfants. L'histoire

<sup>121</sup> Psychanalyse des contes de fées, Ibid., p 305



débute par le désir de la mère. Elle veut une petite fille. Le désir narcissique est présent, puisque cette petite fille va remplir le corps de la mère, va la combler au sens littéral et imagé du terme. C'est justement ce narcissisme, qui, déplacé sur la mauvaise mère, vient la ronger au cours de la puberté de sa fille. Elle met au monde cette jolie petite fille, et meurt en couche. Avant d'avoir l'enfant, la mère peut fantasmer une relation idéale. Puis l'enfant né et grandit, en même temps que la mère projette sur lui son monde intérieur, son inconscient, et les problématiques non résolues. Peut-être qu'un conte populaire qui débute par un décès en cours d'accouchement, symbolise-t-il un matricide ? La fille vient au monde est tue la bonne mère. Elle grandit alors avec une mère de substitution, haineuse et jalouse. Par ailleurs, la femme qui met au monde son premier enfant, subit une première mort, puisqu'elle fait en partie le deuil de son statut de femme en devenant mère.

Après le décès de la Reine, le Roi prend une nouvelle épouse. Celle-ci est la transformation de la bonne mère en mère méchante, qui fait peur à la fille ou qui provoque en elle des pulsions agressives. La marâtre de Blanche-Neige, ou la mère jalouse, ne supporte pas de voir la transformation de la petite fille en belle demoiselle, tandis qu'elle se fane au fur et à mesure des années, malgré ses pouvoirs de sorcière (de séduction). Dans cette histoire, les différentes tentatives de meurtre de la mère contre la fille sont mises en échec par les hommes, que ce soit les nains, le chasseur ou le prince.

La petite Blanche-Neige a sept ans lorsque la Reine commence à se sentir menacée par la présence de l'enfant. Bettelheim propose que la voix du miroir n'est que le regard de la petite fille. En effet, les enfants idéalisent les parents, en leur trouvant de multiples qualités, puis en grandissant, ils prennent conscience que les parents ne sont pas si parfaits. Ils sont le modèle de l'idéal du Moi, mais perdent ce privilège au fur et à mesure que l'enfant gagne en maturité et qu'il consolide son Moi idéal.

On sait que la Reine charge un chasseur de tuer la jeune fille. Ce chasseur est une représentation du père que l'épouse espère voir repousser sa fille au point qu'elle n'existe plus. Mais il ne trouvera pas le courage nécessaire qui lui aurait permis d'accomplir sa mission. Il renonce à exécuter l'ordre de la reine, et laisse Blanche-Neige dans la forêt. Il s'agit, soulignons-le, ni plus ni moins qu'un abandon ! Qui abandonnerait une jeune fille en pleine forêt ? « (...) le père chasseur est incapable de prendre une décision ferme et précise. (...) Il ne la (Blanche-Neige) tue pas de sang-froid, mais l'abandonne dans la forêt, non sans savoir qu'elle sera la proie des animaux sauvages ; Il tente à la fois de satisfaire la mère, en feignant d'obéir à ses ordres, et la fille en lui laissant la vie sauve. La haine et la jalousie durables de la reine sont les conséquences de l'ambivalence du père (...) 122». Nous constatons à quel point il est primordial que le père prenne sa place et ose s'opposer à la mère. Le Roi a une position ambivalente, et ne rassure ni la mère, ni la fille. La mère, par ce choix du compromis, continue à penser que sa fille peut être une menace, et la fille se sent complètement abandonnée et en insécurité, avec ce père qui ne peut pas la protéger de sa mère. L'ambivalence n'est donc pas une réponse adaptée à cette situation, bien au contraire, elle « va relancer la jalousie de la Reine : le Roi l'eut-il assuré de sa place auprès de lui, non interchangeable avec la fille, aussi belle soit-elle, que ses pulsions jalouses et meurtrières auraient sans doute pu être refoulées.123 »

La reine-marâtre entreprend trois tentatives de meurtre, par le bais d'objets qu'elle offre à la jeune fille. D'abord un lacet de corset, qu'elle serra trop fort au point de l'étouffer, puis un peigne empoisonné avec lequel elle se proposa de lui coiffer les cheveux, et enfin la fameuse pomme. Les deux premiers objets sont des objets de séduction féminine (le lacet pour une taille fine, le peigne pour une chevelure brillante, la chevelure féminine étant un objet de séduction à

122 Psychanalyse des contes de fées, Ibid., p 310

123 ELIACHEFF Caroline, HEINRICH Nathalie, *Mères-filles, une relation à trois*, Albon Michel, 2002, p 192

part entière) et la pomme, que nous ne pouvons pas mettre en parallèle avec le fruit défendu d'Adam et Eve, prenant conscience de leur nudité, et par extrapolation de la différence des sexes et du désir sexuel.

La sorcière, la marâtre, la belle-mère, l'envieuse jalouse, est celle qui révèle à la jeune fille sa capacité de séduction et à dépasser la mère, avant même que le père ne s'en aperçoive. Une de nos patientes, vierge tardive, raconte, alors qu'elle flirtait des yeux, gentiment et platoniquement avec un jeune garçon, qu'elle aperçut dans les yeux de sa propre mère un regard de haine et de jalousie qui a salit à jamais son désir de séduction. C'est ce regard qui éveilla la fille à sa propre sexualité qu'elle refoule au point de ne plus s'accorder le droit à un quelconque plaisir érotique. Devenant une jeune femme, elle tiendra aussi un discours très négatif sur les femmes en général, mais encore plus celles qui assument leur féminité et vivent librement leur sexualité. Et tout cela sous le nez et la barbe du père, qui ne voit rien de la guerre qui explose dans son foyer.

Dans la version originale du conte de Blanche-neige, ce n'est pas le prince qui, fasciné par la beauté de blanche neige dans son cercueil en verre, la réveillera, mais ce sont les porteurs qui en trébuchant, permettent au bout de pomme de ressortir. On peut dire que c'est le destin de la jeune fille de devenir femme, malgré l'angoisse que cela génère chez la mère. Quoi qu'elle fasse, la fille deviendra femme. En revanche, les obstacles viendront ralentir le processus ou l'enclaver.

Au mariage de Blanche-Neige avec son prince, la reine est conviée, et reste coite devant la beauté de la jeune fille. Des chaussures chauffées à blancs seront sa punition, et elle dansera avec jusqu'à ce que mort s'en suive.

La méchante mère est morte. Blanche-neige en est-elle responsable. S'agit-il d'un matricide ? La mort n'ayant pas été donnée directement par la jeune femme, mais plutôt par la marâtre elle-même qui meurt de ne pouvoir être aussi belle que la jeune fille, tuée par son narcissisme. « Ceux qui se figent dans un stade précœdipien de développement, comme les nains, ne connaîtront jamais les joies de l'amour et du mariage. Et les parents qui, comme la reine, mettent en acte leur jalousie parentales œdipiennes, risquent de détruire leur enfant et sont assurés de se détruire eux-mêmes <sup>124</sup>».

Ce conte met surtout en exergue la rivalité narcissique que la mère peut imposer à sa fille, et comment la fille tente de dépasser le stade œdipien. L'absence du père et sa couardise alimente cette relation duelle meurtrière.

*- La belle au bois dormant*

Dans la version de Grimm, à la naissance de la belle au bois dormant, contrairement aux versions enfantines, ce ne sont pas des fées qui viennent célébrer la petite fille, mais des « sages-femmes ». Nous sommes bien dans une histoire qui nous raconte la puberté féminine et l'arrivée des menstrues. D'ailleurs la treizième sage-femme qui ne fut pas conviée faute de couverts en or suffisants, jettera comme une malédiction, ce qui n'est en fait qu'une simple réalité « dans

<sup>124</sup> Psychanalyse des contes de fées, Ibid., p 323

sa quinzième année, la princesse se piquera avec un fuseau et tombera morte ». Il y a là deux interprétations possibles :

Les menstrues font passer la petite fille à l'état de jeune fille, la mort n'étant que la représentation de ce changement d'état,

Le fuseau étant un objet phallique, il peut représenter le pénis, rappelant ainsi que la défloration entraîne une petite perte de sang. D'ailleurs, Aurore en découvrant la fileuse, s'exclame « qu'est-ce donc que cette chose qui sautille joyeusement ? »<sup>125</sup>. La mort signifie la perte de la virginité, et là encore, le passage de la petite fille, à la jeune femme

Les deux possibilités peuvent se confondre. Quoi qu'il en soit, elles sont toutes deux accompagnées de saignements, représentant ainsi à la fois l'arrivée des règles et la perte de l'hymen. La fille passe ainsi au stade de jeune fille.

Belle, en pleine puberté, est piquée par un fuseau qui la plonge dans un long sommeil qui durera cent ans, réveillé par le baiser d'un prince qui ose s'aventurer parmi les ronces qui ont dévoré le royaume. Les ronces étant clairement la pilosité qui vient occuper le corps et particulièrement le pubis de la jeune fille en pleine transformation pubertaire.

Derrière le personnage de la fileuse qui n'était pas au courant de la malédiction, et qui était dans une tour, sans doute pouvons-nous deviner l'ombre de la mère, ou encore il se pourrait qu'il s'agisse de la sage-femme vengeresse. On peut y déceler le désir inconscient de la mère, qui tout en étant à sa joie d'avoir une splendide petite fille, reste dans l'angoisse que la transformation en femme de cette dernière ne vienne l'évincer. Ce conte dit aussi que la bonne mère ne peut protéger sa fille contre ce qui doit arriver mais également contre ses propres sombres désirs inconscients. « Car il y a peut-être, caché dans un petit coin de son grand cœur

<sup>125</sup> Les frères GRIMM, *Contes choisis*, Folio, 2000, p 126

de mère, un vilain petit désir qu'une autre qu'elle - fût-elle chair de sa chair – n'ait quand même pas plus qu'elle-même... C'est la part de Carabosse, plus ou moins éveillée en chacune, qui fait l'ambivalence des mères envers leurs filles, lui vouloir tant de bien, à sa fille, et tant et tant de bien- et quand même peut-être, un tout petit peu de mal ... ?<sup>126</sup>

Il n'y a pas dans ce conte de désir de matricide féminin. Notons que le père de la jeune fille semble exister et ne pas s'effacer derrière la reine. Pour autant, lorsque la Belle au Bois Dormant est piquée, tout le royaume s'endort avec elle. Une façon de souligner que le regard, doit savoir se détourner de cette puberté. C'est la place qu'on laisse à la pudeur qui permet de voir sa fille devenir femme. La bonne mère n'est donc pas morte dans ce conte, mais tout le monde est plongé dans un profond sommeil.

Dans la version de Perrault<sup>127</sup>, l'histoire ne s'arrête pas là. Le prince, de la race des ogres, vit son amour avec la belle jeune fille, en cachette et cela deux années durant, et il aura avec elle deux enfants. Il attendra la mort de son père pour révéler à sa mère son histoire et ainsi se marier. La belle-mère, un jour que le prince dut aller en guerre, isola les enfants et la bru dans une maison de campagne et chargea le maître d'hôtel de lui cuisiner sa petite fille, Aurore, âgée de quatre ans. Bien sûr, il ne put se résoudre à tuer la petite fille, qu'il remplaça par un chevreau et confia l'enfant à sa propre femme. L'Ogresse satisfaite, demanda à manger le petit garçon, Jour. Le maître d'hôtel usa du même stratagème. L'ogresse fut satisfaite de son excellent repas et commanda de manger la reine à la même sauce. La belle-mère sera encore trompée, puis une dernière fois lorsque la reine demandera à consommer la bru. Cette fois, c'est une biche qui fera l'affaire. Lorsque le prince revient de son périple, la reine mère est sur le point de jeter tout le monde dans une immense marmite pleine de crapauds et de vipères, car finalement elle surprit

<sup>126</sup>ELIACHEFF Caroline et HEINICH Nathalie, *Mères-filles, une relation à trois*, Albin Michel, 2002, pp189-190

<sup>127</sup>PERRAULT Charles, *Contes*, Livre de poche, 2006, p 185

une conversation et comprit qu'elle s'était faite bernée. La mère ne supportant se faire surprendre dans sa méchanceté par son fils, se jette elle-même dans la marmite et est dévorée. Le fils en est triste, mais fini par se consoler auprès de sa femme

Une ébauche de matricide apparait à la fin du conte. Mais ce n'est toujours pas la fille qui tue, mais bien le fils qui indirectement, par la honte et la déception que la mère lit dans son regard, pousse à se tuer. Il semble que le matricide s'exprime davantage dans le lien mère-fils. En effet, ils doivent, après avoir tenté d'éliminer le père lors de l'œdipe, puis échoué, éliminer plus tard la mère, au cours de l'adolescence, afin de se détourner d'elle et diriger leur regard sur une autre. C'est sur le plan narcissique que la mère est tuée, éliminée et remplacée par une autre, ce qui explique les tensions traditionnelles entre belle-mère et bru.

La morale qui conclue ce conte, exprime l'idée que la jeune fille peut attendre un peu avant de se marier, mais il est difficile d'imaginer qu'on peut attendre si longtemps. C'est un message clair sur la pulsion sexuelle qui ne peut se retenir que s'il y a un fort sortilège. Cet empêchement crée un symptôme car il empêche la jeune fille de s'épanouir dans sa sexualité. Ce conte est inspiré d'autres histoires, dans lesquelles le prince abuse de la jeune fille qui dort<sup>128</sup>. Elle accouche dans son long sommeil, et c'est le nourrisson, qui en cherchant à téter, suce le doigt de la belle endormie et permet à l'aiguille du fuseau de sortir de la peau. Ainsi la jeune fille se réveille mère. Cette histoire vient à confirmer la proposition de Freud qui avance que ce qui vient réparer l'envie du pénis est le fait d'avoir un enfant. Ce qui réveille la jeune fille, au sens psychique, c'est son enfant qui vient combler le trou. Si cela est exact, le destin de la femme est tragique... puisqu'elle n'existe que pour l'Autre. Pour l'homme qui peut abuser d'elle alors

<sup>128</sup> PERRAULT Charles, *Contes*, la notice p 182, Le Livre de Poche, 2006

qu'elle dort, et pour l'enfant qui cherche à se nourrir d'elle alors qu'elle est encore inconsciente. Nous y voyons l'idée que la nouvelle mère a également un temps de latence avant de se reconnaître réellement mère. Au départ, ce petit être qui est mis au sein, est un étranger qu'elle va devoir connaître et aimer. La passivité de la jeune fille est ce qui paraît le plus important. Elle ne fait que subir son histoire.

Dans ces deux premiers contes, les jeunes filles sont condamnées par un sortilège inconscient, qui se transmet depuis toujours et qui les garde en sommeil. Si matricide psychique pouvait aboutir, elles se libèreraient de cette transmission qui entrave leur évolution.

#### **- Le petit chaperon rouge :**

Dans ce conte, la mère envoie sa fille dans la forêt, seule, avec un habit voyant, rouge qui plus est, donner de la bonne nourriture à la grand-mère. On est ici dans une histoire de femmes et de transmission du plaisir érotique. La petite fille doit porter une tarte, qui doit régaler la grand-mère, c'est-à-dire qui doit lui octroyer du plaisir. Cela se rapproche d'un rite initiatique, où la fille doit traverser la forêt et rencontrer le loup, afin que la grand-mère, la matriarche, valide l'accession au monde des femmes. Bettelheim indique que « (...) la mère et la grand-mère ne font rien : elles ne protègent pas, ne menacent pas. L'homme au contraire, tient une place capitale sous ses deux aspects opposés<sup>129</sup> ». En effet, le chasseur est la figure protectrice et rassurante du père, tandis que le loup est l'homme dangereux et séducteur. Voir le Loup ou tomber dans la gueule du loup, sont des expressions qui font sens dans ce conte. En revanche

<sup>129</sup> Psychanalyse des contes de fées, Ibid., p 261-262



nous ne partageons pas l'idée que les figures maternelles *ne font rien*. En laissant ainsi aller la petite fille en transformation, elles poussent vers le destin féminin. Mais ce destin étant semé d'embûches et de danger, il est étonnant de l'y envoyer de cette manière. En laissant faire, elles expriment leur agressivité refoulée. Aucune mère bienveillante, quelle que soit l'époque, n'enverrait sa fille seule dans les bois.

Toute mère pressent inconsciemment que la fille va tenter de commettre ce meurtre symbolique. Quand ce moment arrive, autour de la puberté, il est temps d'écarter la fille, ou au contraire, de l'étouffer, de la dévorer. La cape rouge symbolise sûrement que la petite a eu ses menstrues, et n'est par conséquent plus tout à fait une petite fille. C'est à ce moment que se déclenche dans l'inconscient maternel un fort signal d'alarme, qui la pousse à se protéger du matricide.

Ce récit traduit la transmission du savoir conscient et inconscient entre les femmes expérimentées. Néanmoins elles ne donnent aucune information à la petite fille, aucun avertissement, alors qu'elles savent qu'elle va croiser le loup. Ce dernier, animal et séducteur, tente des approches, et profite de l'innocence du Petit Chaperon Rouge, afin la devancer chez la grand-mère. Les femmes, et surtout la doyenne, ne sont pas dupes du désir masculin. Mais justement, sachant cela, la mère, sous couvert de transmission de savoir- symbolisé par la galette-, abandonne sa fille. Quelque part les mères, même les plus aimantes, sont tentées de se débarrasser de leurs rivales inconscientes. C'est tout de même l'amour maternel qui fait avorter cette tentative d'abandon, voire d'infanticide.

Dans la version de Charles Perrault, la grand-mère donne la consigne qui permet d'ouvrir la porte de maison : « *Tire la bobinette et la chevillette cherra*<sup>130</sup> ». Nous y voyons une métaphore du pénis qui réagit et se met en érection après manipulation. La grand-mère révèle les secrets

<sup>130</sup> PERRAULT Charles, *Contes*, Livre de Poche, 2014, p 210

du sexe de l'homme. C'est parfois ainsi, la mère laisse faire sa propre mère pour apporter certains savoirs à sa fille. La grand-mère, par son grand âge, est la sage femme. Le premier à pénétrer chez la grand-mère est le loup qui l'engloutit. Le loup répètera à son tour la formule qui ouvre la porte, et la jeune fille accède à un autre monde, celui du loup qui l'attend dans le lit. Les très célèbres « *mère-grand, pourquoi as-tu de si grandes oreilles ?* » et la suite de la liste, expriment que le chaperon rouge est encore trop petite pour avoir un savoir sur le sexe, et que l'arrivée des menstrues n'est pas concomitant à la maturité sexuelle. Le corps dans ce lit est bien trop grand pour elle. L'énumération des membres qui sont trop grands, prêts à consommer la petite, symbolisent le pénis qui se gonfle, qui devient plus grand.

Dans le conte de Perrault, l'histoire finie par une morale, qui avertit les jeunes filles de ne pas suivre les hommes qui les flattent. Chez les frères Grimm, tout reste sous-entendu, ce qui permet les projections inconscientes. Le conte a une première fin, dans laquelle le chasseur, ouvre le ventre du loup et libère la grand-mère et le petit Chaperon Rouge. La petite fille peut ainsi avoir quelques indices autour de la grossesse et de la délivrance. Dans une suite, la petite fille doit de nouveau traverser la forêt, elle croise le loup, mais décide cette fois de le devancer, de prévenir la grand-mère, et lorsqu'il passe par la cheminée, il est ébouillanté dans une grosse marmite que les deux parentes avaient préparée. Deux thématiques terminent ce conte : la pénétration, et l'entraide féminine à travers l'apaisement des relations de rivalités, puisque la petite fille sait qu'elle trouvera protection auprès de sa mère et de sa grand-mère.

Remarquons que dans les contes, les enfants sont souvent envoyés dans la forêt...la puberté et l'adolescence, concerne les garçons et les filles, aucun n'y échappe.

- *Cendrillon*

Le conte débute sur l'image de Cendrillon qui est aux côtés de sa mère mourante. Cette dernière lui promet, que du haut du ciel, elle la protégera. C'est encore sur la perte de la bonne mère, que se construira la jeune fille. La perte de la bonne mère représente l'entrée de la jeune fille dans l'adolescence, lorsque la fille ne trouve plus sa mère si bonne et que l'agressivité de la rivalité féminine commence à émerger. La mère devient moins bonne également car en elle se réveille l'instinct de protection contre sa fille qui peut prendre sa place.

Dans la version de Perrault, maltraitée par sa belle-mère et ses filles, c'est sur la tombe de la mère où elle aura planté un noisetier, que Cendrillon va demander de l'aide. En effet, un jour où le père s'était absenté, il avait demandé aux filles ce qu'elles désiraient au retour de son voyage. Cendrillon demanda une branche de noisetier et la planta sur la tombe de sa mère. Arrosé de ses larmes, ce noisetier grandit de façon magique et ainsi cendrillon pouvait demander de l'aide. Cette branche qui grandit représente le corps de la petite fille qui se transforme. En parallèle, la fille tue la bonne mère, en lui planta quelque chose dans le corps, et c'est ce meurtre symbolique qui lui permet de grandir. Nous remarquons que le matricide psychique féminin se cache très en profond, même dans la symbolique, et que cela nécessite un effort important pour le débusquer.

C'est dans ce lien entre la mère et l'objet offert par le père, que la fille peut, malgré quelques souffrances, s'épanouir et découvrir sa féminité. Le père fait le lien entre la fille et la mère. Mais malheureusement ce père disparaît du reste de l'histoire et laisse sa fille sous l'autorité abusive de la marâtre. « La pauvre fille souffrait tout avec patience, et n'osait s'en plaindre à

son père qui l'aurait grondée, parce que sa femme le gouvernait <sup>131</sup>». Bien que le père ne soit pas décédé, il n'intervient en aucune manière dans le conflit féminin.

La branche du noisetier, est chargée de symboles. On dit qu'elle était utilisée par les sorcières pour faire leur balai, par les sorciers pour chercher de l'eau et par les druides pour faire leurs incantations. Il symbolise également la sagesse et la justice. C'est le pouvoir du noisetier et les oiseaux qui s'y posent qui aideront Cendrillon à aller au bal dans la version de Perrault. Dans la version des frères Grimm, Cendrillon a une marraine, qui transforme citrouille, souris et guenilles, en carrosses, chevaux, laquais et somptueuses tenues.

Ce conte décrit les relations conflictuelles et agressives qui existent dans les groupes féminins. Les deux demi-sœurs sont infernales, mais celle qui exprime le plus de ressentiments contre la belle jeune fille, est bien la marâtre. Ses filles ne font qu'obéir aux demandes de la mère, qui étouffée par un narcissisme envahissant, pousse ses filles à se mutiler, afin de pouvoir glisser leurs pieds dans la chaussure de verre.

Dans ce conte, nous ne savons pas ce qu'il advient de la marâtre, ce sont ses filles qui, dans la version de Perrault, sont punies, car elles ont tenté de voler la place de cendrillon en essayant la chaussure perdue, au prix du sang, puisqu'elles se coupent sur ordre de leur mère, l'une un orteil, l'autre le talon. A la fin, elles auront les yeux crevés. Dans la version des frères Grimm, les sœurs, en admiration devant cette magnifique Cendrillon, se jettent à ses pieds et demandent pardon. Cendrillon qui a bon cœur, les marie à deux seigneurs de la cour. La marâtre ne fait plus partie de l'histoire. Cendrillon a dépassé la rivalité féminine et maternelle. Elle découvre l'amour dans le regard d'un autre, celui du prince.

<sup>131</sup> PERRAULT Charles, *Contes, ibid.*, p 260

## **- Jeannot et Margot :**

Jeannot et Margot est une version inspirée de Hansel et Gretel. Le début du conte rappelle également celui du Petit Poucet, qui est abandonné dans la forêt avec ses frères, car leurs parents, trop pauvres n'ont plus de quoi les nourrir. C'est la belle-mère, ou la mère qui persuade le père de Jeannot et Margot de les abandonner dans la forêt. Mais le père souffre de devoir agir de cette façon. Les enfants, qui n'arrivaient pas à dormir tant ils avaient faim, entendirent la conversation des parents. Margot eut peur, mais Jeannot la rassura et alla chercher des petits cailloux à l'extérieur de la maison. Il dit à sa sœur « Aie confiance chère petite sœur, et endors-toi tranquillement. Dieu ne nous abandonnera pas<sup>132</sup> ». Cette référence à Dieu, que nous retrouvons dans de nombreux contes, en dehors d'une explication d'un contexte pieu, symbolise le rôle du père puissant et protecteur, dont les enfants attendent qu'il ne soit pas à la merci d'une mère dominatrice et castratrice. Lorsque les enfants, abandonnés, reviennent frapper à la porte de la maison, la mère est furieuse tandis que le père est soulagé. Malheureusement, la pitance venant encore à manquer, les enfants sont de nouveau menés dans la forêt, et la mère ayant fermé la porte de la maison à clé, Jeannot ne put collecter de cailloux, et les miettes de pain parsemées sur le chemin ont été mangées par les oiseaux. Les enfants étaient cette fois bel et bien perdus. En chemin ils découvrent la maison en pain d'épices et en sucreries et se jettent sur elle pour s'en repaître. Mais c'était la maison de la sorcière, être séducteur qui appâte les enfants par ce qu'ils aiment le plus, la nourriture et les friandises, (plus les versions se modernisent et plus il y a de sucre...). Bien sûr c'est un piège qui se referme sur les enfants. La

<sup>132</sup> Grimm, *Contes*, *Ibid.*, p 72

sorcière enferme le frère et charge Margot de le nourrir afin de l'engraisser. C'est là qu'on peut trouver la place de la mère qui cherche à séduire le garçon, à le manger, le croquer, le consommer. C'est la Jocaste séductrice. Car cette sorcière, c'est bien la méchante mère, qui ne pense qu'à manger, qu'à son plaisir à elle avant de penser à celui de ses enfants. Margot, après quelques ruses, finit par jeter la méchante dans le four. Les enfants découvrent dans les recoins de la maison moult trésors et s'en retournent chez eux. « Alors ils se mirent à courir, se précipitèrent dans la pièce et se jetèrent au cou de leur père. L'homme n'avait pas eu une seule heure de joie depuis qu'il avait abandonné ses enfants dans les bois ; quant à la femme, elle était morte<sup>133</sup> ». Le décès de la mère, confirme le lien avec la sorcière et le matricide symbolique.

La sorcière était le double de la mauvaise mère. Elle se projetait sur Margot, l'utilisait tel un bras droit, afin d'engraisser le frère. La sorcière avait les yeux rouges, ce qui l'empêchait de voir. Peut-être que ces yeux rouges, sont dues à la colère qui aveugle née de la jalousie et qui brouille la vue. Elle regarde à travers les yeux de la fille. Les parents peuvent se projeter sur leurs enfants, en leur empruntant ou en s'imaginant être à l'origine de leurs qualités, ce qui regonfle narcissiquement.

Nous avons donc trouvé un conte qui rapporte, de façon très symbolique, un matricide. La méchante mère est tuée par la fille, et cela est confirmé par la mort de la mère réelle de l'histoire - et il est vrai que cette mère était bien méchante, alors sa mort est méritée et n'émeut personne.

Comme dans la mythologie, nous faisons le constat que les contes décrivant des jeunes filles qui souhaitent la mort de la mère, ont des pères affaiblis ou tués par ces dernières. Alors que la

<sup>133</sup> GRIMM, Contes, Ibid., p 82

question de départ portait sur la question du matricide féminin, et la relation des filles et leur mère, voilà que le père, par son absence, semble être au cœur de la problématique.

La rivalité féminine est à l'origine d'un désir de meurtre réciproque. La mère réalise que sa fille grandit et se sent menacée par ce corps qui prend forme. Dans le même temps, c'est cette rivalité qui fait grandir la fille. Si la mère ne représente pas un danger pour sa fille, le besoin de la dépasser, au sens de « passer par-dessus elle », ne s'impose pas. Alors qu'une mère fusionnelle et aimante pourrait donner à croire à une relation idéale, le problème est que cela pourrait empêcher la fille de chercher à s'accomplir en tant que femme. Toutefois, ces combats doivent se jouer dans une sphère inconsciente. Quand ils arrivent trop clairement dans le raisonnement conscient, le passage à l'acte apparaît et le matricide symbolique se transforme en passage à l'acte inversé sur sa propre personne.

Ces contes visent à transmettre un message subliminal, qui consiste à faire entendre aux petites filles que c'est leur destin d'avoir à affronter un jour la rivalité avec la mère et devoir s'en libérer grâce à un autre amour. La jalousie de ces reines est également le reflet de la jalousie de la fille vis-à-vis d'elle. Les petites filles éprouveraient le besoin « Tout en voulant que son père la préfère à sa mère, elle ne peut accepter, que, pour cette raison, sa mère soit jalouse d'elle. Mais à un niveau préconscient, la petite fille sait combien elle est elle-même jalouse de l'attention que chacun de ses parents prête l'un à l'autre quand elle estime que toutes ces attentions devraient lui revenir<sup>134</sup> ». C'est une rivalité réciproque et certainement nécessaire, dans la mesure où il y a des forces équilibrées, et un père qui prend sa place. Le père est le tiers idéal ; « il est avant tout un séparateur, c'est-à-dire à la fois différenciateur, évitant la confusion des identités, et médiateur, empêchant l'emprise d'une personne sur une autre- en l'occurrence,

<sup>134</sup> Psychanalyse des contes de fées, Ibid., p 306

la mère sur la fille ou la fille sur la mère <sup>135</sup>». Si le père manque, il faudra nécessairement trouver un autre tiers.

Si la fille est amenée à désirer la mort de sa mère, ce n'est que par instinct de survie. Le père qui participe de loin, ou ne participe pas du tout à ces querelles féminines, a sa part de responsabilité dans cette agressivité. La mère a peur que le père se détourne d'elle à la faveur de leur fille, et la fille cherche de façon inconsciente et malgré elle à s'approprier le père.

Nous faisons le constat que l'homme a un rôle important dans le destin de la femme, y compris son destin psychique. Il devient évident que l'homme a une place forte à prendre auprès de la femme. La grande problématique est que cette place reste trop souvent vacante. Si la femme cherche inlassablement son prince charmant, et reste souvent déçue, c'est qu'elle a pour destin psychique de chercher l'homme, sans doute le père, qu'elle ne trouve pas.

A travers ces quelques contes, il y a un point important à souligner. Contrairement à l'idée de départ, il ne doit pas y avoir de matricide symbolique chez la fille. Au contraire, pour évoluer positivement, la relation entre mère et fille devrait être dénuée d'agressivité. La fille doit réussir son matricide symbolique, c'est-à-dire le transformer et le dépasser. Mais il se trouve qu'elle le rate la plupart du temps, et c'est contre elle-même que le matricide s'opère, ou contre d'autres femmes. Il est entré dans les mœurs et dans les inconscients qu'entre la mère et la fille, la relation est conflictuelle, et que c'est ainsi. Nous osons proposer que cela participe à un mythe psychique. Les romans décrivant des mères terribles et des relations malsaines et toxiques avec leur fille, ne manquent pas. Mais cela ne vient-il pas confirmer la nature même de ce fantasme de haine et d'agressivité mère-fille, nourrit et alimenté jusqu'à en faire une réalité ? Accepter la banalité de cette haine, n'est-ce pas participer au destin sordide de la femme et l'y enfermer ?

<sup>135</sup> Mères-filles, une relation à trois, Ibid., p 392



Nous ne devons pas négliger la place du père dans cette agressivité féminine. La place d'un père mort, absent, effacé, manquant. Nous proposons que le raté du matricide psychique féminin, naît dans l'espace vide que laisse le père.

Nous commençons à nous diriger vers une hypothèse plus précise ; le père, tiers indispensable, ne prend pas sa place car la mère, mise sur un piédestal dans ce rôle-là, jouit de toute puissance. L'homme qui a mis cette femme sur un piédestal, afin de se protéger de ce qui lui fait peur en elle, se retrouve piégé quand il s'agira d'être père, et se retrouve souvent exclu. De là à ce que, « chaque fois qu'on trouve l'homme en panne en tant que père, il y a toujours derrière- ou devant-une femme qui ne veut pas le laisser passer, qui ne veut pas qu'il soit père autant qu'elle est mère <sup>136</sup>», c'est un peu excessif, mais il n'est pas faux de penser que le père doit s'accrocher à son rôle et s'imposer, pour contrer cette mère toute puissante qui n'a pas toujours conscience d'agir de cette façon.

Nous allons voir à travers des livres de fictions littéraires, que ce manque de père en tant que tiers idéal dans la relation mère-fille n'est pas un thème rare, et que cet espace artistique permet d'exprimer le fantasme matricide féminin.

## **b) Dans les romans de fictions**

Nous avons sélectionné trois romans, deux écrits par des femmes et l'autre par un homme. Nous avons le sentiment que contrairement à la mythologie, aux religions et aux contes, qui participent à une construction universelle de l'inconscient, le roman propose un espace de

<sup>136</sup> OLIVIER Christiane, *Petit livre à l'usage des pères*, L'homme Eds De, 2009

liberté plus vaste qui permet d'écrire sur un thème tabou. Le roman est l'expression de l'inconscient individuel. L'écriture fictionnelle permet le matricide.

Les romans sélectionnés proposent des histoires à l'ambiance lourde et dans lesquelles le nœud amour-haine contient toute l'agressivité qui provoque le passage à l'acte, tel un cri primordial, absolument nécessaire à la survie.

- *Les oreilles de Buster*

Maria Ernestam nous propose ce roman présenté sous forme de journal intime. Dès les premières lignes, le décor est planté et le désir matricide est exprimé : « J'avais sept ans quand j'ai décidé de tuer ma mère. Et dix-sept ans quand j'ai mis finalement mon projet à exécution<sup>137</sup> ». Eva a cinquante-six-ans lorsqu'elle reçoit d'une de ses petites-filles, un journal intime. Elle reçoit ce cadeau comme un signe, lui proposant la possibilité de coucher sur papier son matricide. Depuis toujours elle est partagée entre ce qu'elle appelle sa face noire et sa face blanche. Petite fille, elle faisait tous les efforts possibles afin de se faire aimer d'une mère narcissique, complètement dépourvue du mythique instinct et amour maternels : « Ma mère me disait souvent qu'il n'y a rien de plus atroce au monde que d'enfanter. Ma naissance l'avait dégoutée de toute tentative ultérieure, et conséquence logique, je n'eus pas de frères et sœurs<sup>138</sup> ». La mère faisait entendre sans ménagement que sa fille l'avait abimée et que

<sup>137</sup> ERNESTAM Maria, *Les oreilles de Buster*, Babel, 2013, p 13

<sup>138</sup> Ibid p 34

s'occuper d'elle était pénible. « Ma mère n'avait pas la patience de s'occuper de moi. Mon père prit le relais<sup>139</sup> ». La mère ne cessait de reprocher à Eva son existence. La petite fille ne se sentait pas aimée par sa mère qui ne se souciait que d'elle-même. « (...), en revanche, je me rappelle avoir progressivement compris que ma mère ne se soucierait jamais assez de moi pour m'aimer et que seule l'une d'entre nous deux verrait le bout du tunnel saine et sauve. A sept ans je décidai que ce serait moi ». <sup>140</sup>

Ce n'était pas dans les bras si peu maternants de sa mère qu'Eva trouvait du réconfort, mais dans ceux du père « Le soir en quête de chaleur humaine je me blottissais contre mon père, dans le lit de mes parents. J'y respirais son odeur si particulière, que je considérais comme un concentré de réconfort. Ainsi pelotonnée, je m'endormais presque immédiatement, dans l'espoir que ma mère, de son côté, enrage parce que je n'allais jamais vers elle »<sup>141</sup>. Remarquons comme l'amour déçu de la petite fille se transforme en haine, et la manière dont l'homme, le père, est utilisé pour attiser la jalousie. Rejetée par la mère, la fille tente de fusionner par défaut avec le père. Nous avons une illustration de l'Œdipe, au cours duquel la fille se tourne vers le père car elle est déçue de la mère. Au fil de l'histoire nous comprenons que le réconfort et l'amour paternel ne suffisent pas. Ce père n'ose pas se placer comme séparateur et médiateur, ce qui laisse libre cours à la toute-puissance maternelle. Ce père est devenu une mère par défaut, ce qui est insuffisant. La petite Eva a reçu l'amour paternel sans pour autant se sentir en sécurité.

D'autres personnages jouent momentanément le rôle de tiers. Eva s'attache fortement à l'une des jeunes filles au pair qui était venue s'occuper d'elle. Britta était gentille et complimentait la petite fille. Mais la jeune fille fut renvoyée, un soir où elle fut surprise à essayer les robes de la mère. Eva fut terriblement malheureuse ne plus voir sa nounou du jour au lendemain, cette

<sup>139</sup> Ibid p 34

<sup>140</sup> Ibid p 36

<sup>141</sup> Ibid p 40

jeune fille qui lui donnait beaucoup d'amour. Sa mère n'était aucunement touchée par cette douloureuse émotion. C'est ce soir-là qu'elle décida que sa mère serait tuée. « Cette décision au long cours exigerait l'élaboration méticuleuse d'un plan, et un véritable entraînement. Mais je devais l'éliminer. C'était elle ou moi, je le compris ce jour-là. Aussi longtemps qu'elle vivrait, elle m'empêcherait de vivre.<sup>142</sup> ». Nous reviendrons plus tard, sur cette expression, elle ou moi, que nous avons souvent entendu en séance, lorsque les patientes parlent de leurs mères. Étrangement, c'est la pulsion de vie qui semble pousser au passage à l'acte matricide.

La mère est une belle femme, séduisante et mondaine, et accorde beaucoup d'importance à l'apparence. Alors qu'Eva est encore une petite fille, elle entendra sa mère lui dire : « Tu as l'air en pleine forme Eva. Très estivale. Dire que t'as encore le bide qui ressort. On dirait qu'on l'a gonflé avec la pompe d'un matelas pneumatique<sup>143</sup> ». La mère dégradante et humiliante nourrit l'agressivité chez la fille. Elle ne trouve d'autre solution que d'éliminer cette mère culpabilisante et rabaisante. Le meurtre de la mère aurait dû être symbolisé, mais ici l'agressivité et la haine sont proportionnelles à la déception et au manque d'amour maternel. C'est une question de survie psychique, de protection contre la folie. D'ailleurs dans un premier temps, Eva se protège en délirant. La fonction du délire est une protection contre une réalité qui semble insupportable, c'est une tentative d'auto-guérison. Mais ce compromis avec soi-même, en étant continuellement en contact avec la source de sa folie, n'eut qu'une efficacité éphémère. Le délire mis en place signe l'entrée en psychose et explique la possibilité du passage à l'acte.

La face noire fomenta le meurtre de sa mère, qui le mérite bien, puisqu'elle est méchante et égoïste. Elle ira jusqu'à séduire le garçon dont sa fille est amoureuse. La face blanche pleure l'abandon maternel : « les méchancetés de ma mère et son incapacité à m'aimer faisaient

<sup>142</sup> Ibid., p 59

<sup>143</sup> Ibid., p 64

pleurer ma face blanche dans mon oreiller (...) mais ma face noire avait amorcé le processus de vengeance (...) il lui arrivait d'insinuer que ma mère n'était pas ma vraie mère, et donc que je n'avais pas à me repentir de ce que j'allais faire. Mon passage à l'acte serait un soulagement »<sup>144</sup>. La construction d'un roman familial permet de prendre de la distance avec la mère et de projeter sur elle le vœu matricide, sans culpabilité.

Contrairement aux contes de fées, ici, celle qui est dédoublée, afin de tuer sans culpabilité, n'est pas la mère, mais la fille. A l'instar de Pauline Parker, matricide de Nouvelle-Zélande, que nous exposerons plus loin, elle vit dans un monde imaginaire. Pour elle, pas de différence entre son monde intérieur et le monde extérieur. Le roi de pique lui rend visite chaque soir et l'encourage à écouter sa face noire. A la fin du journal, elle imaginera que ce personnage- imaginaire ? - est la représentation de son père noyé, qu'elle n'a jamais connu et dont elle entendra parler pour la première fois à dix-sept ans, par la bouche de sa mère, le jour même du meurtre. C'est d'ailleurs ce qui la pousse à l'acte final.

Eva se prépare à être meurtrière, depuis l'enfance. Elle s'exerce à tuer. Ses meurtres sont toujours inévitables à ses yeux, car elle doit se défendre, puisque personne ne le fait. Après un entraînement sévère dont le but est de maîtriser la peur, avec des araignées et des escargots, elle tuera un chien, Buster, qui la terrorisait sur le chemin de l'école et dont, encore une fois, son père « bon » n'a pu la défendre, même en tentant de parler aux propriétaires de l'animal. Elle gardera en trophée les oreilles du chien, Buster, qu'elle enfermera précieusement et à qui elle se confie ou demande conseil avant de se coucher. Tout au long du journal, Sven, celui qu'elle pensait être son père, est complètement impuissant face à la mère. « Mais il était tabou de parler de ma mère (...). Je fis quelques tentatives, lui demandant pourquoi ils s'étaient mariés, s'il y

<sup>144</sup> Les Oreilles de Buster, *ibid.*, p 72

avait eu quelqu'un d'autre auparavant dans sa vie, s'ils allaient se séparer, pourquoi il ne lui imposait aucune limite<sup>145</sup> ». Eva pose clairement à son père, qu'il soit le vrai père ou non, pourquoi il ne prenait pas son rôle de père. Pour paraphraser un titre de Bruno Bettelheim, *L'amour ne suffit pas*<sup>146</sup>. Ce père, l'époux de la mère, la laisse faire des fêtes interminables, qu'il n'approuve pas, mais où il sera toujours présent. L'unique fois où il tentera de prendre la défense d'Eva, est un matin où il apprendra que celle-ci a subi des attouchements au cours d'une des soirées, perpétrés par un collègue de travail de la mère. Cette dernière ne voudra rien entendre et accuse Eva de mensonge. Et encore une fois, Sven abandonne sa fille, malgré tout son amour. Le deuxième crime d'Eva, fut de piéger l'homme qui lui fit subir des attouchements. Avec habileté, et après plusieurs rendez-vous, sous prétexte de parler voyages, elle l'attira dans son lit, où elle pinça le sexe en érection de l'homme dans un piège à souris.

Eva surprend également sa mère avec un amant, ce qui anéantira complètement la face blanche, qui gardait tout de même l'espoir d'être un jour aimée par cette mère. « Je ne sais pas si c'est à ce moment précis que je devins adulte ou que je mourus<sup>147</sup> ». Elle est obligée de garder ce secret pour elle seule et ne peut en parler à son père. Seules les oreilles de Buster seront témoins de sa douleur, car elle leur raconte tout. Dans la construction du roman familial, Eva imaginait déjà que sa mère était mauvaise et devait avoir des amants. Découvrir que la réalité croise sa construction imaginaire, crée un choc traumatique. La haine vis-à-vis de sa mère continue de gonfler.

<sup>145</sup>Les Oreilles de Buster, Ibid., p 101

<sup>146</sup> Bettelheim Bruno, *L'amour ne suffit pas*, Livre de poche, 1994

<sup>147</sup> Les Oreilles de Buster, Ibid., p 111

Eva sera malgré elle à l'origine de rumeur concernant une éventuelle homosexualité du professeur, qui aimait à converser avec les jeunes filles dans les vestiaires du gymnase. La jeune fille sera renvoyée du collège. Être rejetée du collège, est équivalent au rejet maternel, ce qui approfondit encore plus la blessure narcissique. L'humiliation va alimenter la haine et renforcer la décision du passage à l'acte.

L'impossibilité du père à défendre la fille face aux dangers, qu'ils viennent de l'intérieur ou de l'extérieur de la maison, semble déterminant. Le jour du matricide, la place de l'homme est très présente : la mère apprend à sa fille qu'elle a séduit son amoureux et l'encourage à rompre la relation. Elle enfonce le clou en lui révélant que son père biologique est mort noyé, sans aucune trace, sans lui donner de nom de famille, et que Sven qu'elle a choisi comme père, amoureux fou d'elle et ayant eu une courte aventure avec elle quelques semaines avant sa rencontre avec le père biologique, ne savait pas non plus qu'il avait été manipulé. La mère avait donc gagné sur tous les fronts, et avait éliminé, manipulé ou réduit à l'impuissance tous les hommes d'Eva.

C'est une statue de la vierge marie, un cadeau de Noël de la grand-mère maternelle, qui met fin à l'histoire. La mère ne meurt pas immédiatement. Eva enfoncera des pétales de roses dans la bouche de sa mère. La métaphore est puissante et symboliquement signifiante : dans cette bouche, les pétales remplacent les mots humiliants proférés tout au long de cette relation mère-fille. Les pétales rouges symbolisent la beauté, la fragilité, ainsi que la couleur rouge du sang, et du meurtre libérateur.

« J'ai tué ma mère. Je me suis demandé si j'allais mourir moi aussi<sup>148</sup> ». Voici, en quelques mots, l'hypothèse première de l'impossibilité du matricide. Tuer sa mère est équivalent à se tuer soi-même, toucher à son origine, effacer sa propre existence. « Le plus étrange, c'est que

<sup>148</sup> Les oreilles de Buster, Ibid., p 413

je ne me suis jamais sentie coupable. Un matricide est un acte si abominable qu'on s'attendrait à ce que le crime ronge son auteur de l'intérieur, qu'il le désagrège, qu'il le pétrifie. Je me suis tenue à l'écart de la vie, mais je n'ai pas dépéri.<sup>149</sup> ». Un matricide ne laisse pas indemne. Dans ce récit, l'inconscient de l'auteur, malgré son désir de dépeindre une femme qui ne regrette pas son geste, nous dit malgré tout que le reste de sa vie est vécu dans une parenthèse très étroite. Cette renaissance après le meurtre, se fait dans une bulle de douce folie.

C'est à la fin du récit que l'on comprend que l'homme qui passait pour être son compagnon, qui semble entretenir une relation affectueuse mais platonique, n'est autre que Sven, le mari de sa mère, son père « adoptif », puisqu'il ne savait pas qu'elle n'était pas sa fille biologique. C'est avec ce père qui n'est pas son vrai père, qu'elle vit en couple. « Ce ne sont pas les grandes fêtes, les nuits moites, ni même les disputes déterminantes qui régissent un couple, mais les propos sur la pluie et le beau temps échangés autour d'une tasse de thé (...) <sup>150</sup> » et lorsqu'elle parle de la naissance de sa fille, « Les larmes ont coulé le long des joues de Sven jusqu'à ce qu'elle apparaisse (...) <sup>151</sup> ». L'histoire est construite de façon que lecteur ne doute pas un instant que cet homme est son compagnon. C'est une mise en scène réussie de la réalisation du fantasme œdipien, de garder le père pour soi. La réalisation du fantasme œdipien, en miroir avec le modèle masculin, c'est-à-dire tuer la mère et garder le père, devient un obstacle à une vie équilibrée.

Eva cultive, tout au long du récit, un jardin de roses, qui lui est très précieux. Elle s'occupe de ses fleurs avec amour et en prend soin avec une obsession régulière. En revanche, elle respire de nouveau. On apprend par la suite que c'est sous ces roses qu'est enterrée la mère. Eva

<sup>149</sup> *Ibid.*, p 413

<sup>150</sup> *Ibid.*, p 24

<sup>151</sup> *Ibid.*, p 25



continue de faire vivre sa mère qui prend la forme de belles fleurs, telle qu'elle l'était de son vivant, avec ses nombreuses épines qui écorchaient le cœur de sa fille.

« J'ai tué ma mère, et j'ai survécu<sup>152</sup> ».

- *Carrie*

On pourra s'étonner de notre choix concernant un roman de Stephen King, roi de la littérature populaire d'épouvante, loin du monde de la recherche psychanalytique. Ce roman décrit comment une fille glisse dans la folie, provoquée par l'obsession religieuse de sa mère et l'accumulation douloureuse d'humiliations venues de toutes parts. Une histoire dans laquelle, le père est décédé, et à travers laquelle la transmission de la jouissance sexuelle est teintée de tabous malsains et d'interdits.

Carrie est une jeune fille mal dans sa peau, impopulaire, qui est souvent prise comme bouc émissaire. L'histoire débute avec l'arrivée de ses premières règles. « Ce ne fut qu'à l'instant où elle s'écarta de la douche, qu'elles virent toutes le sang qui coulait le long de sa jambe <sup>153</sup> ». C'est nue et sanguinolente qu'elle apparaît aux autres filles qui prennent leur douche dans les vestiaires. Elles se moquent d'elle et lui jettent au visage des tampons hygiéniques. Elles

<sup>152</sup> Les oreilles de Buster, Ibid., p 68

<sup>153</sup> KING Stephen, *Carrie*, Livre de poche, 1976, p 13

peuvent ainsi la ridiculiser, car la jeune fille est ignorante des choses sexuelles, et est elle-même choquée par cet écoulement inquiétant.

Margaret White, la mère, oblige sa fille à des rituels religieux, qui s'apparentent à de la torture, comme se remettre en question, enfermée dans un petit placard obscur pendant des heures. Bien évidemment cette mère apprend à sa fille que les choses sexuelles ne sont que vils péchés. En outre, Carrie est le fruit de ce péché. La mère subit la punition divine incarnée par sa fille. Cette dernière est une représentation du diable et ses dons de télékinésie en sont la preuve.

Une des lycéennes ayant participé à l'humiliation de Carrie se trouve rongée de remords, et décide de demander à son propre petit ami d'inviter Carrie au bal de fin d'année, fête ô combien importante aux États-Unis pour les jeunes gens terminant leurs études secondaires ! Après de nombreuses hésitations, le jeune homme accepte la demande de sa petite amie.

En parallèle, une autre des participantes, renvoyée du lycée à la suite du pugilat, malgré un père avocat qui menaçait de porter plainte, prépare une revanche.

Carrie est étonnée qu'un jeune homme aussi populaire l'invite au bal et pense aussitôt à un piège. Carrie finit par se convaincre de la sincérité du jeune homme et accepte. Le jour de la fête, elle prend l'allure d'une ravissante jeune fille, que tout le monde vient féliciter pour sa belle robe, rouge, faite par elle-même. Bien entendue sa mère n'acceptera pas cette invitation, qui est forcément un appel à la chair. La mère lui interdit de se vêtir d'un vêtement féminin, qui mette en valeur le corps. Carrie ne supporte pas que sa mère se mette à travers de son chemin de femme. S'en suivra une lutte, psychologique et physique. Carrie s'est beaucoup entraînée depuis l'épisode des règles, et acquiert une force télékinésique démesurée. Au bal, après discussions et votes, Carrie et son cavalier sont élus roi et reine du bal. La vengeresse se doutant de ce résultat, put mettre à exécution son piège, à l'aide de son petit ami. Dès que Carrie fut assise aux côtés de son roi sur le trône, un seau de sang de cochon se renverse sur elle. De

nouveau, devant tout le monde, elle est humiliée. C'en est trop pour la jeune fille. De là, sa colère éclate et à travers sa haine destructrice son don se multiplie.

Carrie revient à la demeure maternelle, avec la ferme intention de supprimer sa mère. Cette dernière, furieuse que sa fille soit allée au bal malgré son interdiction, se préparait également à la tuer à l'aide d'un couteau qu'elle aiguisait soigneusement depuis quelques heures. Margaret White, de ce nom au signifiant qui renvoi à la pureté, contrastant avec la quantité de sang versé dans ce récit, attendait patiemment, et dès l'arrivée de sa fille, se mit à raconter, dans une sorte de logorrhée folle, la conception de Carrie. La phrase maternelle qui accueille sa fille est « J'aurais dû me tuer quand il est entré en moi (...)»<sup>154</sup> ». Ce premier rapport, avant le mariage, met Margaret enceinte. Cette grossesse se conclue par une fausse couche que le couple vit comme une punition divine. Le couple parental expie son péché dans la dévotion et l'abstinence. Leur désir sexuel, combattu à l'aide de prières, était douloureux et difficile à dompter. Un soir, l'époux, ivre d'alcool et de désir, ne put se contenir, « Et il m'a prise. Il m'a prise ! Avec cet odeur infecte d'alcool sur lui, il m'a prise...et j'ai aimé ça ! (...)»<sup>155</sup> ». La mère tombe enceinte, et le père meurt peu de temps après. Il semble que Margaret ait fait un déni de grossesse, car, elle confie que « (...) j'ai pensé que le Seigneur m'avait frappée du cancer, qu'il faisait de mes parties féminines une chose noire et décomposée comme mon âme de pécheresse. (...) Quand j'ai ressenti les douleurs, j'ai pris un couteau. Ce couteau (...) et j'ai attendu ta venue pour pouvoir faire mon sacrifice (...)»<sup>156</sup> ». Il semblerait que la mère n'ait pris conscience de sa grossesse qu'à l'arrivée des contractions. D'autres fois elle voulut mettre fin aux jours de sa fille. Après ces révélations, Carrie passe à l'acte et tue sa mère.

<sup>154</sup> Carrie, *Ibid.*, p244

<sup>155</sup>*Ibid.*, p 245

<sup>156</sup> *Ibid.*, p 246

Comme dans les oreilles de Buster, Carrie ne résout pas sa problématique à travers ce matricide. Le meurtre de la mère propre signe l'entrée en psychose et il n'y a plus de limite. Le pire des meurtres venait d'être accompli, alors d'autres s'en suivent, en masse. Pour Carrie, il n'y a plus de vie possible. Le matricide ouvre la porte à l'horreur. Carrie provoque incendies, explosions et inondations, qui tuent de nombreuses personnes dans la ville de son enfance.

Carrie, tout en accomplissant cette série de catastrophes par la force de son esprit, réclame sa mère et la pleure. L'histoire se termine sur la mort de Carrie, et ses derniers mots sont « maman, je te demande pardon (...) <sup>157</sup> ». C'est dans la mort, que la fille regrette sa mère, mais il s'agit du regret de n'avoir jamais pu profiter de la mère idéale et fantasmée. En n'ayant plus du tout de mère, elle perd la possibilité de rêver d'une autre mère, bonne et aimante. Tuer sa mère lui a enlevé l'écran qui aurait permis de se projeter une autre vie.

Le dernier personnage qui survit à ce déferlement de violences est une jeune fille. Lorsqu'elle se sent enfin en sécurité, loin de la folie meurtrière de Carrie, elle devine le retour de ses menstrues. « Tandis qu'elle sentait le long de ses cuisses le lent écoulement du sombre flux menstruel<sup>158</sup> ». Stephen King, se sert de ce sang, si particulier aux femmes, dans le but de rajouter une note angoissante à son récit. Le sang des femmes est au cœur du roman. Il apparaît régulièrement et a toujours une valeur terrifiante. Mais au terme du roman, ce sang qui coule renvoie à la possibilité de reconstruction, de nouveau départ, car il est signe de fertilité et de vie.

Le père, mort prématurément, ne peut évidemment pas servir de tiers séparateur entre Carrie et sa mère, d'autant plus que cette dernière ne semble pas transmettre quelque chose du père, mis à part le fruit du péché que représente l'accouplement du couple parental. Cela nous ramène

<sup>157</sup> *Ibid.* p 271

<sup>158</sup> KING Stephen, *Carrie*, Le livre de poche, 2013, P 272

toujours à la dangerosité de ce binôme mère-fille. La vacuité laissée par la mort du père, plonge les deux personnages féminins dans les affres de la rivalité et de la haine.

- *La pianiste*

Erika Kohut est professeur de piano et malgré ses trente-six ans, vit toujours avec une mère dont elle n'arrive pas à se libérer. Il n'y a pas de père. « Erika n'est venue au monde qu'après bien des années d'une vie conjugale difficile. Aussitôt le père avait transmis le flambeau à sa fille et avait quitté la scène. Erika apparut, le père disparut<sup>159</sup> ». La passation de flambeau est une image très forte, qui symbolise parfaitement le rôle de l'enfant, ce phallus en devenir, petit pénis perdu dont le retour est tant espéré. Le père s'en va mais laisse à la mère de quoi la combler narcissiquement. Avançons qu'il arrive souvent que l'enfant, les premières semaines de vie, efface le père, car la libido de la mère est exclusivement tournée vers le nourrisson. L'enfant souhaite avoir l'exclusivité de l'amour maternel, mais l'absence de limite se retourne plus tard contre l'individu devenu grand et adulte, car il ne peut plus se défaire l'amour parental. Dans le roman *La Pianiste*, la fille remplace l'homme perdu, et ne pourra qu'avoir une relation de couple avec sa mère. Cette mère qui devient toute-puissante et fini par abuser de son pouvoir. Il s'agit de ce qui peut être nommé comme harcèlement moral, qui est « (...) une violence fruit d'une séduction perverse par un sujet qui profite de sa situation d'autorité (...) pur « abuser-moralement, professionnellement, sexuellement- la victime et la placer sous son emprise. (...) Il s'agit donc de maintenir le sujet sous emprise d'une relation de dépendance pour vérifier sa

<sup>159</sup> JELINEK Elfriede, *La pianiste*, Editions Seuil, Points, 2001, p 1

toute puissance. On voit aussi certaines mères agir de cette manière, l'enfant développant dans ces cas de fréquentes angoisses de séparation <sup>160</sup>». La mère exige de sa fille une relation exclusive ; « Erika lutte contre les liens maternels et prie maintes fois sa mère de ne plus lui téléphoner, mais cette dernière peut passer outre, car c'est elle seule qui fixe la loi<sup>161</sup> ». D'ailleurs mère et fille dorment dans le même lit, le lit conjugal, dans lequel Erika a été conçue. C'est elle maintenant qui dort à la place du père.

Cette absence du père, réelle ou symbolique, est un fait qui se retrouve si souvent, et entraîne ce genre de relation par trop fusionnelle entre la mère et son enfant et encore plus entre la mère et la fille. Comme deux *mêmes* qui se réfléchissent l'une dans l'autre, sans miroir pour matérialiser la séparation. C'est une forme d'inceste : « L'inceste mère-fille de *La Pianiste* n'est que l'aboutissement, apparemment caricatural, d'une forme d'inceste beaucoup plus courante, beaucoup moins voyante et beaucoup plus destructrice : l'inceste platonique, « inceste sans passage à l'acte ».<sup>162</sup> Il n'y a aucun espace qui permette l'introduction d'un tiers. La présentation du roman, reflète parfaitement ce sentiment d'étouffement. Les paragraphes se suivent, quasiment sans espace et aucun dialogue. D'ailleurs Erika se taillade le sexe, en faisant des coupures de rasoir sur les lèvres. Sa sexualité est réprimée, autant que cette relation mère-fille est asphyxiante. Parfois Erika est prise d'une rage folle, lorsque sa mère prend ses affaires, fouille et confisque. La fille arrache sauvagement les cheveux de sa mère, la violente, la frappe, aussi fortement qu'elle se sent envahie et pénétrée par cette femme qui ne la lâche pas. Et pourtant elles s'aiment... Le ratage du matricide psychique est dépeint très clairement dans ce roman. La mère elle-même avait vécu une relation très conflictuelle avec la sienne.

<sup>160</sup> PIRLOT Gérard et PEDINIELLI Jean-Louis, *Les perversions sexuelles et narcissiques*, Armand Colin, 2013, p 164

<sup>161</sup> JELINEK Elfriede, *La pianiste*, Éditions Seuil, Points, 2001, p 3

<sup>162</sup> ELIACHEFF Caroline et HEINICH Nathalie, *Mères-Filles- une relation à trois*, Albin Michel, 2002, p 58-59 (la fin de la citation mise entre guillemets est de NOUARI Aldo)

L'agressivité se transmet et le matricide psychique féminin n'aboutit pas. Il se transforme en force destructrice. Erika ne peut pas advenir femme et vivre une relation d'amour équilibrée avec un autre, et la mère n'a pas non plus pu introduire d'homme dans sa vie depuis le départ du géniteur et l'arrivée au monde de sa fille.

Tout comme dans le roman *Carrie*, la mère de la fille n'a plus de vie sexuelle, alors elle s'emploie à protéger et empêcher également sa fille d'en avoir. L'homme est un indésirable car il déclenche le désir :

« La jeune fille vit dans une réserve où son espèce est à jamais protégée. Protégée des influences et soustraite aux tentations. Le plaisir y est interdit, mais pas le travail. La brigade féminine-mère et grand'mère- monte la garde, arme au pied, pour la défendre contre l'homme-chasseur (...). Les deux vieilles au sexe desséché, refermé, se jettent devant tout mâle qui se présente pour l'empêcher d'arriver jusqu'à leur petite chatte<sup>163</sup> ».

Lorsqu'elle se taillade le sexe, avec une lame de rasoir qui appartenait à son père, qu'elle garde précieusement, elle regarde son geste dans un miroir. L'objet paternel est bien l'objet qui coupe, qui sépare. Nous revenons à cette notion indispensable de tiers séparateur. Ensuite elle va s'asseoir à côté de sa mère, pour regarder la télévision, leur rituel quotidien, pour lequel Erika doit rentrer directement après le travail. Cette automutilation est « le rappel qu'il y a là quelque chose qui demande à vivre, mais qui se meurt faute d'un homme pour donner au sang sa valeur initiatique<sup>164</sup> ». La fille n'a pas d'accès visuel direct sur son sexe. La fille doit se contenter de ressentir et il lui faut une démarche supplémentaire pour voir. La mutilation est une façon

<sup>163</sup>JELINEK Elfriede, *La pianiste*, Éditions Seuil, Points, 2001, p 28

<sup>164</sup> *Mères-filles*, Une relation à trois. *Ibid.*, p 52

d'assouvir une curiosité sexuelle, trancher pour voir ce qu'il y a dedans. C'est certainement pour Erika, une façon de garder le contrôle sur son intimité, d'en savoir plus sur elle-même, alors que la mère veut tout savoir et posséder. « L'homme doit avoir souvent l'impression, pense Erika, que la femme lui cache quelque chose d'essentiel dans le désordre de ses organes.<sup>165</sup> ».

Erika fréquente les cinémas pornos et les peep-shows. Elle ne passe pas à l'acte, cela est inutile car elle n'éprouve aucune excitation. Elle se contente de regarder. Elle est surtout curieuse. La vue, le regard, tiennent une place importante dans sa libido. Nous sommes là dans un rapport au réel qui est très différent. Les sensations érotiques étant anesthésiées, Erika doit provoquer la douleur ou la vue de scènes extrêmes afin de réveiller son corps. Le voyeurisme est une tentative d'approche d'une sexualité qu'elle n'arrive pas à atteindre. En empêchant un tiers, dans l'Idéal un tiers masculin, de remettre chacune à sa place, aucun autre homme n'est autorisé à pénétrer ni les lieux ni les corps. La mère ne permet aucun espace d'intimité. Dans la chambre d'Erika, il n'y a « (...) ni lit personnel, ni clé personnelle<sup>166</sup> ». Un soir, Erika rentre un peu plus tard que prévu, et manque le rituel imposé par la mère. Cette dernière se retrouve seule, privée de son moment privilégié avec sa fille, face à la télévision. N'en pouvant plus de tourner en rond, elle est blessée d'être délaissée : « (...) la mère se sacrifie et l'enfant ne lui consacre même pas une seconde de son temps libre ! Comment d'ailleurs la mère pourrait-elle s'endormir avec la crainte d'avoir à se réveiller lorsque sa fille grimpera dans sa moitié de lit conjugal ? <sup>167</sup>»

La sexualité d'Erika est perverse, puisque défendue, et se vit autrement à côté, en dehors d'un plaisir équilibré et satisfaisant. Elle va connaître une relation sadomasochiste avec un de ses jeunes élèves. Ce n'est pas vraiment les caresses et les baisers qu'elle recherche, mais elle

<sup>165</sup> La pianist, Ibid., p 96

<sup>166</sup> Ibid., p 133

<sup>167</sup> La pianiste, Ibid., p 133



voudrait ressentir son corps. Elle désire être frappée et fouettée, étouffée, maltraitée. Elle souhaite être punie tout autant qu'elle redoute d'être battue sans être prévenue. La douleur est une recherche désespérée de sensation. C'est une manière de se prouver qu'elle est vivante.

Une des scènes finales décrit parfaitement l'amour dévorant, l'inceste et comment il peut très logiquement glisser vers le désir de mort, désir matricide. La fille, se couchant comme chaque soir auprès de sa mère, qui cette nuit-là était fâchée contre elle car elle avait osé inviter un homme sous leur toit et s'enfermer seule avec lui dans une pièce, saute sur sa mère pour l'embrasser. La mère se débat et la fille insiste en la forçant, l'empêchant de bouger en lui tenant les bras et en s'asseyant à califourchon sur son corps. « La mère agite la tête dans tous les sens pour échapper aux baisers, on dirait un combat d'amoureux, et l'objectif n'est pas l'orgasme, mais la mère en soi, la personne même de la mère<sup>168</sup> ». Erika décrit dans d'autres passages cette envie de retourner dans la mère, dans son corps, de retrouver la quiétude de son ventre. Il est également question de dévoration, autant que d'adoration fusionnelle. Les limites entre l'inceste, l'amour et la haine sont très fines.

L'aventure avec son élève est cruelle, et douloureuse, tant physiquement que psychologiquement. Erika cherche à être possédée par cet homme, de la même façon qu'elle est possédée par sa mère, c'est-à-dire exclusivement et sans espace. Lui est amoureux, et elle n'est plus capable d'aimer et être aimée en dehors d'une relation perverse. Walter, contaminé par la folie d'Erika, dépasse les limites du jeu érotique, et devient violent. La mère, derrière la porte, assiste en aveugle à la scène. « Maintenant qu'elle en fait l'expérience sur son propre corps, elle implore le droit de revenir à une version standard de l'amour<sup>169</sup> ». Mais il est trop tard, Walter n'arrive plus à s'arrêter, et il finit par la pénétrer violemment, « Réclamant amour

<sup>168</sup> *Ibid.*, p 207

<sup>169</sup> *La pianiste, Ibid.*, p 238

et compréhension, il pénètre résolument la femme. Avec énergie il revendique à présent l'affection à laquelle chacun a droit (...), il s'attend à ce que la femme gémissse de plaisir. Erika ne ressent rien. Rien ne vient. Rien ne bouge. (...) Klemmer frappe légèrement le visage d'Erika, pour faire naître par enchantement un gémissement<sup>170</sup> ». Lorsque la relation d'amour avec la mère est de type incestueux, il est difficile d'imager que la femme plus tard puisse accéder à des rapports équilibrés. La mère qui s'immisce dans la moindre parcelle de sa fille, ne lui autorise aucun autre bonheur en dehors du champ maternel.

Après cet épisode violent et humiliant, Erika transforme son étrange demande d'amour en besoin de vengeance. La mère qui a pansé les blessures de sa fille, l'encourage à rencontrer d'autres personnes, car il serait temps. Quelle ironie ! Mais Erika est maintenant obsédée par Walter. Elle semble appartenir à cet homme qui a abusé de son corps. Glissant un couteau dans son sac et d'un pas décidé, elle se dirige vers l'école, où elle est sûre de le trouver. « La fille ne sait pas encore si elle va commettre un meurtre, ou si elle se jettera aux pieds de l'homme avec des baisers<sup>171</sup> ». Elle est clairement dans un épisode de décompensation et de perte de repères : elle porte une robe trop courte, dont la fermeture éclair reste ouverte dans son dos. « La fille dépasse par tous les bouts<sup>172</sup> ». Le professeur de piano aperçoit de loin son élève en compagnie d'autres jeunes de son âge, avec d'autres jeunes femmes, à rire fort et à échanger. Elle pressent une complicité avec l'une des jeunes filles. Erika tire le couteau du sac, et veut se l'enfoncer dans son propre cœur. Mais affaiblie par sa haine et sa jalousie, elle rate son coup et c'est dans son épaule que son couteau s'enfonce. Elle est blessée, elle saigne, mais n'en mourra pas. Le roman se termine sur son retour chez elle...chez elleS.

<sup>170</sup> La pianiste, Ibid.

<sup>171</sup> Ibid., p 247

<sup>172</sup> La pianiste, p 247

Il n'y a pas à proprement parler de matricide dans cette histoire. Mais la fusion mère-fille, tellement étroite au point de frôler l'inceste, et le coup de couteau final qu'Erika dirige vers elle-même, nous font fortement penser à un meurtre retourné contre soi. Sa demande d'amour, déplacée de la mère exclusive à Walter, un homme qui la déçoit, provoque l'envie de le tuer, mais c'est dans son corps à elle qu'elle enfonce le couteau.

### **Conclusion de la première partie.**

Les trois personnages vivent une relation d'amour-haine avec leur mère, et l'absence du père ou son manque d'intervention dans le couple mère-fille, alimente la toxicité de la relation. L'agressivité est omniprésente, et le désir matricide trop fort est difficilement symbolisable. Eva, Carrie sont de structures psychotiques, et Erika a un fonctionnement pervers qui frôle la névrose obsessionnelle. Pascal Marty avance que « (...) la mère – comme figure de l'adulte – développe des conduites perverses pour l'enfant, au-delà de la violence originaire contenue dans toute relation mère/bébé, lorsqu'elle crée une situation traumatique en effractant le pare-excitation interne de l'enfant sans jamais lui offrir la possibilité de se restaurer narcissiquement ni de se sentir reconnu comme un être séparé <sup>173</sup>». Le manque d'espace n'est pas présent chez Eva. C'est le manque d'amour maternel qui lui a fait défaut. L'amour paternel seul ne suffisait pas. L'absence du père est le caractère principal de ces trois histoires féminines. Les trois sont très fragiles sur le plan narcissique, et ne peuvent se construire dans une projection d'un destin féminin équilibré.

<sup>173</sup> MARTY Pascal, Les risques d'évolution perverse, In Psychologie clinique et projective, 2006/1 (n° 12), 251-276

Ces fictions révèlent que dans l'inconscient, les filles matricides ont des mères fusionnelles, étouffantes et toxiques. Et toujours cette absence de père qui revient fréquemment. Le père existe par le vide qu'il provoque, et dans cet espace angoissant, s'entretiennent les femmes. Par le biais de la mythologie, nous avons échoué à trouver des exemples de meurtre au féminin de la mère qui dépassent le vœu matricide. Les rares matricides sont perpétrés par des garçons. A travers les contes, la recherche a été presque tout aussi infructueuse, à l'exception de Jeannot et Margot (ou Hansel et Gretel) qui rapporte bien l'histoire qu'une petite fille qui tue la sorcière, incarnation de la méchante mère. Il se peut que d'autres contes rapportent de tels exemples, mais n'étant pas ceux qui viennent spontanément à l'esprit, il nous semble que le matricide féminin fasse partie d'une thématique taboue. Seuls les romans sont un espace certainement plus récréatif, dont le but n'est pas de décrire un ordre moral ou de poser une organisation schématisée et figée d'une société. Le roman se permet plus de libertés, et peut s'autoriser à décrire une fille qui tue réellement sa mère, et non sa représentation. Si des auteurs, hommes ou femmes, abordent ce sujet, et nous avons pu ressentir à la lecture de ces romans, quelle haine et quel manque d'amour équilibré provoquent ce désir, c'est le signe que ce fantasme matricide est ancré très profondément dans un recoin bien sombre de l'inconscient.

Qu'est-ce qui fait que les garçons peuvent plus souvent tuer la mère ? Nombreux sont les récits constitutifs de l'humanité qui content les meurtres des fils, le plus souvent contre les pères, mais parfois contre les mères aussi. Les hommes sont plus nombreux à tuer que les femmes, il est donc logique que parfois, mais rarement tout de même, ce soit une mère qui est tuée. Nous avançons l'hypothèse que c'est la question du passage à l'acte qui est souvent encouragé chez le garçon et que cela répond également au sentiment de puissance qu'ils peuvent avoir, plus que les filles. Ces dernières sont impuissantes et ne peuvent que retourner l'agressivité contre elles-mêmes ou la déplacer sur un autre.

Il se peut que les filles, les femmes, soient à l'origine de la demande de meurtre et que certains hommes répondent à cette demande, animés par la réparation narcissique. A travers la mythologie, les contes et les romans, nous avons pu constater que ce qui provoque le fantasme matricide chez la fille, c'est la perte d'amour maternel, doublé de l'absence, réelle ou ressentie, d'un père. Dans le couple parental, chacun joue le rôle de tiers séparateur, et chacun comme sur une balance a son propre poids. Le matricide, nous le comprenons ainsi, est rapport étroit avec la relation du couple parental. Le matricide et le parricide ont-ils la même valeur, le même poids symbolique ?

## II) Parricide et Matricide

### 1) Spécificités du parricide au regard du matricide

Le parricide, du latin *Parricidia*, assassin d'un proche, est un terme général qui désigne indifféremment le meurtre du père ou de la mère, voire n'importe quel proche. Il est également appelé meurtre sur ascendant. Il a toujours été condamné et considéré comme le pire des crimes. Ces crimes seraient favorisés chez des individus de structure psychotique.

« Le parricide, ou meurtre sur ascendant, représente 2 à 3 % des homicides en France et 20 à 30 % des crimes psychotiques. L'ensemble des données actuelles suggère l'existence d'une corrélation positive entre trouble mental caractérisé et criminalité. La schizophrénie semble être la pathologie la plus à risque de passage à l'acte homicide. Dans le cas particulier des adultes

parricides, les psychoses sont fréquentes, en particulier les schizophrénies paranoïdes, souvent associées à des idéations dépressives, de l'abus d'alcool ou de substances<sup>174</sup> »

Le matricide est un terme spécifique au meurtre de la mère. Y a-t-il une différence dans le signifiant de ces deux passages à l'acte ? Le premier constat est principalement sur la rareté du deuxième meurtre. Qu'est ce qui est impliqué dans le fait de tuer son père ou sa mère ? Pourquoi, alors que tuer son père et sa mère est un des pires crimes, tuer sa mère est-il un fait exceptionnel, surtout s'il est commis par la fille ?

D'après le travail fourni par Frans Koenraadt, le matricide reste un meurtre commis surtout par des sujets schizophrènes. Plus que pour les parricides, les matricides sont souvent perpétrés par des personnes ayant un profil psychopathologique. Julia Kristeva, à propos de l'hypothèse du complexe d'Oreste de Melanie Klein dira que « Dans la pièce antique, le meurtre de la mère est source de liberté pour Oreste, mais au prix de remords dépressifs que symbolisent les Érinyes »<sup>175</sup>. Ces Érinyes symboliseraient-elles la folie, qu'elle soit déjà apparue avant le matricide ou qu'elle se déclenche après sous forme de décompensation ? Koenraadt précise que « les auteurs de matricide sont plus compromis sur le plan mental que ceux qui commettent un parricide »<sup>176</sup>. Cela renverrait à l'horreur même de l'acte : dans le sens d'ultime inceste de Françoise Héritier : comme si de ce meurtre, plus qu'un autre, on ne pouvait s'en remettre. C'est un meurtre qui touche à notre propre origine, notre matrice. Tuer le géniteur ne crée pas le même sentiment de perte et de remise en question de notre existence, que de supprimer la

<sup>174</sup> CORNIC F. et OLIÉ Jean-Pierre, *Le parricide psychotique. La prévention en question*, In *L'Encéphale*, Volume 32, Issue 4, Part 1, Aout 2006, Pages 452-458

<sup>175</sup> KRISTEVA Julia, <http://www.spp.asso.fr/Main/ConferencesEnLigne/Items/2.htm>

<sup>176</sup> KOENRAADT Frans, *Ouderdoding als ultiem delict*, thèse, Gouda Quint, 1996

source par laquelle nous sommes venus au monde et dans laquelle nous avons grandi, et dont parfois nous nous sommes aussi nourris.

D'autres articles tendent à confirmer l'hypothèse plus souvent psychotique lorsqu'il s'agit de matricide : « Dans un objectif comparatif entre les matricides et les patricides, Bourget et al. ont examiné les parricides qui ont eu lieu au Canada entre 1990-2005 sur un échantillon de 64 cas (27 matricides et 37 patricides). Les auteurs ont constaté des différences entre les deux catégories : le diagnostic de la schizophrénie est plus fréquent dans les matricides par rapport aux patricides, les auteurs de matricides font plus de tentatives de suicide après le crime (29,2 % / 16,5 %), ont moins d'intoxication au moment de l'acte (13 % / 19,5 %), et leur acte est survenu sans signes prédateurs de violence (75 %). Les mêmes résultats ont été trouvés par l'équipe de Liettu et al., qui a comparé 86 cas de matricides et 106 cas de patricides et a conclu à un taux significativement élevé de troubles psychotiques chez le groupe de matricides et à un taux élevé de troubles de personnalité chez le groupe de patricides<sup>177</sup> »

Le nombre plus important de suicides après un matricide comparé au parricide nous semble signifiant. Tuer sa mère, bien que nous soyons déjà dans un moment aigue de psychose, provoque un déséquilibre entre la pulsion de vie et la pulsion de mort, cette dernière prenant le dessus. Le passage à l'acte meurtrier est statistiquement plus important du côté des hommes. Nous nous sommes interrogés sur le nombre de femmes incarcérées en France. : « Les femmes représentent une minorité de la population carcérale en France : au 1<sup>er</sup> juin 2013, 2386 femmes étaient écrouées au sein des établissements pénitentiaires sur un total de 68 544 détenus (soit 3,5 % environ de la population pénale) »<sup>178</sup>. Cette donnée statistique supplémentaire, confirme

<sup>177</sup> AARAB C., AALOUANE R, RAMMOUZ L., *Matricide et psychose hallucinatoire chronique*, in *L'Information psychiatrique*, vol 88, numéro 1, janvier 2012, p 67

<sup>178</sup> [http://parcoursdefemmes.free.fr/?page\\_id=561](http://parcoursdefemmes.free.fr/?page_id=561)

que les femmes passent moins à l'acte que les hommes. (La suite de l'article précise que les femmes sont tout de même de plus en plus nombreuses à être incarcérées).

D'après Frans Koenraadt, dans sa thèse *Ouderdoding als ultiem delict*<sup>179</sup> (le parricide : ultime délit), les parricides et matricides représentent 2 à 3% des meurtres, et il y a plus de parricides que de matricides. Le matricide est donc un meurtre très rare.

Dans cette recherche, nous avons commencé par les mythes fondateurs de notre monde, ainsi que les religions, et assez rapidement, c'est la question de la hiérarchie entre hommes et femmes qui est apparue comme étant la question originelle, dépassant notre questionnement autour du matricide féminin. Très logiquement, il sera souvent question par la suite, de la période œdipienne et de la peur de la castration. Le phallus est au centre du questionnement. Il est également impliqué dans le passage à l'acte. Il est certainement rare de tuer la mère, car la mère dans tout inconscient est Amour. « Ce privilège de l'Autre dessine ainsi la forme radicale du don de ce qu'il n'a pas, soit ce qu'on appelle son amour <sup>180</sup> ». Nous entendons que le phallus, cette chose qui n'est pas, que l'on a ou que l'on peut perdre, est fortement en rapport avec

<sup>179</sup> KOENRAADT Frans, *Ouderdoding als ultiem delict*, these, Gouda Quint, 1996

Voici en complément un paragraphe qui complète la citation proposée:

Between 1990 and 2005, 64 parents were killed by their children in the province of Quebec, Canada. The authors reviewed all consecutive coroners' files on these cases and found that 27 mothers and 37 fathers were the victims of parricide. The sample included 56 perpetrators: 52 sons and 4 daughters; 9 cases of double parricide were found. Approximately 15 percent of the perpetrators (8/56) attempted suicide following the parricide. A psychiatric motive (stemming from depression or psychotic illness) was determined for 65.5 percent (36/56) of the perpetrators, and 67 percent of them had a psychotic disorder. Similarities and differences were found between cases of matricide and patricide.

(...)The perpetrators' most common diagnosis is schizophrenia, with active symptoms of psychosis present at the time of the parricide. Persecutory paranoid motivation is often evident. Among schizophrenics, matricide occurs more often than patricide.<sup>2</sup> While both matricide and patricide may be associated with schizophrenia, Bluglass<sup>23</sup> suggested that daughters who murder their mothers are invariably schizophrenic

<sup>180</sup> LACAN Jacques, *La signification du phallus*, in *Les écrits II*, Points, 1999, p169



l'amour, s'il n'est pas tout simplement l'amour même. Avoir ou ne pas avoir l'amour, c'est bien là la question. Le matricide est lié à la qualité de l'amour.

Nous avons le sentiment que la différence essentielle entre le parricide et le matricide, réside dans le tabou. Tandis que l'un est impardonnable, l'autre est impensable au point que le formuler est inconcevable.

En psychanalyse, le meurtre du père est fondateur. Peut-on avancer que le meurtre de la mère soit, par opposition destructeur, ce qui expliquerait son absence de la théorie psychanalytique ? Dans *Moïse et le monothéisme*, Freud affirmait : « Je suis persuadé que les hommes ont toujours su qu'ils avaient possédé et assassiné un père primitif <sup>181</sup> ».

## 2) L'acte de tuer en psychanalyse

Quels sont les meurtres faisant partie constituante de la réflexion psychanalytique ?

Nous devons commencer par le premier meurtre, la fratriicide d'Abel par Caïn « Meurtre fondateur de la violence humaine <sup>182</sup> ». Dans ce meurtre, il y a une répétition et une rencontre du même. En effet, d'après la tradition orale de l'Islam, Ève a mis au monde de nombreux jumeaux, garçons et filles. Abel devait épouser la jumelle de Caïn et Caïn épouser la jumelle d'Abel. Caïn veut garder pour femme sa jumelle. Afin de les départager, Adam propose de faire une offrande au Seigneur. Dans la Bible, il n'y a pas mention de ce mariage, mais malgré tout il y a bien une rivalité entre les frères et c'est cette offrande qui doit les départager. Le Créateur, en choisissant celle d'Abel, fait naître chez Caïn la haine, et provoque l'envie de meurtre. C'est

<sup>181</sup> FREUD Sigmund, *Moïse et la religion monothéiste*, p 152

<sup>182</sup> BENSLAMA Fethi, *La psychanalyse au risque de l'Islam*, Champs-Flammarion, 2002, p 283

également la haine et la rivalité qui pousse Abel à encourager son frère à passer à l'acte, ainsi le meurtrier se puni pour l'Éternité. « Il n'y a donc pas d'un côté la haine de Caïn et de l'autre l'innocence d'Abel : Il y a chez Abel aussi une volonté effrayante de pousser Caïn vers l'extrémité du meurtre<sup>183</sup> ». D'après Fethi Benslama, Abel fait porter à Caïn son propre désir pour la jumelle de son frère. Pour se purifier de ce désir, il pousse le frère au meurtre afin de reporter le péché sur l'autre. Mais rappelons que Caïn désirait quant à lui garder sa jumelle. Dans ce premier meurtre, il y a le frère contre le frère, le frère avec la sœur, et tous viennent du corps de leur mère. Fethi Benslama confesse que « le meurtre fraternel reste à mes yeux insuffisamment pensé, parce que sans doute le plus difficilement symbolisable<sup>184</sup> ». La haine et le meurtre du même renvoient à quelque chose d'irreprésentable. Concernant le matricide féminin, qu'en est-il de cette difficulté ? Car malgré l'empêchement de sa symbolisation, ce meurtre fratricide est tout de même donné en contre-exemple, et il existe dans les textes fondateurs. Alors qu'il n'y pas de trace de matricide féminin dans les écrits sacrés ou mythologiques.

Freud a fait la part belle au meurtre du père. D'abord le meurtre du père primitif par ses fils, qui vient marquer l'interdit de l'inceste. Ce meurtre est marqué par le réel, et il permet la construction du Surmoi et l'accès à la civilisation.

Le deuxième meurtre sera celui d'Œdipe sur son père Laois. Dans cette tragédie, il s'agit de mettre en exergue deux crimes : l'inceste et le meurtre. Ici nous sommes dans l'inconscient. Et Œdipe n'a justement aucune conscience que c'est son propre père qu'il tue. Cela démontre la force de cet inconscient qui pousse le fils à tuer le père comme une sorte de destin inévitable,

<sup>183</sup> BENSLAMA Fethi, La psychanalyse au risque de l'Islam, Ibid., p 285

<sup>184</sup> Ibid., p 283

contre lequel on ne peut lutter. La seule protection contre ce destin pulsionnelle est la symbolisation. Cet acte viendra confirmer que derrière l'interdit de l'inceste, il y a une forte frontière à ne pas franchir sous peine de folie, car quoi de plus fou que de tuer un parent.

Mais pour qu'Œdipe reconnaisse son père, il aurait fallu que son père ne l'abandonne pas, qu'il le reconnaisse, au sens civique et symbolique. On peut avancer que plus qu'un destin inévitable, Laois, poussé par son instinct de survie, en éloignant son fils de lui, a provoqué sa propre mort. Mettre à distance l'enfant, c'est ne pas accepter le rôle que cet enfant lui donne. On ne saura jamais s'il n'aurait pas mieux valu à Laois, d'accepter de jouer son rôle de père en posant le cadre nécessaire à la symbolisation, au respect de la loi.

Freud est également fasciné par la tragédie shakespearienne de Hamlet. Ce dernier doit venger la mort de son père, en tuant sa mère. On peut y voir une ébauche de matricide, mais l'idée même le rend si coupable qu'il ne peut se résoudre à passer à l'acte. Ses meurtres sont souvent des erreurs ou manquent leur but, comme des actes manqués dramatiques. Il ne veut pas tuer, et pourtant il tue. C'est le destin de la pulsion agressive qui ne peut échapper à son sujet.

« Une autre de nos grandes œuvres tragiques, Hamlet de Shakespeare, a les mêmes racines qu'Œdipe-Roi. Mais la mise en œuvre toute autre d'une matière identique montre quelle différence il y a dans la vie instinctuelle de ces deux époques et quel progrès le refoulement a fait dans la vie affective de l'humanité. Dans Œdipe, les fantasmes-désirs sous-jacents de l'enfant sont mis à jour et réalisés comme dans le rêve ; dans Hamlet, ils restent refoulés, et nous n'apprenons leur existence – tout comme dans les névroses – que par l'effet d'inhibition qu'ils déclenchent. Fait singulier, tandis que le drame a toujours exercé une action considérable,

on n'a jamais pu voir clair quant au caractère de son héros. La pièce est fondée sur les hésitations d'Hamlet à accomplir la vengeance dont il est chargé. 185»

Entre Œdipe et Hamlet, la forme du passage à l'acte est différente ; l'une répond à un désir infantile et sa réalisation comme dans un rêve, l'autre est dans l'hystérie, ne sait jamais de quel côté va son désir, et cette hésitation devient meurtrière.

En parlant du père primitif, Freud dira : « Les fils le haïssaient, mais l'aimaient aussi. Une fois la haine assouvie par l'agression, l'amour réapparut dans le remord attaché au crime (...) 186». Nous entendons dans cette citation, que la culpabilité née du désir de meurtre est nécessaire et constitutive de l'amour de ses parents. L'amour pour les parents est ambivalent. « (...) le fait de tuer le père, ou de s'en abstenir, n'est pas décisif ; on doit nécessairement se sentir coupable dans les deux cas, car ce sentiment est l'expression d'une ambivalence (...)187 ». Le simple fait de penser à tuer le père, suffit à faire naître la culpabilité, le passage à l'acte n'étant pas nécessaire.

Notre attention doit se porter sur un détail qui a son importance : les meurtres de la mère sont ordonnés par un Autre. Oreste, que nous avons étudié dans la première partie, est encouragé par sa sœur et Apollon à commettre le meurtre de mère. Chez Hamlet, c'est le spectre du père qui réclame la vengeance, Hamlet n'y songeant pas de lui-même dans un premier temps. Œdipe tue pour se défendre, il ne projetait pas le meurtre avant de croiser Laïos sur son chemin. Parfois c'est la Folie qui justifie dans l'esprit du meurtrier de tuer, comme chez Raskolnik, héros meurtrier dans *Crimes et Châtiments*. Nous allons nous pencher sur cette œuvre, et vérifier, si,

185 FREUD Sigmund, Œuvres complètes, psychanalyse, volume IV : L'Interprétation du rêve, 1899-1900, PUF, 2003, p 230- 231

186 FREUD Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, PUF 1978, p 90

187 *Ibid.*, p 91

comme nous l'avons avancé dans la différence entre matricide et parricide, derrière les parricides non dissimilés, pourrait se cacher le meurtre de la mère.

### 3) Dostoïevski et les matricides cachés

Dostoïevski est parricide dans ses écrits. Il s'autorise dans ses romans, tels que les fameux *Frères Karamazov* ou encore *Crime et Châtiment*, d'assouvir ses fantasmes de meurtres. Dostoïevski était réputé être épileptique. Freud émettra quelques doutes face à cette maladie, et avancera que ce qui provoquait ces crises au départ ces angoisses, ces *attaques de mort*, étaient le désir de mort d'une personne proche qui se retournait sur lui-même sous forme de punition. « Le meurtre du père est, selon une conception bien connue, le crime majeur et originaire de l'humanité aussi bien que de l'individu. C'est là en tout cas la source principale du sentiment de culpabilité »<sup>188</sup>. Nous imaginons que tuer la mère entraîne une culpabilité plus grande encore, simplement car elle est la source par laquelle l'individu est né.

Freud expliquera que l'ambivalence des sentiments, cette haine et cet amour qui s'entremêlent expliquent le désir parricide. « Les deux attitudes conduisent conjointement à l'identification au père ; on voudrait être à la place du père parce qu'on l'admire, qu'on souhaiterait être comme lui et aussi parce qu'on veut l'éloigner ». Voilà comment le fantasme de meurtre parricide entraîne l'angoisse de castration. « Tu voulais tuer le père afin d'être toi-même le père. Maintenant tu es le père mais le père mort.<sup>189</sup>»

<sup>188</sup> FREUD Sigmund, Dostoïevski et le parricide

<sup>189</sup> Ibid.

Tout le malheur et le génie de l'écrivain est que ce vœu de la mort du père a été exaucé. C'est ce qui expliquerait ses crises d'épilepsie, qui ne sont que la manifestation de sa grande culpabilité.

La psychanalyse offre une place d'honneur aux écrits de Dostoïevski dès qu'il s'agit de mettre en exergue le meurtre du père. Mais de plus en plus de psychanalystes tels que Mark Kanzer, Vladimir Marinov ou encore Maze, décèlent derrière ce parricide, plutôt le meurtre de la mère. Ils soulignent la place de l'oralité et de la régression chez l'écrivain, et en viennent à en extraire le lien vers la pulsion incestueuse. Le fantasme matricide est une façon de se protéger du fantasme incestueux, car il est moins tabou, l'inceste restant le tabou absolu. La rivalité du garçon avec le père, s'exerce surtout par rapport à une autre femme : la mère. Les deux veulent la posséder et la garder pour soi. Ainsi, le garçon cherche doublement à tuer, d'abord le père, mais aussi la mère, puisque son désir incestueux est trop lourd à porter. De plus, en tuant la mère, il est ainsi certain, à défaut de posséder la mère, que le père ne puisse plus la posséder.

« Ce seraient les impulsions (impulse) matricides inconscientes qui marqueraient d'avantage la vie et l'oeuvre de l'écrivain, notamment sa maladie et le choix de sa conception morale »<sup>190</sup>

Pour ces auteurs, le père et la mère ne sont qu'une seule et même entité, la haine pour l'un se déplaçant sur l'autre et vice versa, à l'image des parents combinés de Melanie Klein. Cette image des parents unis dans un coït ininterrompu est « l'une des plus intenses situations anxiogènes chez l'enfant. Le corps de la mère prend ainsi l'aspect d'une alliance redoutable de ses parents contre lui, la normalisation de ses relations objectales et de sa vie sexuelle exige que

<sup>190</sup> MARINOV Vladimir, *Crime et châtime*, In *Psychanalyse à l'université*, vol. 9, n° 33, 1983, p94

cet imago des parents combinés se scinde au cours de son développement »<sup>191</sup>. Cet extrait de Melanie Klein, nous rappelle le coût interminable de Shiva et Parvati, qui paraît-il, dura dix mille ans.

Freud dira que peu importe qui a accompli l'acte meurtrier, « La psychologie se préoccupe seulement de savoir qui l'a voulu dans son cœur et qui l'a accueilli une fois accompli »<sup>192</sup>. C'est ce que nous allons découvrir tout au long du questionnement autour du matricide. Ce n'est pas parce qu'il est rare dans le réel qu'il n'est pas désiré. Il est accompli différemment.

#### **4) Passage à l'acte matricide**

Dans certaines régions du monde, telle la Turquie ou le Pakistan, le matricide entre parfois parmi les crimes d'honneur, lorsque la mère est accusée ou soupçonnée d'avoir eu des rapports sexuels illicites, y compris lorsque ce rapport est un viol. C'est le fils aîné qui est chargé de rétablir l'honneur de la famille.

Dans *Le meurtre d'une mère- Traversée du tabou matricide*<sup>193</sup>, Michèle Gastambide écrit un chapitre portant le titre bien révélateur de *Pourquoi une femme est-elle réputée ne pas pouvoir tuer sa mère ?* Elle développe l'idée qu'une femme préfère soit se suicider plutôt que d'attenter à la vie de sa mère, soit tuer la mère qui est en elle, et cela pourrait expliquer, certains cas de stérilités. « (...) une femme envahie par la pulsion matricide se suicide plutôt qu'elle ne tue sa

<sup>191</sup> KLEIN Melanie, Troubles du développement sexuel, in La psychanalyse des enfants, PUF, 2009

<sup>192</sup> FREUD Sigmund, Dostoïevski et le parricide

<sup>193</sup> GASTAMBIDE Michèle, *Le meurtre d'une mère : traversée du tabou matricide*, Desclé de Brouwer, 2002, p 291

mère ». (...) « *Les femmes ont une autre possibilité de tuer imaginativement la mère : supprimer celle-ci en elles.*<sup>194</sup> »

Cette proposition nous conforte dans notre hypothèse de meurtre tabou : plutôt mourir que tuer une mère ? A ce propos, Aldo Naouri, va s'intéresser lui au lien mère-fille. A propos du matricide, il en conclura que « Le souhait de la disparition d'une mère est très rare. Vouloir " tuer " sa mère signifierait se tuer soi-même ». <sup>195</sup>

C'est donc dans l'idée *du même* que se joue la difficulté de ce passage à l'acte. Notre préoccupation n'est bien évidemment pas que le crime réel soit rare, mais plutôt la difficulté de le symboliser, et de ce fait, son retournement contre soi.

Françoise Héritier<sup>196</sup> au moment d'aborder l'inceste mère et fille, avance qu'il est le pire des incestes. En est-il de même concernant le matricide féminin ? Serait-il le pire des meurtres, d'une violence, d'une horreur inimaginable ? L'inceste féminin, mélange du même, des mêmes substances, provoquerait un excès de substance féminine. « Il se trouve que le Surmoi lie l'interdit de l'inceste à la prohibition du meurtre »<sup>197</sup>. Nous pouvons aussi rajouter que c'est avec l'œdipe, en interdisant l'inceste, que né le désir de meurtre sur le parent de sexe opposé.

Si l'inceste mère-fille est le pire des incestes et que le surmoi confond cet acte avec celui du meurtre, il semblerait alors qu'effectivement, le meurtre fille-mère serait aussi le pire des

<sup>194</sup> GASTAMBIDE Michèle, La traversée du tabou matricide, Ibid.

<sup>195</sup> NAOURI Aldo, interviewé par le nouvel Observateur, 4 au 10 juin 1998, « *Mères- filles, la tyrannie de l'amour* » à propos de son livre, *Les filles et leurs mères*, ed Odile Jacob, 1998

<sup>196</sup> HERITIER Françoise, *Les deux sœurs et leur mère, Anthropologie de l'inceste*, Ed. Odile Jacob, 1994, p 256

<sup>197</sup> CHASSEGUET SMIRGEL Janine, répondant aux questions de DESSUANT Pierre à propos de son livre, *Le corps comme miroir du monde*. Puf 2003- <http://www.spp.asso.fr/Publications/DuCoteDesLivres/questions3.asp>



meurtres. Nous remarquons également que l'inceste mère-fille est également rare. Il est rare dans le passage à l'acte réel, mais est-il vraiment si rare, sous une forme masquée ?

En effet, dans une relation mère-fille, si étroite, au point que les deux psychés semblent imbriquées l'une dans l'autre, comment ne pas penser que l'inceste, même s'il n'est pas physique, est tout de même très latent.

Lorsque l'espace manque entre la mère et la fille, il n'y a aucune issue et cette confusion crée un étouffement psychique, duquel la symbolisation, en raison de l'absence d'un tiers séparateur, n'est plus possible. « C'est (...) souvent en pleine crise de déréalisation, que le matricide tue. Cherchant désespérément une issue pour ainsi dire magique à sa clôture existentielle, il étouffe dans son monde où le réel et l'imaginaire, (...) se confondent jusqu'à l'insoutenable »<sup>198</sup>.

Mais qui sont ces mères que l'on tue ? D'après le travail de recherche de Koenraadt, les victimes de parricides (le terme parricide incluant les matricides également) sont des personnes « fréquemment dominatrices, tyranniques et agressives »<sup>199</sup>. Sophie Jabès, dans son roman, *Caroline assassine*<sup>200</sup>, imagine l'histoire d'une jeune enfant de sept ans qui projette de tuer sa mère, car celle-ci l'a découverte en train de lire les *Misérables* dans les toilettes. C'est une mère qui s'immisce dans le fantasme, dans le rêve éveillé, dans l'intimité. Une mère qui s'autorise à grignoter une place dans l'inconscient de son enfant, qui veut tout contrôler de ses pensées et de ses rêves. Parmi les faits divers, le cas de Pauline et Juliette, que nous verrons plus tard, est effectivement une intrusion dans la fantasmagorie, qui devient délire, de ces deux jeunes filles qui en partie va pousser ces dernières au passage à l'acte fatal.

<sup>198</sup> YVONNEAU M., *Matricide et vampirisme*, In l'évolution psychiatrique, 1990, p 577

<sup>199</sup> YVONNEAU M., Id.

<sup>200</sup> JABES Sophie, *Caroline assassine*, Ed. JC Lattès, 2004

La mère tyrannique, ou vécue comme telle dans l'inconscient, trop présente, semble empêcher le rêve ou une vie intime, fantasmatique. I. Fontaine et A.Guerard des Lauriers<sup>201</sup>, respectivement attachée de consultation au service du Professeur Widlöcher et Professeur des Universités, médecin consultant de la Salpêtrière, relatent rapidement deux cas de matricides rapportés par le Docteur Lacassin : « Le motif de matricide était sous tendu par un délire érotomaniac sur une personne de rang social élevé, où la mère était vécue comme quelqu'un qui empêcherait la réalisation de ce rêve »<sup>202</sup>. Si nous ne sommes pas totalement convaincus par cette hypothèse, nous soutenons néanmoins que le simple besoin d'amour inassouvi, que l'on peut en effet comparer à de l'érotomanie et l'exigence d'un certain amour que l'autre a l'obligation de lui donner, et la déception en retour, sont causes possibles du matricide. Mais la trop grande quantité d'amour peut également pousser au meurtre.

Gastambide rapporte le cas d'une femme de 49 ans qui a toujours vécue avec sa mère. « Dès sa plus tendre enfance elle protégea sa mère d'un père violent, alcoolique, dont elle estimait qu'il violait celle-ci. Le rejet de la sexualité alla de pair avec cette défense de la mère ». Elle s'occupa donc de sa mère, seule et n'eut jamais de vie intime ou sexuelle. « Deux femmes comme en miroir, piégées l'une par l'autre, l'une se reconnaissant dans l'image de l'autre ». Un médecin viendra s'introduire dans ce couple fermé, et Mademoiselle F se sent attirée. « Dans son rejet de la sexualité, elle n'a pu laisser s'inscrire en elle le signifiant « être une femme pour un homme<sup>203</sup> ». Troublée par son désir et ne comprenant pas d'où il vient, elle se met à haïr sa mère. Ce réveil érotique, « (...) la met au bord de révéler à sa mère des effleurements incestueux

<sup>201</sup> FONTAINE I. et GUERARD DES LAURIERS A., *Trois observations de matricides*, In *Annales Médico-Psychologiques*, n°8 Vol.152, 1994, p 501

<sup>202</sup> YVONNEAU M., *Matricide et vampirisme*, in *L'évolution psychiatrique*. 1990

<sup>203</sup> Michèle Gastambide, *Le meurtre d'une mère : traversée du tabou matricide*, Desclé de Brouwer, 2002, p 295

qu'elle eut avec son père. Cela revient à lui avouer une sexualité dont elle se défend depuis toujours. (...) Décevoir son Idéal de virginité, c'est tuer la mère idéalisée pure et sans désirs, à laquelle elle s'identifiait jusqu'à là ». Elle croit entendre la voix du médecin lui dire « pardonne-la et tue-la »<sup>204</sup>. Alors elle étouffe sa mère à l'aide d'un coussin. Il semble que mademoiselle F. ne pouvait avoir une vie érotique, même en fantasme, en présence de sa mère. Se vivant en miroir par rapport à sa mère, avoir du désir sous-entendait que la mère pouvait également en avoir, ce qui est intolérable, car la mère ne peut être une amante.

Michelle Gastambide rapporte un autre cas de matricide, mais cette fois masculin. Un tueur en série, après plusieurs meurtres, tua enfin celle qu'il visait réellement : sa mère. Il lui trancha la tête, la posa sur une étagère et lui parla. Il déclara : « J'ai enfin pu lui dire tout ce que j'avais à dire, sans être interrompu <sup>205</sup> ». Ce fut son dernier meurtre. Le matricide psychique, non accompli n'a pas pu servir de protection contre un passage à l'acte. Il y a une tentative de maîtriser le désir matricide en déplaçant ce désir sur d'autres figures maternelles. Mais seul le meurtre de la mère a pu assouvir son angoisse. Nous entendons, puisqu'il s'agit d'un homme assassin, que le matricide psychique raté peut également concerner les garçons. Puisque la place du père est au centre des passages à l'acte, étant celui qui impose le cadre et la loi, il n'est pas étonnant que les hommes soient également dans l'échec de la symbolisation, puisque le constat du père absent est redondant. Nous pensons que la différence avec la femme, est qu'elle retourne l'agressivité contre elle-même.

<sup>204</sup> GASTAMBIDE Michèle, *Ibid.*

<sup>205</sup> GASTAMBIDE Michèle, *Ibid.*

Les homicides sont le plus souvent commis par des hommes : Environ 85% des personnes jugées pour homicides sont des hommes...12 % pour les femmes<sup>206</sup>. Ces dernières tuent plutôt dans leur famille : homicides conjugaux et infanticides. D'après Laurent Muchielli, sociologue, rares sont celles qui tuent seules : plutôt que de commettre un meurtre, elles préféreraient le planifier, puis pousser un autre à passer à l'acte...l'époux par exemple.

Sortons des mythes et de la fiction, des chiffres et des statistiques et penchons-nous sur quelques faits divers, afin de comprendre ce qui pousse ces rares filles à commettre le pire, dans la réalité.

#### a) Élaborations journalistiques

Dans le cadre de cette recherche, nous avons le souci de contacter quelques centres pénitenciers, afin de recueillir quelques renseignements ou dans l'espoir de rencontrer une de ces filles matricides. N'ayant aucun lien avec le milieu carcéral ou judiciaire, nos tentatives ont été vaines. Nous n'avons eu d'autre possibilité que de travailler sur des faits divers. Néanmoins, nous ne sommes pas certaines qu'un entretien avec un matricide aurait changé nos points de vue.

En voici quelques cas de matricides, étendus à une recherche sur une vingtaine de pages sur Internet. Nous allons tenter, avec le peu de renseignements donnés, de trouver s'il y a quelques similitudes parmi ces faits divers que nous avons pris au hasard, sachant qu'ils sont rares.

<sup>206</sup> MUCHIELLI Laurent, *Crimes et sécurité : l'état des savoirs*, Ed la découverte, 2002

« *J'ai eu des visions dans un rêve. J'ai vu que j'étais le diable, que j'étais le mal et que je devais en faire* », voilà ce qu'aurait déclaré à la police, au mois de mars 2009, Elisabeth F<sup>207</sup>., 34 ans, peu après avoir tué sa mère, Thérèse D., 81 ans. Elle la tue à coups de crucifix. On parle d'une crise de démence

Très pieuses, elles avaient choisi de vivre à Lourdes en raison du culte qu'elles vouaient à la Vierge et à Dieu. Leur deux pièces regorgeait d'objets religieux, de statuettes de Marie et de crucifix. « Elles étaient vraiment très croyantes, pour ne pas dire mystiques », confirme un voisin, qui les voyait toujours ensemble. Ces derniers temps, Thérèse sortait beaucoup moins. Elle semblait fatiguée. Quant à Élisabeth, qui était malade, son état s'était aggravé. Tous ceux qui ont croisé leur chemin, assurent « qu'elles se manifestaient un grand attachement réciproque, qu'elles se renvoyaient un grand et réel amour ».

Nous mettons en avant que dans ce couple mère-fille il ne semble pas y avoir d'homme. La fusion que les regards extérieurs voient, n'est pas révélatrice d'un grand amour. Une relation fusionnelle est souvent destructrice, et il n'y a d'autre choix pour s'en défaire, pour arracher l'autre de soi, que la coupure, réelle. Cette coupure, dans ce cas, est d'une violence extrême, à la mesure de l'intensité de la fusion. Nous sommes bien dans le registre de la psychose dont nous parlions précédemment, et ses délires hallucinatoires en sont les révélateurs. Lorsque la fusion est trop forte, elle arrive à un point où aucune séparation que la mort n'est possible.

Tuer sa mère à l'aide d'un crucifix, qui représente la trinité est symboliquement très fort, autant que la représentation simple de Dieu le père. Entre sa mère et elle, il fallait un tiers qui puisse les séparer. Nous retrouvons dans ce fait divers un étrange mélange entre Carrie et La pianiste. Cela nous confirme ô combien la fiction est parfois très proche d'une réalité indicible. Nous

<sup>207</sup> <http://www.ladepeche.fr/article/2009/03/25/581575-lourdes-elle-tue-sa-mere-a-coups-de-crucifix.html>

imaginons, que cette dame de 81 ans, ayant eu sa fille (unique ?), tardivement, à 47 ans, devait l'étouffer d'amour, au point qu'une trentaine d'année plus tard, la fille n'en puisse plus de ne respirer tant d'amour maternel.

En avril 2014, une Japonaise<sup>208</sup> a défoncé à coups de bouilloire le crâne de sa vieille mère qui l'excédait par ses commentaires. Elle s'est elle-même dénoncée à la police en déclarant simplement « *J'ai tué ma mère* ». Selon la police locale, qui l'a arrêtée, Nobuko Inagaki, 55 ans, a subitement perdu ses nerfs dimanche face aux piques lancées par sa mère Yuri, 83 ans, dans leur maison commune de Okazaki. C'est encore l'histoire d'une femme qui vit avec sa mère. Nous sommes limités par la rareté des détails de l'histoire. Ce qui retient notre attention, est, comme le premier fait divers, la violence du meurtre, avec des coups mortels qui semblent exprimer toute la hargne de la pulsion agressive et d'une haine contenue qui se déchainent. Nous pouvons simultanément mesurer la puissance de l'amour et de la haine. Comme nous l'avons vu concernant les mythes, au Japon le complexe d'Ajase est plus populaire que le complexe d'Œdipe, et a pour personnage central, la mère égoïste.

En le 2 février 2009, Jessica, une jeune fille de 14 ans poignarde sa mère, âgée de 37 ans, à l'aide d'un couteau de cuisine<sup>209</sup>. L'avocate, Maître Françoise Lafond dira qu'elles se sont querellées pour des « *broutilles pour lesquelles elles avaient l'habitude de se disputer ces*

<sup>208</sup> <http://www.leparisien.fr/faits-divers/japon-excedee-elle-tue-sa-mere-a-coups-de-bouilloire-21-04-2014-3784323.php>

<sup>209</sup> [http://archives-lepost.huffingtonpost.fr/article/2009/02/02/1409168\\_a-14-ans-elle-tue-sa-mere-au-couteau-jessica-est-une-petite-fille-elle-ne-quitte-pas-son-doudou.html](http://archives-lepost.huffingtonpost.fr/article/2009/02/02/1409168_a-14-ans-elle-tue-sa-mere-au-couteau-jessica-est-une-petite-fille-elle-ne-quitte-pas-son-doudou.html)

*dernières semaines. Elle dit que sa mère voulait qu'elle range sa chambre, qu'elle ne voulait pas la laisser regarder la TV ni sortir...Des sujets 'classiques' de disputes parents-ado qui n'expliquent pas son geste* ». La fille aurait eu une relation avec le nouveau compagnon de sa mère mais cette information est démentie. Jessica est une adolescente qui a le physique et le comportement d'une petite fille. Elle était renfermée et inhibée, et ne semble pas s'intéresser aux garçons. Si cette description est juste, nous ne serons pas étonnés, après ce que nous avons pu développer pour le moment au sujet du matricide, que dans son environnement elle n'eut été victime d'une manière ou d'une autre d'inceste, d'attouchement ou de pédophilie. Ladite relation avec le beau-père était-elle consentie ? Souffrant d'une grande carence affective, *"elle est totalement abattue, sous le choc, repliée sur elle-même. Elle n'exprime aucun sentiment, et ne s'exprime pas, d'ailleurs, de manière générale. [...] Depuis son arrestation, elle ne quitte pas son doudou : un tigre en peluche*<sup>210</sup>". Ce mouvement régressif est signe de la grande détresse de la jeune fille, qui aurait certainement eu besoin à ce moment-là...d'une mère.

Il est difficile d'imaginer une jeune fille renfermée et timide se ruer sur sa mère et la poignarder plusieurs fois au thorax. Pourtant tel a été le cas, et pour cela, la haine et l'agressivité ont dû être intenses. Le renfermement de Jessica, devait certainement être une tentative de défense contre un environnement familial qui la faisait souffrir. Si le compagnon avait eu un quelconque rôle dans cette sordide histoire, nous n'en savons pas plus.

Ces brèves informations ne nous donnent pas assez d'éléments pour en extraire quelques solides hypothèses mais ce qui est frappant est la colère qui peut être ressentie dans ces actes matricides. Les filles poignent, défoncent, donnent des coups meurtriers, et semblent dans un état

<sup>210</sup> <https://www.cyberbougnot.net/actus/Breves/Pontaumur-Pourquoi-l-ado-a-t-elle,2717>

second, un état de folie furieuse. La perte de contrôle, et la pulsion agressive dominante sont ce qui semble être le moteur de ces actes matricides.

L'acte matricide rend compte de la puissance des états de démence et la folie de l'acte. Ces mères sont victimes de l'amour qui se transforme en agressivité, même lorsque cette agressivité est camouflée et très inconsciente. Un amour trop, ou pas assez, ou pas comme il faut, insuffisant ou débordant. Être dans la fusion, c'est déjà un meurtre, puisqu'il y a étouffement, effacement de l'un dans l'autre. Nous sommes loin d'une relation de complémentarité, mais bien, dans un couple qui se dévore. Couper le lien devient impossible, alors le couteau du réel semble la solution. Les filles de ces faits divers semblent assommées après leur crime, hébétées par leur geste. A travers leurs mères, elles tuent une partie d'elles-mêmes. Comme si le meurtre était la seule possibilité pour trancher et permettre de retrouver sa propre pensée.

Après ce survol rapide de faits divers, nous allons approfondir deux autres faits divers, mieux renseignés, qui vont nous permettre d'élaborer quelques hypothèses.

#### *b) De la vie à l'écran : Creatures célestes, le passage à l'acte matricide*

Dans cette partie nous privilégierons le septième art, car comme toute expression artistique, il est une des voies qui permet l'expression de l'inconscient.

Le cas de Juliet Hulme et Pauline Parker est un fait divers néozélandais qui nous poussa il y a quelques années sur la piste du matricide psychique féminin. Peter Jackson, le célèbre réalisateur du *Seigneur des Anneaux*, a proposé une adaptation cinématographique d'un matricide dont la scène du crime se déroule en Nouvelle-Zélande dans les années 50. Juliet Hulme et Pauline Parker, tuent de concert la mère qui est à leurs yeux un obstacle à leur amitié



folle et fusionnelle. Nous nous en baserons sur le film de Peter Jackson, *Créatures Célestes*<sup>211</sup>, et sur un site Internet néo-zélandais, où l'histoire de ces deux amies est relatée de façon détaillée.

Juliet Hulme née près de Londres le 12 Octobre 1938, de Henry Hulme, astrophysicien et mathématicien et de Hilda, une belle femme qui accompagne souvent son mari lors de ses déplacements. Juliet est malade. Sa tuberculose sera à l'origine des déménagements fréquents de sa famille. Antilles, Afrique du sud, puis à ses dix ans, la Nouvelle-Zélande où le père est nommé recteur d'une université, près de Christchurch. Henry Hulme accepte cette mission car il a eu connaissance d'un sanatorium de grande renommée à cet endroit.

Pauline est née le 26 Mai 1938, troisième enfant d'Honoré Mary Parker et Herbert Detlev Rieper. A cinq ans, on découvre qu'elle est atteinte d'une maladie pulmonaire. Pour cela elle sera hospitalisée neuf mois. Les traitements sont douloureux. A sept ans, elle sera de nouveau hospitalisée pour une opération à la jambe, celle-ci s'étant infectée. Depuis son enfance jusqu'à l'adolescence, elle prendra des anti-inflammatoires afin de combattre cette douleur qui la ronge continuellement. Malgré deux ans de scolarité à domicile, elle entrera au lycée à un âge normal. On dit de Pauline qu'elle est sérieuse, intelligente, brillante, imaginative et douée pour l'écriture. Pauline a une sœur atteinte de trisomie 21. Cette dernière est placée dans un pensionnat spécialisé. Les parents vont la voir parfois. Mais Pauline a très peu de contact avec cette sœur. Pauline a huit ans quand sa famille emménage à Christchurch.

Les chemins de Juliet Marion Hulme et Pauline Yvonne Parker se croisent au lycée. Va naître un attachement très fort, qui peu à peu creuse un fossé profond entre Pauline et sa famille : sa

<sup>211</sup> JACKSON Peter, *Créatures Célestes (Heavenly creatures)*, Miramax Films, Nouvelle Zélande, 1994

mère commence à trouver cette amitié étrange, et voudrait que Pauline voie un peu moins souvent Juliet. Les deux jeunes filles ont d'autres camarades, mais aucun n'égalera la relation particulière qui se tisse entre les deux adolescentes. Leur proximité physique fait parler d'elles et choque. Nous sommes en 1952, elles ont 14 ans. La famille de Pauline commence à s'inquiéter, car l'attitude de la jeune fille et son comportement changent à mesure que l'amitié se consolide. En effet Pauline devient plus renfermée, plus sombre, et semble s'éloigner de sa famille.

A 16 ans, Juliet quitte Pauline pour un long séjour dans un sanatorium. La maladie, est une douleur qu'elles connaissent bien toutes les deux. Une expérience commune. Juliet, amie fidèle et aimante, lui écrira beaucoup de lettres. Pour combler le vide que crée cette séparation forcée, elle commencera également la rédaction d'un journal intime et d'histoires extraordinaires dont elles sont les héroïnes principales. Pauline, sans Juliet se métamorphose : elle se fane et s'amaigrit. Quand les amies se retrouvent enfin, elles continuent à partager le monde imaginaire de leurs histoires fantastiques. Ce monde est leur monde. C'est celui dans lequel les deux jeunes filles se retrouvent et partagent des aventures incroyables. C'est dans ce monde également qu'elles peuvent s'aimer sans tabou et aucune limite. Dans son journal, Pauline décrit ses sentiments ainsi que la construction de leur monde parallèle :

« Aujourd'hui Juliet et moi avons découvert la clé du quatrième monde. Nous la possédons depuis plusieurs mois. Mais nous l'avons trouvé le jour de la mort du Christ. Nous vîmes un portail sortir des nuages, tout n'était que paix et félicité... Nous avons un cerveau qui permet de percevoir le quatrième monde...seul 10 personnes ont cette faculté...<sup>212</sup> »

<sup>212</sup> <http://www.france-jeune.net/read.php?tid=14872>

Il est difficile dans un premier temps de différencier la construction brillante d'un monde fictif, de la naissance d'un délire systématisé. Dans une autre de ses confessions, Pauline, hilare, découvre le plaisir de cette folie à deux. Elle peut encore être lucide sur son état, car encore au bord de la psychose, mais bientôt il sera trop tard.

"Nous avons compris d'où provient l'extraordinaire télépathie qui existe entre nous, et pourquoi les autres nous traitent de cette façon, c'est parce que nous sommes folles ! Nous sommes complètement folles !"

Sur un conseil de Mr Hulme qui trouve Pauline maigre et pâle, Honora Parker emmène sa fille chez un médecin. Le Docteur Bennett décrète que la jeune fille est homosexuelle. Honora, troublée par cette nouvelle, menace Pauline de ne plus la laisser voir Juliet pendant les vacances d'été si elle ne change pas de comportement. Pauline n'accepte pas cette menace. Il n'est pas question de la séparer de son double, de sa moitié, de son reflet. Cette menace de perte d'objet d'amour crée certainement une brèche qui permet de déclencher franchement la psychose.

Chez les Hulme, tout va mal. Le couple menace de se séparer, car Walter Perry apparaît dans la vie de Hilda, la mère de Juliet. Pauline se rapproche de Hilda en qui elle voit une alliée. Elle pense que celle-ci la comprend mieux que sa propre mère. Elle espère pouvoir ainsi faire partie de la famille de son amie. Avoir la même mère participerait au fantasme d'être née de la même chair, et de ce fait d'être encore plus proches. En se choisissant une autre mère, c'est déjà une esquisse du meurtre, une tentative de symbolisation qui échoue.

La séparation du couple Hulme est imminente, et le Dr Hulme doit quitter la Nouvelle-Zélande avec Juliet pour se rendre aux États-Unis. Honora Parker est soulagée, car voilà enfin une solution pour écarter les deux inséparables. Pauline en voudra encore plus à sa mère d'être heureuse d'un événement qui l'accable. Cela va attiser la haine déjà bien présente contre sa

mère. Comment peut-elle se réjouir d'un futur malheur ? Ne supportant pas l'idée d'être éloignées l'une de l'autre, les deux comparses prévoient plusieurs plans d'évasion.

Le Journal de Pauline contient toutes les idées qui leur viennent en tête à ce moment-là. Mais elles sont toutes irréalisables. Il n'y qu'un plan qui tient réellement la route : noir sur blanc sera programmé le meurtre de la mère de Pauline. Cette femme est dans l'esprit de Pauline, dans son imagination, le seul obstacle à sa relation avec Juliet. C'est donc là, pour elles, la seule solution possible, car c'est cette mère qui refuse à Pauline le droit de suivre son amie aux États-Unis. Dans ce journal qui contient leurs rêveries, se mélangent le réel et l'imaginaire.

« La préoccupation du jour fut l'assassinat de maman. Bien sûr l'idée n'est pas nouvelle, mais...nous avons établi un plan bien précis. Chaque détail a été minutieusement calculé. Naturellement nous sommes un peu nerveuses, mais le plaisir de l'attente est intense. »

Le 22 juin 1954 le plan est mis à exécution. Honora Parker est invitée par Pauline et son amie à faire une dernière promenade avant le départ de Juliet. Tandis que cette dernière montre quelque chose à Madame Parker, afin de détourner son attention, Pauline attaque sa mère par derrière. Honora sera frappée de plusieurs coups sur le crâne à l'aide d'une brique cachée dans une chaussette. Les coups seront portés violemment, les mains partant au-dessus de la tête de Pauline.

Au début les deux jeunes filles déclarèrent que la mort de Honora Parker était accidentelle, qu'elle avait glissé dans le parc, et s'était ainsi fracturée le crâne. Ce n'est que tard, dans l'après-midi, que Pauline avoua avoir commis le crime.

Au cours de leur procès, le juge déclara que le meurtre fut :

«coldly, callously-planned murder committed by two highly intelligent and sane but precocious and dirty-minded little girls.» (« Froidement, planifié sans pitié, un meurtre commis par deux petites filles d'une grande intelligence et saines d'esprit mais précoces et à l'esprit tordu »)

Les deux jeunes filles écopèrent d'une peine de cinq ans d'emprisonnement. Elles eurent une interdiction formelle de se revoir. Juliet s'appelle actuellement Anne Perry et assassine des gens dans des romans policiers. Pauline porte maintenant le nom de Hillary Nathan, et vit dans une petite ville d'Angleterre. On dit d'elle qu'elle est une personne respectable, mais très renfermée et solitaire. C'est incontestablement Pauline qui a entraîné Juliet dans cette folie à deux. Juliet est capable de symbolisation, puisque preuve en est, elle peut élaborer psychiquement ses envies de meurtres dans ses histoires, et peut faire couler de l'encre au lieu de faire couler du sang. Il y a tout de même une sorte de provocation ironique dans ce choix professionnel... Pauline a tué volontairement sa mère, aidée de sa meilleure amie, celle qui semble être, une moitié d'elle-même. Pauline est passée à l'acte, car penser se séparer de la mère ne suffisait pas.

Pauline a entraîné Juliet dans ce crime, mais rien ne nous dit qu'à travers ce matricide, Juliet ne réalisait pas un déplacement et la réalisation de son propre désir matricide sur une autre mère. C'est ce que nous allons tenter de démontrer concernant un autre célèbre fait divers, celui des sœurs Papin.

*c) Les sœurs Papin*

Contrairement à Pauline et Juliet, la documentation concernant le cas Papin était abondante. Ici nous nous référons essentiellement, au livre de Francis Dupré<sup>213</sup>, *La « solution » du passage à l'acte, le double crime des sœurs Papin* et à l'adaptation cinématographique de Jean Pierre Denis, *Les Blessures assassines*<sup>214</sup>.

Les événements se déroulent en France, au Mans. Les sœurs Papin sont nées de l'union de Gustave Papin et Clémence Derré. De cette union, naîtront trois filles : Emilia (1902), Christine (1905) et Léa (1911). Le couple parental est vite en conflit. Clémence se révèle être volage et Gustave alcoolique et violent. Clémence, qui vient d'accoucher de Christine, se plaint de fatigue et ne veut pas s'occuper de la petite. Très tôt Christine sera séparée de sa sœur Emilia. Christine sera confiée à sa tante Isabelle qui l'élèvera droitement mais dans la haine des hommes. Léa est la préférée de Clémence. En 1913, Clémence et Gustave divorcent et c'est Clémence qui obtient la garde des filles. Christine a huit ans et Léa deux. Elles seront placées dans un orphelinat. Tandis qu'Emilia entre dans les ordres, Christine quitte l'orphelinat pour aussitôt être placée comme bonne. Rappelons que Pauline a une sœur trisomique qui sera écartée de la famille et placée dans un pensionnat spécialisé.

La première patronne de Christine, la trouve sérieuse et travailleuse tandis qu'une autre (chez qui elle ne restera que quinze jours), la trouvera susceptible et de mauvais caractère. C'est chez la troisième patronne que Christine s'arrange pour que sa sœur Léa la rejoigne. En effet Christine ne pouvait supporter que sa cadette soit avec sa mère, cette femme qu'elle haïssait tant. Au couvent elle apprit de la bouche de sa mère, qu'Emilia avait subi des attouchements de la part Gustave, son père. Alors, aux yeux de Christine, Clémence devient celle qui a sali

<sup>213</sup> DUPRÉ Francis, *La solution du passage à l'acte ; Le double crime des sœurs Papin*, Ères, 1984

<sup>214</sup> DENIS Jean-Pierre, *Les blessures assassines*, StudioCanal et ARP Sélection, France, 2000

l'image qu'elle avait de son père. Cette mère devient du même coup complice du vice de ce père incestueux.

Léa et Christine sont heureuses de se retrouver ensemble chez cette patronne, madame Lancelin, qui est très satisfaite des services de ces deux jeunes filles. Christine désire écarter complètement leur mère du chemin de Léa. Pour cela elle va demander l'émancipation de sa sœur auprès de la mairie. Cette requête n'aura pas de suite et rendra Christine aigrie et amère. Quand Léa s'éloigne de Christine, cette dernière change de comportement et devient mélancolique. Il en était de même pour Pauline lors de la longue hospitalisation de Juliet.

Les relations entre les deux sœurs semblent dépasser le lien sororal. Elles partagent le même lit et quelques caresses. Cette relation incestueuse entre sœurs peut être mise en parallèle avec l'amitié teintée d'homosexualité de Pauline et Juliet.

Le 2 février 1933, madame et mademoiselle Lancelin sont de sortie. Les deux sœurs Papin ont toute l'après-midi pour elles. Léa, qui s'occupe du repassage est surprise, car le fer fait sauter les plombs. Elles se retrouvent plongées dans l'obscurité. Elles décident alors de s'accorder du repos. Elles entendent du bruit venant de l'entrée. Surprises par ce retour, plus tôt que prévu, Christine se précipite à la rencontre de ses patronnes. Elle leur annonce immédiatement que l'électricité est en panne et qu'elle n'a pas pu repasser. L'incident s'était déjà produit la veille, ce qui provoque une réflexion agacée de la patronne : « Encore !! ». Et Christine ne supporte pas.

Madame Lancelin fait le geste de s'avancer, ce qui met Christine hors d'elle. Peut-être pensait-elle que sa patronne allait la rudoyer. Elle attaque madame Lancelin, dans l'idée de se défendre, en l'assommant. Elle fera de même avec Mademoiselle. Puis, sa fureur allant croissant, elle retourne à la mère, s'acharne sur elle, la frappe à la manière de Pauline Parker, avec ce geste partant de haut et heurtant le visage de la femme. Elle réduira le visage en bouillie, comme si Christine, comme Pauline ne voulaient plus voir ce visage, et faire quelque chose de méconnaissable. Tuer ne semble pas suffisant. Il faut réduire à néant celle qui incarne la mère. Christine poussera l'horreur jusqu'à arracher les yeux de sa patronne avec ses doigts. Sans doute que Christine s'imagine que sa patronne a deviné ce qu'elles cachaient, cette sexualité doublement condamnable, car homosexuelle et incestueuse et ne supportait plus un regard assimilé au regard de la mère désapprobatrice.

Léa finit par descendre à son tour. Elle découvre le désastre. Christine lui ordonne de l'aider. Après un premier choc, elle vient en aide à sa sœur et l'imité dans la barbarie. A deux et avec tout ce qui leur tombe sous la main, elles mutilent leurs patronnes. Une fois le méfait accompli, elles nettoieront tous les ustensiles, feront leur toilette, iront fermer la serrure de la porte d'entrée et iront se blottir dans le même lit, en s'exclamant : « *C'est du propre !* »

Ce crime est au début un mystère, car les deux sœurs étaient bien vues par leurs patrons. Même si d'un groupe à l'autre « on ne se parlait pas »<sup>215</sup>. Max Kohn à propos des plombs qui ont sauté rajoutera que « le courant ne passait pas »<sup>216</sup>. En réalité cette froideur apparente était un

<sup>215</sup> LACAN Jacques, Motif du crime paranoïaque, Le crime des sœurs Papin, in De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité, Seuil, Coll. « Le champ freudien », 1975, pp.25-28

<sup>216</sup> KOHN Max, *Le crime*, in *Recherches en psychanalyse*, L'Esprit du temps, 2004, p 104



accord tacite entre les deux parties. Christine n'avait d'ordre à recevoir que de Madame Lancelin. C'est peut-être ce qui déclencha la furie de Christine. Car ce soir-là, mademoiselle Lancelin, voulu défendre sa mère. Elle intervint donc dès le début de la rixe. Apparemment Christine ne supportait pas les remarques. Rappelons que ces anciens patrons lui reprochaient une certaine susceptibilité et un caractère difficile, malgré un travail sérieux. Dans la plaidoirie, Houlière du côté de la partie civile, décrira cette horreur des « observations » :

« Dans ces différentes places, Christine allait satisfaire ses maîtres au point de vue service ; mais dans certaines, son caractère coléreux allait lui être reproché. C'est ainsi qu'une dame Fonteix (...) a déclaré au cours de l'instruction qu'elle ne garda Christine que 15 jours à son service, parce que fière, hautaine et méprisante, il était impossible de la commander ; c'est ainsi qu'une dame Flore (...), a déclaré qu'elle n'avait rien eu à reprocher à Christine au point de vue travail(...), mais qu'un matin étant rentré du marché à midi, alors qu'elle aurait dû y rentrer à dix heures, elle lui avait fait des observations ; que devant elle, elle avait pu contenir sa colère, mais que seule ensuite dans sa cuisine, elle s'était livrée à de telles manifestations d'emportement qu'elle avait cru bon d'en aviser sa mère(...), quelques semaines plus tard elle se faisait mettre à la porte d'une dame de Dieuleveult, pour n'avoir pas pu supporter une observation de sa part »

Probablement que la possibilité que les patrons puissent se plaindre et en faire part à la mère a son importance et éclairci pourquoi la remarque « *Encore ?* » a servi de déclencheur. De plus, lorsque Léa est interrogée à propos de la rupture avec sa mère elle répondra « *Ma mère m'indisposait avec les observations qu'elle me faisait* »<sup>217</sup>. Christine a sans doute croisé le

<sup>217</sup> DUPRE Francis, Ibid.

regard maternel au moment où la patronne prononçait les paroles qui allaient provoquer le drame. D'où l'importance de lui arracher les yeux.

La distance entre la famille Lancelin et les sœurs Papin, n'était pas aussi importante au début. Madame Lancelin était plutôt soucieuse du bien-être de ses domestiques. Elle eut une discussion avec madame Derée, mère des deux sœurs, afin de lui faire entendre qu'il n'était pas raisonnable de retirer les gages de ses filles. En effet, depuis qu'elles travaillaient Christine et Léa remettaient leurs salaires directement à leur mère. En prenant ainsi la défense des deux filles et en rétablissant la justice, la patronne surpassait l'influence maternelle, et la remplaçait sans doute symboliquement aux yeux des deux sœurs : (...) *Paulette Houdyer devait recueillir de la bouche d'une sœur de Clémence ; selon elle, Christine et Léa, quand elles étaient entre elles, nommaient « maman » Madame Lancelin*<sup>218</sup>.

Deux ans avant le double meurtre, les filles Papin avaient coupé les liens avec leur propre mère. S'agissait-il d'un meurtre symbolique ? Elles n'adressèrent plus la parole à Clémence Derée, même quand elles se croisaient au marché. A cause du lien fusionnel entre les deux sœurs, on ne sait plus très bien laquelle ne supporte pas les observations. Il pourrait presque s'agir de l'une ou de l'autre, indifféremment, puisque l'une et l'autre étaient la même. Ce qu'elles ne pouvaient tolérer de la mère n'était pas plus tolérable des autres.

Que pouvait représenter cette coupure avec la mère ? Les sœurs pourraient avoir déplacé l'hostilité qui les animait contre leur mère sur l'image de Madame Lancelin ? En effet, Madame Lancelin n'est pas seulement une femme : c'est une mère. C'est d'ailleurs sur le couple mère-

<sup>218</sup> DUPRE Francis, *La solution du passage à l'acte : Le double crime des sœurs Papin*, Ères, 1984

filles que s'acharnent les sœurs Papin. Mais comme pour Pauline et Juliet, penser et acter la séparation n'était pas suffisant. C'est la marque de l'échec de la symbolisation.

Ce drame ne fait pas exception aux modèles précédents : il est exclusivement féminin, l'homme et le père sont absents du drame.

Ce qui semble augmenter la confusion est la nature des sentiments qui lie nos deux couples féminins. Les liens qui rapprochent ces deux couples semblent dépasser l'amitié ou les liens de sororité. C'est de la passion amoureuse. Cette passion paraît augmenter l'effet de dépersonnalisation jusqu'à indifférencier les deux membres de chacun des couples. Joël Dor dira, dans un chapitre s'intitulant le un et l'amour unitaire<sup>219</sup>, que : « Le malentendu s'opère dans l'amour dès lors que l'on tente de prendre un autre pour l'objet à qui viendrait satisfaire la jouissance en faisant un avec soi ».

Pauline et Juliet, Christine et Léa nous donnent l'impression de se jeter ensemble, comme UN, dans la folie du passage à l'acte. Électre, par amour pour son père veut convaincre son frère de se venger. Le moteur du matricide est l'amour que la mère empêche, ne donne pas, ou donne trop.

Marie Bonaparte, fervente disciple de Freud, a retranscrit dans le premier numéro de la *Revue française de psychanalyse* le meurtre perpétré par madame Lefebvre sur sa belle-fille. Nous allons voir comment ce meurtre peut également être un matricide psychique raté.

<sup>219</sup>DOR Joël, *Introduction à la lecture de Lacan*, le trait unitaire, p 82, Denoël, l'espace analytique, collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni, 1992

d) Le cas Madame Lefebvre :

Marie Lefebvre est une petite fille normale et équilibrée jusqu'à l'adolescence. Elle est très attachée à son père pour qui elle a encore les yeux qui brillent lors de l'entretien avec Marie Bonaparte. En revanche, alors qu'elle était proche de sa mère au cours de la petite enfance, la relation affectueuse laisse place à du simple respect. « Quand on faisait un pet de travers (...) on l'aurait été dire à mon père, à ma mère jamais. Et notre père alors nous disait : N'allez pas le répéter à votre mère ! »<sup>220</sup>. La mère tombera deux fois enceinte. Marie vivra assez mal la première grossesse, se sentant trahie. Malgré tout, elle s'attache fortement à son premier petit frère, en faisant un fidèle compagnon de jeu (ils jouaient à enterrer des poussins...). Elle éprouvera plus d'hostilité à la naissance de sa petite sœur. L'arrivée de menstrues douloureuses et irrégulières finit de la transformer. Elle devient plus triste et pleure facilement, par exemple « Pour une simple réflexion faite par maman <sup>221</sup> ». Cela ne va pas sans faire penser à Christine Papin qui ne supportait qu'on lui fasse des *remarques*.

Elle tombe enceinte rapidement après son mariage, au cours sa vingt-cinquième année. « Marie aborda le mariage dans un état d'ignorance complète de ses réalités. Elle souffrit beaucoup, au début, de la révélation des réalités charnelles, et bien que s'y accoutumant peu à peu, n'aima jamais les rapprochements conjugaux, s'y prêtant d'abord par devoir »<sup>222</sup>. Elle perd ce premier bébé qui est une fille, à six mois et demie de grossesse. Elle aura deux garçons par la suite, qu'elle allaite longtemps, et c'est la mère de Marie qui lui sommera d'arrêter. Un des deux

<sup>220</sup> BONAPARTE Marie, Le Cas de Madame LEFEBVRE, In Revue française de psychanalyse, n 1, 1927, p 150

<sup>221</sup> BONAPARTE Marie, *Ibid.*, p 151

<sup>222</sup> *Ibid*

garçons est handicapé. Elle s'en occupe avec dévotion. Son fils se marie et elle devient une belle-mère insupportable qui déteste sa bru. Alors qu'elle souffrait de diarrhée lors de la puberté, avec l'arrivée des règles, la ménopause la constipe et elle devient hypocondriaque. Elle a de plus en plus la réputation d'être pingre. Elle reproche à sa belle-fille lors d'une dispute publique à l'Église, de profiter beaucoup trop de la voiture pour se balader seule avec son fils. Marie apprend que la femme de son fils projette d'intenter un procès contre sa propre mère après le décès de son père. A cette nouvelle, Marie Lefebvre est choquée et refuse que cette bru puisse un jour porter un enfant.

La bru décide de couper les ponts. Marie Lefebvre n'apprendra la grossesse de celle-ci que par des rumeurs. Elle pense rapidement à acheter un revolver et c'est son fils, ignorant les desseins de sa mère, qui lui en apprendra le maniement. Elle tente une réconciliation, mais la femme de son fils lui rétorquera « *Vous m'avez. Et bien maintenant il faut compter avec moi* »<sup>223</sup>. Elle tue sa bru dans la voiture qui aura provoqué leur première grande dispute. Prétextant un besoin urgent, elle demande à son fils d'arrêter la voiture et sort son arme « (...) l'applique sur la tempe gauche de sa bru, qui détourne la tête regardant à ce moment sur la route, et avec une implacable sûreté, la tue net d'une balle qui traverse droit la crâne d'une tempe à l'autre »<sup>224</sup>. Sa bru était enceinte de cinq mois et demi. Après ce meurtre, Marie reste impassible, et plus tard, soulagée. Elle dira même, « *j'avais l'impression de faire mon devoir* »<sup>225</sup>.

Le crime fut particulièrement impopulaire, « Le peuple réclamait l'échafaud » car « Elle avait (...) commis un crime d'une horreur antique : tué pour l'amour d'un fils comme d'autres pour l'amour d'un amant ; une senteur d'inceste flottait autour du drame »<sup>226</sup>. Pour la défense, elle

<sup>223</sup> BONAPARTE Marie, *Ibid.*, p 156

<sup>224</sup> *Ibid.*, p 157

<sup>225</sup> *Ibid.*, p 159

<sup>226</sup> *Ibid.*, p 158.

est un cas de paranoïa, en fond de psychose revendicatrice. Les Docteurs Voivenel et Fleury, lors d'une contre-expertise, parlent du complexe d'Œdipe. C'est une Œdipe retourné, la mère qui tue l'épouse de son fils dans le but de garder pour elle seule son objet d'amour. Le peuple avait eu un juste pressentiment « Madame Lefebvre, c'est Jocaste qui a tué »<sup>227</sup>

On dira que madame Lefebvre aura agi de la sorte à cause d'une conception matriarcale de la famille, qui lui aura donné le droit de vie et de mort sur les siens. Sa belle-fille tombe enceinte alors que Marie Lefebvre se retrouve ménopausée, et a des douleurs articulaires dans tout le corps. A notre époque, on lui aurait diagnostiqué une fibromyalgie, maladie qui est une des formes d'expression de l'hystérie. Pour Sigmund Freud, l'hypocondrie est un retour de la libido sur soi, en névrose narcissique. Sa constipation est bien la trace d'une régression de l'ordre anale. D'ailleurs elle veut tout garder pour elle : son argent, ses fèces et son fils.

En revenant sur l'histoire de Marie Lefebvre, nous pouvons avancer que ce meurtre est un matricide symbolique. En effet, à travers sa bru, qui est sur le point de devenir mère, Madame Lefebvre, revit la grossesse de sa mère qui a été pour elle la marque de la trahison maternelle. C'est aussi Marie en personne, en femme enceinte qu'elle tue. En effet, rappelons que la première grossesse de Marie avortée à cinq mois et demi, coïncide avec celui de la bru assassinée. C'est donc le meurtre symbolique de la mère réelle, de la future mère et de la même en soi. Mais tout symbolique et déplacé qu'il soit, il reste un passage à l'acte... Rappelons que la jeune bru voulait tenter un procès à sa propre mère. Voilà un bel exemple de matricide symbolique. Mais Marie Lefebvre, n'ayant pu symboliser son matricide, se voit réactiver son ratage par la décision de sa bru. Marie s'est sentie trahie par la grossesse de sa mère. La

<sup>227</sup> *Ibid.*, p 161

grossesse de la bru, une traîtresse capable de porter plainte contre sa mère, vient réactiver une haine refoulée. « Madame Lefebvre, à en juger par sa future réaction contre sa bru enceinte, dut ressentir tout particulièrement cette grossesse de sa mère, enceinte de sa petite sœur <sup>228</sup>». Le retour du refoulé provoque le passage à l'acte. Après le meurtre, Marie est apaisée. La traîtresse, celle qui symbolisait sa mère, n'est plus. Elle a vraiment la sensation du devoir accompli.

Nous avons exposé trois cas différents de matricides, soit directs soit déplacés. Nous remarquons toujours l'absence des hommes ou leur faible incidence sur le cours de l'histoire, et même être l'origine du développement du drame. Le père de Marie s'effaçait devant la toute-puissance maternelle, et Marie s'impose dans le couple de son fils, malgré l'infructueuse tentative de mise à distance de la belle-fille. Les défauts ou anomalies de symbolisation, sont toujours au cœur de ces passages à l'acte. Comment ces anomalies se mettent-elles place ?

## **5) Anomalies de la symbolisation**

Christine a été élevée en grande partie par sa tante. Nous savons que cette tante l'a élevée dans la haine des hommes. Pourrait-on se permettre de supposer que la Loi du père a été difficilement transmissible dans ce cas-là ? *Se passer du père, disait Lacan, à condition de s'en servir*<sup>229</sup>.

Quant à Pauline, souvenons-nous qu'elle est hospitalisée à l'âge de cinq ans. Se pourrait-il qu'elle soit à ce moment encore dans le complexe œdipien, c'est-à-dire ce moment où le père

<sup>228</sup> BONAPARTE Marie, Le cas de Madame Lefebvre, In Revue française de psychanalyse, n 1, p 163

<sup>229</sup> SOLER Colette, *Ce que disait Lacan des femmes*, étude de psychanalyse, Ed. Du champ Lacanien In progress, 1997, p 19

doit signifier l'interdit et permettre à l'enfant d'accéder au symbolique ? Est-ce cela qui rendrait ses histoires fantastiques plus réelles que la réalité ? Serait-ce cette anomalie du symbolique qui rend le désir de tuer la mère impossible d'être fantasmé sans être appliqué dans la réalité ?

« Le moi cherche tous les moyens pour créer des symboles qui deviendront les véritables exutoires de ces émotions (...) : pourquoi les symboles ? La réponse est simple : parce que la mère ne suffit pas, la mère est incapable de satisfaire les besoins affectifs de l'enfant. Que dit un symbole ? Laissez tomber la mère, vous n'en avez plus besoin »<sup>230</sup>.

Comment laisser tomber la mère, s'en passer quand le symbole manque ? Pauline laisse tomber sa mère, en tentant de se rapprocher de la mère de Juliet, mais ce n'était pas suffisant. La symbolisation est ratée et laisse place au passage à l'acte. Concernant Christine, la symbolisation réussit en partie car la mère est épargnée, mais le déplacement marque le ratage. La séparation n'a vraisemblablement pas pu s'effectuer par une simple autonomisation par rapport à la mère. Il semble que l'angoisse pousse Christine à changer à chaque fois d'objet, pour éviter l'objet de la persécution qu'elle pense venir de sa mère (comme le nourrisson persuadé que le mauvais sein qu'il croit détruire, cherche à se venger). Un événement vient étayer cette proposition : on l'appelle l'incident de la mairie.

A l'âge de 26 et 20 ans, les deux sœurs se rendent à la mairie demander au maire, l'émancipation de Léa. Christine et Léa ne semblent absolument pas comprendre ce que signifie ce terme. Elles

<sup>230</sup> KRISTEVA Julia, « *Le modèle freudien de la sexualité infantile, aujourd'hui* », Conférence pour la SPP à propos de Melanie Klein, ou le matricide comme douleur et comme créativité, 2001, <http://www.spp.asso.fr/Main/ConferencesEnLigne/Items/2.htm>



désirent seulement que Léa puisse disposer librement de son argent, ce qui est déjà le cas, puisque leur patronne, madame Lancelin, avait eu une discussion avec la mère des filles à ce sujet. Les sœurs reçoivent leur argent et le déposent sur un compte Epargne. Christine vient bien demander l'émancipation de sa sœur, mais pas au *Maire*, mais à la *Mère*. La fille souhaite que la mère cesse de les persécuter. Christine, Léa et la mère n'ont pas eu accès à une scolarisation complète et au regard du courrier qu'elles écrivent et dont on a quelques extraits dans le livre de F. Dupré, la grammaire et l'orthographe sont réduites au plus simple ; « Il faut ici se résoudre à entendre « mère », à trouver dans l'homophonie le véhicule signifiant qui devait conduire les deux sœurs dans le bureau de M. Le Feuvre »<sup>231</sup>.

On pourrait avancer que, dans sa tentative de symbolisation défectueuse, Christine a confondu un symbole avec un autre. Le signifiant et le signifié se retrouvent confondus. Cette confusion symbolique dans son imaginaire se retrouverait mal interprétée et se trompe sans cesse d'objet.

L'angoisse de Christine fait que l'objet de la persécution passe de la mère réelle, au maire, à comme une mère, c'est-à-dire Madame Lancelin. Ce crime est bien un matricide symbolisé. Nous sommes dans un entre deux, le meurtre ayant à ses extrémités un raté du symbole et une réussite du passage à l'acte. La symbolisation aurait dû éviter le meurtre et l'acte manqué sa cible de peu. C'est un matricide féminin manqué, sur le modèle de l'acte manqué. Ce déplacement d'objet, qui est décrit par M. Klein<sup>232</sup> chez le petit enfant, participe normalement à la construction de son monde, comme une *équation* d'objet, pour éviter l'objet persécuté, pour mettre à l'écart l'angoisse. Ici, l'objet persécuté, à l'origine, est toujours la mère. Les différentes équations auraient donc pour but de déplacer la persécution ressentie de la part de

<sup>231</sup> DUPRÉ Francis, La « solution » Du passage à l'acte, Le double crime des sœurs Papin, Ed. Erès, 1984, p 152

<sup>232</sup> KLEIN Melanie, Importance de la formation du symbole dans la formation du Moi, In Essai de Psychanalyse, Payot, 1978, p 237.

la mère sur d'autres objets. Mais pour Christine ce déplacement n'a fait effet qu'un temps, puisqu'en ultime recours, l'angoisse finira par l'emporter, la poussant à passer à l'acte. Pauline également, n'a pu se contenter de désirer la mort de sa mère, le passage à l'acte semblait inévitable.

## **6) Le matricide : Entre haine et la culpabilité**

En y regardant de plus près, l'Œdipe, plus qu'un parricide, pourrait être un matricide déguisé. Nous avons vu que l'enfant doit, pour accéder à la culture et au langage, accepter la Loi du père, donc accepter de ne pas être le phallus de la mère. C'est la castration symbolique. Cette castration symbolique ne sous-entendrait-elle pas le meurtre, symbolique également de la mère ? Comment accepter la Loi du père si la mère est dominatrice ? Lacan écrivait que « Le symbole se manifeste d'abord comme le meurtre de la chose<sup>233</sup> (...) ». Qu'est-ce que cette chose ? Ce pourrait-il que ce soit la mère ?

Mélanie Klein avait commencé à travailler le mythe d'Oreste. Sans rejeter l'Œdipe, elle développe une autre façon de voir le concevoir. Le passage à l'acte n'est qu'un « échec du meurtre imaginaire<sup>234</sup> » de la mère. S'il n'y a pas matricide psychique, c'est que l'enfant n'a pu entrer dans un monde de symbolisation (système des symboles de Klein), ou avoir accès au symbolique (de Lacan) qui ferait de lui un sujet libre du tout puissant contrôle maternel. Le père

<sup>233</sup> LACAN Jacques, *Écrits*, Le Seuil, 1966, P 319

<sup>234</sup> KRISTEVA Julia - <http://www.spp.asso.fr/Main/ConferencesEnLigne/Items/2.htm>

aurait donc comme mission de soutenir l'enfant dans sa tentative de séparation avec la mère, tout en empêchant qu'elle se transforme en matricide, car celui-ci aura des conséquences sur l'avenir féminin de la petite fille.

Se passer de la mère, sur un plan symbolique, c'est ce qui semble participer à la construction d'un moi féminin équilibré. Toutes les mères ne sont pas prêtes à se laisser tuer. La mère a un rôle actif dans le succès ou non de la réalisation de son propre meurtre symbolique. Le meurtre de la mère, à défaut d'être fondateur pour la civilisation, est certainement fondateur pour l'advenir femme. « Le matricide n'a pas accédé au mythe fondateur ; la simple mort de la mère non plus ; elle reste dans le registre de l'évènementiel, le plus souvent douloureux, héroïque, misérable et universel, mais sans fondation symbolisante, parce que sans doute non symbolisable, irreprésentable »<sup>235</sup>. Jean CORNUT, enchaîne sur de multiples raisons, qui au contraire, justifieraient un désir matricide : traîtresse, mère séductrice, mère œdipienne, et dominatrice.

Mais il abandonne l'idée de ce matricide, en mettant en avant que la mère a déjà disparue, maintes fois, lorsque l'enfant a dû apprendre à s'en séparer, alors qu'elle lui était si indispensable. De ces répétitions d'absences ou de disparitions, vont naître une sorte de base mélancolique qui se réactive fortement à la mort réelle de la mère. L'enfant n'a donc pas la possibilité de tuer la mère, puisqu'elle disparaît sans cesse. Mais cette disparition est vécue passivement, comme un destin imposé.

Alors que le matricide reste rare, il existe malgré tout. Qu'il soit difficilement représentable ne signifie pas son absence. En plus de sa rareté, lorsqu'il s'agit d'un matricide féminin, le lien à

<sup>235</sup> CORNUT Jean, Pourquoi les hommes ont peur des femmes, PUF, 2000, p 259

la culpabilité semble signifiant. Les histoires, réelles ou imaginaires qui font part d'un matricide, s'accompagnent pour le fils de culpabilité et de folie. Alors que pour la fille, il ne semble pas y avoir de remords. Au contraire, le meurtre semble libérateur. C'est tout de même une libération qui les prive de quelque chose. Nous avons observé à travers les faits divers, que ces filles semblent perdre la parole, ou s'emmurer dans le silence, ou se recroqueviller dans une bulle protectrice. La culpabilité, le tabou ou la gêne à l'évocation du matricide psychique rend palpable son existence refoulée. « La projection de la haine et des pulsions destructrices ne peut réussir que jusqu'à un certain point ; la séparation entre la mère aimée et la mère haïe ne peut être totalement maintenue. C'est pourquoi le nourrisson est incapable d'échapper entièrement au sentiment de culpabilité, bien qu'ils soient éphémères au cours des stades précoces<sup>236</sup> ». Par la suite, La haine s'équilibre avec l'amour, laisse place à la phase dépressive. Le Surmoi joue le rôle d'un gardien et introduit l'enfant dans le monde moral, et il « (...) apparaît comme conscience ; il interdit les tendances meurtrières et destructrices et se rattache au besoin qu'a l'enfant de se sentir guidé et refrené par ses parents réels<sup>237</sup> ». La déduction possible est que lorsque ce surmoi n'a pas été renforcé par des parents cadrant, les pulsions destructrices et meurtrières ont des chances de ne pas être contenues.

Le matricide est fortement lié au couple parental, et à la relation de la mère avec le père, c'est à dire le couple homme-femme. Il est nécessaire, dans un premier temps avant d'aller plus loin dans cette recherche, de définir les termes et concepts de femme et de mère.

<sup>236</sup> KLEIN Melanie, *Envie et gratitude*, Gallimard, 2014 p 192

<sup>237</sup> *Ibid*, p 193

## 7) La femme et la mère

### a) *La femme, un concept ?*

La Femme ne manque pas de travaux tentant de conceptualiser ce qu'elle est ou ce qu'elle n'est pas. Freud en a fait ce fameux continent noir dont il n'en finissait pas de tenter d'en tracer les contours, et Lacan tout en se reposant sur la thèse freudienne du primat du phallus, vient y ajouter que LA femme (Lafemme) n'existe pas. Alors d'autres répèteront avec un poids supplémentaire que la femme n'existe pas. Mais d'aucune chose ou être n'existe au singulier comme étant référence pour un tout. La femme n'est pas toutes les femmes. Pour autant les femmes sont, et la femme est. Derrière la nécessité de définir, il y a le risque de faire disparaître.

En effet, à force de chercher à comprendre ce qu'est la femme, à la décortiquer, le risque n'est-il pas de la dissoudre dans de trop nombreux concepts ? En réalité, très spontanément, chacun sait ce qu'est une femme et ce qu'est un homme. Les différents courants dissolvent les femmes et les effacent. Les femmes se confondent dans des concepts de féminité et de féminin. Nous perdons de vue la femme au point de nous demander encore de qui nous parlons lorsque nous en parlons. Disséquer la femme, c'est la faire mourir. Au point que les transsexuels, en adoptant des vêtements féminins, en s'implantant des organes de femmes, peuvent revendiquer le fait d'être une femme. Loin de nous l'idée de condamner la souffrance et le désir d'identité transsexuel. Mais un transsexuel ne devient pas femme pour autant, ni même homme dans le sens inverse. Il ne prend que les attributs visuels et externes de l'autre sexe. Il se transforme pour faire coïncider son image idéale avec son image réelle.

Assumons que les femmes sont celles qui ont des douleurs prémenstruelles, ou des aménorrhées, des retards de règles et autres joyeusetés gynécologiques. Les femmes peuvent prendre la pilule, se faire poser un implant, se faire ligaturer les trompes ou se faire poser un stérilet. Les femmes ont la possibilité de tomber enceinte, ou ne peuvent pas, pour de multiples raisons. Ou alors elles ne veulent pas, mais elles pourraient. Les femmes accouchent par voie basse ou par césarienne, font des fausses couches ou choisissent d'avorter. Les femmes sont celles qui ont des seins, trop gros ou trop petits, qu'elles aiment mettre en avant ou qu'elles cachent. Les femmes peuvent allaiter ou ne peuvent pas, ou ne veulent pas. Derrière toutes ces possibilités, il y a des femmes. Alors, certes, Lafemme n'existe pas, pas plus que Lhomme, puisque derrière chacun il y a des individus différents.

Peut-être pouvons-nous avancer que Lafemme est celle que Lhomme cherche à comprendre et à étudier. Les hommes, par pulsion de survie, ont effacé les femmes au point que l'Homme, dans certaines langues, englobe l'Humanité toute entière. Nous retenons trop vite que Lacan a dit que La femme n'existe pas. Peut-être est-il nécessaire de rappeler la phrase dans son intégralité ; « C'est ce que le discours analytique démontre, en ceci justement que pour ce qui est d'un de ces êtres comme sexué, l'homme en tant qu'il est pourvu de l'organe dit phallique \_j'ai dit « dit »\_ le sexe corporel, le sexe de la femme...j'ai dit de « La » femme : justement il n'y en n'a pas, il n'y a pas la femme, la femme n'est pas toute...le sexe de la femme ne lui dit rien si ce n'est de l'intermédiaire de la jouissance du corps » après la démonstration mathématique, il précise « Et qu'on ne me parle pas des caractères sexuels secondaires de la femme, parce que jusqu'à nouvel ordre, ce sont ceux de la mère qui priment chez elle<sup>238</sup> » . La suite de la démonstration tend à prouver qu'il n'y a pas de rapport sexuel et parce que ce n'est

<sup>238</sup> LACAN Jacques, *Encore*, Le Point, 2016

que la rencontre deux organes, que l'homme jouit de son organe phallique mais pas du corps de la femme.

L'homme peut se prévaloir fièrement d'un pénis qui est le pilier représentant du genre masculin, alors que la femme, ne peut mettre en avant ses seins, son vagin, sa vulve et son pubis ? La jouissance est phallique, tant que le phallus appartient autant à l'homme qu'à la femme. Mais pourquoi lui tracer un si sombre destin ? Pourquoi la femme devenant mère perdrait-elle le droit de rester femme ? Lacan dit que les caractères sexuels secondaires, qui pourraient éventuellement faire accéder la femme au statut de femme, n'en font que des mères...et que fait-il des caractères sexuels primaires ? Une femme, comme un homme, n'est-ce pas l'addition des caractères sexuels primaires et secondaires ?

Il y a de l'étrangeté à dissoudre la femme dans le néant de ce qu'elle n'est pas. La jouissance n'existe pas, puisqu'il nie l'existence de ces caractères qui font, cahin-caha, la femme, parmi tant d'autres. Mais de quelle jouissance s'agit-il ? Visiblement pas celle de la femme, ici il s'agit de jouissance de l'homme. Cette jouissance passe justement par l'acte d'effacer la femme.

Peut-être sans le savoir, ni même le vouloir, nos bases psychanalytiques, qui sont les fondements d'indispensables théories, sont elles-mêmes victimes de l'inconscient de ces hommes, eux-mêmes victimes d'un formatage. En disséquant cet être énigmatique qu'est la femme, nos mentors obéissent à une pulsion de vie, qui consiste à diviser la femme en deux entités distinctes. Mais, tout individu coupé en deux, est un individu mort ! Les théories du genre viennent brouiller les cartes car il n'y a ni homme ni femme. Clotilde Leguil avance que « Personne ne peut très bien dire comme ça, tout de go, comme s'il s'agissait d'une évidence, ce qu'est être une femme, ce qu'est être un homme pour lui. Le genre nous confronte à une

forme d'étrangeté »<sup>239</sup>. Nous pensons que pour se sentir un genre ou un autre, et pouvoir jongler entre deux identités, il faut tout de même oser définir, car si nous nous reconnaissons dans un genre ou si l'autre nous identifie comme tel, c'est que le genre est tout de même stéréotypé. Le problème n'est pas la définition, mais de décider que l'un des genres est supérieur à l'autre. Le genre est un mot qui englobe tout de même du féminin et du masculin.

Nous souhaitons proposer une théorie qui au lieu de séparer ainsi les corps dans un destin insatisfaisant, et une impossible rencontre, qu'ils puissent au contraire s'appréhender avec moins de résistances. Même si la jouissance n'existe pas, l'Amour existe, et Lacan le soutient en précisant qu'il est toujours réciproque et permet de faire Un avec l'Autre<sup>240</sup>. Nous allons nous permettre une part de naïveté, et avancer que l'Amour, devrait faire que la rencontre des corps soit possible. Mais pour cela, il faut permettre à celle qui n'existe que par son destin maternel, garde le droit de garder son enveloppe principale, c'est dire le droit de rester femme. Il n'y pas de rapport sexuel qu'à deux. Laurent Alexandre et Jean-Michel Besnier se demandent dans un chapitre de leur ouvrage commun, *Peut-on faire l'amour avec un robot ?* « La question de savoir si la sexualité avec des robots est possible appelle naturellement à une réponse positive. A la rigueur, la sexualité est possible avec n'importe quel moyen qui permettra l'extinction de la tension résultant de zones érogènes (...). L'humain peut donc faire sexe de tout bois- et, à fortiori, exploiter la mécanique du robot<sup>241</sup> ». Et de préciser qu'il n'est plus-là question de désir mais simplement d'assouvir un besoin. Il ne s'agit plus de faire l'amour mais de faire du sexe, en améliorant les objets masturbations. Il ne s'agit plus d'hommes ou de

<sup>239</sup> LEGUIL Clotilde, *L'être et le genre*, Homme/ femme après Lacan. Puf, 2015, (version numérique), p 20

<sup>240</sup> Encore, Ibid.

<sup>241</sup> ALEXANDRE Guillaume et BESNIER Jean-Michel, *Les robots font-ils l'amour, Le transhumanisme en 12 questions*, Dunod, 2016, pp 67-68



femmes, mais bien de génitalité, et la sentence lacanienne, *il n'y pas de rapport sexuel*, prend sens. Mais cela n'a plus de rapport avec l'acte amoureux au cours duquel deux humains tentent de se réunir. Mais cet intérêt dans nos mondes technologiques pour l'amour Cyborg, renvoie bien à la difficulté des hommes et des femmes à se rencontrer.

La femme est celle qui a une faille, qui ne sera jamais réparable. Une faille narcissique, parce qu'elle n'est pas celle qui a le pénis. Le pénis étant ce qui permet d'accéder à un statut plus valorisant socialement. La valorisation sociale a un rôle à jouer dans l'épanouissement, et modèlè l'inconscient dans un sens ou dans un autre.

Pour simplifier, la femme est celle qui a la possibilité de devenir mère, même si cette possibilité est parfois entravée par la stérilité ou le non-désir d'être mère. Dès l'apparition des règles, il y a une mère potentielle, et chaque femme pourrait avoir la possibilité de décider de ne jamais être mère. Lorsque les menstrues n'apparaissent pas, la femme en devenir pourra être suivie médicalement. Chez une adolescente, les règles sont attendues, qu'elles viennent ou non.

La femme est femme qu'elle soit féminine ou non. Le féminin ne suffit certainement pas à définir une femme. C'est la femme psychique, son destin et son devenir qui est plus difficile à définir. Ce qui explique que les femmes peuvent utiliser le terme de « fille » en parlant d'elles-mêmes, car être une femme leur semble justement un concept qu'elles ne peuvent atteindre.

Nous voilà à lier deux concepts pour définir les femmes, femme-mère potentielle. La femme, cette entité qui englobe toutes les femmes, est scindée en deux, entre celle qui est valorisée et celle qui subit tous les regards. De plus la mère, de plus en plus, doit être bonne et nous oserions avancer que la femme de même, au sens populaire du terme, la renvoyant essentiellement à son

potentiel érotique et excitant. Entre la mère sainte et la femme érotique, il a fallu mettre une frontière. Cette frontière, avec d'un côté une entité décortiquée, au point d'en faire un être vide, et de l'autre une déesse sacralisée, mise sur un piédestal, de façon à mettre une distance avec la première entité. Comment, un tel être, double, segmenté et désuni, pourrait-il psychiquement être stable ? L'idéal du moi de la mère ayant la possibilité d'être satisfait, alors que l'Idéal du moi de la femme est fragilisé autant qu'il est exigeant. Entre la mère suffisamment bonne, la femme bonne et la bonne femme, il y a de quoi déséquilibrer les instances psychiques.

Voici donc comment affaiblir psychiquement une femme, en lui réservant un rôle dans lequel elle devra exceller afin d'en récolter les lauriers, et en dévaluant l'autre part en elle. « Une des ruses culturelles (...) consiste, dans la rencontre du féminin, à scinder l'entité soit menaçante, soit fascinante, à la fracturer, pour réserver un sort différent à chaque élément associé. Une fois effectué ce fractionnement, on pourra recourir à une logique manichéenne : encenser, célébrer, l'élément prélevé, pour mieux enfouir, dissoudre ou scotomiser, une puissance considérée comme soit maléfique, soit comme affectée d'un moindre degré de réalité<sup>242</sup> ». L'expression populaire, diviser *pour mieux régner*, est appliquée à l'extrême. Aux deux extrémités, la mère et la putain. Comment l'entité femme pourrait-elle vivre sa sexualité de façon satisfaisante, alors qu'être la putain est entaché de connotations négatives et dégradantes. Pour rester dans les dictons populaires, car après tout, ne transmettent-ils pas des stigmates de l'inconscient, ne raconte-t-on pas qu'il y a les femmes avec qui les hommes couchent, et les femmes avec qui ils se marient ?

<sup>242</sup> SCHNEIDER Monique, *L'enjeu du matricide*, in *Les cahiers du GRIF- Misogynies*, 1993, n°47, p107

Pour finir, « La femme est le symptôme de l'homme <sup>243</sup>». De l'avis de Paul-Laurent ASSOUN, « Freud nous invite à chercher derrière toute femme hystérique un homme qui serait cause directe de son manque. Comme si l'homme avait deux symptômes : sa neurasthénie personnelle, plus l'hystérie de sa compagne ». La suite de cette partie nous servira de transition pour la suite : « (...) dans le même temps que l'on bloque l'accès de la femme à l'objet sexuel- par finalité de répression sociale - on lui demande d'exercer sur l'homme une action spécifique tendant à le séduire<sup>244</sup> ». Toute la contradiction du destin de la femme tient dans cette observation. Il ne peut être que difficile d'être femme dans de telles conditions.

*b) De la difficulté à être une femme*

La féminité est une sorte de communication muette, avec des codes dont certains sont universels. Hommes et femmes confondent ces codes (tel le maquillage, les talons, etc...) et être *femme*.

Michelle Perrot rappelle que « La mode est un perpétuel champ d'affrontements. D'un côté les femmes y prennent plaisir, elles aiment se parer, porter de belles étoffes, des bijoux, se coiffer de manière plus ou moins extravagante. (...). Mais d'un autre côté, la mode est une contrainte, une mise en scène du corps de femmes.<sup>245</sup> ». Les corsets qui empêchent de respirer, les talons avec lesquels il faut apprendre à marcher, les jupes étroites qui rendent la marche difficile : les vêtements féminins et autres rituels de beauté demandent un certain apprentissage afin de s'y

<sup>243</sup> ASSOUN Paul-Laurent, *Freud et la femme*, Petite Bibliothèque Payot, 2003, p 155

<sup>244</sup> Ibid., p 157

<sup>245</sup> PERROT Michelle, *La plus belle histoire des femmes*. Edition du seuil, 2014, p 100

habituer. La féminité n'est pas innée, elle s'acquiert avec l'expérience. Ces atours auront pour fonction première d'attirer le regard et d'attiser le désir de l'homme. Les femmes saoudiennes, toutes enterrées qu'elles soient dans leur burqa, ne sont pas pour autant moins consommatrices d'étoffes affriolantes et de dessous très séduisants, dans le but de plaire à l'homme à qui elles appartiennent.

Dans notre pratique, trop nombreuses sont les patientes qui disent se « déguiser » en femme, lorsqu'elles s'habillent en robe ou portent des chaussures à talons. Elles sont des « filles », et parler d'elles en se nommant « femmes » ne leur semblent ni naturel ni mérité. Pourquoi est-il si difficile pour une femme d'être femme ?

- *Catherine*

Une femme de 40 ans, vierge, qui vient au départ pour des conflits au travail. Elle n'arrive pas à trouver sa place entre ses deux origines culturelles. Elle vient d'une famille très conservatrice. Elle est grande et très mince. Après quelques années de thérapie, elle parlera beaucoup de son dos qu'elle veut redresser, car elle a le sentiment de se tenir voutée. *Elle veut un dos de femme.* Alors que la plupart des femmes rêvent d'une jolie poitrine, petite ou grosse, notre patiente, dans sa grande difficulté à se reconnaître femme, déplace le désir sur le dos... Nous lui demandons ce qu'il y a devant le dos, ce qu'elle sera obligée de laisser apparaître quand elle saura se redresser. Elle reste médusée en devinant la réponse. La poitrine...les seins. Mot qu'elle ne peut pas prononcer. Il lui est difficile de se sentir femme. Elle parle d'elle en tant que « fille ».

A partir du collège, Catherine porte ses cheveux courts et adopte un style vestimentaire ample et masculin. Elle regarde ses camarades découvrir la vie amoureuse et les premiers émois qui l'accompagnent. Elle pense, qu'au vu de son éducation, elle n'y a pas droit. Elle vivra malgré tout une amourette au lycée, qui finit par une grande déception, car elle découvre que son petit ami fréquentait une autre jeune fille. Elle se sent trahie et ne se remettra pas de cette histoire. Elle tombera amoureuse par la suite d'un homme proche de la famille. Se tisse entre eux une relation amicale et platonique. Elle construit de nombreux fantasmes autour de cet homme. Quelques années plus tard, prenant son courage à deux mains, elle lui dévoile ses sentiments et subit un choc énorme lorsqu'il lui fait comprendre qu'ils ne sont que de grands amis. Elle tombe des nues lorsque qu'il lui annonce qu'il est sur le point de se marier. Elle enchaînera les amours platoniques qui se concluent souvent par des échecs. Elle n'admet jamais qu'elle est séduite par un homme, elle parle toujours d'amitié très forte ou spéciale. Ses tentatives de séductions ne restent que virtuelles et amicales.

La mère est une femme au foyer. Il ne reste plus que Catherine sous son toit, le petit frère vivant ailleurs. Ce frère n'a pas d'existence, il n'y a pas de lien « *on nous a élevé à être l'un contre l'autre et pas à être ensemble* ». Le père est souvent absent, pris dans une vie professionnelle accaparante qui le « force » à de nombreux déplacements. La mère et la fille se trouvent souvent à deux, dans une relation agressive. Plus tard Catherine retournera dans son pays d'origine, dans lequel elle va également vivre chez ses parents. Ils ont un deuxième appartement, alors elle négociera durement de pouvoir y vivre la semaine et promet de rentrer tous les week-ends à la maison familiale. Ce compromis été obtenu après de nombreuses et douloureuses disputes. Catherine subit le chantage affectif de sa mère et ne s'en défait que par l'agressivité. Précisons que les fins de semaine avec les parents se résument à partager des repas rapides, après quoi leur fille s'enferme dans sa chambre le reste du temps. Par ailleurs, les parents se retirent

également chacun de leur côté. Ils ne partagent plus de chambre conjugale depuis plusieurs années.

*Vignette clinique.* Ces derniers temps, Catherine commence à comprendre son désir d'avoir une vie sentimentale et que son corps lui réclame un dû. Elle sent que quel que soit son choix amoureux, il lui faudra combattre sa mère. Elle commence à admettre, sans oser encore utiliser les mots, qu'elle a envie d'être désirée par un homme. Elle annonce à son coach sportif, à qui elle exprimait quelques semaines plus tôt son envie d'être regardée comme une femme, qu'elle souhaite un professeur supplémentaire pour "s'entraîner" avec lui. Le choix des mots exprime ce qu'elle cherche à refouler. Sa demande surprend, d'autant plus que le professionnel dont elle parle a mauvaise réputation : il couche avec ses clientes et leur soutire de l'argent et a un langage très familier. L'inscription avec ce professeur sera complexe, tout le monde tente de l'en dissuader. Après quelques péripéties administratives, elle finit par obtenir gain de cause. Avec Catherine, il s'avère être poli et courtois, « *mais j'ai envie qu'il soit plus dur avec moi. Je suis frustrée, parce qu'avec lui je n'arrive pas à faire les exercices avec mon autre prof, j'arrive à faire beaucoup de choses* ». Elle exprime inconsciemment son désir de séduction et de rapports physiques forts. Comme souvent dans ses relations, elle prend les devants, en proposant des sorties, et adopte une position masculine, car c'est elle qui doit « *assurer* ». Elle parle souvent de « *Challenge* ». Cette histoire restera platonique. Elle se défend de vouloir avoir une sexualité, en mettant en avant qu'elle est une personne respectable. Elle porte un jugement très dur sur ces *filles*, qui couchent sans être mariées et les trouve hypocrites. Il est facile d'entendre dans la bouche de notre patiente, qu'elle répète malgré elle le langage maternel. Une mère qui a une vie maritale pauvre, dont l'époux s'est éloigné de la couche conjugale et de toute activité commune.

Le frère revient sur le devant de la scène car il a rencontré une jeune femme qu'il souhaite épouser. Catherine est véritablement écœurée et a de réelles nausées, en apprenant que les

parents acceptent et sont heureux de la nouvelle, alors qu'elle ne fait pas partie de la même caste. « *J'ai toujours fait comme ils ont voulu, et c'est lui qui a tout ?* ». Nous découvrons une femme véritablement blessée, au point de ne plus pouvoir aborder aucun autre sujet que ce frère et son mariage. Cet évènement qui nous prendra tout l'espace thérapeutique pendant quelques mois, la parasite et l'étouffe. En parallèle, cette blessure lui permet de prendre la mesure de son inutile sacrifice.

Cela fait maintenant plusieurs années que Catherine suit sa thérapie régulièrement. Elle arrive à prononcer des mots qui lui étaient particulièrement difficiles auparavant à entendre : sein, sexe, faire l'amour (alors qu'elle parlait systématiquement *de passer à la casserole*) ... Malgré quelques victoires au niveau de son indépendance, la mère continue de la surveiller de près, semblant oublier la petite quarantaine sa fille. Lorsque Catherine n'est pas dans la maison familiale, la mère appelle chaque soir sur le téléphone fixe, afin de vérifier que sa fille est bien rentrée, et surtout qu'elle n'est pas à l'extérieur. Par chance, le téléphone fixe tombe en panne. Catherine se sent libérée d'une obligation. La mère propose un ancien téléphone fixe. La fille s'empresse de refuser et dira en séance « *Je ne veux plus être attachée par le fil du téléphone !* ». Il est temps, en effet de couper le cordon et de cesser d'accepter de participer aux rituels maternels. Le père collectionne des icônes de la Vierge Marie, et il y en a un peu partout dans la maison. Catherine a pu associer sur son statut et celui de ces icônes, vierges et immobiles, qui lui appartiennent et ne sortent pas de cette maison. Petit à petit elle prend conscience qu'elle est le dernier lien entre son père et sa mère qui ne partagent plus rien. Elle lâche également sur certaines obligations auxquelles elle se pliait, pensant que ses parents lui en seraient reconnaissants. Le père est rarement présent lors des querelles, et Catherine semble presque être un objet offert dans le but d'occuper la mère.

Un soir, sa mère, qui aime à l'asticoter et qui s'étonne toujours que sa fille se mette à hurler de colère, remarque qu'elle ne porte pas soutien-gorge sous son vêtement. D'humeur taquine elle lui dit « *je vois tout !* », et accompagne sa parole en soulevant le t-shirt de sa fille, révélant ainsi ses seins. Notre patiente est offusquée à en avoir la nausée, et confiera en séances « *Je n'ai pas cinq ans, quand même !* ». Nous nous permettons de rappeler que même un enfant doit avoir son intimité corporelle, et nous soulignons le geste incestueux de la mère envers sa fille. À notre grand étonnement, Catherine, souvent outrée par nos interprétations un peu abruptes, se contente de hocher la tête. A partir de cet instant, Catherine redoubla d'énergie afin de se défaire de cette relation, et refusa de plus en plus les rituels maternels. Son rapport au corps se détend et accepte l'idée qu'elle a besoin d'une vie amoureuse « *comme tout le monde* ». Elle entend que ce n'est pas la sexualité qui est sale et perverse, mais le regard maternel lubrique, qui pense toujours que sa fille est allée « *faire des saletés* ». Si la mère imagine la sexualité de sa fille au point d'en faire une obsession, c'est que cette mère fantasme sur sa fille. L'inceste est dans l'attitude maternelle.

- *Diane*

Diane est une femme de 39 ans, handicapée physique. Sa démarche est particulière et rend le handicap visible. Elle vit seule depuis des années, pourtant la présence de la mère est très forte. Diane a des frères plus jeunes qu'elle, mais dans le discours, il y a confusion qui peut laisser croire que c'est elle la benjamine.

La mère est omniprésente. Diane ne n'a que très rarement l'occasion de rencontrer ses frères sans la présence maternelle. C'est la mère qui transmet les messages, elle est au croisement de toutes leurs discussions.



Elle a une vie amoureuse plutôt décevante et peut être victime d'hommes qui cherchent à profiter de ses faiblesses. Au fur et à mesure de sa thérapie, elle acquiert une certaine lucidité. Elle était toujours en position d'attente, pensant que les hommes allaient la rappeler et demander à la rencontrer ou à la revoir. Sa vie sexuelle a commencé à 23 ans, les difficultés physiques liés à son handicap, la freinant beaucoup.

Elle subit plusieurs opérations, dont une importante au niveau de la colonne vertébrale, qui lui laisse une grande cicatrice. Lors d'une séance en piscine avec sa mère, Diane remarquera la gêne de sa mère, qui tente de cacher la cicatrice. Ce n'est pas la première fois que Diane perçoit une réaction négative vis-à-vis de tout ce qui rappelle son handicap « *il faut que je fasse comme si je n'avais rien, comme si j'étais normale, alors qu'au quotidien, mon handicap je dois vraiment faire avec et m'adapter* ».

Elle entame après quelques années de salariat une demande de statut d'invalidité. La famille n'est pas d'accord et ne l'encourage guère. Obtenir ce statut est une façon de l'inclure dans une identité officielle d'handicapée, ce qui va à l'encontre du déni maternel.

Elle fait de la danse. Mais alors qu'elle est tout à fait en capacité de marcher elle choisit de danser en fauteuil roulant. Je souligne à Diane que c'est sans doute une façon déguisée de provoquer et d'atteindre la mère, qui bien sûr ne supporte pas du tout cette démarche. Le fauteuil roulant est une vraie agression. La mère refuse cette mise en scène du handicap et mettra deux ans avant d'aller assister à un de ses spectacles.

Consciente du rôle encombrant de sa mère, Diane demandera au fur et à mesure de sa thérapie, à rencontrer ses frères afin discuter directement avec eux. Ces rencontres s'organisent difficilement. La mère se sent rejetée, et ne peut masquer sa curiosité. Elle ne comprend pas ce que sa fille souhaite dire aux frères, qui ne pourrait pas passer par elle. Diane, à cause de la

relation fusionnelle qui les lie, est forcée de passer par des actes qui peuvent être ressentis comme agressifs. Elle dit souvent qu'elle ne veut pas provoquer de tensions, mais se les inflige et les garde en elle. Son corps est souvent douloureux, en plus du handicap physique qui la fatigue.

Diane se sachant handicapée, a grandi avec l'idée inconsciente qu'elle ne pourra jamais avoir une histoire normale avec un homme. Quand elle raconte ses rencontres, revient régulièrement l'impression qu'elle se contente de ce qui se présente à elle. D'ailleurs, sa mère n'imagine pas que sa fille puisse posséder une intimité, puisqu'elle peut surgir chez elle à n'importe quel moment et lui imposer des dates de vacances, quelle passera avec ses parents, comme une petite fille. La mère semble oublier que Diane est adulte. Cette mère, pivot de la famille, entraîne les autres à en faire de même. Diane elle-même se dévalorise énormément, se demandant par exemple si elle serait capable de s'occuper d'un animal qu'elle pourrait adopter. En parlant de nourriture, elle dira « *quand je suis seule, je me fais de la cuisine rapide. Mais j'aime bien cuisiner pour les autres. La cuisine élaborée, ça ne peut pas être pour moi* ».

Diane finit par tuer sa mère à petit feu, timidement au début, à travers ses activités qui appuient sur le handicap. Puis la confiance augmentant, elle se lancera plus gaillardement dans de plus grandes tentatives. Elle va s'impliquer de plus en plus dans le bénévolat autour du handicap, surtout sur ce qui touche à la féminité. En effet, elle posera nue pour des photos, dont le but est de faire des expositions autour de la féminité et de la femme handicapée. Ces photos la mettent en valeur, et appuient le fait qu'elle est une belle femme malgré ce handicap. Elle fait de plus en plus de démonstrations de danse en fauteuil roulant, et assume le plaisir de danser de cette façon. Elle entame le chemin vers la sortie du matricide psychique raté. Ses actes symboliques ne se retournent plus contre sa propre personne, et ne l'empêchent plus d'avancer. Ce n'est pas une simple provocation, ce handicap fait partie de Diane, et elle ne pouvait continuer de vivre en préservant sa mère d'une part importante d'elle-même, au risque que cette réalité soit

agressive. Le matricide psychique non abouti entrainait dans son sillage un infanticide psychique. En effet, la mère, n'ayant pas réussi à effectuer le deuil de l'enfant Idéal, commettait le meurtre psychique de l'enfant réel qui est ainsi immobilisé et ne peut continuer sa maturation. La mère, en étant dans le déni du handicap, en essayant de le masquer, cherche à garder le fantasme de l'enfant idéal. Diane, dans ses démarches autour du handicap impose l'enfant réel, ce qui est narcissiquement insupportable pour cette mère, mais permet à l'enfant réel de grandir.

*Hypothèse de travail avec ces deux patientes* : au départ nous tentons de cerner la problématique de l'impossibilité du matricide symbolique, et de repérer le matricide retourné contre soi ou déplacé sur un autre. Notre but sera d'amener ces femmes à trouver le moyen de lâcher le sacrifice de soi, d'abandonner l'idée que ces mères vont davantage les aimer si elles se moultent - tout en luttant au risque d'amplifier les dégâts psychiques- aux désirs et fantasmes maternels. Catherine, tout en se vivant comme femme moderne et indépendante, accepte, avec rage, mais accepte tout de même, les règles infantilisantes et castratrices imposées par la mère. Car en effet, la castration n'est pas l'apanage des garçons. Une mère dominatrice castré sa fille...dans sa féminité ou en lui rendant tortueux voire impossible la jouissance et l'épanouissement en tant que femme.

Il est difficile d'habiter son corps lorsqu'il est partagé ou envahi par la mère. Catherine grandit avec l'idée que la curiosité est quelque chose de mauvais. Elle étend cet interdit à tous les domaines, sauf le savoir universitaire, qui est valorisé car dénué de connotation sexuelle. Ce qui explique aussi une difficulté à avoir une vie érotique, car la jeune femme sent la présence de la mère, ce qui entraîne une agressivité permanente, car la fille n'a d'autre option dans ce cas que d'être dans la lutte permanente, contre les autres mais également contre ses propres désirs qu'elle doit sans cesse refouler. Les pères de Catherine et Diane sont totalement absents

de ce duo-duel mère-fille. Dans un monde idéal, la jeune femme évoluera positivement lorsqu'elle se défait de la pulsion d'agressivité. Catherine a un regard très sévère envers les femmes, et tient un langage très rude lorsqu'elle constate qu'une de ses congénères a une vie sexuelle riche, ou qu'elle juge trop séduisante ou provocante. Au fond, sans en prendre conscience, elle regarde à travers les yeux de sa mère.

*c) Mère et femme, deux destins psychiques différents*

Le destin psychique de la femme se réduit-il uniquement à devenir mère ? Et être mère, permet-il de sauvegarder un peu de la femme ? « Entre la mère et la femme il y a un hiatus (...) L'enfant phallique est susceptible parfois de tamponner, de faire taire l'exigence féminine (...), Mais pour l'essentiel, le don d'un enfant ne permet que rarement de clore la question du désir »<sup>246</sup>. Pour Freud, c'est l'enfant, petit phallus réparant le pénis manquant de la femme, qui est le destin psychique de la femme. La femme est celle qui n'a pas le phallus et la mère est celle qui en a un avatar.

Pour Lacan il en va autrement : la femme désire, tout simplement. Son destin est dans le désir même. Ce qui peut expliquer pourquoi la femme ressent toujours un manque, qui était chez Freud celui du pénis, mais en réalité tel ne serait pas son seul désir, puisqu'elle semble désirer

<sup>246</sup> SOLER Colette, *Ce que Lacan disait des femmes*, Editions du champ lacanien, 1997, p 41

tout. L'extrême de la représentation féminine est celle de l'hystérique qui désire surtout ce qu'elle n'a pas.

« Image et symbole chez la femme ne sauraient être isolés des images et symboles de la femme »<sup>247</sup>. La femme a d'elle-même une image qu'elle cherche à faire coïncider avec elle. A force, elle finit par y rester coincée. « (...) la représentation de la sexualité féminine conditionne, refoulée ou non, sa mise en œuvre, et ses émergences déplacées (...) fixent le sort des tendances, si dégrossies naturellement qu'on les suppose »<sup>248</sup>. Et c'est souvent la femme elle-même, qui inconsciemment, véhicule et transmet à son tour cette image forcée, en devenant mère.

La femme en tant que femme, désire, et c'est le manque qui crée ce désir, et donne l'importance au phallus, puisque le but d'obtenir ce phallus tend à réparer le manque de pénis de la mère. En faisant de la femme une mère, la femme est réduite à ce que renvoie le symbolique d'être mère, et s'y perd. Déjà ancrée depuis la tendre enfance dans l'idée qu'en devenant mère elle sera comblée et qu'elle a accomplie la mission tant attendue, quelle déception pour nombre d'entre elles. Ce qui n'empêche pas de continuer la transmission inconsciente. Il est vrai que la mère, étant valorisée dans ce rôle, du moins sur le plan symbolique, gagne en puissance, et semble avoir quelque chose que les autres femmes et jeunes filles, les non-mères, quelque chose de plus. Elles ont même quelque chose de plus que les pères, puisqu'eux aussi sont des non-mères. C'est ainsi qu'elles se font prendre au jeu de la transmission inconsciente du matricide féminin raté, qui semble naturel et ne pose plus question. A l'instar d'une course de relais, c'est par le biais de l'illusion d'une toute-puissance maternelle, ou d'un pouvoir maternel, que se transmet le matricide psychique raté.

<sup>247</sup> LACAN Jacques, *Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine*, 05 septembre 1960, p 3

<sup>248</sup> LACAN Jacques, *Ibid.*

La femme avant d'être mère, désire. Lorsqu'elle devient mère, la nature de son désir change. Avant, elle désirait l'autre. Après elle désire pour l'autre. « Si le désir de la mère est le phallus, l'enfant veut être le phallus pour le satisfaire<sup>249</sup> ». Ce n'est donc pas que la femme se satisfait d'être mère, mais que l'enfant qui cherche à satisfaire la mère en devenant l'objet de satisfaction. La mère et l'enfant s'enveloppe dans une illusion à deux.

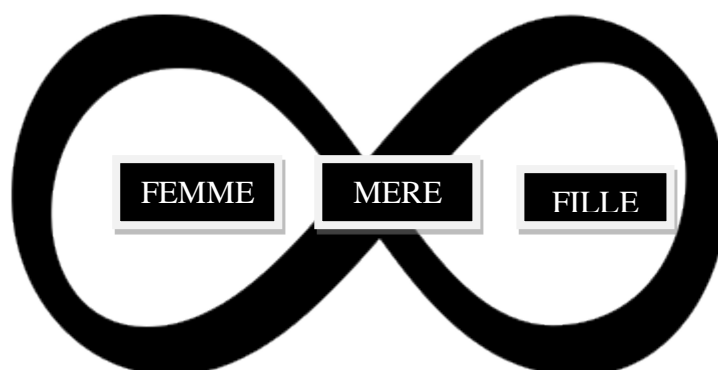
La femme devenant mère perd son statut de femme. L'homme qui devient père, reste avant tout un homme. Cette mère va de plus devenir, surtout pour la fille, un support physique et psychique, qui n'a pas le droit de défaillir. Lacan appuie sur l'idée que la fille en attend bien plus de sa mère que de son père. Elle mettra une pression psychique importante sur la mère, qui pourra également expliquer la haine que cela provoque. « (...) *la castration, soit chez elle le départ, contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de substance que de son père, -ce qui ne va pas avec lui étant second, dans ce ravage* <sup>250</sup>». Plus tard, Lacan dira que l'homme représente un ravage pour la femme. La mère est ravage pour la fille, car elle est à la fois le support sur lequel la fille projette ses frustrations, et dans le même temps, la mère est la matière dont la fille prend sa substance. Et quoi de plus logique que la femme déplace sur l'homme les attentes que la fille avait vis-à-vis de la mère ? La fille espère inconsciemment trouver chez son homme...sa mère.

<sup>249</sup> LACAN Jacques, *La signification du phallus*, In *Les écrits II*, p171, Points 1999

<sup>250</sup> LACAN Jacques, *L'étourdit*, In *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p465

Continent noir ou ravage, la femme et la mère portent en elles un bien sombre destin psychique. L'une désire sans jamais être satisfaite, l'autre devra porter ses enfants sans jamais les décevoir, et si elle a une fille, cette dernière en demandera encore plus, puisque destin féminin oblige, elle désire ce que sa mère ne pourra lui donner. Tel le symbole de l'infini, la mère représentant le nœud, dans lequel elle s'étrangle parfois, et se répète pour la femme, un vide qui ne se comble pas. La fille également se retrouve prisonnière du nœud, et c'est sans doute pour cela qu'elle demandera à la mère d'être sa *sub-stance*. Et le même se répète sans cesse. Faut-il accepter cette répétition comme étant normale, ou bien entendre que cette infinie répétition soulève un symptôme ? N'est-ce pas un des buts de la psychanalyse, de repérer les répétitions, en particulier celles qui causent de la souffrance, les comprendre, et les faire cesser ? Une lemniscate sombre, qui semble être évidente et intégrée comme étant dans la structure même de la femme, au lieu de tenter de soigner ce que le symptôme indique. Et il nous semble que c'est autour de ce matricide psychique que se joue l'étape manquante.

Nous illustrons ainsi schématiquement le destin féminin, et nous constatons que la femme et la fille flottent dans le vide, la mère seule ayant une position définie, bien qu'inconfortable et étranglée, au carrefour d'un signe sans fin.



« Si, Freud, par ses analyses, met en lumière le phallocratisme ambiant ; ne devrait-il pas alors lire la névrose des femmes comme un signe de santé, comme une résistance malheureuse à une structure de dépendance inacceptable, même si elle est constitutive de la culture ? C'est que Freud ne fait pas que déchiffrer le phallocentrisme : il le ratifie comme un monolithe (...) <sup>251</sup>». Françoise Collin souligne ainsi la problématique à laquelle nous nous heurtons. Freud, et la plupart de ceux qui suivront, en décrivant une situation qui se retrouve universellement, en font une structure, voire un destin. Ce qui repose sur des observations ne peut devenir une loi, surtout si celle-ci implique d'admettre que vivre dans une forme de frustration et de soumission, fait partie de sa nature.

Le phallocentrisme doit être redéfini, et ne pas être l'opposé du féminisme, au risque pour ces deux concepts extrêmes de cristalliser une pensée unique et univoque. Freud n'était certainement un phallocrate malgré lui, qui a bâti sa théorie avec le matériel et les pensées de son époque, ainsi qu'avec ce qu'il était : un homme. Et l'homme et la femme sont différents, Cela sonne comme une hérésie, pour qui défend une égalité hommes-femmes absolue, que d'affirmer que ces deux êtres sont différents. Cela ne doit pas inclure une idée de supériorité ou d'infériorité, de suprématie et de pouvoir, de matriarcat ou de patriarcat. Mais simplement de comprendre, en quoi ils sont différents, afin de les réconcilier dans un rapport apaisé, et pourquoi pas dans un rapport sexuel, et non pas, comme Lacan aimait à le dire dans *un rapport sexuel qui n'existe pas*. La jouissance ne devrait pas impliquer la disparition du sujet.

Nous sommes marqués par les discours des femmes de notre entourage, des femmes européennes, qui en substance semblent tenir un même discours : en tant que femmes, elles se sentent émancipées et libres. C'est en devenant mères, qu'elles ont pris conscience que leur

<sup>251</sup> COLLIN Françoise, *Juliet Mitchell, psychanalyse et féminisme*, Les cahiers du GRIF ; 1975, numéro 8, pp 73-74



liberté n'était qu'un leurre, une « *arnaque* ». Devenir mère leur a fait prendre conscience de la différence des sexes et de ce que cela entraîne.

### *Conclusion de la deuxième partie*

Le matricide est de façon plus importante lié à la psychose, et cette psychose peut être due au manque de cadre et de repères stables, qui pousse à se construire une autre réalité. L'absence du père dans le matricide féminin paraît être une donnée récurrente.

Nous avons étudié la différence entre matricide et parricide, et évidemment la question du parricide féminin se pose. Ce crime reste aussi rare que le matricide par la fille. Les motifs sont néanmoins différents, et ne semblent pas avoir avec une problématique œdipienne, mais plus avec une réelle légitime défense contre un père violent et tyrannique. La fille a une relation bien différente avec le père, quand il y en a une. Les pères apparaissant assez absents de la vie familiale, laissant aux mères l'exclusivité de leurs enfants, ne donnent pas l'occasion à un lien solide de se tisser, mis à part le lien symbolique de ladite famille. La fille n'a donc a priori pas de raisons symboliques nécessaires pour tuer le père. Les causes qui poussent au crime ne peuvent être qu'ancrées dans la réalité. Le parricide a un moindre intérêt chez la fille « (...) parce que, exclues de la transmission du patrimoine économique et culturel, qui, selon la tradition, s'effectue exclusivement de père en fils, elles n'ont pas eu à tuer le père pour posséder

son royaume, promis de toute façon à leurs frères. Socialement, matériellement, elles n'auraient rien à y gagner. 252»

La femme a une position traditionnellement passive dans la psychanalyse, mais également dans l'inconscient primaire, alors que nous constatons que la mère a une position active. La femme et la mère ont donc deux destins psychiques différents. Devenir mère pousse la psyché à se modeler autrement, et la transformation est aussi impressionnante que celle du corps lors de la grossesse.

### III- La spécificité de la relation mère-fille

Au cœur de notre problématique concernant le matricide, se trouve la question de la séparation. Séparation entre la mère et sa fille, et réciproquement, la fille et sa mère, qui loin d'être redoutable, est plus que souhaitable. Les deux entités ne peuvent vivre avec une même psyché, trace de l'homosexualité primaire et de l'homosexualité secondaire précoce. La séparation est ce qui prépare à un équilibre psychique pour chacun. Comme le souligne Jacques André, « Dans l'angoisse de séparation, ce n'est pas, malgré les apparences, la séparation qui est angoissante, mais son impossibilité »<sup>253</sup>

<sup>252</sup> SAINT-MARTIN Lori, Le parricide au féminin, In Au-delà du Nom, La question du père dans la littérature québécoise actuelle. Presse Universitaires de Montréal, 2010, p 119

<sup>253</sup> ANDRE Jacques, *L'empire du même*, en introduction à l'ouvrage collectif, *Mères et filles, la menace de l'identique*, PUF, Paris 2003, p 22

Avant d'entrer dans le vif du sujet, le lien mère-fille, il faut rappeler que tout nourrisson, garçon ou fille traverse un passage commun : il s'agira du stade schizo-paranoïde, qui est la première tentative de séparation nécessaire.

## 1) Les étapes de la séparation

### a) *La phase schizo-paranoïde*

Pourquoi aborder ici la phase schizoparanoïde de Melanie Klein ? Parce qu'elle pose l'hypothèse de la construction d'un moi précoce chez le tout petit enfant. Chez Freud, le moi est surtout mis en relation avec les deux autres instances que sont le ça et le sur-moi. C'est le moi qui oppose des résistances afin de ne pas laisser ce qui a été refoulé revenir à la conscience. Il précisera tout de même qu'à l'origine le moi est très faible<sup>254</sup>. Ici ce qui va retenir notre attention est le moi à son origine.

Selon la conception de Melanie Klein sur la construction précoce du Moi chez le tout petit enfant, celui-ci ne fait pas de différence au départ, entre lui et son environnement et ne perçoit pas les objets dans leur globalité mais de façon partielle. L'enfant est en fusion avec le monde. Il privilégie le principe de plaisir en faisant un clivage, une séparation entre ce qui est bon et ce qui est mauvais. Tout ce qui est bon, comme la bonne mère et le bon sein, est incorporé, c'est l'introjection, et tout ce qui est source d'angoisse, comme le mauvais sein, sera rejeté à

<sup>254</sup> FREUD Sigmund, *Le Moi et le ça*. Editions Payot, Paris, 1968, P177-234

l'extérieur, c'est la projection. C'est le clivage, car le petit enfant ne peut se construire en pensant que le bon et le mauvais puissent se trouver dans le même objet. C'est ainsi que le tout petit enfant se protège de l'angoisse de persécution de ce mauvais sein.

Elle nommera cette phase schizoparanoïde (skizein= fendre), car l'enfant fait un clivage entre le bon et le mauvais sein, mauvais sein qui pourrait, dans son imaginaire, le détruire. Quand le sein n'apparaît pas, quand il ressent l'absence, l'enfant pense que c'est parce qu'il l'a détruit, c'est pour cela que l'enfant a peur de la vengeance et se sent persécuté par le mauvais sein. Ce n'est que progressivement que l'enfant va se détacher de la mère. Il va comprendre qu'il ne fait pas partie de l'autre et cette séparation semble être fondamentale.

Lacan dira que « (...) dans l'association libre, (...) elle (La mère) est pour le sujet une figure de ses premières angoisses, le lieu d'une insondable énigme et d'une obscure menace. Au cœur de l'inconscient, les manquements de la mère ont toujours leur place, et jusqu'au ravage parfois quand il s'agit de la petite fille ». <sup>255</sup>

Par ce terme de ravage, concernant le lien mère-fille, on pourrait supposer une spécificité de ce lien. Colette Soler rajoutera que Freud » (...) *croit reconnaître dans l'attachement pour le fils le seul amour sans ambivalence et peine à admettre (...) que pour la fille, le verdict est plus sombre, peut-être même sans appel* »<sup>256</sup>. Cela reviendrait à dire que l'amour de la mère pour sa fille est un mélange d'amour et de haine, ambivalent, mais avec une haine qui peut évoluer de façon plus importante. Partant de cette hypothèse, l'avenir du lien mère-fille semble en effet

<sup>255</sup> SOLER Colette, *Ce que Lacan disait des femmes : Étude de psychanalyse*. Ed. Du Champ lacanien In progress, 2003, P109

<sup>256</sup> SOLER Colette, Id., P 120

compromis. Marie-Magdeleine Lessana<sup>257</sup> va expliquer que « Le ravage n'est pas à considérer comme un malheur, ni comme un symptôme résultant d'une mauvaise mère, mais comme une catastrophe qui existe au cœur même du rapport entre une mère et sa fille<sup>258</sup> ».

Ce ravage ferait alors partie de la relation normale entre mère et fille ? Comment dans les premiers temps se fait la construction de ce lien ? Pour Freud, la mère, dès la période œdipienne, n'est que le représentant de l'objet interdit par la Loi. Loi du père selon Lacan. Dans le fait divers tragique qui impliqua les sœurs Papin, Christine, par un habile détour, respectera ce principe en éliminant Madame Lancelin plutôt que de viser directement sa propre mère.

Mais rappelons que l'Œdipe, dans les premiers temps, est surtout vu du côté du masculin. De l'Œdipe doit sortir un homme, mais concernant la femme, ce n'est pas concluant. Dans ses textes sur *La vie sexuelle*, Freud redécouvre l'Œdipe, en travaillant sur celui de la petite fille. Il en viendra à l'idée de pré-œdipe<sup>259</sup>. Il supposera qu'en réalité, la fille ne se détourne jamais complètement de son intérêt envers sa mère. Freud reléguera un Œdipe version fille, c'est-à-dire l'amour pour le père et la rivalité à la mère, en tant que formation secondaire. La phase précœdipienne serait donc la formation primaire, c'est-à-dire « la préhistoire de la relation œdipienne »<sup>260</sup>, où le premier objet d'amour est la mère et où se tisse l'ambiguïté du lien mère-fille.

Au départ la fille aurait comme seul objet d'amour la mère. Elle pense également que, comme le garçon, elle a un pénis, qui serait son clitoris. Arrive un moment où elle comprend qu'elle ne l'a pas : c'est là qu'apparaît l'envie du pénis. Il semblerait que c'est à ce moment que la fille commence à relâcher son amour envers la mère. En effet la fille rendrait responsable la mère

<sup>257</sup> LESSANA Marie Magdeleine, *Entre mère et fille un ravage*, Pauvert, Mars 2000

<sup>258</sup> LESSANA Marie Magdeleine, *ibid.*

<sup>259</sup> FREUD Sigmund, *Sur la sexualité au féminin*, In *La vie sexuelle*, Puf, 1969, 11<sup>ème</sup> éditions, p 144

<sup>260</sup> FREUD Sigmund, *Différence anatomique entre les sexes*, In *La vie sexuelle*, p 126

de cette absence de pénis, « (...) cette mère qui a lancé l'enfant dans la vie avec un équipement aussi insuffisant »<sup>261</sup>. Finalement la fille à défaut d'avoir ce pénis, désirera un enfant du père. C'est ce désir qui la détourne de son amour pour sa mère, qui devient la rivale. La jalousie semble s'installer. Cette jalousie tendrait à se transformer petit à petit en haine. La haine contre la mère s'exprimerait chez la fille par des *désirs oraux* et des *désirs sadiques* qui sont exprimés à travers le refoulement *comme une angoisse d'être tué par la mère*<sup>262</sup>. Cette angoisse entraîne le désir de tuer la mère, comme défense consciente. De plus, toujours d'après Freud, on voit que la fille a plusieurs raisons d'en vouloir fortement à sa mère : D'abord, cette mère aurait omis de donner à sa fille un organe génital correct. Cette dernière se retrouve avec un pénis non abouti. Ensuite, la fille aura l'intime conviction que sa mère ne l'a pas assez nourri. Puis, la mère aurait obligé sa fille à partager son amour avec d'autres. Du coup, il devient évident que la mère ne remplit pas toutes les attentes de la fille. A cela se rajoute le fait que la mère a excité la fille puis lui a défendu la masturbation.

Freud lui-même admet que cela ne suffit pas à expliquer l'hostilité finale. Ce qui peut diriger vers une haine est son envers, c'est-à-dire un amour si fort et si intense qu'il se retourne contre lui-même. L'objet d'amour devient objet de haine. Plus l'amour original est fort, plus la haine peut être destructrice. Il n'en fera pas une généralité, car il précise que tout amour ou haine n'est pas forcément accompagné d'ambivalence aussi grande. Nous ne pouvons parier sur la quantité d'amour, car nul ne sait vraiment quel amour est attendu par chacun. En tout état de cause, « l'hostilité vis-à-vis de la mère n'est pas une conséquence de la rivalité du complexe d'œdipe »<sup>263</sup>, mais trouve son origine dans la phase précœdipienne, puis renforcée par la situation œdipienne.

<sup>261</sup> FREUD Sigmund, *Ibid.*, p 129

<sup>262</sup> FREUD Sigmund, *Ibid.*, 150

<sup>263</sup> FREUD Sigmund, *Sur la sexualité féminine*, in *La vie sexuelle*, Puf, 1969, 11<sup>ème</sup> éditions, p 144

Au regard de tout cela, il nous semble que la fille, puis la femme qu'elle devient, vit toujours dans une sorte d'insatisfaction. Que son destin est d'être continuellement déçue et en attente de quelque chose qu'elle n'atteindra jamais, qui lui échappera toujours. Le ravage qui lie la fille et sa mère est peut-être de partager ce destin. Ce qui justifierait l'hostilité de la fille envers sa mère qui lui offre un héritage empoisonné. La fille, par deux fois sera privée de son objet d'amour, cet objet d'amour qui lui sera à chaque fois interdit. D'abord la mère à qui elle a donné tout son premier amour (on dit que le premier amour marque à vie), puis son père qui lui est interdit.

Pour Melanie Klein, ce qu'envie la fille n'est pas le père, mais la mère, car cette dernière possède le père et son pénis. Elle chercherait donc à le récupérer. La mère serait le premier objet d'envie et le père le second. Quand la fille arrive à dépasser la haine et l'envie vis-à-vis de la mère, elle peut enfin se retourner vers le père. Mais la fille garde continuellement un fond de haine envers sa mère.

Cette mère, source de haine de la part de la fille « (...) pour faire écho à la formule sur le père dont on pourrait se passer, de la mère on dirait plutôt que l'on...doive s'en passer »<sup>264</sup>. Voilà qui confirme notre hypothèse concernant la nécessité pour la fille d'accéder à la symbolisation du matricide. « De la mère suffisamment bonne, on peut se passer à condition de s'en servir. Elle est une base de sécurité primordiale, elle est la fabrique de la sécurité de base qui permet de supporter le mouvement du désir. Et ce qu'elle fonde est en grande partie recouvert par l'amnésie infantile. Voilà ce qui explique sans doute que les mères de Thésée, de Jason, de Persée ou de Bellérophon restent en retrait de l'action centrale du mono-mythe. Voilà pourquoi

<sup>264</sup> SOLER Colette, *Ce que Lacan disait des femmes : Etude de psychanalyse*, Ed. Du Champ lacanien In progress, 2003, p 120

aussi Jocaste reste sur la scène, indissolublement liée à l'angoisse d'Œdipe ». <sup>265</sup>Il y a une part active de la mère dans le succès de son propre meurtre symbolique. C'est elle qui doit activement accepter de se retirer et laisser faire. La mère va pouvoir se laisser tuer par le fils, car c'est un honneur d'être celle qui fera de son rejeton un homme marqué de virilité. Mais le garçon est un individu, un sujet autre et différent d'elle-même. Se faire tuer par sa fille va être problématique. Cette étape réveille ses propres angoisses de petite fille qui n'a pu tuer symboliquement la mère, et l'angoisse en tant que femme d'être éliminée par sa propre fille. Cela peut expliquer la nature agressive de la relation mère-fille à l'adolescence. Le matricide psychique consiste à tuer symboliquement la bonne mère. Justement, la mère est bonne car elle se laisse tuer. Un matricide féminin symbolisé réussi, est la représentation de l'amour maternel. Peut-être que la difficulté vient du fait que le désir matricide n'est pas si inconscient. L'impossibilité de tuer psychiquement la mère semble liée à la problématique du *même*, de l'identique, du semblable.

#### *b) L'homosexualité primaire*

« Toutes les difficultés engendrées par l'intensité du lien à la mère découlant de ce que l'on a coutume d'appeler l'homosexualité primaire, se réveillent et se révèlent à l'adolescence, et entraînent un risque accru de maintien ou de résurgence de la dépendance à la mère.

<sup>265</sup> ROBIN Didier, Misogynie et initiation, meurtre symbolique de la mère et adolescence, in *Le Coq-héron* 2008/3 -n° 194, p 164



Dépendance ambivalente, où la haine domine et peut alimenter une relation passionnelle souvent retrouvée dans les analyses de femmes adultes <sup>266</sup> ».

Au départ, c'est le parent qui prendra soin du nourrisson qui aura le plus souvent un rapport au corps. Il se trouve que traditionnellement, et le plus souvent, ce parent est la mère, ou une femme. Il est assez logique d'imaginer que le nourrisson fille, étant manipulé par une femme, développera ses premières sensations érotiques et sensuelles, à travers le toucher et le soin, avec cette dernière. Cette homosexualité primaire et naturelle est universelle. L'homosexualité primaire « tient compte d'un investissement érotique de la mère, de la mère séductrice et des premiers échanges amoureux entre mère et enfant, et scelle l'empreinte féminine maternelle originelles dans les deux sexes <sup>267</sup> ». Ce qui explique que l'homosexualité primaire concernera même le garçon vis-à-vis de sa mère, puisqu'il n'y a pas de rapport avec la recherche d'un amour avec une personne du même sexe. Elle est plutôt liée à l'attachement du petit à la personne qui prend soin de lui.

Nous retrouvons cette obligation douloureuse pour l'enfant de se séparer de l'Autre, dans le but de se distinguer en tant qu'individu. Il s'agit ici de se séparer du sexe de l'Autre, tout autant que du corps de l'Autre. C'est une première coupure dans laquelle il y'a l'ébauche d'un premier meurtre symbolique. Cette proximité des corps de la mère et de l'infans, semble créer chez le nourrisson fille une première identification au féminin. « (...) C'est pour la fille que la valeur heuristique de la notion d'homosexualité primaire est la plus adéquate pour rendre compte des éléments qui, dans la rencontre première entre la mère et son bébé, vont marquer le destin du

<sup>266</sup> SUANT Marie-Claude, L'effort pour ne pas grandir. Maintien de la dépendance à la mère chez l'adolescente. Dans *Topique* 2005/4 (no 93).

<sup>267</sup> SCHAEFFER Jacqueline, *La nuit des ombres de l'homosexualité féminine*, In *Revue française de psychanalyse* 2015/3 (Vol. 79), p 735-748

bébé fille »<sup>268</sup>. La mère, à travers ses propres fantasmes et ses rêveries, va imprégner le bébé fille à travers une projection d'elle-même. « (...) son identité à la mère l'inscrit dans une proximité amoureuse optimale dans le même temps que sa qualité de rivale potentielle la voue à une distanciation précoce<sup>269</sup>. ».

Concernant le petit garçon le mécanisme semble plus simple. Il remarque qu'il a un pénis alors que sa mère n'en a pas. Pour la petite fille, il n'y a pas de constat concernant le pénis, puisque comme sa mère, elle n'en n'a pas. L'identisation à la mère est directe. Elle ne remarquera le manque que dans un second temps. « L'éloignement par rapport à la mère n'a sans doute pas lieu d'un coup, car la petite fille prend d'abord sa castration pour un malheur individuel, ce n'est que progressivement qu'elle l'étend à d'autres êtres féminins, finalement aussi sa mère<sup>270</sup> ». C'est donc par un détour complexe que la fille vient à constater que tout comme la mère, elle n'a pas de pénis et prend la mesure que cet état lacunaire construit le destin féminin. C'est à ce moment qu'elle se tourne vers le père qui semble avoir un destin bien plus enviable.

### *c) L'homosexualité secondaire*

Chez la fille, l'homosexualité secondaire est une continuité de l'homosexualité primaire, par laquelle la fille découvre en plus de l'amour maternelle et le plaisir à travers les soins qu'elle procure, la mère sexuée, « son corps affectif et sensuel <sup>271</sup> ». La fille traverse donc après l'homosexualité primaire, cette homosexualité secondaire, au cours de la période œdipienne,

<sup>268</sup> GODFRING Jacqueline, *Comment la féminité vient aux femmes*, PUF, Paris 2001, p 83

<sup>269</sup> GODFRIND, *Ibid.*, p 84

<sup>270</sup> FREUD Sigmund, La féminité, In Nouvelles conférences à la psychanalyse

<sup>271</sup> GODFRIND Jacqueline, *Ibid.*, p 84

dont elle pourra sortir ou non, vers la puberté. Helene Deutsch affirmera que « L'expérience psychanalytique nous appris que la différenciation des sexes ne s'achève définitivement qu'à la puberté<sup>272</sup> ».

Avec la différenciation des sexes vient la question du choix sexuel. Freud affirmera que la femme a des tendances homosexuelles plus évidentes que l'homme. Ce sont les traces de l'homosexualité primaire qui permettent à la femme d'être déjà familière et réceptive au toucher d'une autre femme. Mais surtout, n'oublions pas que le premier objet d'amour, pour le garçon comme pour la fille est la mère, alors, si la fille reste bloquée à ce stade primaire, se rejoue plus tard cet amour auprès d'une autre femme. L'homosexualité féminine va de soi dès le départ. C'est l'hétérosexualité qui demande des étapes supplémentaires. Si la fille, à la puberté n'arrive pas à se détacher de l'homosexualité primaire, elle restera dans une sorte d'attachement infantile, à la mère et recherchera des partenaires femmes.

« Si le refoulement originaire n'a pu s'établir dans les meilleures conditions, si la mère a été trop séductrice, soit par les soins maternels, soit par son emprise sur le corps et le psychisme de la fille, ces conduites de séduction incestueuse peuvent compromettre le changement d'objet ainsi que les capacités de jouissance de la future femme<sup>273</sup> ».

Une mère trop fusionnelle, toute-puissante, ne permet donc pas à sa fille de changer d'objet d'amour. Cette fusion laisse à penser que le père n'est pas investi par la mère, et préfère mettre toute son énergie libidinale sur l'enfant. « L'inceste mère-fille a pu être considéré comme le fantasme homosexuel fondamental <sup>274</sup> ». A défaut de matricide psychique, et pour échapper à

<sup>272</sup> DEUTSCH Helene, *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*, PUF, 1994, p 31

<sup>273</sup> SHAEFFER Jacqueline, *Ibid.*

<sup>274</sup> SHAEFFER Jacqueline, *ibid.*

cet inceste, il restera la haine ou l'agressivité, qui est commune autour de l'adolescence et qui donnera sa spécificité de la relation mère-fille, surtout à l'adolescence.

Lorsque Freud affirme que la fille traverse l'Œdipe en cherchant à avoir le pénis ou un enfant, nous pouvons entendre que la sortie du conflit réside en l'identification à la mère. L'identification pousse à défusionner assez pour permettre de se tourner vers l'autre. Alors il apparaît que la fille n'a d'autre choix que de s'identifier à une mère, et non à une femme. Un matricide psychique abouti permettrait à la fille de tuer la mère et garder sur le premier plan l'identification à la femme.

Le destin féminin croisera, sur le plan psychique, deux phases de tentations meurtrières : la première a lieu lors de la phase œdipienne, et la seconde au cours de l'adolescence. Deux stades du miroir, où le miroir réel et le regard de l'Autre se retrouvent. Le petit être humain se découvre une première fois, comme l'image d'un étranger puis comme sujet dans le regard d'un autre. On sait à l'adolescence l'importance du miroir, de l'apparence, et là encore le regard du parent aura une lourde importance. A l'adolescence, l'agressivité refoulée lors de l'Œdipe ressurgit, et la mère devient mauvaise. Tuer la mauvaise mère, c'est réussir à garder la bonne mère et être en relation aimante avec elle. Mais rappelons que nous avons précisé que nous proposons que tuer la mauvaise mère n'est pas un matricide psychique abouti. Éliminer la mauvaise mère est un compromis supportable sur un plan symbolique et peut surgir dans la réflexion consciente sans créer de culpabilité. Lorsque le fantasme de tuer la mère surgit dans le conscient, c'est déjà une forme de ratage du meurtre symbolique, même s'il ne s'agit que d'une pensée, c'est déjà une mise en acte.

L'adolescence et l'arrivée des menstrues, sang partagé par les mères et leurs filles renforce l'identification, et parfois fait émerger l'angoisse maternelle d'être évincée par une rivale.

## 2) Les menstrues

« L'expérience analytique nous a montré que, pour l'inconscient de la fille, la première apparition de sang est (...) une punition de la masturbation clitoridienne <sup>275</sup> ».

Une de nos patientes avait environ sept ans lorsque qu'à la suite d'une masturbation intense, chez sa mère, elle se mit à saigner. Elle prit peur. Le lendemain, elle ne put cacher les tâches écarlates. Sa mère, inquiète, l'emmène assez rapidement consulter une gynécologue. L'examen fut vécu comme une punition de son plaisir masturbatoire. Certes, ces premiers saignements n'étaient pas liés aux règles, mais la petite fille fit rapidement le lien entre ses pratiques et cet écoulement sanguin. Dès cet instant la culpabilité a immanquablement suivi la masturbation.

Pour la psychanalyse, il est évident que le clitoris est l'ersatz de pénis dont la fille a été châtrée. « Les premières règles impliquent donc une blessure narcissique, au sens de perte définitive d'une partie du corps désiré et qui manquent cruellement <sup>276</sup> ». L'arrivée des menstrues exige d'abandonner l'espoir et le fantasme de se voir pousser un pénis.

Y'a-t-il chez la femme qui saigne chaque mois une impossibilité d'un double saignement via un meurtre sanguinaire ? Fille contre mère, un premier même, puis sang contre sang. Le cycle menstruel rappelle à la femme que chaque rapport peut donner lieu à une grossesse. Pour la jeune fille, et la femme, la sexualité n'est pas dépourvue de conséquences à long terme.

<sup>275</sup> DEUTSCH Hélène, *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*, Histoire de la psychanalyse, PUF, 1994, p 32

<sup>276</sup> DEUTSCH Hélène, *ibid.*

Dans totem et tabou, le meurtre du père primitif permet aux Hommes de rentrer dans la civilisation. Pourquoi le meurtre de la mère ne permet-il pas à la femme d'en faire autant ? Pourtant force est de constater que ce meurtre, même symbolique, est omniprésent. Nous pouvons le constater à travers le fait que la femme reste dans la plupart des cultures une éternelle mineure. Encore à notre époque, dans la majeure partie du monde, naître fille n'est pas une chance. L'inégalité entre les hommes et les femmes se retrouve également dans la nature de leur sang. Tandis que l'un est sanctifié, l'autre est impur. Le sang de l'homme est noble, que ce soit à travers les guerres qu'il mène ou dans la circoncision. Au demeurant, Jésus Christ peut faire boire à ses convives le vin qui symbolise son sang, ce qui sacralisera le vin de messe. « On dit que les hommes « versent » leur sang - souvent pour de nobles causes - tandis que les femmes le « perdent ». Les causes n'en sont pas aussi nobles, car c'est le signe qu'elles ne peuvent pas contenir ou contrôler ce sang »<sup>277</sup>. C'est également normalement une période d'infertilité.

Le sang de la femme est sale, dans toutes les religions, y compris dans le bouddhisme. Le Coran nous pouvons lire : « Éloignez-vous donc des femmes pendant les menstrues, et ne les approchez que quand elles sont pures <sup>278</sup> ». Dans la tradition juive également, il faudra à la femme passer par un bain purificateur avant de pouvoir revenir dans le lit conjugal.

Le sang des menstrues est craint. Il a été accusé de terribles catastrophes. Chez les babyloniens, un homme qui a un rapport avec une femme qui a ses menstrues est puni. Dans le lévitique une femme qui a ses règles ne doit être touchée sous peine de contaminer les autres, et c'est le cas

<sup>277</sup> SHAEFFER Jacqueline, *Le fil rouge du sang de la femme*, in *Sang de femmes*, ouvrage collectif, L'esprit du temps, 2005, p 39

<sup>278</sup> *Le Coran, Ibid.*, Sourate II, verset 222

dans les trois religions monothéistes. Mais ce sang au terrible pouvoir est également utilisé dans certaines médications et son usage se retrouve dans la sorcellerie.

Cesare Lombroso, professeur de criminologie et phrénologue du XIX<sup>ème</sup> siècle, aux thèses raciales et farfelues, affirme que « pendant l'époque menstruelle, la femme est inhabile aux travaux physiques et psychique : elle est plus facilement irritable et menteuse <sup>279</sup>». Bien sûr ce genre de théories ne sont pas à prendre au sérieux, et ne méritent pas qu'on s'y attarde, mais, tout comme les différents récits mythologiques révèlent une part de notre inconscient primaire, ce genre de théorisations expriment également les idées profondes qui construisent, valident et apportent une légitimité aux angoisses humaines. Incontestablement, la femme a la part belle dans ce qui est constitutif des angoisses de l'humanité. Par ailleurs, les femmes elles-mêmes parlent des syndromes prémenstruels et mettent sur leurs comptes leurs humeurs changeantes et leurs dépressions passagères.

Dans l'histoire de la femme, le sang ponctue les étapes importantes : les premières règles, la preuve de la pureté de la jeune femme, la perte de la virginité, la fertilité, mettre au monde son enfant, et la ménopause...tout dérèglement dans le cycle menstruel vient signifier un problème. Les aménorrhées, les règles douloureuses, abondantes ou les retards, trop de sang, pas assez ou son absence, marquent le rythme de la vie de femme.

Jusqu'à présent la mère transmet à sa fille une pulsion d'agressivité plus ou moins latente, envers elles-mêmes, qui repose sur le ratage du matricide psychique féminin. Quoi qu'elles fassent, les femmes se relayent entre elles la nature qui leur a été imposée et dictée. Elles ont

<sup>279</sup> LOMBROSO Cesare, *La femme criminelle et la prostituée*, Edition Félix Aclan, 1896, p 39

été affaiblies et fragilisées et le seul statut qui leur redonne un peu de leur splendeur, est celui d'être mère.

Les menstrues viennent symboliser chaque mois le meurtre et la perte, la coupure. Elles indiquent également que les rapports sexuels n'ont pas aboutis à une grossesse. Selon le désir et l'étape de vie, cet écoulement sanguin provoquera le soulagement et la joie ou la validation que tout va bien dans ce corps de femme, ou au contraire, comme un moment douloureux, physiquement ou psychologiquement.

Lorsque l'on fait couler le sang de l'enfant dans des pratiques rituelles telles que la circoncision et l'excision, il y a également un sens symbolique très différent. Bien que les deux opérations soient douloureuses, nous pensons tout de même que celle de l'excision est insupportable et l'acte plus violent. La circoncision, qui peut avoir un rôle dans l'hygiène du corps et éviter certaines infections, a la réputation de baisser un peu le plaisir de l'homme alors que l'excision a clairement pour but de supprimer le plaisir de la femme et n'a aucun intérêt sur le plan médical. Cette mutilation traumatisante a un rôle destructeur sur la libido de la femme. La circoncision est accompagnée de prières ou d'une cérémonie, où le garçon est valorisé et récompensé par des cadeaux ou de l'argent. Les parents sont gonflés d'un sentiment de fierté après ce rituel. Nous avons visionné une cérémonie d'excision dans une tribu<sup>280</sup> de Centre-Afrique, et en dehors de la cruauté du geste, ce qui est marquant est l'absence de sourire... aucun sujet présent dans ce film, hommes, femmes, enfants... aucun ne sourit. Ce rituel n'est pas empreint de joie comme peut l'être la circoncision, une fois l'œuvre accomplie.

<sup>280</sup> Lien vers une cérémonie d'excision en Centre-Afrique,  
[http://www.canalu.tv/video/cerimes/ceremonies\\_d\\_excision\\_chez\\_les\\_banda\\_linda.10661](http://www.canalu.tv/video/cerimes/ceremonies_d_excision_chez_les_banda_linda.10661)



Et une fois de plus, la femme participe elle-même à ces rituels, qu'elle transmet, au lieu d'en préserver la fille, sous des prétextes traditionnels, tels que faire un bon mariage. Toujours ce même destin d'être la propriété de l'homme, et de lui procurer du plaisir (l'ablation du clitoris a pour réputation de rétrécir l'orifice vaginal), alors qu'elle-même doit s'en préserver. Nous saisissons le rôle des femmes dans leur propre emprisonnement. A ce stade, les hommes n'ont plus besoin d'intervenir.

Les règles sont doublement symboliques : entrée dans le monde féminin et la capacité de devenir mère. Le matricide psychique raté se retourne contre le corps de la jeune fille et peut toucher au sang. Si nous abordons la question de la scarification, il s'agit d'un passage à l'acte qui concerne surtout les jeunes filles. Se scarifier pour ne pas se sacrifier complètement dans le corps et l'identification à la mère. Il y a l'intuition qu'il faut se séparer de cette mère, mais le défaut symbolique oblige le passage à l'acte.

Avec la boulimie et l'anorexie, la même question se pose. On vomit pour se vider de nourriture, sachant que la première relation à la mère passe par ce nourrissage. De plus le vomi et le sang sont chacun chargés d'un signifiant lié au répugnant, dans cet écoulement épais, de restes qui sortent du corps.

De son vagin coule du sang, de ses seins coule du lait, et dans son ventre peut grandir un enfant. Il y a quelque chose de magique chez la femme, mais cette magie peut apparaître comme inquiétante. On ne peut ignorer le pouvoir de la sorcière. D'ailleurs tout le pouvoir de la femme n'existe que pendant sa longue période sanglante, entre la puberté et la ménopause. La femme ménopausée ne représente plus aucun danger, au point que dans certaines cultures elle peut enfin accéder à la même liberté que celle de l'homme. Dans Blanche-Neige, la sorcière se déguise en vieille femme afin de lever tout soupçon et pouvoir s'approcher de la jeune

inconsciente pour commettre son méfait sans être dérangée. La vieille n'est plus associée à son sexe. Est-ce cette capacité à saigner qui donne à la femme tout son pouvoir magique ou maléfique, et qui, dans le même temps cause sa perte ?

### **3) Les Sorcières**

De tout temps est prêté à la femme un pouvoir que l'homme ne peut comprendre. Son pouvoir est en parti cause de sa perte et de son enfermement, car il a poussé l'homme ancestral à développer des stratégies afin de canaliser et contrôler ce qui lui échappe et lui fait peur.

La peur est ce qui semble être au centre de nos différentes défenses et constructions inconscientes. Le nourrisson, le petit enfant, qui n'a d'autre choix que de se laisser manipuler par sa mère, complètement dépendant de la façon dont elle va le porter et le nourrir. Cette mère aimante et rassurante, se transforme parfois en sorcière, en monstre, lorsqu'elle se met en colère. Quoi de plus effrayant que d'imaginer que la personne dont on est dépendant, possède le pouvoir de vie ou de mort ?

A quoi correspond l'image de la sorcière, si ce n'est la face détestable, haïssable et crainte de la femme ? Est-ce par l'angoisse, puis la haine des femmes qui ont construit les hommes et les règles sociétales ? Les structures psychiques ont également été modelées à travers l'ambiguïté du rapport de l'homme à la femme. Didier Robin, affirme que « La portée structurante de la haine, à condition qu'elle soit élaborée et subjectivée, c'est-à-dire à condition qu'elle prenne la forme d'un meurtre symbolique »<sup>281</sup> a pour but de se protéger. Le meurtre symbolique évite le

<sup>281</sup> ROBIN Didier, *Misogynie et initiation/ meurtre symbolique de la mère et adolescence*, Le Coq Héron 2008/n194, éditions ERES p 55-58

meurtre réel. Le problème que nous rencontrons est que nous constatons que le meurtre maternel peine à être symbolisé. Il est à la limite du réel, puisqu'il se déplace sur le corps et la construction psychique de la petite fille, femme en devenir. A propos du mythe d'Œdipe, il dira que *La* « mère d'angoisse », celle que J.-J. Goux appelle aussi la « mère sombre », est bien présente dans le mono-mythe mais de manière cryptée. C'est le monstre, toujours femelle comme nous l'avons vu, qui occupe cette place structurelle de la mère archaïque, fascinante, puissante et dévoratrice<sup>282</sup>.

La sorcière est fortement liée à l'image de la lune qui elle-même nous renvoi à la femme et à ces cycles menstruels, à la mère aux hormones et aux humeurs variables. Dans l'inconscient primaire à travers toutes les cultures, les sorcières, porteuses de magies noires sont reprouvées au point d'être bannies et interdites par les diverses religions. Elles inspirent terreur et répulsion. Sprenger, auteur du classique *Malleus maleficarum*, « la femme est plus vicieuse que l'homme, et a trois vices principaux : l'infidélité, l'ambition et la luxure. Le nom même de *faemina*, signifie *fide minus*, moins de foi <sup>283</sup> ». Les femmes seraient toutes un peu sorcières.

Jacques Dautun affirme que la sorcellerie est à l'origine de beaucoup de mal et des lois punitives. En parlant du parricide, il affirmera que « s'il n'y eut point de magicien ni de sorcier, Dieu n'eut pas fait des lois expresses pour condamner le plus grand de tous les crimes <sup>284</sup> ». En effet, pour lui, si les différents protagonistes de l'histoire n'étaient pas allés consulter des oracles, bien des drames auraient été évités. Nous pouvons effectivement aller dans ce sens, puisque les défenses et stratégies ne sont que les conséquences de la peur. « Solon, ce grand

<sup>282</sup> Ibid.

<sup>283</sup> SPRENGER Jakob, *Malleus maleficarum*, P. Schoeffer-Moguntiae, 1488

<sup>284</sup> DAUTUN Jacques, *L'incrédulité savante et la crédulité ignorante*. J-CERTE, 1674, p 34

législateur d'Athènes, eut raison de s'excuser de n'avoir fait point de loi contre les parricides <sup>285</sup>»

L'autre idée à souligner est que la sorcière est détentrice d'un savoir et même d'une science ; afin de préparer potion, talisman, ou autre philtre d'amour, il faut des connaissances. Lire, écrire et compter et avoir de l'expérience. La sorcière est le médecin des femmes ; puisqu'au moyen âge, par exemple, « (...) la femme n'eut admis un médecin mâle, ne se fut confiée à lui, ne lui eut dit ses secrets. Les sorcières observaient seules, et furent, pour la femme surtout, le seul et unique médecin<sup>286</sup> ». Elles utilisaient principalement des herbes dont elles avaient la science : « mais ces plantes sont la plupart d'un usage fort hasardeux. Il a fallu de l'audace pour en préciser les doses, l'audace peut être du génie.<sup>287</sup> »

Le savoir est de tout temps interdit aux femmes. Nous entendons bien que derrière le puissant contrôle intellectuel, il y a l'idée de contrer la sexualité de la femme ; celle-là même qui reste un mystère pour l'homme. Rappelons-nous d'Ève, punie pour avoir voulu goûter au fruit interdit. Mais également de la femme de Loth, dont on ne connaît pas même le prénom, transformée en colonne de sel parce qu'elle s'est retournée afin de voir ce qu'il advenait de sa ville. La connaissance et la curiosité sont motifs de punition concernant la femme. Dans le Coran, « *lis au nom de Dieu* » fait partie des concepts forts<sup>288</sup>. Mais cette invitation à la lecture du livre saint, est conjuguée au masculin singulier. La curiosité de l'homme et son ambition sont mises en valeur, la femme apprendra ce que l'homme lui transmettra.

<sup>285</sup> Ibid., p 33

<sup>286</sup> MICHELET Jules, *La sorcière*, GF-Flammarion, 1966, p 108

<sup>287</sup> MICHELET Jules, *Ibid.*

<sup>288</sup> Le Coran, *Ibid.*, premier verset de la sourate « *L'adhérence* ».

Le pouvoir et le savoir de la femme pour la sorcellerie sont négatifs et nocifs. Pour autant, même ce savoir magique ne lui est accessible qu'à cause de son caractère faible, fragile, et avide. « Quand Dieu veut défendre l'usage des maléfices, il s'adresse aux femmes comme au sexe le plus fragile, et plus susceptibles des impressions du démon, ce qui se voit par expériences, car il y a infiniment plus de femmes, que d'hommes dans cette mal-heureuse secte (celles de sorciers). Pline dit que les femmes sont plus savantes en maléfices que les hommes<sup>289</sup> ». L'intelligence prêtée à la femme est celle de la ruse et de la sorcellerie, celles-là mêmes qui sont punies et répréhensibles. Mettre les sorcières au bûcher sert d'avertissement pour les femmes qui voudront s'instruire, s'intéresser aux sciences et braver l'interdiction des hommes.

La sorcière est possédée par le mal, tandis que le mâle veut posséder, au sens sexuel et de propriété toutes les femmes, ces sorcières. Nous savons le rôle de la mythologie et des contes, et quelles actions ils ont sur l'inconscient primaire, en semant des graines de peur. La sorcière est l'entité femme par excellence, effrayante et diabolique. En brûlant les sorcières, le but recherché est d'éteindre chez les femmes, toute envie de savoir et de science, car c'est le début de l'émancipation

La sorcière, est également celle qui ensorcelle, qui séduit et qui fait tourner la tête des hommes. « La sorcière ensorcelle le bien-aimé, c'est ainsi dans les contes et aussi dans l'inconscient de la fillette. La notion de sorcière est dérivée du complexe d'Œdipe ; la sorcière, c'est la mère,

<sup>289</sup> D'AUTUN Jacques, L'incrédulité savante, et la crédulité ignorante, J-CERTE, Lyon, 1674, p 47

qui par magie, s’empare du père, bien qu’il appartienne à la fille. »<sup>290</sup>. Les femmes sont menaçantes, et l’instinct de tous, hommes et enfants, les poussent à redouter ces êtres à la fois magiques et maléfiques. Que la fille pense que le père lui appartient, mais que la sorcière-mère puisse l’en priver, voilà de quoi nourrir le matricide.

La sorcière est le lien entre la savoir et la sexualité, Paul-Laurent Assoun, en parlant de Freud et de la dame âgée qui prenait soin de lui lorsqu’il était petit, dévote et voleuse, affirme que *c’est grâce à cette dernière qu’il acquiert son savoir sur la sexualité.* « Une femme qui savait la lui a communiquée à l’origine ; et c’est depuis qu’il peut s’autoriser de son propre savoir. Si nous avons qualifié cette instance de « diabolique », c’est qu’elle remplit exactement la fonction assignée au Diable dans l’inconscient selon Freud lui-même : soit autoriser la transgression. Le savoir supposant la transgression de l’interdit, c’est donc d’une femme-sorcière que tient Freud le droit à transgresser <sup>291</sup>». Freud fait bien le lien entre le savoir et la sorcière. Dans L’analyse avec fin et analyse sans fin, il dira, quand la réponse à une problématique n’est pas évidente, qu’« Il faut se dire « il faut donc bien que la sorcière s’en mêle ». Entendez : la sorcière métapsychologie. <sup>292</sup>» Et là d’enchaîner sur la nécessité parfois de laisser place au fantasme et à la créativité !

Le pouvoir féminin est dans le savoir et la curiosité. Là où Adam était prêt à obéir, Eve, sous quelques prétextes, transgresse l’interdit et ouvre le champ des possibilités. Ève est la première sorcière, qui a permis la naissance du savoir. Le savoir est le phallus que la femme possède autant que l’homme, si elle en avait la possibilité. Mais ce dernier, possédant la capacité d’ériger son pénis en signe de puissance, garde depuis longtemps le monopole du phallus qui est associé

<sup>290</sup> GRODDECK George, *Le livre du ça*, 1992, p 114

<sup>291</sup> ASSOUN Paul-Laurent, *Freud et la femme*, Petite Bibliothèque Payot, 2003, p 87

<sup>292</sup> FREUD Sigmund, *Résultat, idées et problèmes*, PUF, juin 1992, p 240

audit pénis. Mais la femme n'a-t-elle pas la possibilité elle aussi, d'une manière différente mais équivalente, de s'ériger et de prendre sa part du phallus ?

#### **4) L'érection du féminin**

« L'autre sexe, qu'on soit homme ou femme, c'est toujours le sexe féminin. Car le phallique est pour tout un chacun le même. Forte fut ma surprise de constater (...) que le masculin persiste à être assimilé au phallique sans la moindre prise en compte qu'il puisse être son antagoniste<sup>293</sup> ».

L'érection du féminin, représente la capacité de la femme à se relever, à sortir de stéréotypes dans lesquelles elle a fini par se fondre et se confondre. La femme est conditionnée à constater que son ersatz pénis, le clitoris, n'atteindra jamais la puissance d'un organe masculin. Poser ainsi les deux genres humains en opposition, était déjà un mauvais départ pour l'équilibre de l'humanité, mais plus spécifiquement pour la femme. La science va sûrement venir au secours de la femme, car doucement, les contours du clitoris se dessinent. Il n'est pas un organe ridiculement petit, il n'en est que la partie apparente, et a la particularité d'être érectile. De plus, la femme possède, non un mais plusieurs organes érectiles : le clitoris et les seins.

Au départ, le petit garçon n'a pas plus le phallus que la petite fille, puisqu'il n'est ni un objet partiel, ni un objet imaginaire et ni même un organe. Pourquoi, lorsqu'à l'étape de l'angoisse de castration, la peur de la perte est-elle matérialisée dès le départ par Freud comme étant celle

<sup>293</sup> SCHAEFFER Jacqueline, *Le refus du féminin*, PUF, 2013, p 13

de perdre le pénis, le clitoris étant soit le vestige de ce qui a été perdu soit le bourgeon de ce qui est supposé pousser ?

Même si dans les théories psychanalytiques le phallus n'est pas sexué, qu'il est le signifiant du désir chez Lacan, nous pensons tout de même que nous avons tous une image inconsciente qui l'identifie à un attribut masculin. Ce qui d'emblée place l'homme comme étant celui qui a le phallus.

« (...) l'enfant, sous la compulsion des associations du complexe de castration, est persuadé que tous les êtres humains sont nantis de petites queues, donc de sexe masculin et que ce qu'on appelle femmes et filles sont des êtres châtrés, mutilés, dans le but d'avoir des enfants et en punition de l'onanisme. Cette idée n'est pas si sottise, mais est, par action, d'une portée incalculable\_ parce que c'est sur elle que reposent le sentiment de supériorité des hommes et le sentiment d'infériorité des femmes (...) »<sup>294</sup>

Le phallus appartiendrait à celui qui a le pénis. D'ailleurs les déesses qui représentent la puissance et la force, sont représentées avec un pénis, comme Aphrodite. Le mot phallus nous vient de la période gréco-latine et représente le pénis en érection, qui lui-même nous renvoie à l'idée de puissance.

Donc bien que le phallus n'ait pas de sexe, la grande majorité d'entre nous le représentera en pénis géant et turgescence. Nous venons de voir supra que les sorcières, image négative et pourtant puissante de la femme, nous renvoient à l'idée du pouvoir insupportable de la femme, au point de souhaiter les brûler. N'est-ce pas là une preuve de sa puissance au sens phallique ? Le phallus donne envie, mais est également craint. Nous pensons que celui qui a le pénis, dans le réel, craint celle qui a le phallus, tout symbolique qu'il est. L'un devine la force symbolique

<sup>294</sup> GRODDECK Georg, *Le livre du ça*, GALLIMARD, 1992, p 242



de ce phallus et l'autre l'ignore, ne le sait pas, puisque certains savoir lui sont interdits ou restreints. Celui qui pressent que l'Autre peut le surpasser va mettre en place des obstacles et empêcher l'autre de savoir, en le gardant dans l'ignorance.

Guy Rosolato, dans son article *La femme et le mythe grec*<sup>295</sup> qu'il consacre à Devereux, propose trois configurations de femmes couplées à l'idée de puissance :

La femme au pénis, « liée à l'angoisse de castration et sert à la compenser. Toutes les figures féminines en découlent ». En effet il y a l'idée que derrière le corps de la femme, sous ses vêtements, se cachent tout de même le pénis, même si l'on ne le voit pas, il est forcément là, caché derrière les poils pubiens. Ainsi celui qui craint la castration cherche à se rassurer.

Le corps phallique de la femme dans lequel « L'homme y trouve l'image de son phallus comme pénis magnifié dans la découverte d'un corps admirable qui attise son désir, aussi inaltérable que cette idéale beauté ». La femme à défaut d'avoir le phallus, *est* le phallus. Son corps entier est un pénis en érection qui met en valeur celui qui la possède.

La femme phallique, plutôt masculine, « plus importante est dans cette figure la rivalité, avouée ou latente, combative, opiniâtre ou onctueuse, mais sûre, avec l'homme ». Elle peut être la femme homosexuelle qui va venir rivaliser avec l'homme afin qu'il ne puisse pas conquérir toutes les femmes.

De ces trois catégories, l'élément qui revient reste lié à un critère masculin : pénis, érection, phallus. Sans chercher, justement, à rivaliser avec l'homme, nous avons l'intuition que les éléments liés à la castration et la puissance phallique, pourraient trouver d'autres objets que la femme possède et que l'homme ne possède pas. C'est pour suivre cette logique que nous proposons d'imaginer travailler sur un phallus féminin.

<sup>295</sup> ROSOLATO Guy, *La femme et le mythe grec*, in *Psychanalyse à l'université*, tome 9 vol-33, 1983, p 165-166

Nous souhaitons remettre en question l'affirmation de Sigmund Freud lorsqu'il avance l'idée que la petite fille « ...remarque le grand pénis bien visible d'un frère ou d'un camarade de jeu, le reconnaît tout de suite comme la réplique supérieure de son propre organe caché et dès lors elle est victime de l'envie de pénis<sup>296</sup> ». En effet par l'observation des enfants, entre un et six ans, nous pouvons citer un exemple complètement opposé à la proposition ci-dessus. En effet, lors d'un bain, la petite fille observant le pénis de son frère, se met à rire et tire sur l'appendice, tandis que le garçon tente de le protéger. A aucun moment nous n'avons eu l'impression que la petite fille ait été en situation d'envie face à ce pénis. Nous pouvons admettre dans un premier temps qu'elle voulait l'arracher pour le prendre, mais se rendant compte que de tirer dessus mettait le garçon en difficulté, elle eut surtout plaisir à découvrir le pouvoir qu'elle détenait sur son grand frère. Avoir le pénis donne une puissance fragile, puisqu'il y a toujours le risque de le perdre, comme l'a proposé Freud très tôt dans ses écrits, avec l'angoisse de castration. Tel Adam, premier fils de Dieu, qui craint de se voir détrôner par Ève, être le premier est en même temps un privilège et source d'angoisse.

En conséquence, contrairement à ce qu'avance Sigmund Freud, la petite fille peut voir en cet appendice la preuve de la fragilité du garçon qui ne peut cacher son objet, alors que le sien sont plutôt à l'abri. Ce pénis est un objet réellement fragile et attaquable. Tout d'abord, lors des affronts physiques, nous savons que l'homme est sensible dans ses parties, mais l'autre fragilité est toute sexuelle, puisque que par l'érection, il peut être mal à l'aise, qu'elle se manifeste sans sa volonté, ou de ne pas réussir à l'avoir.

<sup>296</sup> FREUD Sigmund, La vie sexuelle, Ibid., p 126

La femme est maintenue dans une position infantile qui ne lui permet pas de prendre conscience de son pouvoir. Comme si, la seule défense de l'homme est de garder la femme dans cette inconscience. Marcel Jouhandeau<sup>297</sup>, en parlant des jeunes filles mises au couvent dira que « La discipline était tout l'art de cette éducation : quand on y avait plié toutes les femmes de la Terre à s'oublier, à perdre mémoire de leur esprit tout le premier et de leur corps même, restait à leur faire oublier le monde. Il fallait diminuer de plus en plus le champ de la curiosité extérieure de ces filles d'Ève ». Nous ne pouvons que constater les efforts fournis pour que la fille ne puisse pas continuer son évolution naturelle. Si l'homme a le pénis, et si nous lui prêtons plus facilement la propriété du phallus, c'est parce qu'il est renforcé par le phallus confisqué à la femme.

Freud parle du *complexe de masculinité*<sup>298</sup> de la femme, qui, afin de ne pas souffrir de l'absence de pénis chez elle, fait comme si elle l'avait. Mais ce complexe, n'est-il pas entretenu par le simple fait de dévaluer le sexe féminin ? Freud lui-même lorsqu'il en parle, choisit des termes qui le réduit à un ersatz de pénis, alors que les mots sont très valorisants lorsqu'il décrit le membre viril du garçon. Une contemporaine de Freud, Karen Horney, n'eut pas l'aval du père de la psychanalyse lorsqu'elle avança qu'« en tant que fait réel, du point de vue de l'enfant à ce stade du développement, les petites filles, comparées aux garçons sont désavantagées en ce qui concerne certaines possibilités de gratifications. Car à moins d'être tout à fait au clair sur la réalité de ce désavantage, nous ne pourrions comprendre que l'envie de pénis soit un phénomène

<sup>297</sup> JOUHANDEAU Marcel, *La parricide imaginaire*, Gallimard 1967, pp 26-27

<sup>298</sup> FREUD Sigmund, *De la vie sexuelle*, Ibid., p127

presque inévitable dans la vie d'enfants du sexe féminin et qu'il ne peut que compliquer le développement féminin. » 299

Pourrait-on proposer une alternative féminine au phallus ? On sait que la fille et le garçon ne traversent pas l'œdipe de la même façon. L'envie de pénis est commune au garçon comme à la fille, mais alors que le garçon est rassuré sur le fait qu'il en possède bien un, la fille reste sur sa frustration qu'elle transforme en envie de posséder celui du père. Mais il lui faudra avoir des attributs féminins pour arriver à ses fins.

Le clitoris est un organe que la psychanalyse même met au deuxième plan, pour laisser tout l'espace au vagin, fourreau sexuel de l'homme. Une femme n'ayant qu'un plaisir clitoridien est considérée comme frigide. Ne serait-ce pas un point de vue typiquement masculin ? Freud en sera à l'origine. Bien sûr il faut remettre dans le contexte de l'époque, et Freud par son invention de la psychanalyse effectue une véritable révolution. Mais comme toute science, la psychanalyse doit pouvoir progresser et évoluer. Nous avons effectué une recherche sur Freud et le tabac, et nous avons constaté que le père de la psychanalyse aborde très peu la question de la dépendance au tabagisme, et découvert que le temps d'une séance était calqué sur le temps que dure de fumer un bon cigare. Nous allons nous permettre ce parallèle avec le clitoris, et le fait que très souvent Freud pouvait prescrire l'abstinence. C'est sur son modèle inconscient que repose la base de la psychanalyse. Tout être humain, tout génie soit-il, est mené en partie par son inconscient. Nous savons maintenant qu'une sexualité épanouie est essentielle chez toute personne, hommes et femmes. Nous tentons de mettre en lumière le fait que Freud a été à l'origine d'une formidable science de l'humain et de son inconscient, mais comme tout savoir

<sup>299</sup> HORNEY Karen, *La psychologie de la femme*, petite bibliothèque Payot, 2017, pp 47-48

balbutiant, il y a forcément des lacunes et des améliorations à apporter. La psychanalyse, comme la médecine, a sapé la réputation du clitoris.

Le vagin est le lieu du plaisir de la femme afin d'accompagner le plaisir de l'homme ; puisque le plaisir de celle-ci est également dépendant du plaisir qu'elle lui donne. Mais son plaisir clitoridien ne peut demeurer l'apanage et le propre de la femme frigide. Le vagin et le plaisir qu'il apporte, dans le meilleur des cas grâce au pénis, tient une place importante dans la sexualité adulte, puisqu'il permet la rencontre des sexes et des corps, en plus de rendre possible la reproduction. Les seins, organes de plaisir chez beaucoup de femmes, a lui aussi un rôle excitateur pour l'homme et un rôle nourricier pour la progéniture. Le pénis, a lui trois rôles en un seul membre : la miction, le plaisir sexuel et la reproduction. Le clitoris est le seul organe qui ne sert qu'au plaisir. La femme a donc le privilège d'avoir un petit organe dédié à son seul plaisir, et auquel elle peut avoir un accès direct. Ne serait-ce pas pour cette raison qu'il semble si dangereux à l'homme ? Dans certains courants scientifiques, tels que le courant ovuliste, le clitoris est un organe inutile. On encourage pendant longtemps l'excision, car le clitoris était rendu responsable de l'origine l'épilepsie et de l'hystérie.

La fille grandit souvent avec l'idée qu'elle devra être complétée plus tard par l'homme. La jeune fille, une fois qu'elle a renoncé à la mère, se détourne vers le père. Elle a déjà un manque à combler. De plus, en valorisant une sexualité vaginale, qui ne peut être comblé que par le pénis, voilà une dépréciation supplémentaire. Il lui manque toujours un bout de quelque chose, alors que le garçon a un plus. Tant que la jeune fille grandit de cette façon, elle sera toujours plus hystérique que l'homme, puisque qu'elle est incomplète. Elle passe du vide que lui laisse la déception du lien maternel à la déception de son sexe creux.

**a) Le pénis, pilier de l'Œdipe**

Le complexe d'Œdipe est constitutif chez tout un chacun de l'évolution et de l'identification sexuée. Qu'il soit raté ou réussi, il reste le passage universel vers le choix du partenaire sexuel et sa capacité à en jouir et, au sens plus large, à jouir tout simplement de la vie, avec son lot normal de frustrations.

Freud a construit la théorie psychanalytique autour de son auto-analyse et bien que ses hypothèses restent le pilier d'une extraordinaire technique, il n'en reste pas moins que la place donnée au pénis dans ce complexe mérite sans doute encore que l'on s'autorise à y apporter quelques nouvelles lumières, surtout que l'Œdipe féminin reste problématique dans l'évolution de la fille.

En effet le complexe d'Œdipe chez la fille n'est pas simple, et ce qui est caractéristique de la résolution de la problématique chez le garçon n'est à peine que le début de la tortueuse aventure pour la fille, de son développement et son évolution vers ce qui va lui permettre d'advenir femme. Elle remarque rapidement qu'elle n'a pas de pénis, tout comme sa mère. Elle confirmera cette découverte en observant les autres petites filles et les femmes. « Elle a vu cela, sait qu'elle ne l'a pas et veut l'avoir<sup>300</sup> ». Freud a avancé l'hypothèse que la fille s'imaginera qu'il pourra pousser plus tard, et que la responsable de cette malformation physique est la mère, « C'est presque toujours la mère qui est rendue responsable du manque de pénis, cette mère qui a lancé l'enfant dans la vie avec un équipement aussi insuffisant <sup>301</sup> ». L'absence de pénis chez la fille et la mère, renforcera chez le garçon la croyance qu'il peut lui aussi perdre son pénis et fera naître chez la fille à la fois l'espoir de le voir pousser en même temps que la crainte de le perdre comme la mère. La fille aura la possibilité, à défaut de posséder le pénis, de chercher à s'approprier celui de son père, puis, interdite de réaliser ce désir, elle cherchera un autre homme

<sup>300</sup> FREUD Sigmund, La vie sexuelle, différence anatomique entre les sexes, puf 1977, p 127

<sup>301</sup> *Ibid.*, p 129

dont elle souhaitera un enfant. C'est cet enfant qui viendra combler son désir premier : avoir un pénis.

« C'est d'un lieu au-delà du semblable maternel, qu'est venue à une femme la menace d'une castration qui ne la concerne pas vraiment ». Ce complément de Lacan rétablit un fait important : La fille craint quelque chose qui ne pourra jamais arriver. C'est un vrai fantasme, encore plus grand que celui du garçon. Elle s'imagine qu'elle pourra perdre quelque chose qu'elle n'a jamais eu, que sa mère n'a jamais possédé. Et pourtant, d'après Freud, la petite fille s'imagine que si la mère n'a pas de pénis, c'est qu'elle l'a perdu et la fille se voyant ne pas l'avoir non plus s'imagine tout de même qu'elle risque de le perdre (puisque le clitoris peut-être un ersatz de pénis qui n'a pas fini de grandir).

Tout cela s'appuie sur les fantasmes d'un homme. Ce fantasme n'est pas faux, puisque l'inconscient est universel. La femme sera très fière plus tard d'avoir un bébé, objet symbolique représentant le pénis qui lui manquait tant, encore plus si ce nourrisson est un garçon, détenteur lui d'un vrai pénis. La proposition de Freud n'est donc pas erronée. Seulement, parfois la femme n'est pas heureuse ni comblée d'avoir un enfant, et peut même se surprendre à ne pas aimer au premier regard ce nouveau petit être, qu'elle est supposée aimer, puisqu'elle aura entendu depuis son enfance qu'avoir un enfant est merveilleux et comble toutes les femmes. Ce qui en plus d'une grande déception fera naître en parallèle un sentiment de culpabilité.

A défaut de pénis, la fille, plus tard, se verra pousser quelque chose. Ce n'est pas juste un fantasme, c'est un fait ancré dans le réel, et c'est sans doute ce qui l'aide à tenir psychiquement, jusqu'à la puberté. C'est justement *lorsque ça pousse* que la crise de l'adolescence s'annonce. Et ce qui pousse n'est pas un pénis, mais des seins. Ce développement sera source d'inquiétudes ou d'attente fébrile. La fille veut avoir des seins, se sentira devenir femme, et aimera ses nouveaux atouts. Mais il se peut également qu'elle puisse ne pas en vouloir, ou très mal vivre

ses nouvelles formes. Les dérèglements psychiques tels que l'anorexie mentale, qui auront comme conséquences une aménorrhée et le retard du développement mammaire, sont une forme possible de ce rejet.

Pour adhérer à la théorie du complexe d'œdipe, il faut donc partir du postulat de la primauté du phallus dans la libido, et que la problématique tourne autour d'avoir ou ne pas avoir le pénis. Pourquoi ce dernier est-il admis pour être au centre de la formation de l'individu, alors que le sein est tout aussi visible que le pénis et est lui aussi un organe érectile. D'ailleurs, lorsqu'on demande à un homme ce qui lui plairait s'il était une femme, beaucoup répondent, avoir des seins et il suffit d'observer un petit garçon dévorer des yeux les seins de sa mère, pour comprendre que le petit garçon peut tout autant désirer en avoir.

#### *b) Le sein*

« (...) le sein, comme le pénis, ne peut être que symbolique <sup>302</sup>». Nous pouvons donc avancer que le sein peut tout autant que le pénis avoir une place importante dans la construction psychique de l'enfant. De plus, sein et pénis peuvent s'inscrire dans un processus d'identification sexué.

Ce qui peut expliquer le primat du pénis dans la théorie psychanalytique, est l'accès direct et visuel sur le pénis. En effet que ce soit chez l'adulte ou chez l'enfant, le pénis est facilement repérable. Le sein est certes également visible, mais chez la petite fille il est encore absent et

<sup>302</sup> GREEN André, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Les Editions de Minuit, version numérique 2016, p 363



n'apparaîtra que bien plus tard. Le garçon, puis l'homme construiront toute une histoire autour de ce pénis. La taille, la forme, la vigueur et tout autre caractéristique va faire que le mâle humain va pouvoir se comparer aux autres mâles, être fier de l'exhiber ou au contraire s'en faire un complexe. On connaît la fameuse pilule bleue qui permet aux hommes de garder une certaine vigueur, même tenue chimiquement. Quand l'érection faiblit, l'homme peut se sentir fragilisé dans son identité masculine et virile, au même titre que la femme lors de la ménopause. Il semblerait que le viagra donné aux femmes, mettrait le clitoris en érection.

La difficulté chez la petite fille est que l'accès visuel à son sexe n'est pas direct. Elle découvrira à force d'exploration son clitoris et l'entrée de son vagin, sans pour autant comprendre vraiment la présence d'une cavité plus profonde. Dans *La fabuleuse histoire du clitoris*, Jean-Claude Picard<sup>303</sup>, démontre à quel point la fille est ignorante de la physiologie de son anatomie intime. Alors que la plupart des garçons et des filles réussissent sans trop de difficultés à dessiner un pénis, « A l'inverse, pour le sexe féminin, pour la vulve, c'est l'ignorance, étrangement surtout de la part des filles : 28% des garçons dessinent la vulve à peu près correctement, pour seulement 16% des filles<sup>304</sup> ». Ne serait-ce que l'appellation de vulve pour le sexe féminin, est encore assez méconnue et a une connotation taboue, alors que le terme de pénis fait partie d'un vocabulaire couramment utilisé pour désigner le sexe masculin. Il est possible d'expliquer que les garçons soient plus connaisseurs de l'anatomie féminine, grâce à la curiosité sexuelle qui les pousse à chercher des images et des films à caractères pornographiques, et qu'il aura un regard direct sur le sexe féminin, alors même que cela est impossible à la fille. De plus il est naturel que le plus souvent, chacun des sexes cherche à découvrir celui du sexe opposé

<sup>303</sup> PIQUARD Jean-Claude, *La fabuleuse histoire du clitoris*. H&O au féminin, 2013, p 19

<sup>304</sup> Ibid.

C'est donc parce que l'on voit le pénis ou qu'il est possible de le deviner sous un vêtement, qu'il est donné pour étant au cœur du processus de l'œdipe. En effet, la fille, comme le garçon, découvrent, bien avant le pénis, le sein de la mère, que ce soit par le nourrissage ou par le portage. En grandissant, le regard va de soi vers la poitrine maternelle. Ces seins, pour la femme, sont autant source de constructions fantasmatiques que le pénis peut l'être pour l'homme. Tout va compter : la taille, la forme, la fermeté, et la forme du mamelon. Ce dernier est capable lui aussi d'érection et d'une éjaculation. Le téton est érectile au contact des tissus, du froid, et du toucher. Il peut donc aussi se montrer sensible et excitable. L'éjaculation aura lieu lors de la montée de lait où le liquide maternel peut jaillir spontanément de façon incontrôlée. Les femmes regardent les seins de leurs comparses et se jaugent. Ils sont autant signe de féminité que le pénis est signe de virilité.

Le sein est l'attribut de la femme mais également de la mère et là encore, ils servent de comparaison, lors de la période de l'allaitement. Les mères mettent en avant leur capacité à nourrir leur enfant par leur corps, et une certaine agressivité peut se manifester vis-à-vis de celles qui font le choix de ne pas allaiter par le sein, ou sur une courte période, ou encore celles qui n'ont pu allaiter et qui sont presque désignées comme ayant raté la relation précoce à l'enfant, ayant échoué dès le départ lors de ce premier échange. La psychanalyse, à commencer par Freud, s'est peu intéressée aux seins de la mère, et encore moins aux seins de la femme.

Soulignons d'emblée cette distinction, ce clivage entre la mère et la femme, comme l'on parle du sein alors que la femme en a deux. L'homme a besoin de cliver la femme, d'effacer en elle ce qui lui rappelle sa mère, pour pouvoir coucher avec elle. Quand l'homme caresse les seins de la femme, il doit se protéger de l'amalgame possible et inconscient de pouvoir réaliser un fantasme incestueux et d'être en train de caresser les seins de sa mère. De la même façon, l'homme effacera les traces de la femme en sa mère, car il est pour lui insupportable d'imaginer que son père a pour amante sa mère. Et pourtant tous les fils ont une mère qui a couché avec le

père. Le garçon dépasse l'Œdipe à condition de frustrer son souhait œdipien et pour cela, le clivage aura un rôle de protection contre le meurtre du père, et encore plus contre le matricide.

Lorsque le sujet de l'allaitement est abordé, on prendra souvent le soin de parler de cette relation magique entre l'enfant et sa mère, une relation pure, dénuée de sexualité. On osera parler du plaisir du petit enfant pervers polymorphe et cela reste supportable et acceptable. Pourtant on semble oublier que la femme peut prendre un énorme plaisir lors de cet échange, jusqu'à parfois parler d'orgasme. Il est alors insupportable de faire le lien entre la femme et la mère.

A une époque où l'on parle de narcissisme, à travers l'image du corps, l'engouement pour l'allaitement répond parfaitement à cette tendance. En effet, il y a un retour vers cette pratique, alors que pendant plusieurs décennies, les femmes qui en avaient les moyens, ont préféré payer les services d'une nourrice, afin de s'atteler à cette tâche qui passait pour de la servitude. La mère comble le narcissisme de la femme, puisque nourrir un enfant par son sein, par son corps, lui procure un sentiment de toute puissance. Le retour au maternage, concomitant aux batailles féministes, démontre parfaitement le besoin de renforcer la position de la mère, seul statut réellement valorisant, puisque le père ne peut y accéder. L'homme moderne, occidental, tente de s'approprier autant que faire se peut un peu de ce rôle maternel, et il est très intéressant, que malgré une demande croissante des femmes à ce que les hommes participent à ces différentes tâches, la femme-mère va renforcer le maternage, rendant la participation du père plus compliquée. La femme jouit d'être mère, à défaut de jouir d'être femme.

Mettre en avant le phallus lors du complexe d'œdipe n'est pas à remettre en question, car effectivement, cette marque de puissance et de pouvoir est bien au cœur de la problématique humaine. Mais que ce soit autour du pénis que la représentation symbolique se cristallise, mène vers une proposition incomplète. Que ce soit le sein ou le pénis, ils sont tous les deux impliqués

dans le questionnement de l'enfant autour de son propre corps et de sa sexualisation. Les enfants sont curieux de leur corps, de celui des camarades, de ceux des parents, que ce soit le père ou la mère. Ils savent très tôt reconnaître et jouer des parties intimes de leurs parents, en ricanant puérilement. Le garçon comme la fille s'esclafferont ou seront gênés en apercevant le pénis du père ou du frère. Mais il en sera de même avec les seins, qui attirent et attisent l'envie et la curiosité et qui sont en quelques sorte plus à portée de main que le pénis. Il n'est pas rare que l'enfant cherche à s'emparer de façon possessive des seins de sa mère.

Mettre le sein comme équivalent du pénis, n'a pas pour but de diminuer l'importance du sexe masculin dans l'évolution de l'être humain, ni de proposer une version féministe de l'Œdipe, mais au contraire d'enrichir une théorie primordiale pour l'identification sexuelle et le choix d'objet, sans oublier un pan important qui semble encore trop souvent négligé et qui peut expliquer la difficulté de la femme à atteindre une réelle évolution dans sa position symbolique. A chaque avancée, une nouvelle problématique se pose et qui menace l'émancipation fragile de la femme à travers le monde. On cherche trop à opposer les sexes l'un contre l'autre, alors que la complémentarité est évidente. Dans le tome deux de Françoise Héritier, *Masculin/Féminin* <sup>305</sup>, le sous-titre nous semble parfait : *Dissoudre la hiérarchie*. En effet, il s'agit bien de *dissoudre*, non les différences, car il s'agirait d'un leurre, mais bien de permettre aux deux sexes de se mélanger dans une solution neutre qui n'efface pas pour autant les caractéristiques bien distinctes de chacun des genres. Héritier conclue ce deuxième volume en appelant en particulier les politiques à braquer leur regard « sur l'essentiel, à savoir la primauté vraie de l'égalité entre les sexes avec la reconnaissance de leur asymétrie comme ligne de libération (...) <sup>306</sup> ».

<sup>305</sup> HERITIER Françoise, *Masculin/Féminin II, Dissoudre la hiérarchie*. Odile Jacob, 2008

<sup>306</sup> *Ibid.*, p 390

Pourquoi cette érotisation ? Pourquoi le corps de la femme se prête-t-il plus aux fantasmes que celui des hommes. C'est sans doute dans le complexe d'Œdipe que se trouvera la réponse la plus importante. Puisque la petite fille n'a pas de pénis, et qu'être un garçon est dans le destin humain plus enviable que le destin féminin, comment ne pas désirer avoir le pénis ? Alors la fille pallie l'absence de pénis en devenant elle-même pénis ou en cherchant à le posséder indirectement. Le sexe féminin, n'étant pas visible, il est difficile de mettre en avant son clitoris et encore moins son vagin. La femme usera de beaucoup d'énergie pour mettre en avant tout ce qui est érectile. Les seins capables d'érection par le téton et qui provoquent le désir d'être tété et la bouche par un rappel aux lèvres de la vulve. Quand une fille tire la langue de façon malicieuse pour titiller le regard de l'autre, il y a un rappel au pénis. La bouche de la femme semble être un appel à la fellation, qui est le rapport masculin le plus intéressant car il n'y a pas de possibilité de fécondation par cette voie-là. Voilà un tableau hyper érotisé du corps féminin. Ce n'est peut-être pas un hasard si depuis toujours c'est plus le corps de la femme qui est caché, beaucoup plus que celui de l'homme. Les voiles de plus en plus opaques sont en quelques sortes des préservatifs, au sens où ils préservent les hommes de leur propre désir.

Il est donc probable que le petit garçon traverse la phase œdipienne de façon plus réussie que la fille car pour son évolution future en tant qu'homme, en plus d'accepter la loi du père, et d'abandonner l'idée de tuer le père, il réalise et réussit le plus souvent un matricide psychique, indispensable. Sans ce matricide psychique, donc meurtre symbolique de la mère, il ne peut avoir de rapport sexuel avec les autres femmes, sans faire de lien avec sa propre mère. « La mère apparaît volontiers à la pensée consciente des adultes comme une personnalité d'une pureté morale inattaquable »<sup>307</sup>, et Freud précisera que rien n'est plus intolérable que d'avoir un doute sur ladite pureté, surtout lorsqu'après réflexion, il y a prise de conscience que la

<sup>307</sup> FREUD Sigmund, La psychologie de la vie amoureuse, in La vie sexuelle, p 52

différence entre *femme et putain* ne repose que sur une fragile limite, car les deux couchent avec l'homme. Cette prise de conscience peut réactiver un désir archaïque pour la mère et dans le même temps, c'est cette réactivation qui fait naître le désir pour la femme « (...) ce qui, dans le conscient, se présente clivé en deux termes opposés, bien souvent ne fait qu'un dans l'inconscient. <sup>308</sup>»

Lorsque l'appétence sexuelle pousse les garçons à rechercher à voir le corps nu de la femme et plus précisément la vulve et les seins, le matricide psychique est déjà effectué, ce qui rend possible cette curiosité. Dans le cas contraire, il serait difficile d'épancher la curiosité sexuelle dans un rapport pervers qui renvoie à l'idée que le garçon contemple le corps sexué de sa mère, ou alors le choix de l'homosexualité viendrait le préserver de cette confusion insupportable.

C'est donc un double mouvement psychique qui doit pouvoir s'effectuer. Pour pouvoir éprouver du désir pour l'objet, il va falloir à la fois réactiver le désir œdipien et dans le même temps consolider le matricide psychique. Il est nécessaire à la fois se familiariser avec l'inceste et le refouler.

Cet indispensable matricide est parfois réactivé lors des rapports sexuels compliqués, lorsque les couples tentent de procréer. Le rapport sexuel est alors directement lié avec la possibilité que la femme puisse tomber enceinte. L'homme peut avoir des difficultés à ce moment à garder une érection ou à éjaculer, car inconsciemment, il s'interdit de faire l'amour à une mère. Lorsque dans le couple, la femme est enceinte, surtout lorsque le ventre s'arrondit, la difficulté de l'homme à pénétrer sa femme peut créer un conflit psychique. Cela pourrait expliquer la recherche de pratiques plus sécurisantes, telle que la fellation. La bouche devient alors un lieu

<sup>308</sup> FREUD Sigmund, *Ibid.*

érotique, avec un rappel aux muqueuses du vagin et aux lèvres de la vulve, sans risque de grossesse.

Quant à la fille, elle doit traverser cette phase, pensant que son sexe à elle n'est pas entier et intègre l'idée que ce qui la valoriserait serait d'avoir un pénis. Mais, qu'en est-il du meurtre de la mère ? Il semble que la petite fille n'a aucune utilité à tuer symboliquement la mère si prématurément, car elle se croit bien plus puissante que cette dernière. Peut-être car elle n'a pas encore réalisé que son clitoris ne deviendra jamais pénis. Elle garde encore un sentiment de supériorité sur sa mère, car elle n'a pas encore perdu l'organe de puissance, qui va bientôt pousser. Elle peut donc, avant la préadolescence, se tourner ou se retourner de nouveau vers sa mère. La rivalité mère-fille se réactualise et les ennuis commencent. Autant lors de la phase œdipienne le meurtre symbolique pourrait se faire sans trop de souffrance, autant à l'adolescence, le bouleversement hormonal accroît l'agressivité, et le meurtre symbolique devient plus complexe, voire impossible. Il n'est donc pas rare d'assister à de fortes rébellions essentiellement envers la mère. Cette période au cours de laquelle les règles donnent un nouveau statut à la jeune fille en lui donnant la possibilité de tomber enceinte, et par conséquent d'être l'égale de sa mère, lui confère un nouveau pouvoir. La poussée des seins viendra accentuer cette position de d'égalité. La mère inconsciemment va également lutter contre le matricide psychique, car pour elle aussi, le physique en évolution de sa fille peut être perçu comme agressif et dangereux, puisque susceptible de lui prendre sa place. Dans les contes de fées, la reine redoute toujours la princesse lors de la puberté, et cherche à l'éliminer, car elle redoute de perdre la trône (et le père). La reine vieillit ou meurt, tandis-ce que la princesse grandit et devient belle. Sans oublier la crainte que la fille puisse tomber prématurément enceinte.

Il est donc cohérent que la puberté rende le matricide psychique impossible. Les seins pointent tels des armes, prêts à se défendre ou attaquer l'Autre, ou au mieux à garder de la distance,

telles les défenses d'un cerf. Le meurtre symbolique échoue la plupart du temps. Cet échec signe la particularité féminine. Une sorte de frustration permanente et une plainte perpétuelle. La femme, à travers le monde, reste sujette à une position inférieure, éternelle mineure, où son rôle de mère peut être encouragé et mis en valeur, tandis que la femme est rarement invitée à évoluer. Il ne faut pas se leurrer : mettre la mère sur un piédestal, c'est une façon de tuer la femme. L'homme reste ce petit garçon qui a réussi à tuer prématurément sa mère. Mais adulte, afin de continuer de courir les femmes, il aura inconsciemment besoin de murer sa propre femme dans le rôle de mère. La femme, ayant raté le matricide psychique, continuera à se vivre, elle et sa progéniture, comme étant un pénis, érotisant son corps, ou laissant à l'autre, homme ou enfant, jouir de son corps. L'homme et l'enfant ont de commun cette fascination ou cet attrait pour les seins de la femme, les seins de la mère, chacun tirant un bénéfice particulier de cette partie du corps. L'un recherchant un plaisir sexuel et l'autre un plaisir charnel et nourricier. Les deux tournent autour du plaisir oral.

L'inégalité des droits entre les deux sexes date de la préhistoire, vieille comme le monde, et cristallisée par le temps et les répétitions, tant de fois, qu'elle semble être naturelle. On crie à la perte de repères des hommes occidentaux face aux quelques évolutions des droits des femmes et de quelques changements au sein du cadre familial. Si la libération de la femme perturbe le fonctionnement du monde, y compris le monde psychique, c'est bien qu'il y a un problème. Si une évolution déstabilise, c'est bien que les différentes sociétés reposent depuis bien trop longtemps sur un équilibre fragile et instable.

Si le phallus, représenté dans une cartographie corporelle par le pénis est enviable par la fille, cela démontre surtout qu'avoir un pénis est plus valorisant. Car le phallus, ne l'oublions pas,



n'est pas le pénis, il est la représentation du pouvoir et de puissance. Si être une fille, et plus tard une femme, était mélioratif, point il ne serait besoin de désirer avoir un pénis, puisque la fille au même titre que le garçon peut avoir le phallus.

En attendant, les filles espèrent inconsciemment la réparation. Et les femmes, en mettant au monde leur enfant, réalisent que l'objet-bébé, supposé corriger l'outrage, une fois sortie du ventre ne fait déjà plus partie d'elles. Hélène Parat propose que l'allaitement est une façon de garder un peu le bébé dans son corps, en son sein. « La femme perd à la naissance « ce pénis en elle » que représentait l'enfant, et il est licite de considérer que l'allaitement permet une atténuation de cette blessure (...)»<sup>309</sup>. Plus loin, elle s'étonne, que certaines femmes arrêtent l'allaitement à un moment où la lactation est mise en place et devient plus simple. Parat pose l'hypothèse que c'est parce que « l'allaitement n'était plus assez métaphorique »<sup>310</sup>, et que le lien « Sein- pénis- bébé » amenait vers un degré de conscience le lien avec la fellation.

Le plaisir oral est l'un de ceux qui reste le plus longtemps, voire tout au long de la vie. La plupart d'entre nous aimons manger et boire. Mais l'oralité commence par la succion, à travers l'action de boire le lait, que ce soit un sein ou un biberon. La tétine étant l'imitation du téton maternel, il n'y aura pas de différence pour nous entre les deux. Normalement, téter est réservé au nourrisson, et c'est plutôt valorisant et gratifiant pour la mère. L'allaitement semble dénué d'érotisme. Il est encore tabou de parler du plaisir physique que la mère peut prendre, lorsque le bébé attrape le téton, et soulage le sein gorgé de lait. Et que dire des pratiques sexuelles entre adultes consentant, dans lesquelles l'homme se place en position de nourrisson, et tété le sein de sa partenaire ?

<sup>309</sup> PARAT Hélène, *Sein de femme, sein de mère*, PUF, 2006, p 127

<sup>310</sup> PARAT Hélène, *Ibid.* p 128

### c) *La charité chrétienne*

Dans cette thématique, notre attention a été retenue par la charité chrétienne. Son principe est qu'une fille allaitante offre son sein à son père, afin de le nourrir. L'histoire la plus connue est celle de Pero qui donne son sein plein de lait à son père, Cimon, un vieillard affaibli et emprisonné, interdit de nourriture. La scène incestueuse est détournée, sanctifiée sous couvert d'amour filial, donc dénué d'impureté. Une image qui pourrait être repoussante devient l'emblème de la charité et du dévouement. Le prétexte de nourrissage, permet au père de prendre le sein de sa fille dans sa bouche, représentation taboue, d'un désir inconscient. Faire de ce sein un sein de mère, puisque plein de lait, rend la projection supportable. Et tout comme la difficulté du matricide psychique chez la fille, la vision de la mère suçant les seins et buvant le lait de sa propre fille va représenter l'interdit absolu. A travers l'image de la charité chrétienne, c'est également la naïveté de la fille qui offre son sein qui est à retenir. L'homme affamé - et on peut se demander de quoi - ne peut refuser cette offre, qui répond à un double fantasme incestueux : avoir un rapport avec sa fille et téter le sein de la mère. On pourrait familièrement oser dire que la jeune fille est *con*, terme familier pour désigner la bêtise, alors que son sens premier est de dénommer le sexe de la femme. N'est-ce pas lourdement signifiant que ce soit le sexe de la femme qui ait été choisi pour nommer la bêtise ? C'est en effet le destin des femmes depuis toujours, d'être gardées dans l'ignorance des *choses* : « Je pense (...) que l'infériorité intellectuelle de tant de femmes (...) doit être attribuée à l'inhibition de la pensée, inhibition requise pour la répression sexuelle <sup>311</sup> ». Permettre à la fille de valoriser son corps

<sup>311</sup> FREUD Sigmund, La morale sexuelle civilisée, in La vie sexuelle, Puf 1977, p 42

sexué, ouvre le champ des possibles à d'autres formes de curiosités, qu'elles soient sexuelles ou intellectuelles.

Nous avons vu que le sein peut rivaliser avec le pénis, et vice versa, dans les pratiques sexuelles invitant à la succion. Faisant un rappel à la fois au stade oral, phallique et anal, le sein et le pénis compilent le mouvement de succion autour d'un objet génital, secrétant un produit un liquide sacré (sucré ?).

En introduisant dans le stade œdipien le sein comme équivalent du pénis, la fille et le garçon partiraient d'un point de départ équitable. Le pénis cesserait d'être valorisé inconsciemment au dépend de la vulve ou du sein. Nous privilégions les seins par rapport au clitoris, à cause de la pulsion scopique. Sein et pénis appellent à la pulsion orale et au reflexe de succion. Nous proposons que le sein et le pénis soient des équivalents symboliques sur lequel l'entité phallique peut se superposer.

### *Conclusion de la troisième partie : Être homme, être femme*

Afin de vérifier nos hypothèses, concernant le fait que la femme est désavantagée dans sa propre représentation, nous avons pris la liberté de créer un sondage. Le but est d'étayer la suite de ce travail qui tente de démontrer que chez la fille, puis la femme, il y a une faille, une étape manquante qui la place comme étant dépendante et inférieure. Il ne s'agit pas de placer les femmes en position de victimes et de dénoncer les hommes, mais simplement de tester la réalité, dans un périmètre restreint, dans un premier temps. Nous allons voir dans la suite de cette recherche, que l'homme lui-même est pris dans un mouvement psychique dont il n'a pas le contrôle.

Nous avons un échantillon de 30 personnes, âgées de 18 à 47 ans. Voici la question posée aux hommes et femmes de notre entourage : Si vous aviez la possibilité de devenir homme ou femme pour une journée, que souhaiteriez-vous expérimenter ?

Concernant les hommes : plus de la moitié, spontanément, dirigent leurs réponses vers le plaisir féminin. Ils aimeraient avoir des seins et les caresser, connaître l'orgasme féminin, et connaître le plaisir d'une pénétration. Certains sont allés plus loin en exprimant le désir d'être des femmes très désirables. Ce qui est frappant, c'est que les réponses s'orientent rapidement vers des jeux sexuels. Quelques rares réponses vont vers une curiosité concernant la grossesse et l'allaitement. La plupart finit par avouer qu'en dehors de ces fantasmes, il n'y a pas d'avantage à être une femme.

Concernant les femmes, les réponses arrivent en deux étapes. Les premières réponses sont d'abord lancées sur un ton humoristique. Elles concernent le fait de jouer avec le pénis ou de pouvoir uriner debout, librement. Puis la notion de perte de contraintes prend le relais. Elles parlent de marcher *torse* nue, ne plus avoir de douleurs physiques liées aux cycles menstruels et par extension, celles de l'accouchement. Elles rêvent de se libérer des tâches ménagères. Puis la notion de liberté supplante le tout. La quinzaine de femmes interrogées parle de pouvoir rentrer seule le soir, d'être ivre et marcher dans la rue, sans peur. Certaines femmes de notre échantillon vivent en dehors de l'Europe, et aimeraient simplement aller boire un cocktail à la terrasse d'un café.

Le contraste des réponses entre hommes et femmes est assez significatif. La femme est majoritairement vue comme un objet sexuel, au mieux comme une mère. Les femmes interrogées, pourtant modernes et indépendantes, se sentent privées de liberté et en insécurité.

La femme est engluée dans une position inférieure, bien que doucement, lutte après lutte elle tente d'en sortir. Certains hommes ont également pris conscience de cette problématique, et se tiennent auprès de leurs congénères. Les avancées sont encore fragiles, et la difficulté des femmes à passer à l'acte, qui la protège du meurtre de la mère, semble se retourner contre elles.

#### **IV- Le passage à l'acte féminin**

##### **1) Le passage à l'acte comme échec du matricide symbolique.**

La femme passe moins à l'acte que l'homme, du moins concernant le meurtre. En soit, cela tend à démontrer un contrôle sur la pulsion agressive, ce qui est positif. Il se pourrait que la fille, eu égard à son sexe qui lui est en partie invisible, doive développer sa capacité à se projeter dans l'imaginaire et acquiert ainsi une meilleure propension à se représenter l'objet invisible. Le garçon est à l'image de son pénis, visible et mobile. Si les hommes passent plus souvent à l'acte, y compris dans le crime, peut-être y a-t-il un lien à faire avec une moindre capacité à symboliser l'absent.

« Les crimes et autres passages à l'acte plus ou moins agressifs ne sont que des ratages du symbole, ils signent un échec du matricide imaginaire qui seul ouvre la voie à la pensée<sup>312</sup> ».

Le passage à l'acte serait alors la seule solution, quand le symbole vient à manquer. Le symbole permettrait une vie fantasmatique et permettrait de dégager la pensée des choses faisant partie du réel ou de l'imaginaire grâce au symbolique. Le symbole est du côté de la mère, à l'image de son vagin creux, qui existe par son vide. Le symbole est la chose sans l'objet.

Mais si nous retenons l'idée qu'il y a eu ratage au niveau du symbolique, c'est plutôt chez l'homme que cela a des conséquences. Lacan nous dira que le rejet de la castration marque le délire de la pensée<sup>313</sup>, et l'homme est celui qui a le plus peur de cette castration, car il a réellement à perdre. La femme a déjà perdu, ce qui explique un état mélancolique. Le tabou matricide peut expliquer cette trop grande propension au fantasme et à la symbolisation. Que les mères soient moins tuées par leur fille dans la réalité, donnerait à penser que la femme est bien équilibrée sur le plan psychique. Cela serait juste si ce passage à l'acte n'était pas retenu dans une agressivité cristallisée et déplacée ailleurs ou retournée contre soi. Comme nous l'avons démontré avec le cas des sœurs Papin, ou Hamlet, il y a dans la symbolisation ratée une forme de passage à l'acte. Les filles font *comme si* elles ne tuaient pas leurs mères.

<sup>312</sup> KRISTEVA Julia, *Le modèle freudien de la sexualité infantile, aujourd'hui, Melanie Klein, ou le matricide comme douleur et comme créativité*, Conférence pour la SPP, 2001

<http://www.spp.asso.fr/Main/ConferencesEnLigne/Items/2.htm>

<sup>313</sup> LACAN Jacques, *Le séminaire livre XIV, la logique du fantasme*, 1967

Les cas de passages à l'acte à travers le matricide, proposés dans ce travail, ont commis le meurtre lors d'un délire, suivi d'une décompensation. Il n'y a plus de frontière entre fantasme et réalité, ou plus précisément, le fantasme, le délire, devient leur réalité. Quel est le rôle de ce délire ? Il viendrait apparemment tenir un rôle très important de protection : il permettrait de « Maintenir l'acte à distance<sup>314</sup> ». Le passage à l'acte dans le matricide intervient donc lorsque le délire n'est pas une défense assez forte contre une pulsion agressive et une pulsion de mort très puissantes.

Le délire est une construction d'une néo-réalité face au retour d'une réalité insupportable. Il met une distance entre le sujet et la réalité. Il aurait le même rôle que les fantasmes. Prenons l'exemple du complexe d'Œdipe, dont Paul Laurent Assoun, développe l'idée en contraste avec le parricide réel selon laquelle on ne peut expliquer le parricide par le complexe d'Œdipe. Au contraire le rôle du complexe d'Œdipe, serait de protéger le névrosé du passage à l'acte : « (...) Le névrosé est, en principe, le plus efficacement protégé de l'acte parricide...par le fantasme parricide. (...) Le complexe y est actif (...) ce qui permet d'épargner le père réel. (...) Là où le « coup part », pour de bon, c'est bien plus une défaillance qu'un accomplissement du fantasme qu'il y aurait à postuler<sup>315</sup> ».

La fille devrait alors être protégée de l'acte de matricide en fantasmant le matricide. Mais elle n'arrive pas à le fantasmer, et lutte afin de dériver son désir de meurtre maternel ailleurs. Cette difficulté signe le ratage de la symbolisation. Si la vie imaginaire et symbolique ne sont pas différenciées de la réalité, l'agir et le penser semblent eux aussi se confondre. L'acte aurait dépassé la pensée. L'acte serait plus économique au niveau psychique que le fantasme. Rappelons que les processus psychiques usent d'une certaine énergie pulsionnelle qui se répartit

<sup>314</sup> DUPRE Francis, La « solution » Du passage à l'acte, Le double crime des sœurs Papin, Ed. Erès, 1984, P 234

<sup>315</sup> ASSOUN Paul-Laurent, *Le crime*, in *Recherches en psychanalyse*, L'esprit du temps, 2004, p 34

différemment selon les besoins. L'énergie psychique dépensée en grande quantité servirait à retenir, à refouler certaines pulsions et autres angoisses. Les fantasmes sont un accomplissement du désir, mais sous une forme plus ou moins déguisée<sup>316</sup>. Cela demande une élaboration psychique plus complexe. « (...) des sujets remplaçant la pensée par l'action, implique en fait des imagos latents, des représentations conscientes ou surtout inconscientes, qui ne peuvent être contenues et appellent une décharge immédiate »<sup>317</sup>.

Entre conscient et inconscient, il y a une notion de dynamique, qui tente de véhiculer l'énergie pulsionnelle de façon équilibrée entre ces deux « groupements psychiques<sup>318</sup> ». Il semblerait que le ça ait puisé toute l'énergie du Moi. La dynamique est alors perturbée, déséquilibrée. La décharge de cette énergie pulsionnelle réalise les désirs du ça dans la réalité, le surmoi n'ayant pas l'énergie nécessaire pour accomplir son travail au niveau de la réalité.

Freud parlera des criminels par conscience de culpabilité. Cette culpabilité serait préexistante chez le criminel (sachant que le crime vient du terme latin, *crimen*, qui signifie accusation). Elle aurait pour origine le complexe d'Œdipe et existerait *avant le délit*<sup>319</sup>. L'acte aurait alors pour but de libérer une tension. C'est l'interdiction qui aurait poussé à l'*accomplissement* de l'acte. Cet *accomplissement* serait lié à un *soulagement psychique*. Freud précisera qu'en plus, l'acte est accompli afin d'obtenir une punition et que celle-ci serait, elle aussi source de soulagement. A l'issue du jugement, on ne sait pas quelle fut la réaction de Pauline. Christine Papin, même

<sup>316</sup> LAPLANCHE Jean et PONTALIS Jean-Bertrand, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Puf, 1967. Définition de l'accomplissement du désir, p 4

<sup>317</sup> BALIER Claude, La psychanalyse confrontée à la violence criminelle, Conférence Vulpian, mai 2002

<sup>318</sup> Vocabulaire de la psychanalyse, Ibid., définition du terme dynamique, p 124

<sup>319</sup> FREUD Sigmund, Quelques types de caractère, In *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Coll. Folio Essais, Gallimard, 1985, pp 169-170



si elle a pu dire qu'elle regrettait son acte, à tout de même précisé que *si c'était à refaire je le referais*<sup>320</sup>. Madame Lefebvre a bien appuyé sur le sentiment de devoir accompli. Nous avons l'intuition que le passage à l'acte matricide chez la fille n'entraîne pas de culpabilité. La fille culpabilise du fantasme matricide, qui est une protection contre le passage à l'acte. Mais une fois le meurtre accompli, elle est débarrassée de la culpabilité. Ce qui explique également l'état d'abattement qui suit.

Alors que le féminin passe pour être du côté de la passivité, la fille et la femme semblent être sans cesse dans le passage à l'acte, contre leurs corps à elles, puisque tuer la mère reste un fantasme insupportable. Le ratage de la symbolisation émerge vers l'adolescence et poursuit la jeune fille jusque dans sa vie de femme. Quels sont, à l'adolescence les manifestations de ce ratage ? « Le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface mais il est lui-même la projection d'une surface<sup>321</sup> », alors c'est principalement par ce corps que le Moi va exprimer le ratage.

#### *a) Les scarifications*

Le corps étant la surface sur lequel le Moi se projette, il sert également à écouler le trop plein de tensions psychiques accumulées. A la façon de la médecine d'Hippocrate, l'adolescent peut sentir le besoin pulsionnel de se trancher la peau afin d'en voir s'écouler le sang, à la recherche d'un équilibre d'humeurs et un apaisement psychique. La scarification, acte de se trancher la peau, est un passage à l'acte majoritairement féminin. Nous ne pouvons passer à côté du concept

<sup>320</sup> DUPRE Francis, La « solution » Du passage à l'acte, Le double crime des sœurs Papin, Ères, 1984, P 234

<sup>321</sup> FREUD Sigmund, Le moi et le ça, In Essais de psychanalyse, Payot, 1981

de *Moi-Peau* de Didier Anzieu, qui spécifie la limite entre le Moi intérieur et le réel. Le Moi-Peau est à la base de la construction psychique et des mécanismes à l'origine du Moi. « Par moi-peau, je désigne une figuration dont le moi de l'enfant se sert au cours des phases précoces de son développement pour se représenter lui-même comme moi contenant les contenus psychiques, à partir de son expérience de la surface du corps. Cela correspond au moment où le moi psychique se différencie du moi corporel sur le plan opératif et reste confondu avec lui sur le plan figuratif<sup>322</sup> ». Didier Anzieu précise qu'avant que l'enfant ne se fasse sa propre peau, il y a dans un premier temps une peau commune avec la mère, et que la seconde peau dépendra de la qualité de soin, de la première étape.

La peau est marquée par les soins maternels, et couper la peau c'est également atteindre la mère, qui quand elle l'apprend peut se sentir blessée dans sa propre chair : « Se scarifier c'est une façon d'attaquer et de punir l'autre en soi. Le retournement de la violence contre soi ne prend son sens qu'à considérer cette maîtrise par l'incorporation<sup>323</sup> ». L'adolescence est la période où les réminiscences de l'Œdipe resurgissent. Si la séparation avec la mère ne semblait pas importante, c'est maintenant qu'elle devient nécessaire. C'est le moment de défaire le peau-à-peau de l'enfance et du maternage.

« L'acte sacrificatoire révèle un faisceau de défaillances dans la structure névrotique : une vulnérabilité narcissique, des manques dans le pare-excitation et dans le système de séparation-individuation, une tentative d'accrocher le regard de l'autre, une mise en acte dans le réel d'une faille du symbolique »<sup>324</sup>.

<sup>322</sup> ANZIEU Didier, *Le Moi-peau*, DUNOD, 1985, p.29

<sup>323</sup> RIOULT Catherine, Scarifications chez les adolescents : une violence auto-infligée ? Violence adolescence, in *psychologie clinique* n°30 2010/2, p 111

<sup>324</sup> ANZIEU Didier, *Le Moi-peau*

- Lina

Nous recevons une jeune adolescente de 17 ans qui est en classe de terminale. C'est sa mère qui prend contact la première fois, pour m'expliquer que sa fille souhaite faire une thérapie. Mais il était évident qu'elle voulait entendre que son adolescente n'en avait pas besoin. Au cours du premier entretien, elle accompagne la jeune fille et reste pour la première séance. Là encore j'entends une demande silencieuse, agrémentée d'une énorme couche de culpabilité : « *c'est de ma faute, je suis trop fusionnelle, et ma mère aussi l'était avec moi* ». C'est une mère dépressive, possessive, fusionnelle, qui ne supporte pas que sa fille, puisse fermer la porte de sa chambre et avoir une intimité. Après plusieurs mois de thérapie, Lina parle de son besoin de se faire mal et de se scarifier. « *Cela me fait du bien. J'ai tellement mal, que cette douleur supplémentaire que je m'inflige me soulage. Je demande parfois à mes amies de me pincer très fort. Je me coupe, sur les bras, les jambes et les cuisses* »

D'ailleurs la thérapie a également été coupée, presque un an. La jeune femme est *partagée* entre le domicile du père et celui de la mère. Mais quand elle est chez le père, elle culpabilise énormément, car elle sait sa mère malheureuse, alors qu'elle préférerait rester chez lui, chez qui elle a une intimité et où le poids de la dépression n'existe pas. Cette jeune femme, étudiante en beaux-arts, dessine et filme des scènes qu'elle qualifie d'effrayantes : par exemple des femmes horribles aux yeux exorbités ou encore une jeune femme portant un masque de chien.

La sublimation chez Lina est importante et lui permet de mettre en acte, ses désirs destructeurs envers cette mère dont elle ne peut se débarrasser. Mais cette sublimation crie trop fort entre conscience et inconscient, que c'est la mère que la jeune femme cherche à atteindre par ses coups de crayons et ses coups de couteau. Lorsque le désir de mort contre la mère peut s'entendre clairement, il est déjà un échec du matricide psychique. C'est cela qui devient insoutenable et qui crée un grand mal-être chez Lina. Elle arrêtera ses études, alors que ses

résultats étaient excellents. Cette sublimation, n'est pourtant pas suffisante, puisque les coups de cutter sont nécessaires sur sa propre chair. N'est-ce pas une façon de mettre en scène, à travers un passage à l'acte sanguinolent, le désir de sauver sa peau, de séparer la chair maternelle de sa propre personne ?

Lina entretient une relation amoureuse depuis quelques mois, mais constate qu'au contact de son amoureux, elle est angoissée et a de fortes douleurs d'estomac. Elle finit par comprendre qu'elle angoisse de l'aimer. Chez elle, l'amour, calqué sur l'amour maternel, est douloureux.

Lina sauvera sa peau en trouvant à sa façon un moyen de tuer symboliquement sa mère. Lors d'une dispute de trop, Lina décide sans rien dire de faire sa valise et d'aller s'installer quelques jours chez son père. Elle ne répond pas aux appels de sa mère, et réussit cette fois-là à ne pas culpabiliser de l'abandonner. Elle ressent un fort besoin de se couper d'elle. La symbolisation est plus efficace, au lieu de traduire *se couper de ma mère* en se coupant réellement. Cet acte fera dire à la mère qu'elle est fière de sa fille, parce qu'elle aurait été incapable d'agir de cette façon face à sa propre mère. Cette déclaration permettra à Lina de trouver une énergie en elle qu'elle pensait inexistante, et se met à chercher un travail en attendant de se décider concernant une éventuelle reprise d'études. Elle décide dans le même temps de rompre avec son petit ami, souhaitant d'abord se construire avant de chercher à se compléter par un autre.

Dans le cas de Lina, le matricide psychique symbolique était raté dans un premier temps. La thérapie lui a permis de rattraper le coche et de réparer ce ratage. Remarquons le double mouvement nécessaire à l'accomplissement du matricide psychique : il faut que la jeune fille ressente une forte nécessité de se séparer de la mère, sans passer à l'acte ni sur la mère ni sur sa propre personne, et une mère qui puisse être capable d'accepter et de valoriser cet acte matricide symbolique. Si la relation au départ est régie par la pulsion agressive, atteindre la maturité psychique nécessite d'abandonner cette pulsion qui pousse au crime.

La jeune fille a une capacité à se faire mal qu'on retrouve dans les groupes féminins. Freud propose dans *La Vie Sexuelle*<sup>325</sup> que la jalousie chez la femme est liée au fait d'avoir ou pas le pénis, et de ce fait, la femme restera jalouse de ce que les autres ont et pas elle. Nous rejoignons Freud sur l'idée que la jalousie est très présente dans les milieux féminins. Qu'elle soit liée au désir du pénis est une hypothèse intéressante. Mais la jalousie nous renvoie à l'agressivité. Cette agressivité nous semble liée au ratage de la symbolisation du matricide. En effet, lorsque le meurtre n'a pu être effectué symboliquement, il y a une dose d'énergie qui n'a pu être déchargée, et qui se transforme en agressivité au contact d'autres féminins. Ce serait comme une mise en acte ou en mots de nombreux micro-meurtres.

L'acte de scarification est également un acte sacrificatoire. Donner un peu de soi, dans l'espoir que l'autre accepte de lâcher. C'est toujours l'acte de se couper qui est mis en avant, mais le phénomène de cicatrisation n'est-il pas aussi important ? Observer sa capacité à souffrir et renaître de son sang, dans une sorte de vérification de son immortalité provisoire. Les adolescents qui pratiquent la scarification semblent mettre en avant l'apaisement que cela procure. Mais l'apaisement ne vient-il pas tout de suite après la douleur, se confondant à elle ? Ce qui calme doit être dans le processus de cicatrisation que le corps met tout de suite en place, et que le Moi perçoit.

*b) Boulimie, anorexie et obésité*

<sup>325</sup> FREUD Sigmund, *La vie sexuelle*, *Ibid.*, P128

Dans la même lignée que les scarifications, la boulimie et l'anorexie vont porter atteinte au corps de la jeune femme, car là encore il s'agira de pathologies essentiellement féminines, qui traduisent le défaut d'accès au matricide psychique. De plus, le rapport à la nourriture, vient appuyer le lien à la mère, puisque l'alimentation est le premier échange entre la mère et son enfant. Le chantage affectif qui peut se jouer autour du refus de nourriture ou au contraire du trop de nourriture, aura un grand impact dans la relation mère-enfant. Refuser ou trop engloutir de nourriture, c'est jouer avec l'amour de la mère et la mettre à rude épreuve.

Voilà pourquoi les boulimiques et les anorexiques mettent en acte ce matricide raté à travers leurs pathologies. Elles déforment leur corps, effacent ou appuient sur les formes féminines, avalent et recrachent la nourriture, la vomissant dans les toilettes, au même endroit où passent les déchets du corps, transformant ainsi ce qui est bon, en une chose rebutante. L'amour est ainsi sali, refusé et dénaturé. Ce rejet exprime l'agressivité retournée contre soi et contre le monde. Le corps de la fille cherche à se séparer de son double maternel en refusant les marques de la femme (et non du féminin). En effet, nous n'ignorons plus que ces pathologies entraînent des aménorrhées. Les règles sont la marque du passage de la petite fille à la jeune fille, avec une projection possible dans l'advenir femme et mère. « La disjonction que Lacan opère entre la mère et la femme permet (...) de rendre intelligible un ensemble de troubles de la féminité, dont ceux de l'oralité (anorexie, boulimie) qui se déduisent selon nous, chez la femme, non pas seulement d'idéalisation de la mère dans l'avenir post-œdipien de la fille, mais du rejet de la mère (...) <sup>326</sup>». Rejet de la mère et rejet de l'amour, passent par le rejet de la nourriture.

L'anorexie et la boulimie sont donc une agression contre ce qui peut faire passer de fille à femme. Car la femme, c'est la mère. Il y a un refus à être comme la mère. Voilà comment tuer

<sup>326</sup> ZAFIROPOULOS Markos, *La question féminine de Freud à Lacan*, PUF, 2010, p 95

symboliquement mais par un passage à l'acte réel, dans son propre corps. Rejet de *l'amouriture*, comme de la nourriture et de l'amour.

Par le corps, comme par la peau, la fille a la possibilité de se démarquer de la mère et d'exprimer le mal-être sans passer par le discours. A l'image de la scarification que la mère sent dans sa propre chair, l'anorexie, la boulimie et l'obésité, ont des conséquences visibles, qui touchent la mère dans son corps.

### *Valérie*

Valérie est une patiente obèse de 28 ans. Elle est fille unique. Elle a un visage poupin et une voix de petite fille. Au départ, c'est un bébé qui refuse de manger. Très rapidement entre sa mère et elle se joue une relation conflictuelle autour de la nourriture. Au départ, quand elle est nourrisson, Valérie refuse de s'alimenter et rejette tout ce que sa mère va lui présenter. Il faudra attendre quelques années avant que la petite fille n'accepte de manger. Par la suite elle mangera trop. A l'âge de sept ans, la jugeant trop enrobée, la mère décide de la placer dans une clinique d'amaigrissement. Pourtant elle n'est pas une enfant obèse, mais juste ronde et cela inquiète déjà beaucoup sa mère, obnubilée par son propre poids, et perpétuellement à la diète. Non contente de contrôler son poids, elle fera du poids de sa fille, une obsession. Valérie sera donc séparée de sa famille pendant un mois, ce qui représente une longue période à cet âge-là.

Le matricide psychique symbolique raté est détectable dans une fusion des émotions et des idées. Lorsque sa mère est mal, triste ou déprimée, Valérie est très mal également. C'est ainsi qu'elle peut rester cloîtrée chez elle le week-end, sachant sa mère déprimée. Valérie pense que son corps d'obèse ne l'autorise pas à vivre. Elle s'interdisait tous les plaisirs, sauf celui de

manger avec culpabilité...et quelle délicieuse culpabilité ! A l'instar de sa mère, maigrir est une obsession. Pourtant, elle ne veut pas faire de régime ni s'imposer des séances de sport. Valérie est malheureuse, car elle pense qu'elle est un échec aux yeux de sa mère. Elle se dit souvent que si elle perdait du poids, sa mère serait fière d'elle. L'incohérence entre le désir conscient de vouloir plaire à sa mère et le refus de faire un régime, confirme que cette obésité est une forme de rébellion, et clairement une manifestation de l'agressivité de la fille envers sa mère. Valérie utilise son corps comme moyen de se confronter à sa mère, de l'atteindre, de la même façon que Diane utilisait son handicap. L'épaisseur du corps permet également de mettre de la distance avec une mère fusionnelle.

Valérie commence sa thérapie car, vivant à l'époque encore chez ses parents, elle était très malheureuse d'une mauvaise communication avec sa mère, malgré un amour très fort. Le malaise est encore plus grand à table, car Valérie se sent observée lorsqu'elle mange. Pourtant c'est sa mère qui prépare les repas, qui sont toujours équilibrés et allégés. Bien sûr la jeune femme se rattrape en dehors des repas et de la maison, en s'achetant des gâteries. Petite fille, son père l'emmenait en cachette aux grandes enseignes de restauration rapide. On voit ici que le père, n'étant pas d'accord avec les méthodes de sa femme, au lieu de s'interposer, ne va pas oser manifester son désaccord. En agissant à l'insu de la mère, il confirme que ce qui est *bon* est réellement mal, puisque lié à la cachoterie et au mensonge. Et que penser du fait que le père et la fille prennent du plaisir ensemble en mangeant des *cochonneries*, dans le dos de la mère ? Cette dernière est aussi fusionnelle avec sa fille qu'avec son mari. Lui aussi semble vouloir s'échapper de tant d'amour, et a des passions cachées : il est collectionneur...d'objets.

A l'idée de maigrir, Valérie dira : « *j'ai peur qu'en perdant du poids, je souhaite quitter ou tromper mon compagnon* ». Ce poids est sa forteresse contre le monde, contre sa mère, mais



également contre elle-même et l'angoisse de se confronter, de laisser libre cours à ses désirs et à son corps de femme.

Pourtant, Valérie avait réussi par le passé à perdre plusieurs kilos, assez pour en être satisfaite. C'est aussi le poids qui satisfaisait sa mère. La patiente avait constaté une nette amélioration dans la relation entre sa mère. Mais au lieu que cela l'apaise, au contraire, Valérie devient mélancolique : Valérie comprend que sa mère ne l'aimait que sous condition...de poids...Et cela est une révélation insupportable, car l'amour maternelle a la réputation d'être inconditionnel. La patiente a repris du poids quelques mois après son amaigrissement et n'a plus réussi à reperdre ce poids...pire, elle a continué à grossir au fil des années. C'est auprès de son compagnon qu'elle trouve cet amour inconditionnel, puisque lui l'aime quel que soit sa corpulence. Au fil du temps, Valérie aura une aversion alimentaire pour tout ce qui peut renvoyer à l'idée de régime, et tout spécialement les légumes.

Valérie est souvent complimentée car elle est belle. La mère lui explique qu'elle doutait beaucoup de ces compliments, et qu'elle pense que les gens ont de la peine pour elle, alors ils cherchent à être gentils. Elle pense sincèrement que les personnes en surpoids n'ont aucune chance de rencontrer l'amour ni d'évoluer professionnellement. A la fin de cet échange, Valérie est complètement retournée. La mère narcissique n'a pas conscience que ses mots ont blessé sa fille, et ne comprends pas sa peine.

L'apparence pour Valérie est très importante. Son surmoi est sévère, et la punit de n'être pas capable de perdre du poids. Nous pouvons affirmer qu'elle a intégré en elle le regard maternel. Elle s'interdit certains vêtements, car elle pense qu'ils ne sont pas destinés aux personnes de sa corpulence et lui fait ressentir encore plus son « anormalité ». A travers la thérapie, elle va apprendre à s'autoriser le plaisir de s'habiller comme elle aime. Elle se met en maillot et est

surprise de pouvoir malgré tout s'amuser. Elle commence à sortir le soir avec ses amies et aime aller danser.

La mère de Valérie sombre de plus en plus dans la dépression. Son mari et sa fille sont les victimes directes de son état psychique. Elle les rend responsables de son état et les accuse de ne pas être capables de l'aimer autant qu'elle les aime. Depuis plusieurs années, tout va mal dans le couple parental et la mère dit souvent à sa fille qu'elle veut mourir. Elle raconte qu'au lit, le père n'arrive plus à avoir d'érection. Valérie cherche à réconcilier ses parents en proposant quelques idées. Le travail thérapeutique lui rappelle que sa place n'est pas dans le lit de ses parents. Valérie quitte toujours sa mère avec une boule d'angoisse dans le ventre. Lors d'une rencontre, la mère montre son téléphone portable et explique qu'elle a découvert que l'on peut parler à son téléphone afin d'avoir des renseignements. Pour montrer un exemple, elle dit à haute voix « *comment se suicider* ». Valérie est furieuse ! C'en était trop ! Cette confidence déclenche chez elle une pulsion de violence, et excédée, elle se met à secouer violemment sa mère.

Elle est amenée petit à petit à comprendre que le poids qui lui pèse, est le poids de la dépression maternelle. En effet, à l'étranger, elle ressent moins de difficulté à se mettre en robe ou en maillot, et se sent apaisée et heureuse. De retour sur la même terre que la mère, les complexes reviennent. Lorsque sa mère vient déjeuner, la fille se sent très tendue, car elle sait que sa nourriture sera jugée. Elle fait alors très attention à reproduire la cuisine maternelle. Nous l'encourageons à imposer, puisque c'est chez elle, les mets qu'elle aime, et non ceux que sa mère validerait. L'idée lui plait, et elle s'autorise à préparer des mets plus caloriques. Sa mère, surprise dans un premier temps, finit par apprécier cette initiative qui la surprend. Valérie se sent encouragée, et est plus à l'aise avec la nourriture devant sa mère.

La mère déclare depuis plusieurs années, qu'elle attend avec impatience d'être grand-mère. Valérie a longtemps hésité à prendre cette décision, car une prise de poids supplémentaire provoquait chez elle quelques angoisses. Avec son surmoi sévère, elle se répétait qu'être obèse ne donnait pas le droit à une grossesse. Depuis peu, Valérie est enceinte. Elle est très déçue, car sa mère ne s'intéresse pas à cette grossesse. Pire, elle en veut à sa fille qui semble moins s'inquiéter pour elle. La dépression est un moment pendant lequel le repli narcissique est très fort. La mère jouit de cet état qui a une emprise importante sur son entourage. Elle finit par être toxique et Valérie en prend conscience. Elle décide, de mettre plus de distance. Elle n'attend plus que sa mère lui porte de l'intérêt, ne répond plus systématiquement à ses appels et ne culpabilise plus. Elle tourne fermement son attention vers son enfant à naître et décide de manger équilibré.

Les sombres pronostics de la mère sont balayés les uns après les autres : Valérie vit depuis de nombreuses années avec un homme qui l'aime, elle a un travail valorisant et a déjà été promue, et elle est une jeune maman. La mère continue d'être très toxique et la suite de la thérapie devra amener Valérie à se protéger autrement qu'en se barricadant dans un corps qu'elle n'aime pas.

Pendant des années Valérie s'était interdit d'accéder à son désir de devenir mère, car elle vivait dans l'effroi de répéter un amour maternel toxique et angoissant. Cette interdiction aurait pu aller jusqu'à s'imposer une stérilité.

### *c) Problèmes gynécologiques et stérilité féminine*

Retard de règles, règles douloureuses, kystes ovariens, stérilité et autres réjouissances du corps des femmes, sont autant de ratages de la symbolisation du matricide. « La question de la

fusion/différenciation entre mère et fille n'est jamais absente d'un conflit psychique concernant la stérilité ou l'engendrement<sup>327</sup> ». En effet, laisser son corps reproduire ce que sa propre mère a pu connaître, c'est accepter de partager l'expérience du même, une histoire de l'intime.

« ...les femmes qui détestent leur mère n'ont pas d'enfant ; la haine ne permet pas de s'inscrire dans la continuité ; la vengeance barre la transmission... enfanter c'est reconnaître sa mère à l'intérieur de soi<sup>328</sup> ». Nous émettrons quelques doutes concernant la première partie de cette hypothèse. La haine envers la mère peut tout à fait s'exprimer également autour de la possibilité d'engendrer des enfants autres, différents, en avoir plus ou moins. Mais nous retiendrons, la notion de vengeance, l'idée de barrer la transmission, et le refus de la mère en soi. Nous sommes bien dans une notion forte d'agressivité et de volonté de supprimer la mère, de l'effacer. A travers les problèmes gynécologiques, nous sommes au cœur du matricide.

## Sali

Nous accueillons une jeune femme de 39 ans, qui a subi l'excision alors qu'elle avait cinq ans. Elle se rappelle du rire de sa mère à la vue du regard affolé de sa fille. Sali a eu un enfant mort-né. Elle a de nombreux kystes ovariens. Elle a encore un désir de maternité, mais n'imagine pas pouvoir être mère un jour. D'ailleurs, elle choisit pour compagnon un homme beaucoup plus âgé qui pourra difficilement être fertile. Elle souffre d'arthrite, et son corps est souvent douloureux. Elle suit un lourd traitement qui ne peut laisser de place à une grossesse. Tout, dans le corps de Sali, tend à détruire la possibilité de porter un enfant. La mère, très tôt, a trahi la

<sup>327</sup> ANDRE Jacques, *L'empire du même*, In *Mères et filles, La menace de l'identique*. Puf, 2003, p 14

<sup>328</sup> GRODDECK Georg, *Le livre du ça*, 1921

naïveté de la petite fille et n'a pas su lui apporter la sécurité psychique et réelle. La menace de la castration n'est ici plus du tout de l'ordre du fantasme. L'excision se faisant dans un groupe de femme, le père est hors de danger de la colère et de la haine de Sali. C'est bien la mère qui est rendue coupable de sa castration réelle, qui castré et coupe toute possibilité de plaisir pour sa fille. Nous ne pouvons que constater qu'il y a un double mouvement de la haine. La mère ne faisant que répéter, sous couvert de traditions, une histoire vécue par elle-même. Elle exprime ainsi son ressentiment et la violence de son propre vécu. Sali, tout en exprimant son désir de maternité, se bat avec un corps qui refuse de prendre le risque d'engendrer du même, et ainsi de répéter l'histoire.

Il est indispensable de souligner l'absence réelle ou symbolique de ces pères qui laissent faire les femmes. Souvent la psychanalyse a souligné la responsabilité des mères et a pointé des doigts les ravages que les mères peuvent provoquer sur la vie psychique de leurs enfants. Pourtant il est important de réhabiliter le père et de l'inclure dans cette responsabilité. Les enfants ne sont pas que les problèmes des mères. Ils sont également le problème des pères.

Le père est le gardien, le cadre et la loi. Il doit être celui qui empêche le matricide réel. Lorsque celui-ci est absent, le matricide psychique prend forme dans la réalité. Ce ratage est très présent tout au cours de l'histoire de l'humanité. Il se répète sans cesse car le père s'efface, souvent, et souvent inconsciemment, malgré lui, car l'homme reptilien, celui des origines, a tout intérêt à ce que ce ratage se perpétue. En parallèle il est effacé par la femme, qui tient à garder son statut valorisant de mère.

Les difficultés de conception, révèlent donc le lien à la mère. Sylvie Faure-Pragier avance que la stérilité est parfois due au fait que les femmes vont s'identifier à d'autres personnes que la mère. Si la femme ressent de la haine envers sa mère, elle va préférer s'identifier à quelqu'un

d'autre, même si c'est un homme. L'homme ne pouvant engendrer, il va s'en suivre une stérilité ; « *Ce mouvement apparaît aussi chez certaines femmes qui ont été adoptées. Refusant de s'identifier à leur génitrice, elles optent pour leur mère adoptive stérile dont elles répètent l'échec procréatique*<sup>329</sup>. »

A travers notre clinique, nous avons constaté que les kystes ovariens apparaissent chez des femmes pour qui la communication avec la mère est barrée, comme si les mots exprimant le ressenti n'arrivaient pas à sortir, et se transformaient en une grosse boule ou plusieurs petites, qui viennent s'implanter autour des ovaires.

Dès l'adolescence, tout dans le corps de ces femmes en herbe se prépare à accepter ou refuser quelque chose d'une possible maternité. Toutes les parties spécifiques à la femme en devenir s'expriment : les seins, les ovaires et le vagin. Puis plus tard, lorsque qu'elle est femme, la question de la maternité la réduit à ce désir. Et autour de cette maternité, qu'elle soit limpide ou semée d'embûches, ces mêmes parties du corps vont parler de la mère, en elles, tout autant que de la mère fantasmée.

Choisir consciemment ou inconsciemment de ne pas être mère, c'est avoir le courage de subir le poids des regards et le jugement de l'entourage. Ne pas être mère, c'est s'exposer au risque d'être en marge de la société, car c'est le destin féminin par excellence. Dans la culture grecque antique, être mère est un acte et un devoir civique. « Le vocabulaire grec dispose de termes spécifiques qualifiant les deux états successifs de cette femme. D'apais, littéralement « sans enfant », elle devient eupais, « heureuse en enfant ». Dans la classification des personnages

<sup>329</sup> FAURE-FRAGIER Sylvie, Défaut de transmission du maternel, in Mères et filles, la menace de l'identique. PUF, 2003, p 64-65

féminins qu'utilise Euripide dans l'ensemble de son œuvre, ce changement d'état que connaît Créuse la fait passer d'une catégorie de femmes à une autre. Celles-ci s'y répartissent en effet rigoureusement en deux types : il y a celles qui sont mères et celles qui ne le sont pas. Les femmes appartiennent forcément à l'une ou à l'autre des deux catégories. Ce qui articule cette classification c'est la maternité, qualité que possèdent ou non les femmes. La perdre les exclut de la première catégorie et les enferme dans celle des non-mères. »

Très nombreuses sont les femmes que nous recevons en thérapie, qui, entre trente et quarante ans, sont paniquées à l'idée de ne pas encore avoir eu d'enfants, affolées par la péremption biologique et par l'urgence d'avoir des enfants. La question du désir d'enfant est secondaire. Le temps et le regard des proches semblent précéder le désir d'enfant, ou de grossesse (qui sont deux désirs bien distincts).

Et puis il y a les femmes à qui la nature ne permet pas d'être mère. « Le diagnostic de stérilité représente un traumatisme supplémentaire. Les mères deviennent omnipotentes dans la réalité, puisqu'elles sont seules à pouvoir enfanter. Les filles stériles sont réduites à la régression qui les fait redevenir des petites filles envieuses et impuissantes, comme elles le furent autrefois »<sup>330</sup>. L'ambivalence des sentiments, qui penchent parfois plus lourd du côté de la haine, réactive l'agressivité et met en exergue le raté de la symbolisation du matricide.

## **2) De la difficulté à tuer la mère morte**

<sup>330</sup> FAURE-PRAGIER Sylvie, Défaut de transmission maternel, in Mères et filles, la menace de l'identique, ouvrage collectif, PUF, 2003, p 59

## a) La mère dépressive

André Green propose l'hypothèse de la mère morte, et des conséquences sur l'enfant, puis l'adulte qu'il devient. La dépression de la mère laisse l'enfant seul à des moments où il aurait besoin d'être soutenu et fragilise la construction d'un moi solide. L'investissement sur l'enfant est négatif et crée un traumatisme narcissique. La libido va en être modifiée.

Alors que l'attention à l'enfant était positive, la mère entre soudainement en dépression, suite à un décès ou une blessure narcissique. Va s'opérer un désinvestissement brutal qui est vécu par l'enfant comme une véritable *catastrophe*<sup>331</sup>, qui crée un traumatisme narcissique. Ne pouvant expliquer ce qu'il ressent, l'enfant est en perte de repères. « (...) se vivant comme le centre de l'univers maternel, il est clair qu'il interprète cette déception comme la conséquence de ses pulsions envers l'objet ». André Green précise que si cette catastrophe se produit au moment où l'enfant découvre le tiers, c'est-à-dire le père, il va associer le désinvestissement maternel à ce nouveau venu qui sera vécu comme le perturbateur.

Le père prend le relais et surinvestit l'enfant, pour remplacer la mère, « comme sauveur du conflit qui se joue entre l'enfant et la mère », mais « (...) dans la réalité, le plus souvent le père ne répond pas à la détresse de l'enfant. Voilà le sujet pris entre une mère morte et un père inaccessible, soit que celui-ci soit surtout préoccupé par l'état de la mère sans porter secours à l'enfant, soit il laisse le couple mère-enfant sortir seul de cette situation<sup>332</sup> ». Ce rôle du père qui se désinvestit de l'enfant nous questionne de plus en plus.

<sup>331</sup> ANDRE Green, (1983), *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Les Éditions de Minuit, version numérique 2016, p 367

<sup>332</sup> GREEN André, *Ibid.*, p 368



Le petit enfant, tente dans un premier temps de réparer sa mère mais face à son échec, le Moi construit de nouvelles défenses en mettant place « le désinvestissement de l'objet maternel et l'identification inconsciente à la mère morte. Le désinvestissement, surtout affectif, mais aussi représentatif, constitue un meurtre psychique de l'objet, accompli sans haine <sup>333</sup>». Le petit enfant s'identifie à sa mère dans le but de garder un lien.

André Green insiste sur une triangulation précoce, puisque le père est rendu responsable de l'état maternel, et l'enfant condense l'état de sa mère avec la découverte du père. L'enfant développe une grande imagination Mais ce n'est pas une imagination plaisir, plutôt une « contrainte d'imaginer, afin de « surmonter le désarroi de la perte du sein, par la création d'un sein rapporté », à l'image d'un tissu que l'on coud afin de combler un trou. Il dépense également énormément d'énergie à deviner ou anticiper les humeurs de la mère.

Nous présumons que lorsque l'enfant de cette mère morte est une fille, le même de leur corps peut se confondre de façon plus profonde, et rendre difficile la séparation psychique. La dépression maternelle finit par être portée par la fille, même lorsque celle-ci n'est pas dépressive. Le langage maternel de la dépression devient le langage commun. Nous avons vu à travers Valérie, à quel point une mère dépressive est contagieuse, et qu'il est difficile de s'en défaire, à cause de la culpabilité. L'objet mère est mort, mais ce n'est pas un matricide psychique, puisque la mère n'est plus, elle est vide. Le matricide psychique implique une mère bien vivante, au moins psychiquement, ainsi la fille peut ressentir de l'amour et de la haine, sans crainte de la détruire.

Nous constatons la capacité de l'enfant à s'adapter à ses parents. L'enfant, dont le but premier est d'être aimé de ses parents, a une intuition concernant l'équilibre psychique et le bien-être

<sup>333</sup> GREEN André, *Ibid.*, p 368

ou mal-être de ses parents. Une de nos patientes, qui vient de fêter ses trente-cinq ans, dit vivre une première adolescence, celle-là même qu'elle n'a pu connaître avant, lorsqu'elle vivait encore avec sa mère. « *Faire une crise d'adolescence à 14-15 ans ? Je ne pouvais pas ! J'avais une mère dépressive* ».

Nous allons présenter le cas d'une patiente avec qui nous avons fait le choix de travailler à travers ses créations artistiques. Jeanine est un exemple qui illustre parfaitement ce qu'est le vécu d'une fille de mère dépressive et à quel point le concept de mère morte est pertinent.

- *Jeanine*

Jeanine est une jeune femme qui commence la thérapie à 28 ans. Elle a toujours connu sa mère dépressive. Lorsqu'elle était petite, le père qui possède une petite entreprise, était très souvent absent car il travaillait beaucoup.

Elle vient en consultation car elle se sent dépressive. Lorsqu'elle parle de sa mère, la fusion est très forte, en particulier pendant les moments difficiles. Nous finissons par comprendre que les phases dépressives sont des moments qui lient et renforcent la fusion entre la fille et sa mère. « *Quand je ne vais pas bien, j'appelle ma mère, puis je vais mieux* ». Au cours du travail, Jeanine apprend à prendre contact avec sa mère lorsqu'elle va bien, afin de casser le rituel de jouissance dans le mal-être, et d'installer un autre langage que celui de la dépression. La jeune femme a dû faire avec une mère morte, qui reprenait vie de temps en temps, puis mourait de nouveau sans crier gare. Petite, elle redoutait ses changements soudains d'humeurs. Jeanine n'est pas dépressive, mais a simplement copié la dépression de sa mère, qui était son modèle.

*« Je me rappelle de superbes moments avec ma mère, mais j'avais peur de ces moments où, sans aucun signe, elle s'enfermait de nouveau dans elle-même »*

Lors des premières séances, elle rencontrait quelques difficultés à laisser place à la libre association. Elle rougit facilement, son corps est fermé, et ses bras croisés. Plonger dans son histoire était une véritable épreuve. D'abord en face à face, puis en analyse, son discours est étouffé par un sentiment d'oppression. Elle est essoufflée et parler d'elle lui demande beaucoup d'effort. Elle avait déjà évoqué sa passion pour le dessin, qu'elle ne pratiquait plus car elle jugeait ses productions médiocres. Jeanine a toujours été une bonne élève, qui contrôlait ses notes, pour ne pas être la meilleure, afin de pouvoir avoir quelques amis. En effet, elle avait fait le constat que les élèves populaires n'étaient pas les meilleurs en classes. Puis son père, grand sportif, l'avait inscrite à quelques compétitions. Elle ressentait beaucoup de souffrance à ne pas exceller dans le sport que son père aimait tant. Elle finit par abandonner. Jeanine, si elle n'est pas la meilleure, ou si elle ne s'en sent pas la capacité, éprouve un grand sentiment de honte et de frustration qui la plonge dans une longue phase dépressive. Elle avait suivi un court parcours en école d'art, mais les professeurs, malgré son talent, lui reprochaient d'être trop scolaire. La rétention autour de la colère, qu'elle garde et masque, l'empêche de produire des créations libres. Il y a de l'analité dans la création, et un narcissisme fragile qui produit un ego envahissant, dans le but de combler le vide, débouche sur une sorte de constipation artistique.

Au fur et à mesure, nous l'encourageons à reprendre le crayon, lui expliquant que même si elle se juge sévèrement, ses dessins sont toujours une bonne matière venant de son inconscient et que nous pourrions travailler dessus ensemble. Aux séances suivantes, elle parle des dessins qu'elle a pu faire et s'autorise, petit à petit, à associer dessus. A défaut de travailler sur l'interprétation de ses rêves, qu'elle n'arrive pas à produire au début de la thérapie, nous choisissons de la rassurer en lui faisant entendre que ses dessins ont du sens. L'intérêt de ce choix thérapeutique est d'atteindre l'inconscient, tout en accompagnant la patiente en lui

montrant qu'elle a le matériel nécessaire pour avancer dans sa thérapie. Une dizaine de séances plus tard, Jeanine apportera son premier rêve. Une confiance s'est installée entre la patiente et sa thérapeute. Le transfert est positif, le cadre est posé.

Au cours d'une séance, Jeanine choisit d'apporter avec elle une série de dessins, afin de parler de l'évolution qu'elle a senti s'opérer en elle au fil des séances. Elle remarque également que ses dessins ont changé. Précisons que la jeune femme avait beaucoup de difficultés à voir son corps, et que ces dessins accompagnent également un changement positif dans l'acceptation de son corps de femme.

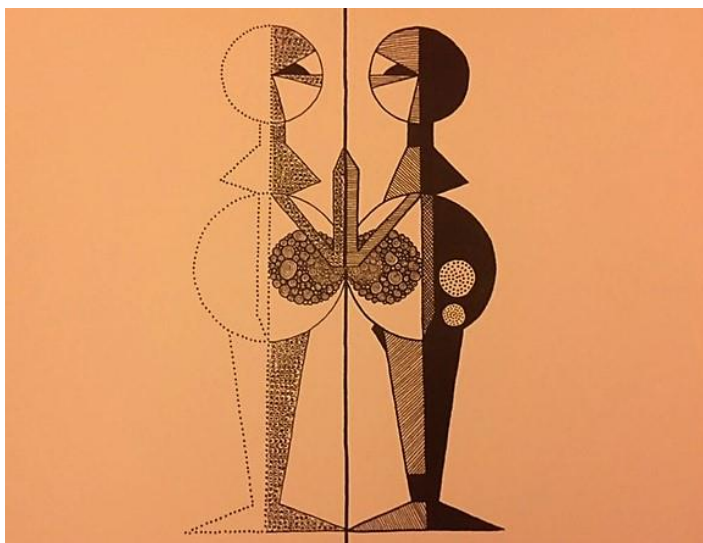
Jeanine utilise ses dessins comme support pour nous raconter ce qu'elle ressent.

### *Dessin numéro 1*



Jeanine traverse une phase dépressive importante. Elle se sent remplie et cherche à évacuer le trop plein d'émotion qui l'envahi. Elle se sent partagée entre une personnalité lourde et une autre qui rêve de plus de légèreté. Les rondeurs sont concentrées sur le ventre et la tête. Aucun rapport avec la féminité, plutôt un trop plein qui la gonfle. (Au sens familier du terme, cela a également du sens). Il y a bien une poitrine, mais elle n'est là pour marquer le genre du personnage plus que sa féminité. Ils peuvent marquer le ventre rond maternel, celui de la grossesse, mais ils sont un obstacle. D'ailleurs Jeanine déteste son corps. Elle se trouve grosse, ce qu'elle est loin d'être, évidemment, et pense qu'il *faut que rien ne dépasse*, pour ne pas être remarquée. Elle s'habille de vêtement très large dans lesquels elle se cache.

*Dessin numéro 2*



Ici elle est face à l'homme qu'elle aime. Sans lui, elle se sent incomplète. Derrière elle il y a également la trace d'une autre, comme un fantôme d'elle-même. Souvent dans ses histoires amoureuses, il y a une autre femme. L'homme et elle sont liés au centre. Derrière l'autre, il y a

sa femme, car il est marié. La femme rode comme une ombre noire. Jeanine répète sans cesse dans ses relations sentimentales, une triangulation œdipienne qui ne semble pas résolue. Le père reste un modèle masculin, pour qui la jeune femme voue une grande admiration. La mère est l'ombre noire, triste, migraineuse, qui traîne un corps toujours douloureux. Le pénis central, très apparent, que toutefois la patiente n'a pas perçu, étaye la problématique œdipienne, entre la mère, la patiente et la femme de l'amant. Chacune veut posséder le pénis.

### Dessin numéro 3



Ce dessin me représente. Je suis une sorcière car au cours de l'analyse, Jeanine fut très en colère contre moi, qui ramenait à sa conscience des émotions trop douloureuses. Je fus le support de ses projections négatives et de sa colère enfouie, contre une mère qu'elle disait adorer. Jeanine pu enfin s'autoriser à libérer la haine qu'elle cumulait contre sa mère, qu'elle n'osait s'avouer, et qui malgré tout faisait peser sur sa conscience le poids d'une culpabilité qu'elle ne comprenait pas. Puis, cette période passée, le processus de réparation prend le relais et je devins la gentille

sorcière, puisque je lui avais rendu son crayon, avec lequel elle pouvait s'exprimer. Je suis assise sur un plumeau, car je l'aide à dépoussiérer ses souvenirs et sa vie. Au bout il y a une boussole qui lui permet de savoir quelle direction prendre. Le seau percé permet de laisser couler les larmes sans que jamais il ne déborde. Elle ne culpabilise plus de laisser libre cours à ses émotions en séance, et ne craint plus de libérer sa colère, car rassurée de savoir que le cadre thérapeutique n'allait pas s'écrouler, comme pouvait le faire sa mère.

*Dessin numéro 4*

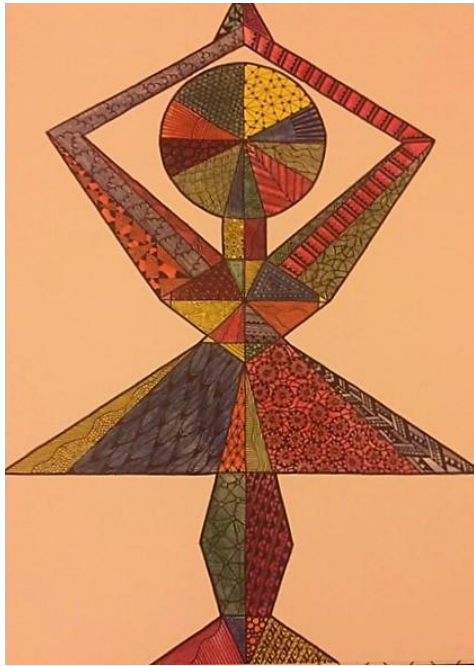


Nous remarquons l'introduction des couleurs, avec ces ballons qui soulignent que Jeanine entre dans une période plus légère. C'est au court d'une séance au cours de laquelle nous lui demandons pourquoi elle ne s'autorise pas des couleurs, qu'il lui prit l'envie de s'acheter une boîte de crayons de couleurs.

Il y a des petits bonhommes noirs, qui représentent la dépression maternelle, qui tentent de s'infiltrer dans la montgolfière, mais ils n'y parviennent pas et tombent. Jeanine est à l'avant et lâche du lest. Elle commence à s'élever dans les airs, prête à un nouveau voyage. Le Moi de la patiente se renforce, et se gonfle comme le ballon de la montgolfière. Jeanine ne manque jamais de doter ses personnages de seins très visibles, alors qu'elle-même se cache dans de larges vêtements. Lorsqu'elle traverse des phases thérapeutiques positives, l'évolution vestimentaire de notre patiente va vers plus d'audace et de féminité. Dès qu'une phase dépressive surgit, les vêtements amples la protègent de nouveau.

*Dessin numéro 5*





L'introduction des couleurs est ici franche et totale. Les formes sont toujours très géométriques et anguleuses. Mais la féminité est introduite par la forme du vêtement. Les multiples motifs qui servaient à représenter les idées noires et les émotions incontrôlées sont ici purement décoratifs. La problématique narcissique s'équilibre, grâce au Moi qui se renforce. Jeanine commence à habiter son propre corps et ébauche une séparation symbolique du corps et de la psyché maternels. La position de danseuse, avec les mains qui se rejoignent, marque la préparation à une suite de mouvements. Même si elle n'est pas encore prête à les accomplir, elle s'y prépare.

*Dessin numéro 6*



Au cours de sa dernière relation amoureuse, avec un homme marié et père, Jeanine éprouve un énorme sentiment de colère. Elle ne comprend pas comment, alors qu'il a une famille, il peut vivre sans trouble aucun, une aventure en parallèle. Parfois elle voudrait que la famille le sache. Ce n'est pas la première fois qu'elle a une aventure avec un homme marié. Elle dit toujours être la deuxième, ne s'autorisant que des histoires où elle est une maîtresse, sans existence officielle. Parfois elle se demande si son but n'est pas d'attirer l'attention de la femme et des enfants, afin de faire entendre que l'homme n'est pas honnête. Elle serait une sorte de justicier, de super-héroïne. Jeanine exprime-t-elle un doute concernant son père, et sa mère engoncée dans sa dépression et qui ne voit rien ? Ou bien souffre-t-elle d'être l'ombre de sa mère, elle qui est toujours douloureuse, mais malgré tout aimée de son mari. La petite Jeanine a pourtant tenté d'être la préférée, de sa mère d'abord en étant toujours à l'écoute de ses douloureuses confidences, et de son père en remplaçant sa mère le plus souvent possible dans l'entreprise familiale. D'ailleurs quelques années de thérapie plus tard, elle dira « *Je suis la remplaçante de*

*ma mère* ». La thérapie doit mettre en échec la réalisation indirecte de l'Œdipe, qui se répète dans sa vie amoureuse.

Dans ce dessin, elle dit qu'elle se voit enfin en femme, en super-héros, qu'elle a des formes imparfaites et tordues, mais peu importe, elle s'accepte ainsi. Néanmoins, le super-héros, étant masqué, Jeanine se protège derrière un costume. Elle est déguisée. Nous remarquons que la représentation du corps devient plus réaliste.

### Dessin numéro 7



Sur le dernier dessin de la série, est représentée une femme en robe flamenco. Les formes féminines sont bien marquées. Jeanine précise que la femme réelle n'est pas aussi féminine, qu'elle a dessiné un corps que la vraie femme n'a pas. Toutes les caractéristiques de la femme sont sur ce dessin ; des hanches rondes, une taille fine, une poitrine généreuse, une robe avec des volants et des motifs variés. Les cils sont longs, ainsi que les cheveux, noués d'un épais

ruban rouge. La position des mains est délicate, comme celle d'une danseuse de flamenco, qui tient également un éventail. Il y a tout de même un réel progrès de perception du corps entre la première danseuse et cette dernière.

Soulignons que les yeux sont fermés, comme ceux des femmes qui ont un mari infidèle. Être femme c'est donc aussi cette capacité à pouvoir fermer les yeux sur ce que l'on sait.

Dessin numéro 8



Jeanine a beaucoup évolué pendant sa thérapie, au point de décider de changer de vie. Elle veut se consacrer au dessin et en faire son métier. Les bustes féminins sont une thématique récurrente. La femme est représentée dans ce qu'elle a à la fois de plus essentiel et de plus pénible et assujettissant. Les seins, les hanches, et l'appareil reproducteur féminin. Jeanine

souffre de ses douleurs prémenstruelles et menstruelles. La femme tronçonnée n'a ni identité, ni possibilité de se mouvoir ou d'agir, puisque privée de jambes et de bras.

Son dessin représente la souffrance qu'elle ressent et qui semble prendre le contrôle sur sa personne et son humeur. Une sorcière habite son intimité. Rappelons que la mère de Jeanine est douloureuse et que son corps ne lui laisse pas la possibilité de faire autre chose que se reposer le plus souvent. Jeanine parle le langage maternel et la souffrance colonise le centre de ce qui fait d'elle une femme. Elle est très inhibée sur le plan sexuel et manifeste du dégoût à l'idée d'une éventuelle relation charnelle. Mais ce corps qui la tourmente se montre insatisfait, et lui rappelle qu'elle est faite de chair et d'hormones dont elle ignore les appels.

Lorsque la mère tombe dans une dépression soudaine qui la tue, la mère morte devient objet vide pour son enfant, rendant impossible à la fille le meurtre psychique qui pourrait lui permettre une vie de femme équilibrée. Que se passe-t-il lorsque la mère est réellement décédée ?

#### b) La mère morte

« Le matricide n'implique pas la mère morte, au contraire<sup>334</sup> »

<sup>334</sup> GREEN André, *Ibid.*, p 357

L'amour a un caractère ambivalent, et c'est encore plus vrai s'agissant de l'amour que l'enfant porte à ses parents. D'un côté il l'aime et l'espère immortel, et de l'autre il peut souhaiter sa mort. Nous avons plusieurs patientes, dont la mère est décédée, atteintes de maladie avec différentes périodes de récives. Toutes rapportent qu'assez tôt elles pressentent que la mère est fragile et qu'elle va mourir. Ce pressentiment peut être la formulation tout haut du désir matricide inconscient. La culpabilité qu'entraîne la réalisation du fantasme, devient insupportable, et gonfle l'angoisse de la perte d'objet. Cette angoisse bloque le désir matricide, et ouvre la voie à des relations mère-filles très fusionnelles. Cette fusion avec la mère n'est que l'expression de la culpabilité et sa défense. « (...) la réalité de la perte, son caractère définitif et irréversible auront modifié de manière mutative la relation d'objet antérieure<sup>335</sup> ». La haine et l'agressivité ne pourront plus s'exprimer et la mère redevient la mère idéale.

- *Laurence*

Laurence est une jeune femme de 25 ans lorsqu'elle entame sa thérapie. Cette décision coïncide le décès de sa mère. Celle-ci est décédée d'un cancer du sein. La patiente rapporte assez rapidement que quelques mois avant sa conception, la mère, sur les conseils de sa propre mère, avait avorté. Les raisons de cet avortement sont floues et semblent liées à une question de calendrier professionnel. Si cet avortement a été transmis inconsciemment, la petite fille aura une raison de plus de craindre la mère autant qu'elle pourrait la haïr : la mère et la grand-mère ont réellement un pouvoir de vie et de mort sur l'enfant. Le fantasme matricide avait dû être

<sup>335</sup> GREEN André, *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Les éditions de minuit, Edition électronique, 2016, p 354

très fort. Jusqu'à sa réalisation indirecte par le cancer qui fait naître la culpabilité et le besoin de fusionner avec sa mère.

Autour de sa septième année, elle sait que sa mère est malade et vit dans l'idée qu'elle va la perdre. Elle ne la quitte que très rarement et elle pleure chaque matin en allant à l'école. Elle n'allait jamais en séjours scolaires ou en colonie de vacances. Quand il y avait des fêtes ou des réunions familiales, Laurence n'était jamais à la table des enfants, mais assise à côté de sa mère. Le père est plutôt effacé, et se plie facilement aux décisions de sa femme.

Son aspect au départ est assez peu moderne. Elle a les cheveux courts, de grosses lunettes, grande, très mince, sans forme féminine. D'ailleurs sa poitrine est un complexe. C'est avec sa mère qu'elle va voir un gynécologue vers vingt ans, qui parle de la maigreur de la jeune fille. C'est également avec sa mère qu'elle se choisit des sous-vêtements et que la vendeuse parlera maladroitement de l'absence de poitrine. Cette hypoplasie mammaire, pourrait être l'expression du meurtre de la mère en soi, lorsque ce matricide psychique est impossible car trop lourd de culpabilité. Mais cette absence de poitrine est aussi sa défense contre la maladie mortelle de sa mère, le cancer du sein. La jeune femme est hypocondriaque. Elle met longtemps avant de pouvoir l'exprimer en séance. Elle concentre ses peurs sur son ventre : ses cycles prémenstruels sont très irréguliers. Les gynécologues, ne veulent pas lui donner de pilule contraceptive, car disent-ils, cela ne sert à rien, et ne lui font pas d'examen complet, en rapport avec sa virginité. Laurence se sent encore plus en décalage avec les femmes. Elle se vit comme une petite fille qui n'a pas accès aux objets des adultes. Nous lui proposons d'oser d'avoir un vrai examen gynécologique, car malgré une absence de sexualité, elle en a tout de même une par le biais de la masturbation et du désir. Elle est une femme. Une femme vierge est tout de même une femme.

Avant le décès de sa mère, la jeune femme qui avait déménagé, retournait toutes les fins de semaines dans sa demeure familiale. C'est au cours d'une de ces visites qu'elle constate la grande dégradation de sa mère. Cette dernière lui promet de tenir et d'être toujours là à sa prochaine visite. Laurence croit en cette promesse, telle une enfant qui prête aux parents un pouvoir de toute puissance. Lorsqu'elle reçoit l'appel lui annonçant la mort de sa mère, elle ne peut réprimer une grande déception : sa mère n'a pas tenu parole. Malgré le premier choc, elle semble vivre la suite des événements dans une certaine sérénité. La maladie a forcé Laurence à mettre en place des mécanismes de défense tels que le barrage de la pensée et le refoulement de la colère. « *J'étais toujours pleine d'angoisse, mais lorsque ma mère avait un pic de maladie, elles disparaissaient, car je me les interdisais* ». Au grand étonnement de sa famille, Laurence était paisible. Ce détachement est lié au choc traumatique, mais également au délestage de l'angoisse de mort qui était alourdie par la culpabilité.

« Vers seize ans, j'ai bu de l'alcool avec mes copines, et j'étais très angoissée à l'idée de ne l'avoir pas dit à ma mère. Je me sentais très mal. Pourtant je savais que je n'allais pas me faire engueuler, mais je n'étais pas tranquille. Une fois que je lui ai tout révélé, j'étais enfin soulagée ». En réfléchissant, elle se rappelle pourtant qu'il y a certaines choses qu'elle n'a pu lui dire, comme le fait de lui confier qu'elle fumait. « Peut-être parce que je sais que la cigarette donne des cancers. J'ai fumé tard, vers vingt-deux ans. J'ai attendu, car je savais que ce n'était pas bien et qu'il n'était pas question de fumer plus jeune. Je ne fume pas beaucoup, mais J'aime fumer, j'y trouve du plaisir. Jamais je n'aurais pu partager ça avec ma mère ». Ce n'est donc que lorsqu'elle a quitté sa ville natale pour s'installer à Paris, qu'elle se met à fumer. Ce départ est une première coupure avec la mère, pourtant tout se déroule sans douleur particulière. Mais commencer à fumer à ce moment-là, n'est-il pas un moyen de garder un lien avec cette mère qui fumait également. Un lien secret et morbide, raté, qui révèle l'échec de la capacité à être seule, décrit par Winnicott. En effet, la cigarette, objet transitionnel de l'adulte, tient le rôle



d'un substitut maternel. Quel est l'intérêt de dire tout ? Dire tout, raconter les bêtises d'enfance ou d'adolescence, a pour but d'avouer, et ainsi se débarrasser de sa culpabilité. La trop grande honnêteté de la fille masque la plus importante culpabilité liée au fantasme matricide, seule vérité inavouable.

Tout son entourage dit qu'elle ressemble à sa mère. Elle en est très fière. Elle comprend après une longue période de thérapie, qu'elle cultive cette ressemblance. Dans sa maison d'enfance, où vivait encore son père, Laurence refusait qu'on déplace quoi que ce soit, voulant garder la décoration de sa mère. Nous nous permettons de lui faire remarquer qu'en quelque sorte la maison et son propre corps sont des autels en mémoire de sa mère. Elle accepte cette interprétation, qui la bouleverse. Quelques semaines plus tard, elle commence à changer d'apparence. Elle laisse pousser ses cheveux, et change de coiffure. Elle remplace ses grosses lunettes par des lentilles. Elle passe de l'allure d'une vieille fille à celle d'une jeune femme aux allures de top model. Elle se libère de l'image de sa mère. En effet, Laurence dit en riant que sa mère détesterait la voir ainsi, et qu'elle n'aimait pas du tout qu'elle laisse pousser ses cheveux. Sa famille est plutôt gênée au départ par ce changement. Cela confirme l'idée que la jeune femme était le mausolée vivant de sa mère. En incarnant sa mère décédée, elle mettait en scène un matricide psychique retourné contre elle-même. Le prix psychique en était trop important, puisque la fille sacrifiait sa propre vie de femme. Le deuil paraissait serein, car la mère continuait de vivre à travers le corps de sa fille.

L'agressivité et la haine envers sa mère, cette femme morte du cancer, qui a toujours tourné l'attention vers elle, s'exprimait autour de cette mise en scène de la défunte. Prendre sa place, c'est réussir le fantasme œdipien, sachant que le père de Laurence s'effaçait beaucoup derrière la mère, et que sa propre fille a une sorte d'autorité sur lui. C'est au cours de cette transformation

que Laurence commence à rendre à sa mère et à elle-même, leur place réciproque. Elle abandonne le matricide retourné contre elle-même et démarre le matricide symbolique. La jeune femme arrive à sortir de l'image idéale qu'elle gardait de sa mère, et se met à émettre des critiques. Tout cela lui permet également de pleurer sa mort à chaudes larmes, alors que jusqu'à présent elle vivait un deuil très froid et contrôlé. On peut dire que le deuil commence enfin à se vivre, trois ans après le décès.

Laurence a pu dire que « *C'était elle ou moi* ». Cette menace s'était transformée en fusion, dans une forme de défense : « *c'était elle en moi* ». La lourde angoisse qui avait duré une quinzaine d'années, se dissipait doucement et permettait la levée des sentiments qu'elle avait anesthésiés, et qui lui permettait également de ne pas souffrir du deuil.

Laurence est vierge. Au début de la thérapie, elle n'avait jamais eu d'histoire sentimentale à l'exception d'un petit amour à l'école primaire. Ses fantasmes sexuels sont très importants ; après quelques séances, parler masturbation n'est pas un problème et ses rêves sont chargés de symboliques sexuelles. Elle ne sait pas séduire les (garçons) hommes et n'arrive pas à obtenir un rendez-vous. Elle dit se sentir complètement en décalage avec ses amies, qui ont des histoires d'amours, et qui, depuis peu, sont devenues mamans. Il y a quelques mois, elle vit son premier flirt. Elle est très heureuse, car enfin, comme ses amies, elle a « *quelque chose à raconter* ».

Elle perdra finalement sa virginité, mais ces premiers rapports seront douloureux et décevants. Rappelons que Laurence avait fait quelques visites chez différents gynécologues car elle souffrait de douleurs au bas ventre. Mais du fait de sa virginité, elle ne sera pas examinée. La perte de sa virginité officialise face à la médecine son appartenance au monde des femmes. Elle a enfin le droit à un examen *approfondi*. La gynécologue sortira de son vagin un applicateur de tampon hygiénique. Ce véritable bouchon placé là dans l'antre de sa féminité a été oublié depuis

des années. Laurence n'arrive plus à se rappeler du moment précis où elle a décidé d'oublier cet objet incongru en elle. Elle qui était hypocondriaque et qui ne cessait de répéter « *je suis sûre que j'ai quelque chose* », a réalisé le fantasme de *l'avoir*, en ayant gardé en elle ce petit pénis interne.

Le lien puissant avec la mère qui peut sembler être la mise en scène d'un amour très fort, n'est en réalité qu'un lien agressif, dans lequel les deux femmes sont ligotées l'une dans l'autre, s'empêchant réciproquement d'être des sujets libres. Ce qui est saisissant dans ce premier lien féminin, c'est la force de l'agressivité. Comment expliquer les différentes projections et mythes autour de la femme, de sa féminité et de sa douceur ?

## **V- Différentes projections sur la femme**

### **1) La Femme Meurtrière et le mythe du doux féminin**

Schiller dans une poésie intitulée, *La puissance de la femme*, introduit parfaitement notre propos, en décrivant, même lorsqu'il s'agit de puissance, un être doux et pacifique : « Vous êtes puissantes par le charme paisible du moment. Ce que le calme ne peut faire, le tumulte ne le fera jamais. J'attends de l'homme la force : il maintient la dignité de la loi : mais la femme ne règne que par la douceur. Beaucoup de femmes ont, il est vrai, exercé l'empire de la force d'esprit et de l'action ; mais elles n'ont pas eu la plus belle couronne. La véritable reine est la douce beauté de la femme. Là où elle apparaît elle règne, et elle règne par cela même qu'elle

apparaît.<sup>336</sup> ». La religion diabolise la femme et la poésie l'idéalise, lui prêtant une force liée à la beauté et la douceur. Aucune de ces deux positions extrêmes et stéréotypées ne permet à la femme d'être des êtres humains.

La femme a souvent été un sujet d'étude et de curiosité, comme un animal. Cesare Lombroso, criminologue italien de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, connu pour ses théories sur les criminels, propose une hypothèse sur la femme meurtrière : la femme ne peut que rarement être meurtrière à cause de sa faible capacité intellectuelle et sa passivité. Cette passivité et ce manque d'intelligence caractérisent la femme dans toutes les cultures et depuis toujours. Dans le coran, lorsqu'il faut des témoins, un homme suffira, tandis qu'il faudra deux femmes, au cas où la première n'ait pas été attentive. Même lorsque la femme tente de faire des efforts intellectuels, elle est moquée ; *Les précieuses ridicules* de Molière, en est un bon exemple.

Pour Cesare Lombroso, l'équivalent criminel de la femme se retrouve dans la prostitution. « Nous avons dû prouver que la femme est intellectuellement et physiquement un homme arrêté dans son développement, le fait même qu'elle a plus de pitié et qu'elle est moins criminelle que lui, compense avantageusement cette infériorité<sup>337</sup> ». Dans son ouvrage *La femme criminelle et la prostituée*, qui se veut scientifique, les femmes sont souvent coupables du crime de leur mari, de leur enfant, des belles-filles et des voisins. D'après lui, une femme criminelle est moins jolie que la moyenne et a des traits virils, mais surtout, « Si la femme primitive ne fut que rarement assassin (...) elle fut toujours prostituée <sup>338</sup> ». Pour lui, il y a un lien avec les menstrues. « Suivant nous, la véritable dégénérescence féminine est la prostitution et non la criminalité<sup>339</sup> ». Il explique cette hypothèse par rapport au fait que la criminelle-née est rare,

<sup>336</sup> SCHILLER Friedrich, *La puissance de la femme*, in *Poésies de Schiller*, Charpentier, 1854, p 250

<sup>337</sup> LOMBROSO Cesare, *La femme criminelle et la prostituée*. F. Alcan, Paris 1896, Préface p 14

<sup>338</sup> *Ibid.*, p 345

<sup>339</sup> *Ibid.*, p 596

alors que la prostitution, essentiellement féminine, est plus répandue, à cause des conditions misérables de certaines. C'est une dégénérescence, car la pudeur est normalement ce qui caractérise fortement la femme, surtout la femme honnête. Il n'y a que les femmes de la haute société qui peuvent être normales. Plus elles feront partie des strates les plus basses de la société, et plus elles ont de risques d'être prostituées et criminelles. Nous ne nous attarderons pas plus sur cet ouvrage, car il fait la classification de certains traits, qui à ses yeux suffisent à expliquer et à stigmatiser une image, sans vraiment chercher à trouver du sens.

Nous retiendrons surtout que la femme est rarement meurtrière, même si elle peut être capable de cruauté et de crimes. « La sorcellerie et l'obsession étaient, pendant le moyen-âge, les crimes les plus graves de la femme.<sup>340</sup> »

Le mythe qu'a bâti Freud dans *Totem et tabou*<sup>341</sup> autour du meurtre du père primitif semble purement réservé aux hommes. Les hommes seraient ceux qui tuent, et c'est le père qui est tué. En 1915, dans *Les Pulsions et leurs destins*, dans *Métapsychologie*, l'homme serait plutôt du côté de l'activité et la femme du côté de la passivité, même s'il se défend d'en faire une généralité. Cette passivité explique donc de façon cohérente la rareté des passages à l'acte criminels de la fille ou de la femme.

La rareté du crime féminin le rend incroyable. Pour exemple, Gérard Gourmel doute de la véracité du crime des sœurs Papin<sup>342</sup>. Le meurtre, bien qu'étant un acte répréhensible, ne peut être du côté de la femme, puisqu'elle est normalement passive. Pour lui, « les sœurs Papin ont

<sup>340</sup> *Ibid.*, p 201

<sup>341</sup> FREUD Sigmund, *Totem et tabou*, Petite Bibliothèque Payot, 2001, p 77

<sup>342</sup> GOURMEL Gérard, *L'ombre double. Dits et non dits de l'affaire Papin*, Le Mans, Éditions Cénomane, 2000.

commis ce crime, mais pas de la manière dont elles ont avoué. Il nous a même dit à un moment donné qu'il avait douté de la réalité du crime ».

Paul Laurent Assoun<sup>343</sup> affirme que « Le caractère d'exception du crime conjugué au féminin décuple la cruauté, faisant surgir une déesse mère, envers du meurtre du père. C'est depuis le non-lieu de la culpabilité d'origine, comme exclue du meurtre, que la femme criminelle, dans un acte de haute désymbolisation, procède au sacrifice au nom d'une Loi en quelque sorte antérieure et supérieure au meurtre du père. Le crime au féminin montrerait ainsi l'envers de la Loi. »

Dans l'imagerie populaire ou dans les religions, la femme est celle qui donne la vie et l'amour. C'est une mère idéale ou une vision assez misogyne de la femme. De tout temps, ce qui est attendu des femmes c'est qu'elles soient pures, pieuses ou mères. Mettre la mère sur un piédestal est une façon de la figer, de la garder dans un moule sans possibilité d'évolution.

Jean Paul Roux, dans *La femme dans l'histoire et dans les mythes*, nous propose plusieurs visages de la femme : la déesse, la sainte, la vierge, la beauté, la mère, la muse, l'enseignante... il n'abordera que très rapidement et à la fin, le côté sombre de la femme. Il évoquera Anat, une guerrière, qui boit le sang de ses adversaires, qui « (...) entasse les têtes des soldats morts et donne cent autres preuves de sauvagerie », mais la suite de la phrase viendra redorer l'image de cette horrible et cruelle Anat : « (...) et pourtant elle sauve. Son amour pour Baal (...) fait d'elle une déesse de la fécondité, de la vie <sup>344</sup> ».

La femme qui s'adonne dans le mal n'existe pas. Si elle existe, c'est malgré elle ou en réaction à l'homme. Jean Paul Roux continue son chapitre sur *La femme à deux visages* de façon à

<sup>343</sup> ASSOUN Paul-Laurent, *Le crime*, in *Recherches en Psychanalyse*, L'esprit du temps, 2004, p 37

<sup>344</sup> ROUX Jean-Paul, *La femme dans l'histoire et les mythes*, Librairie Arthème Fayard, 2004, p 346

pardonne et à accuser l'autre : l'homme. « N'est-ce pas l'homme qui a créé les sorcières, qui a provoqué la métamorphose de la belle fille que fut un jour Scylla ? (...) Certes la femme peut agir pour le mal (...) Les monstres ne sont-ils pas des produits du regard masculin <sup>345</sup>? ». En somme, lorsqu'elle use de sa violence, de son agressivité, de sa cruauté, la femme, n'agirait que contre sa volonté !

L'homme craint la violence de la femme et se met à l'abri derrière une forteresse aimante et maternante. Qui irait se blottir contre un sein destructeur ? Nous sommes renvoyés à l'intuition du petit enfant au stade schizoparanoïde de Klein : il sent qu'il doit se protéger de ce sein. Mais l'enfant ne peut accepter que ce sein, porteur de bonnes choses, soit aussi mauvais. Il rejettera alors ces angoisses à l'extérieur, sur d'autres objets. Pour que l'enfant boive de ce sein et se laisse passivement porter par sa mère, il n'a d'autre choix que de lui faire confiance. Le monstre qu'elle peut devenir, est une image bien trop effrayante qui doit à tout prix être séparée de l'image de la bonne mère, sous peine de se sentir en danger de mort. Le mythe de l'instinct maternel participe à la construction d'une défense. A propos de l'instinct maternel et de l'amour qui l'accompagne, « Il n'est pas vrai que la femme ait une sensibilité aigüe et qu'elle méprise et hait la rudesse. Elle ne la déteste que chez les autres. Elle décore sa propre rudesse du beau nom d'amour maternel<sup>346</sup> ». La femme est autant capable de violence que l'homme, et pourtant c'est à elle que revient le privilège de prendre soin d'un nourrisson, et l'amour maternel est réputé fort, instinctif, naturel et infaillible. Cet amour maternel participe à rendre le matricide si tabou et interdit. Renvoyer l'agressivité sur l'être supposé aimer, c'est prendre le risque de perdre un repère rassurant.

<sup>345</sup> ROUX Jean-Paul, *Ibid.*, p 349

<sup>346</sup> GRODDECK Georg, *Le Livre du ça*, *Ibid.*, p 104

Les femmes participent aussi aux guerres et pas seulement dans des rôles de soignantes ; elles ont porté l'uniforme. Utilisant l'image qu'on a d'elles, elles sont de merveilleuses espionnes, dont personne ne se méfie : « Les femmes révolutionnaires ont bien été violentes. Elles ont crié. Ont promis la mort à leurs ennemis, l'ont parfois donnée, sont allées la voir. Ont fait peur. Comme les autres. »<sup>347</sup>

Les tortures infligées à des soldats irakiens ont fait le tour des médias. Les tortionnaires étaient au nombre de sept soldats américains, dont trois femmes. On pouvait voir des photographies montrant les prisonniers dans des positions humiliantes, une femme affichant un large sourire. Que des soldats malmènent des prisonniers pour leur soutirer des informations sensibles est certes interdit par les Conventions de Genève, mais cela ne surprendra personne. Que des femmes se prêtent à ce jeu sinistre et qu'elles y prennent du plaisir, voilà qui relevait jusqu'alors de l'indicible. Ou de l'inimaginable. Comme l'était ce sourire, éclatant, que l'on découvre sur la plupart des photographies où se mettent en scène les femmes tortionnaires américaines. (...) La découverte que l'uniforme peut livrer les femmes à d'aussi bas instincts que des hommes en treillis.<sup>348</sup> Ainsi, plus que les tortures, c'est la cruauté féminine qui gêne, étonne, dérange. La violence masculine est dans les mœurs, elle est admise.

Une femme qui tue parce qu'elle est victime, sera bien sûr la plupart du temps pardonnée et soulèvera les passions, surtout si elle se montre fragile. Lorsque la femme se montre forte et stoïque, comme dans le cas de Pauline Dubuisson, femme des années 50, montrée du doigt et surnommée *La hyène du Nord*, car elle avait assassiné de sang-froid son amant. Dans un roman

<sup>347</sup> DAUPHIN Cécile et FARGE Arlette, *De la violence et des femmes*. Albin Michel, 1997, p 50

<sup>348</sup> BEURET Michel, ABOUD Véronique, ROCHAT Jocelyn et STAUFFER Pierre-André, *Choc : femmes et tortionnaires, Tabou, quand l'uniforme, le pouvoir ou la guerre font dériver les femmes*. L'hebdo n° 14, 13 mai 2004



biographique, *La petite Femelle*<sup>349</sup>, Philippe Jaenada, explique que la femme a été bien trop sévèrement jugée. En effet, c'est une femme indépendante, qui refuse de demander pardon. L'auteur comparera avec d'autres meurtres semblables, dont les accusées se seront montrées plus fragiles ont été acquittées. « Dans l'arène du Palais de Justice de Paris, Pauline Dubuisson a combattu toute seule, en éclairceuse, face à une génération entière, celle d'avant-guerre, (...) face même à des centaines d'années de vertu (...) et de domination masculine. (...) elle n'a jamais baissé la tête, ne s'est jamais tordu les doigts, en sanglotant de honte, comme doit le faire une femme, elle n'a pas poussé de cris hystériques ni jamais ne les a suppliés de lui pardonner, et cette résistance frontale, cette insolence les a rendus fous. De rage. Ils l'ont vaincue, évidemment ils l'ont détruite.<sup>350</sup> ».

Pourquoi ce mythe de la douceur féminine ? Serait-ce parce que la femme a été privée de cet organe pénis que seul l'homme détient, qu'elle nourrit, une cruauté aussi grande qu'insoupçonnée, masquée derrière le vide de son organe génital ? Elle a en effet été privée du pénis, mais aussi du sein, que la mère lui retire. La femme le vit peut-être comme un arrachement. Maintes fois, la fille subira ces arrachements qui viendront grossir le trou. Le mythe de la douceur, de la féminité et de la passivité, viennent resserrer le bâillon. La femme va avoir tendance à laisser libre cours à l'agressivité contre elle-même, dans une sphère intime, ou entre femmes. Douter de la capacité de cruauté et d'agressivité de la femme, c'est aussi, lui retirer la possibilité d'exprimer sa révolte. Pourtant, un être castré, privé de pénis, puisque c'est ainsi qu'est décrite la femme, ne peut que nourrir des désirs de vengeance et de meurtre. C'est sans doute pour cela que l'accès au fantasme matricide est difficile.

<sup>349</sup> JAENADA Philippe, *La petite Femelle*, Éditions JULIARD, 2005, p 9

La matricide Féminin serait-il un tabou non seulement à cause de la violence de l'acte, mais encore plus par la violence qu'il fait naître en tout un chacun ? Rendre la femme incapable de violence ou de meurtre, c'est aussi l'infantiliser, comme un être fragile et faible (bien que l'agressivité soit une forme de faiblesse et le meurtre un passage à l'acte signe de perte de contrôle). Parmi les combattants au Kurdistan qui tentent de repousser l'armée folle du Daech, il y a des femmes. L'une d'elles explique au cours d'une interview, que ces soldats assoiffés de sang reculent devant elle, car se faire tuer par une femme est un déshonneur et les privent de leur statut tant désiré de martyrs : « Je pense qu'ils avaient plus peur de nous que des hommes, affirme-t-elle. Ils pensent qu'ils iront en enfer s'ils sont tués par une femme <sup>351</sup> »

Les filles sont tout à fait capables d'agressivité, et cette dernière est très présente dans les groupes féminins. Inconsciemment toutes rivales et responsables de la privation de l'objet, elles peuvent difficilement appréhender l'autre avec sérénité. Freud avançait que la culpabilité découle de l'agressivité, en lien avec une frustration sexuelle : « l'empêchement de la satisfaction érotique entraîne une certaine agressivité contre la personne qui empêche cette satisfaction, et il faut que cette agressivité soit à son tour réprimée. Mais, dans ce cas, une fois réprimée et transférée au Surmoi, c'est l'agressivité seule qui se mue en sentiment de culpabilité <sup>352</sup> ». Freud affirmait également que la jalousie est le propre de la femme, à cause de la privation de pénis et d'un narcissisme bancal et blessé. Les groupes féminins sont réputés être redoutables et plus ou moins hostiles, à causes de toutes ces femmes qui se jalouent. A propos de ces groupes, un autre mythe va nous intéresser ; celui du matriarcat, époque durant laquelle les groupes de femmes avaient potentiellement le pouvoir.

<sup>351</sup> Libération, 13 septembre 2014 : [http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http%3A%2F%2Fwww.liberation.fr%2Fmonde%2F2014%2F09%2F13%2Ffirak-des-combattantes-kurdes-s-engagent-contre-les-jihadistes\\_1099670](http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http%3A%2F%2Fwww.liberation.fr%2Fmonde%2F2014%2F09%2F13%2Ffirak-des-combattantes-kurdes-s-engagent-contre-les-jihadistes_1099670)

<sup>352</sup> FREUD Sigmund, *Malaise dans la civilisation*. Puf, 1978, p 98

## 2) Le mythe du matriarcat

Le mythe du matriarcat apparait suite à une traduction maladroite. Bachofen a été à l'origine d'une grande polémique concernant l'idée qu'à l'origine du monde, le matriarcat était le modèle sociale et familiale. Cependant, Bachofen n'a jamais parlé de matriarcat. C'est Veronica Ciantelli<sup>353</sup>, dans un article *Penser l'origine : Johann Jakob Bachofen et la réhabilitation du mythe face à l'histoire qui remet de l'ordre*, qui précise que Le titre de son livre *Das Mutterrecht*<sup>354</sup>, *Le droit maternel et de la gynocratie*, n'évoque pas le matriarcat. La version que nous avons pu étudier est traduite par un groupe féministe. En effet, les féministes ont pu reprendre les hypothèses de Bachofen, afin de casser l'idée préconçue que les hommes ont toujours été dominateurs, et prouver qu'un monde régit par la loi des mères pré-existait au patriarcat. Bachofen se base sur la mythologie grecque et en particulier sur les récits d'Hérodote. Bachofen avance que dans ces anciennes civilisations, comme en Mésopotamie, en Assyrie ou en Égypte, la femme avait un pouvoir plus important. « Le matriarcat, dans l'ordre des temps a précédé le patriarcat : le développement de celui-ci correspond au déclin du premier <sup>355</sup>»

Aux yeux de Bachofen, une des preuves de ce matriarcat originel est que les anciens adoraient des dizaines de divinités féminines. Athéna, Vénus ou encore Isis chez les égyptiens, en sont

<sup>353</sup> CIANTELLI Veronica, *Penser l'origine : Johann Jakob Bachofen et la réhabilitation du mythe face à l'histoire*, in *Revue Grief* n°4, 2014

<sup>354</sup> BACHOFEN Johann Jakob, *Le droit de la mère dans l'Antiquité*, Publié et traduit par Le Groupe Français d'Études Féministes, Paris, 1903

<sup>355</sup> *Ibid.*, p 47

les grandes représentantes. Nous voudrions opposer à cette proposition qu'il y a également des animaux qui *représentent* les dieux, ce n'est pas pour autant que les animaux règnent en maîtres.

Bachofen utilise plus souvent le terme de gynécocratie ou gynocratie, et approfondit le droit maternel. Il n'est pas question des femmes sans enfants, les non-mères. Donc, celles qui prennent le pouvoir, l'autorité et la responsabilité de la vie familiale sont les mères. La mère donne son nom à l'enfant, puisque le mariage n'existe pas encore, et qu'il est plus logique de laisser le droit de filiation à la mère dont on est sûr, puisqu'elle porte l'enfant. « Maintenant Hésiode ne nous étonne plus quand il place au premier plan de son récit, la mère, ses soins incessants, l'éternelle minorité du fils, dont la croissance physique n'amène pas l'émancipation, et qui jouit près de la mère, jusqu'à un âge avancé, du calme et de l'abondance qu'offre la vie agricole <sup>356</sup>». Ce serait le *pater familias* romain qui aurait renversé l'ordre établi.

L'hypothèse d'un matriarcat est appuyée par Paul Lafargue qui énumère, dans son texte *La question de la femme*<sup>357</sup>, quelques tribus qui semblent fonctionner sur un mode matriarcal (Les Naires, les Touaregs...). Il rédige tout un pamphlet sur le fait que les femmes des tribus dites primitives ou d'origines ancestrales, comme en Égypte Antique, pouvaient jouir de libertés plus grandes que depuis l'instauration du patriarcat, qui est apparu après. Il rapporte les dires d'un indigène d'Australie qui déclarait que « la vie sauvage et barbare permet à la femme de conserver et de développer sa supériorité intellectuelle de naissance <sup>358</sup>», car les hommes à l'inverse, dont l'avantage est physique, se dédient à la chasse, la pêche et à s'asseoir, laissant tout le reste aux femmes. Nous avons tout de même l'impression, malgré les tentatives d'apporter une hypothèse avantageant les femmes, que cette explication n'est pas la meilleure. L'ère du matriarcat est décrite comme étant douce et juste. Tout n'était que fraternité entre les

<sup>356</sup> BACHOFEN Johann Jakob, *Ibid.*, p 58

<sup>357</sup> LAFARGUE Paul, *La question de la femme*, éditions de l'œuvre nouvelle, Paris, 1901

<sup>358</sup> *Ibid.*, p 15

humains. Nous percevons la nostalgie du petit enfant qui fantasme sur sa prime enfance, idéalisant les bras et les soins chaleureux de la mère, et un temps pendant lequel son seul souci était de jouer. Un monde où l'inconscient archaïque projette l'image de mères parfaites et aimantes, tandis que les hommes sont libres et exempts de responsabilités. L'ère matriarcale correspond à la vie sauvage.

Françoise Héritier souligne que bien que ce matriarcat ne soit qu'un mythe, il est un modèle contre lequel l'homme se bat. C'est ainsi qu'il invente des légendes, effrayante, afin de démontrer que si le monde est régi par les femmes, ce serait catastrophique. Cette « (...) catégorie de mythes a pour but de justifier l'ordre social existant. Ces mythes imaginent un monde antérieur qui fonctionnait mal, et qu'il a fallu abattre pour construire un monde meilleur <sup>359</sup>». Cette courte explication donne une lumière différente sur le matriarcat, qui aurait pu être pensé comme un paradis perdu. Au contraire, il serait donc un modèle à ne surtout pas reproduire, puisqu'il parle « d'un temps ancien mauvais ».

La femme est profondément inscrite comme étant un mauvais élément. Pour Aristote, l'excès de féminin est monstrueux, il faut l'intervention de l'homme et de son sperme pour faire naître un garçon. Pour Platon, qui n'a pas été courageux risquera de se réincarner en femme. Pour Lacassagne, les femmes ne brillent pas par leur intelligence, et même si elles sont capables de faire des études médicales, elles seront plutôt du côté de l'histologie « (...) et cette étude des coupes et des fines préparations leur plaît comme la broderie ou un travail d'aiguilles <sup>360</sup>». Et il précise que, « La véritable supériorité des femmes est du côté des sentiments. De là leur importance dans l'éducation, et de même qu'on a pu dire que tous les grands hommes ont eu

<sup>359</sup> HERITIER Françoise, *La plus belle histoire des femmes*, Ibid., p 47

<sup>360</sup> LACASSAGNE Alexandre, *Précis de médecine légale*. Masson, Paris 1906, p130

une mère supérieure ou distinguée, on peut aussi supposer que les vrais criminels ont une mère inférieure ou avec de mauvais penchants<sup>361</sup> ».

Des observations telles que celles-ci sont fort nombreuses et la liste serait longue. Nous comprenons pourquoi il n'est pas souhaitable que la femme règne en maître. Mais nous comprenons également la raison pour laquelle la femme porte en elle une frustration plus ou moins importante. Un être dépeint avec tant de défauts et de tares, ne peut se valoriser et gonfler son ego. La faille narcissique est induite par un environnement social, global et millénaire. Nous supposons que l'inconscient possède, tout comme le cerveau, une sorte de plasticité, qui modèle, sculpte et donne forme à notre structure psychique. Nous sommes consciemment et inconsciemment influencés par notre environnement, et ce qui est marquant concernant la femme, c'est que l'image négative et dévalorisante est devenue universelle.

« L'époque gynécocratique est la poésie de l'histoire ; elle l'est par la beauté sublime, la majesté héroïque qu'elle imprime au caractère féminin ; par la bravoure et la générosité des hommes ; par l'importance qu'elle attache à l'amour de la femme, par la chasteté qu'elle impose du jeune homme <sup>362</sup>». Le matriarcat, qu'il ait existé ou non, est comme une fantaisie, qui n'a pas duré dans le temps, dont quelques hommes peuvent en être nostalgiques tandis que les autres s'en préservent. Mais cette période, réelle ou imaginaire, ne prouve en rien que les femmes aient connus un temps de pouvoir et de libertés.

<sup>361</sup> *Ibid.*, p131

<sup>362</sup> *Ibid.*, p 73

Le matriarcat, ne repose pas sur le fait que la femme ait une supériorité sur l'homme. La seule supériorité de la femme étant son ventre, c'est plutôt en rapport avec la filiation maternelle que son pouvoir va s'exercer, et comme le souligne Lacassagne, l'éducation qu'elle fournira aux enfants. Donc la responsabilité de la femme reste, même dans l'idée d'une sorte de matriarcat, quelques soient les époques, au foyer, en tant que mère. De la même manière que dans la tradition hébraïque la religion est transmise par la mère, sans que les femmes puissent jouir de libertés plus grandes.

La domination de l'homme sur la femme prend forme lorsque l'homme, prenant conscience qu'il a besoin d'enfant légitime, doit s'assurer que sa femme lui appartient exclusivement ; « L'homme, en sa qualité de propriétaire, avait intérêt à posséder des enfants légitimes qui pouvaient hériter de ses propriétés. C'est pourquoi il imposa défense à sa femme, d'avoir commerce avec d'autres hommes <sup>363</sup>». Il devient propriétaire du ventre de la femme. C'est là qu'intervient l'infériorisation du rôle de la femme, dès sa plus tendre enfance. L'homme, pour s'assurer la propriété du corps de la femme, a dû développer une stratégie de dévalorisation. Et quelle meilleure méthode que de laisser la femme relayer cette fausse image à la suivante, et de solidifier et enraciner une mythologie qui devient ainsi une réalité. A l'image des superstitions dont on a du mal à se débarrasser même lorsqu'on essaye de se raisonner. Le matriarcat est une base possible pour cette stratégie. Puis lorsque l'inconscient a bien inscrit que la femme a pour rôle unique d'être mère et de prendre soins des enfants, aux dépens de ses propres désirs, et même que c'est bien là son désir, le règne des mères peut être renversé.

Le mythe du matriarcat renversé par l'ordre patriarcal, se retrouve également dans le panthéon des dieux. A Babylone, les déesses qui avaient une importance réelle, ont été petit à petit

<sup>363</sup> BEBEL Auguste, *La femme et le socialisme*, imprimerie Volksdrukkeruij, 1911, p 66

remplacées par des dieux, et reléguées à un simple rôle de partenaire. À partir du III<sup>ème</sup> millénaire « on observe un effacement progressif de ces déesses »<sup>364</sup> qui étaient « *les protectrices des cités sumériennes, elles qui sont à l'origine des connaissances et des techniques. (...) 365* », à la faveur des dieux.

Bebel August fait une lecture originale<sup>366</sup> du mythe d'Oreste et propose que ce soit symboliquement le matriarcat que tue Oreste. Les Euménides, profondément du côté du matriarcat, réprouvent fortement le crime d'Oreste contre sa mère Clytemnestre. Apollon, qui est du côté du patriarcat, réprouve le parricide et désigne comme preuve Athéna, née de Zeus, sans l'intervention de l'obscurité d'un ventre maternel.

Le point essentiel autour du matriarcat est donc qu'il ne concerne pas la femme. Le matriarcat est le règne des mères et de leur autorité et responsabilité sur les enfants. Il fige la femme dans son rôle de mère, sans lui donner de pouvoir sur l'homme. A l'opposé, le patriarcat met en valeur l'autorité de l'homme sur la femme, tout en laissant les enfants être l'affaire de ces dernières.

Si le matriarcat n'est pas un mythe il est au moins un leurre. Il érige les femmes en totem, les enfermant et les cristallisant dans une position unique et rigide. Les femmes n'échappent pas à ce mécanisme psychique qui les transforme en phallus, sans leur donner la possibilité de l'avoir. Les féministes ont repris les thèses du matriarcat originel dans le but de mettre en avant un

<sup>364</sup> GRANDPIERRE Véronique, *Sexe et amour à Babylone*, Folio Histoire, 2012, p 63-64

<sup>365</sup> GRANDPIERRE Véronique, *Ibid.*, p 63-64

<sup>366</sup> BEBEL Auguste, *Ibid.*, p 71



temps où les femmes étaient au pouvoir. Ce féminisme est-il la vraie voie de libération psychique des femmes ?

### 3) Le féminisme comme matricide

Pour commencer, le féminisme est-il toujours du côté de la libération de la femme ?

Bien sûr, sur un plan juridique et concernant les droits, les mouvements féministes et leurs différents combats, ont avancé et progressé les conditions de vie des femmes. Il en est de même concernant l'instruction. C'est sur ce premier volet que le féminisme de la première heure concentrait son énergie.

Le féminisme a évolué et c'est petit à petit le corps des femmes qui est devenu le combat principal ; le droit à l'avortement, à la contraception, à disposer de son corps, à prendre du plaisir sans passer pour une femme aux mauvaises mœurs...Médée, image du féminisme antique, clame « Entre toutes les créatures vivantes, nous les femmes nous sommes les plus malheureuses, les hommes prétendent que nous vivons à l'abri du péril dans nos maisons (...). Mensonges ! J'aimerais mieux le bouclier au côté, prendre part à trois batailles, plutôt que d'enfanter une seule fois<sup>367</sup> ».

Les femmes dénoncent les hommes, leurs attouchements et les mots déplacés. Et c'est également avec leurs corps nus que les féministes, comme les femmes, mettent en avant comme une arme, dont les courbes troublantes peuvent faire baisser les yeux des hommes. Les femmes

<sup>367</sup> EURIPIDE, *Médée, Tragédies Complètes*. Folio Classique, Gallimard, Saint Amand (Cher), 2015, v-230-251

dénoncent également les femmes, qui ne sont pas assez féministes, ou trop féministes, les unes demandant une loi interdisant le harcèlement de rue, les autres revendiquant le droit à être abordées, dans une tribune se voulant un message contre le puritanisme. « Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle<sup>368</sup> » est le titre d'une tribune publiée dans le journal *Le Monde*, et signée par cent femmes, plus ou moins connues dans le monde médiatique, dont Catherine Deneuve. Ces femmes pensent que « loin d'aider les femmes à s'autonomiser, sert en réalité les intérêts des ennemis de la liberté sexuelle, des extrémistes religieux ». <sup>369</sup>

Finalement, le corps des femmes après avoir été le terrain de bataille des hommes, devient également le ring des femmes elles-mêmes, entre elles, chacune avec des idées opposées, se revendiquant féministe et œuvrant pour les libertés des femmes.

Tout en étant un combat nécessaire contre les inégalités sociales, le féminisme se perd lorsqu'il espère effacer les différences entre hommes et femmes. Nous observons que dans les querelles internes de ces mouvements, le ratage du matricide est présent, à travers la lutte acharnée contre l'empreinte profonde du masculin dans le psychisme féminin. Plus le combat est féroce, plus il exprime le sentiment de domination. Et de fait, la domination masculine est un fait, ancré dans la réalité et la psyché. Le féminisme est l'expression de la domination masculine.

Sur le plan psychique, nous nous questionnons sur le féminisme et essayons de comprendre si celui-ci n'est pas une illusion qui fait croire aux femmes qu'elles se libèrent. Lorsque les femmes revendiquent le droit de féminiser les mots, que tout mot masculin devient une cause à combattre, nous entendons la voix de la blessure narcissique. Ce petit *-e* qui se rajoute avec un tiret à la fin des mots pour préciser qu'on s'adresse à un homme *et* à une femme, n'exprime-t-

<sup>368</sup> *Le Monde* du 09 janvier 2018, Tribune signée par cent femmes médiatiques

<sup>369</sup> *Le Monde*, Ibid.

il pas une revendication au niveau de la castration ? Ces femmes veulent récupérer un bout de quelque chose qui leur manque cruellement pour se sentir exister. Le féminisme se leurre, car l'homme et le masculin deviennent des ennemis à combattre.

Le féminisme devrait consister à apaiser les relations entre les hommes et les femmes. A rééduquer les hommes ainsi que les femmes. L'homme abandonnerait cette angoisse ancestrale qui l'a poussé à échafauder le piège dans lequel s'enferme la femme. Le féminisme ne peut fonctionner sans les hommes car il n'appartient pas qu'aux femmes. A la fin d'un colloque, à l'heure des questions, un homme a été étonné et même révolté, de nous entendre dire que nous pensons qu'il manque quelque chose à la femme. Il a avancé que dans ce cas, les hommes ont quelque chose de plus. Mais c'est bien là le nœud du problème. Les hommes, même ceux qui œuvrent dans le sens du féminisme, n'aident pas à la libération de la femme du jouc masculin, lorsqu'ils sont dans le déni de la position psychique inférieure des femmes. Les hommes, en mettant les femmes dans une position inférieure, ou de dépendance, ont, en effet, quelque chose de plus, cette chose retirée aux femmes. A l'opposé, affirmer qu'il ne manque rien à la femme, c'est être dans le déni et c'est une autre manière d'empêcher les femmes de reprendre ce qui appartient, leur part de phallus. Dire qu'il ne manque rien à la femme exprime le fétichisme, celui de l'enfant qui ne veut pas savoir que la mère n'a pas le pénis. Faire le constat que la femme ne peut aller au bout de son épanouissement, c'est prendre conscience qu'il est nécessaire d'apporter des modifications dans son éducation et son environnement psychique et social, en incluant l'homme dans sa dynamique.

La véritable libération des femmes pourra avoir lieu lorsqu'elle pourra laisser libre cours à son masochisme et accepter ainsi qu'un homme la pénètre sans se sentir agressée, sans qu'elle ait à mettre en place des défenses phalliques. « Tout ce qui est insupportable pour le Moi, est

précisément ce qui contribue à la jouissance sexuelle<sup>370</sup> ». Cette jouissance nécessite de désirer l'effraction du corps par celui de l'autre. Ce qui va de pair avec le fait que l'homme doive également abandonner sa peur de la femme, de ces défenses homosexuelles, de son angoisse d'être dévoré ou pénétré. Être l'égale de l'homme (en dehors d'une égalité de droits et de devoirs), sur le plan psychique est un leurre et une erreur. Mais il faut dire que tout est mis en place pour que la femme se sente obligée de mettre en place ces défenses, parce qu'elle est fragilisée, châtrée d'une partie d'elle-même ; « Une égalité nécessaire à conquérir et à maintenir dans le domaine politico-socio-économique, mais ô combien il importe qu'elle ne soit pas confondue avec une abolition de la différence des sexes, laquelle trouve bénéfice à être exaltée dans la sexualité, du fait de l'antagonisme entre les défenses du Moi et la libido ». <sup>371</sup>

Pour que la femme accepte son désir masochiste érotique, il lui faudra être dans des conditions optimales de confiance. Quand Les hommes et femmes sont éduqués les uns contre les autres au sens où « ce sont toutes des salopes compliquées » et se sont tous des « salauds qui ne pensent qu'à une chose », et nous ne pensons pas nous tromper en osant affirmer que ces deux adages sont universels, comment apaiser la relation ? Il faut entendre que l'homme est indispensable à la femme, chacun est un référent pour l'autre. Cet homme, le premier, le plus essentiel, reste le père. L'extrême théorie de l'égalité des sexes, serait d'effacer la notion d'homme et de femme. On ne se sent pas homme ou femme, mais d'un genre féminin ou masculin. L'être humain ne serait plus déterminé par son sexe, mais par un choix intime. C'est ainsi qu'on crée de la folie.

Nous avançons pas à pas, et nous distinguons progressivement que si le matricide s'étudie difficilement, c'est qu'il est partout, et s'inscrit profondément dans ce qui fait advenir les

<sup>370</sup> SCHAEFFER, Jacqueline, *Le fil rouge du sang de la femme*, in Sang de femmes, L'esprit du temps, 2005, p 96  
<sup>371</sup> *Ibid.*, p16

femmes. Le féminisme a de bon qu'il se bat contre l'injustice et les stéréotypes, et cela prend du temps, et les victoires fragiles. Ce qui explique cette lenteur est que chaque petit progrès est une lutte qui perturbe l'ordre établi depuis l'origine, mais également parce que la misogynie s'est inscrite dans la logique des organisations sociales et les structures psychiques profondes.

#### **4) La misogynie comme matricide**

En parlant d'Apollon, Melanie Klein affirme que, « (...) nous avons des raisons de croire que son obéissance à Zeus est liée à une haine envers les femmes et à son complexe d'Œdipe négatif », et que c'est cette haine qui « (...) intervient dans l'ordre donné à Oreste de tuer sa mère (...)»<sup>372</sup> »

Monique Schneider, dans son article intitulé *L'enjeu du matricide*<sup>373</sup>, propose également que le matricide soit latent dans la misogynie et qu'elle s'incruste imperceptiblement dans les différentes théories qui font le monde occidental. Sur tous les plans, qu'ils soient mythologiques, philosophiques, scientifiques ou même psychanalytiques, tout est présenté de façon à fractionner la femme, à la faire disparaître, à la morceler et à en garder la matrice, qui est au cœur du débat.

Il est vrai, que la femme, une fois morcelée et réduite à sa matrice, ne peut plus ni se dire victime de misogynie, ni se défendre, ni même en prendre conscience. Les différentes sciences finissent par s'en emparer. Par exemple, la grossesse, qui est très médicalisée, obéit à des normes et à des chiffres. L'allaitement, n'est plus l'acte de nourrir son enfant, mais une technique précise,

<sup>372</sup> KLEIN Melanie, *Envie et gratitude*, Gallimard, 2014, p 201

<sup>373</sup> SCHNEIDER Monique. *L'enjeu du matricide*, In Les Cahiers du GRIF, n°47, 1993. Misogynies. pp. 107-122

que la mère a intérêt à réussir. Qu'elle choisisse d'allaiter quelques semaines à quelques années, il y aura toujours des arguments pour ou contre, preuves scientifiques à l'appui. La femme est dépossédée de ce que doit être sa nature. Elle est un ventre qui fait des enfants, des seins qui nourrissent, des seins qui aguichent, des fesses qui se trémoussent, un corps qui se dévoile et se revendique une indépendance, et en même temps un corps qui se couvre pour ne pas provoquer le regard de l'autre. Le corps de la femme est ce qui cause sa perte.

Le misogyne souhaite un monde où la femme ne serait pas indispensable pour la reproduction, mais qui crie au danger car la femme peut déjà se passer de l'homme dans ce but. Hippolyte, furieux des accusations de Thésée qui a fait croire qu'il l'avait violée, clame haut et fort :

« Ô Zeus, pourquoi donc as-tu infligé aux humains ce frauduleux fléau, les femmes, en l'établissant à la lumière du soleil ? Si tu voulais propager la race mortelle, ce n'est pas aux femmes qu'il fallait en demander le moyen : contre de l'or, du fer, ou un poids de bronze déposé dans tes temples, les mortels devraient acheter de la semence d'enfants, chacun suivant la valeur du don offert<sup>374</sup> ».

Ces misogynes se sentent menacés par leur incapacité à fabriquer un enfant, ce qui alimente la haine des femmes, dont ils ont malgré tout besoin. « Mais comme, dans le réel, on ne peut pas se passer des femmes pour la reproduction, la seconde navigation est paradoxalement de les cantonner à cette seule fonction, à l'exclusion de toute autre. Ainsi le collectif mâle des citoyens se donne-t-il l'illusion de contrôler sa reproduction <sup>375</sup> ». Cette proposition explique assez clairement la mise en place de la domination masculine le ventre de la femme, ce qui la réduit

<sup>374</sup> EURIPIDE, *Hippolyte*, in *Tragédies complètes*. Folio, Gallimard, 1982., v- 616-624

<sup>375</sup> KLIMIS Sophie, *Sous le signe d'Antigone : quelle(s) communauté (s) ?* In *L'autonomie en pratique(s)*, ed.FUSL, Bruxelles 2013, pp 255-256

à n'être qu'un objet partiel. Ainsi, il s'approprie la capacité de procréer. L'envie est à l'origine de la haine. En retour, la femme utilisant la science qui en a fait des lamelles d'elle-même, répond à cette angoisse en dénaturant l'homme, en ne prenant que l'essentiel. Car même si la femme peut procréer seule, elle aura besoin des gamètes mâles.

Didier Robin propose une hypothèse intéressante concernant la misogynie. Chez le garçon, elle serait une étape nécessaire pour l'accession au statut d'homme. La misogynie s'incruste dans les mythes et les contes, de façon plus ou moins subtile : « misogynie en mode mineur prenant la forme du dédain quant à la position subjective de l'objet sexuel. La princesse se doit d'accueillir le héros, de lui offrir le repos du guerrier, sans qu'on se préoccupe beaucoup de son avis. Et puis misogynie en mode majeur bien que plus occulte quand il s'agit de tuer un monstre certes non humain mais malgré tout féminin<sup>376</sup> ». Les contes mythologiques nous rapportent toujours l'histoire d'un héros qui doit combattre un monstre, souvent féminin, telle la sphinge ou la méduse, et à la fin de ce combat il en garde un objet souvenir de sa victoire sur ledit monstre. « C'est donc la mère archaïque et monstrueuse qu'il faut dépasser. Mais alors, cette misogynie qui porte peut-être plus, comme on l'a vu, sur une représentation particulière de la jouissance où le féminin et le maternel archaïque s'intriquent nous est présentée comme structurante. En effet, le mono-mythe ne nous montre pas autre chose que la nécessité du meurtre de la « mère infantilisante », celle qui maintiendrait dans le statut d'enfant et par là d'objet. <sup>377</sup> ». La misogynie est donc la conséquence d'un échec de la séparation avec la mère. Didier Robin, appuie sur la récessivité du matricide afin que le garçon accède au monde des

<sup>376</sup> ROBIN Didier, Misogynie et initiation, meurtre symbolique de la mère et adolescence, in *Le Coq-héron* 2008/3 -n° 194, p 60

<sup>377</sup> ROBIN Didier, *Ibid.*

adultes. Malgré tout, il s'agit de donner au garçon la possibilité de tuer symboliquement la mère. De la fille...il n'est point question.

Ne négligeons pas l'idée que le misogyne peut également être une femme. Certaines femmes ont une grande haine envers leurs pères. La rivalité est au cœur de ce sentiment. N'oublions pas que la première rivalité se joue avec la mère, qui peut jouir du père. Quand bien même le matricide féminin est rare, l'agressivité et la haine sont toujours en latence. Entre matricide raté et misogynie ambiante, comment la femme peut-elle jouir de vivre ?

Pour la suite de la recherche, nous avons choisi de travailler sur quelques hypothèses d'une fervente disciple de Freud, qui a pu être qualifiée de misogyne, malgré elle. Il s'agit de Marie Bonaparte.

## **5) Vagin et clitoris**

Dans l'introduction du texte *De la sexualité de la femme*<sup>378</sup>, Marie Bonaparte entre directement dans le vif du sujet : « La nature n'a pas toujours réalisé une adaptation parfaite des organismes à leurs fonctions dans le milieu et ceci apparait avec une particulière clarté dans l'adaptation bien plus souvent déficiente de la femme que de l'homme à la fonction érotique ». Cette remarque met en avant les difficultés de la femme à éprouver la jouissance dans sa sexualité. Jusqu'à présent, nous avons pu établir que les liens entre les hommes et les femmes ne sont pas

<sup>378</sup> BONAPARTE Marie, *De la sexualité de la femme*, PUF, 1951



apaisés, et que l'amour et la haine se disputent constamment. Dans ce cas, la jouissance sexuelle ne peut prendre place de façon équilibrée pour les deux partenaires.

En réalité, ce n'est pas la nature qui n'est pas adaptée aux fonctions de l'organisme. C'est plutôt l'Homme qui ne s'est pas adapté à ce que la nature lui a offert. Nous avons mis en avant dans cette recherche qu'il manque une étape chez la fille pour que son évolution en tant que femme soit équilibrée. Au contraire, sur le plan de la jouissance sexuelle, la fille a quelque chose en plus que le garçon. Il ne faut pas oublier qu'au départ, la nature a donné à la fille deux zones érogènes qui lui sont spécifiques : le clitoris et le vagin. Si l'Homme ne s'est pas adapté à la nature, les hommes ont surtout beaucoup castré les filles, leur barrant l'accès à leur propre sexualité. Les mères prennent le relais, elles-mêmes privées d'une part de jouissance, et transmettent le tabou de la jouissance, comme si la plus grande peur était que leurs filles puissent jouir. L'angoisse de castration se termine normalement pour les garçons à la fin de l'Œdipe. « On pourrait aussi concevoir que le complexe d'Œdipe doit tomber parce que le temps de sa dissolution est venu tout comme les dents de lait tombent quand poussent les dents définitives<sup>379</sup> ». Pour les filles débute l'angoisse de castration, car simultanément se met en place le sabotage, plus ou moins important, de sa sexualité. Si la Nature avait sûrement prévu que l'Œdipe tombe, et que les filles puissent jouir du clitoris comme du vagin. Tirésias n'avait-il pas affirmé que la femme a une plus grande capacité de jouissance que l'homme ? Seulement, l'Homme n'est pas un animal comme les autres, et l'environnement social et culturel a une influence sur la construction psychique et les comportements qui l'accompagnent. Alors que la Nature lui a donné quelque chose en plus, le clitoris, l'environnement social va le faire disparaître, soit réellement par des pratiques telles que l'excision, soit en étant dans le déni du plaisir clitoridien, ou en valorisant le plaisir vaginal au détriment du plaisir clitoridien ou encore

<sup>379</sup> FREUD Sigmund, La disparition du complexe d'Œdipe, in *La vie sexuelle*, PUF, 1977 p 117

dévaluant la femme clitoridienne qui n'éprouve pas le plaisir vaginal. C'est sans doute pour cela que le sexe de la fille s'est vu scindé en deux parties dont une sera valorisée au détriment de l'autre. La fille est prématurément tiraillée, puis la femme, entre être mère ou ne pas l'être, allaiter ou ne pas allaiter, être vierge ou non, jouir du clitoris ou du vagin. Mais finalement que sait-on vraiment de la sexualité féminine ? Et en poussant un peu plus loin, en sait-on vraiment plus sur la sexualité masculine ?

Attardons-nous sur un premier constat : le clitoris est plus inédit que le vagin. Par-là, nous voulons signifier la reconnaissance par les divers scientifiques, médecins et philosophes de ce petit bout d'organe. S'il a pu être pris en considération, c'est uniquement parce que la croyance populaire affirmait que le clitoris était impliqué dans le processus de reproduction et qu'il fallait que la femme atteigne l'orgasme pendant le rapport pour augmenter la fertilité. C'était donc à l'homme de stimuler le clitoris lors de la pénétration. Les femmes anorgasmiques étaient considérées comme stériles. Jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, en Europe, les médecins affirmaient que la femme avait également une semence qui coagulait avec celle de l'homme et formaient l'embryon. Quoi qu'il en soit, on semblait avoir compris que le clitoris avait un rapport avec l'orgasme.

Dans les années 1930 lorsqu'on est enfin sûr qu'il n'est pas lié à la fécondation, le mot clitoris sera même supprimé du dictionnaire. « Un plaisir sans fonction est inconcevable pour les religieux<sup>380</sup> ». Au contraire, se masturber le clitoris pourrait nuire à la reproduction, puisque l'orgasme qu'il procure diminue l'envie d'avoir un rapport sexuel avec un homme. La femme clitoridienne n'est pas la « bonne femme », celle qui se satisfera de son rôle de fidèle épouse et

<sup>380</sup> PIQUARD Jean-Claude, *La fabuleuse histoire du clitoris*. H&O, 2013, p 16

de mère. D'ailleurs était pressenti le danger que représentait la découverte de l'orgasme clitoridien. La jeune fille de bonne famille ne devait pas se toucher. Ce qui représentait presque un quart des recettes des médecins était la masturbation assistée du clitoris. Comme il était interdit à la femme honnête d'avoir recours à la « *manuellisation* », il était préférable que ce soit le médecin qui lui apporte ce soulagement.<sup>381</sup>

Chez la petite fille, la zone clitoridienne, incluant les lèvres vaginales, sont en contact avec le monde. Le frottement des tissus, les contractions des cuisses, tout contribue à ce que la fille ressente cette zone érogène, et attire son attention. L'exploration pourra éventuellement la mener vers l'entrée du vagin. C'est naturellement et *innocemment*, à l'instar du garçon qui tire sur son pénis, que la fille éprouve les sensations de plaisir. Plus la fille grandit et plus s'opère, par l'influence de l'environnement une excision psychique. C'est tout de même ce déni du clitoris qui protège les filles d'Europe de l'excision. Ce n'est que depuis peu que le clitoris est correctement représenté dans les livres destinés aux collégiens.

La femme est entraînée dans une logique qui ne lui appartient plus, dont elle transmet l'héritage à sa propre fille, et c'est ainsi que le vagin surpasse le clitoris. Le vagin est le lieu de la maturité sexuelle, car il sous-entend un rapport sexuel à deux. Mais pourquoi cliver le sexe de la femme et son plaisir ? Que penserait Freud s'il savait que le clitoris n'est pas du tout un petit organe ? En effet, les connaissances actuelles ont démontré que le clitoris est un muscle qui peut mesurer jusqu'à 14 centimètres et possède deux longues racines qui enserrant le vagin. L'extrémité visible n'est que la partie émergente du clitoris.

<sup>381</sup> Cette partie repose sur le livre de PIQUARD Jean-Claude, *La fabuleuse histoire du clitoris*, H&O, 2013, op .cit

Nous rencontrons une patiente chez qui les préliminaires, sont insupportables, et qui préfère dans le rapport réel, une pénétration rapide et un plaisir tout aussi rapide. Pourtant, quand elle raconte ses fantasmes, les préliminaires sont bien présents et son auto-stimulation du clitoris lui procure une jouissance qu'elle ne parvient pas à atteindre avec son conjoint. Elle est surtout gênée que son conjoint puisse avoir accès à une partie intime de son corps, le clitoris. Cette patiente sera qualifiée de frigide, et pourtant sa vie fantasmatique et sa pratique de la masturbation montrent bien que son désir sexuel est bien présent et que sa capacité de jouissance est bel et bien existante.

La femme clitoridienne se voit affublée de l'étiquette de frigide partielle et reste associée à une sexualité sur le mode infantile. Nos patientes parlent de leur plaisir clitoridien, et de l'absence d'orgasme vaginal. Mais toutes, dans leurs histoires ont prononcé à un moment ou à un autre de la thérapie « *c'était elle ou moi* », en parlant d'elles-mêmes et de leurs mères. Le plaisir clitoridien étant elle-même, puisqu'il représente le stade infantile et le plaisir vaginal, la mère, puisque c'est le plaisir adulte et que c'est par cet orifice que se font les enfants. Le clitoris ne sert à rien à l'homme, ni lui donner du plaisir, ni lui donner une descendance. Le clitoris seul ne peut permettre une sexualité épanouie dans un couple, mais il en est de même pour le vagin.

Marie Bonaparte était une grande admiratrice de Freud, au point qu'elle était surnommée par ses congénères de la société psychanalytique, *Freud m'a dit*. Afin de coller aux percepts de ce dernier, c'est-à-dire avoir une sexualité mature qui passe par le plaisir vaginal, *Marie Bonaparte* préconisait que les femmes devaient passer par la chirurgie clitoridienne. Elle-même s'est faite opérée plusieurs fois, afin de réparer la déficience à obtenir un orgasme vaginal.

- *Marie Bonaparte*

Marie Bonaparte tient un rôle important dans l'expansion de la psychanalyse en France et dans la vie de Freud, surtout vers la fin, concernant son exil de Vienne et la prise en charge de son cancer de la mâchoire.

Après avoir lu l'œuvre de Freud, elle désire faire une analyse avec lui. Elle ira jusqu'à demander deux séances par jour. Elle est très riche, bien que son père soit modeste, car elle a hérité d'une grande fortune à ses dix-huit ans, de la part de sa mère qui était très fortunée. Très tôt orpheline de sa mère, elle sera élevée par sa grand-mère, qui l'élève comme *un trésor*, au sens littéral du terme, puisque la petite Marie valait son pesant d'or. Elle verra très rarement son père.

Depuis toute petite elle est persuadée qu'elle va mourir. Elle souffre également de frigidité. Elle se marie en 1907 avec George de Grèce, fils de George 1<sup>er</sup> de Grèce. Elle découvrira par la suite que son mari est homosexuel. Ils auront tout de même ensemble deux enfants. Après son analyse, lorsqu'elle décide elle-même de pratiquer la psychanalyse, elle offre à son mari un appartement où il peut vivre tranquillement avec son amant. Elle est elle-même amoureuse et amante d'un homme qui la désire mais n'est pas amoureux d'elle.

Elle est l'éminente fondatrice de la « *Revue française de psychanalyse* », qu'elle soutient financièrement. Son argent lui donne du pouvoir et un caractère très tranchant. Elle mettra à la tête de la rédaction de la Revue Loweinstein, qui était son amant, malgré un vote collectif qui en désignait un d'autre. Elle n'hésite pas à imposer ses desideratas, y compris avec Freud. Elle lui propose de racheter ses correspondances avec Fliess, en lui promettant de les lui rendre, puisqu'il était malade à l'idée que ces lettres deviennent publiques, (elle a elle-même connu le chantage avec un homme qui lui a demandé de l'argent contre les lettres d'amour qu'elle lui adressait). Sachant que Freud allait détruire cette correspondance, elle finira avec beaucoup d'obstination, et avec le soutien d'Anna Freud, par le persuader de la laisser publier.

C'est une femme de caractère, une sorte d'Athéna, guerrière pour la psychanalyse, et cherchant à tout prix le plaisir, aux risques des chirurgies *réparatrices*. Elle a quelque chose de viril et n'est pas femme à se soumettre.

Marie Bonaparte a perdu sa mère un mois après sa naissance, donc bien avant la puberté, moment où aurait dû se mettre en place le désir matricide puis son abandon. Bien sûr, elle avait la possibilité de déplacer ce désir sur la grand-mère, protectrice, mais rigide et sévère. Ou encore sur ses nombreuses nurses qui ont pris part à son éducation et à ses soins. Mais nous mettrons en avant les nombreuses chirurgies, qu'il s'agisse du clitoris, du nez ou des seins, c'est-à-dire les parties érectiles ou phalliques. Cette atteinte au corps, est le signe du matricide psychique raté. Sa frigidité, dont elle fera un combat et une signature, n'est que la conséquence du raté de la symbolisation. Le détail qui a une importance capitale dans ce raté, est qu'en plus du décès de la mère, qui lui vole la possibilité de fantasmer plus tard le matricide, il y a déjà autour de cette mort réelle des soupçons de meurtres. Soulignons, même si ce n'était pas rare à cette époque, que Marie porte le même prénom que sa mère morte. Marie Bonaparte n'a pu accéder à la réalisation du matricide psychique à cause de la mort prématurée de sa mère, et ce qui est notoire c'est que cette psychanalyste, issue d'une famille d'assassins, comme elle le dit elle-même, s'intéresse beaucoup aux criminels. Le deuxième sujet qui la passionnera sera la sexualité féminine. Ses premières propositions autour de la frigidité de la femme sont anatomiques. En effet, elle affirme que c'est parce que le clitoris est trop éloigné du vagin que la femme ne peut pas jouir complètement. Elle se fera opérer en rapprochant le clitoris de l'entrée du vagin. En faisant de la sorte, elle n'abandonne pas du tout son plaisir clitoridien, elle tente simplement de créer un plaisir vaginal artificiel. Marie Bonaparte, en bonne névrosée, a donc fait un compromis entre adhérer aux théories du père de la psychanalyse et être cohérente avec son propre plaisir.

Marie Bonaparte évoluera sur ce point et abandonnera l'idée de suivre son père symbolique. Elle dira que « Les hommes se sentent menacés par ce qui aurait une apparence phallique chez la femme, c'est pourquoi ils insistent pour que le clitoris soit enlevé<sup>382</sup> ». Elle affirme que le clitoris est un organe important chez la femme, qu'il est grande source de jouissance et de bien être psychique. Marie Bonaparte n'hésite pas à souligner que l'homme se leurre sur sa capacité à donner du plaisir. En parlant de l'excision, elle avance que l'avis des hommes qui ont pu avoir des rapports avec de telles femmes, et prétendant que le plaisir reste intact, ne peut être fiable. « Outre que l'homme en de pareils moments, est peu apte à l'observation réaliste froide, on sait jusqu'à quel point l'homme de toutes couleurs peut, en pareilles matières, être leurré par la femme <sup>383</sup>». Nous comprenons bien que Marie Bonaparte souligne la capacité de la femme à simuler le plaisir et celle de l'homme à se faire berné par une telle flatterie dont il a besoin, afin d'augmenter son plaisir et gonfler sa virilité. Mais entre les lignes nous devinons que Marie Bonaparte jouit à rapporter de tels propos. Elle se pose elle-même comme une femme phallique qui peut tromper l'homme par sa ruse. C'est d'ailleurs cette capacité à la ruse qui effraie l'homme.

« Le clitoridisme durable et exclusif chez une femme est bien plutôt l'expression de quelque chose en plus que de quelque chose en moins dans sa constitution bisexuelle<sup>384</sup> ». A cause de cette chose en plus, la femme subit bien des préjudices. Dans la mythologie grecque, Zeus et Tirésias savaient déjà que la femme avait de quoi jouir deux fois plus, et nous savons qu'avant le XIXème siècle, les médecins reconnaissaient le clitoris comme étant une source érogène importante. L'homme n'étant sans doute pas à l'aise face à cette jouissance supplémentaire, a trouvé préférable de détourner l'attention sur une zone unique qui lui est favorable.

<sup>382</sup> BONAPARTE Marie, *Notes sur l'excision*, In *Revue française de psychanalyse*, n°2 avril-juin 1948, p 214

<sup>383</sup> Ibid.

<sup>384</sup> *Ibid.*, p 223

« La femme de type clitoridien reste inconsciemment fière de sa virilité, malgré la souffrance consciente, répétée et souvent intense de l'insatisfaction dans le coït normal, qu'elle ressent comme une infirmité.<sup>385</sup> ». Cette infirmité est due à l'encrage dans les différentes croyances populaires d'une bonne et d'une mauvaise sexualité féminine. La bonne est celle qui accompagne une sexualité masculine et la mauvaise étant celle que la femme peut satisfaire seule. Il est primordial de pouvoir avoir une relation harmonieuse avec l'homme dans le rapport sexuel, mais il serait préférable de laisser la femme jouir de son corps dans son entier, et cesser de dévaloriser une zone en faveur d'une autre.

« Ce sont d'ordinaires les sociétés primitives dites patriarcales qui imposent les mutilations sexuelles rituelles. Il semble que ce soient les « pères », les anciens des tribus, successeurs du père de la Horde préhistorique, qui aient cherchés par-là à intimider la sexualité de leurs enfants, des fils leurs rivaux, des filles leurs compagnes. Mais jusqu'à quel point les pères de la tribu qui par ailleurs délèguent auprès des filles, pour l'exécution des mutilations, de vieilles femmes lesquelles doivent être ravies de se venger de leur vieillesse sur la jeunesse à faire souffrir ! - jusqu'à quel point le désir de sur féminiser les filles s'adjoint-il ici, dans le rite de l'excision, à l'intention d'intimider leur sexualité ?<sup>386</sup> ». Nous avons déjà souligné le rôle des femmes dans leur propre assujettissement. Est gravé dans l'inconscient une interdiction face à la jouissance, et celles qui en ont été privées avant, auront du mal à libérer celles qui suivent. Le rôle du matricide psychique féminin est justement de casser ce cercle vicieux inconscient. A notre époque des femmes reprennent leurs responsabilités et vont dans les différentes tribus ou groupes qui pratiquent l'excision, expliquer aux autres femmes pourquoi cet acte est barbare et non obligatoire au bien-être de la femme. Mais sans aller jusqu'à l'excision, il est surement

<sup>385</sup> Notes sur l'excision, *Ibid.*, p 225

<sup>386</sup> *Ibid.*, p 229



temps de réconcilier la femme avec non seulement une sexualité épanouie avec un partenaire, mais qu'elle se réconcilie également avec son clitoris. Ici le matricide psychique se perpétue et se répète, à travers ces vieilles femmes dont parle Marie Bonaparte, celles-là même qui ont été mutilées bien avant de devenir des mutilatrices à leur tour. Celles-là n'ont pas pu dire non, et nous imaginons l'impossibilité de refuser dans des cultures dans lesquelles ces pratiques sont ancrées.

La réhabilitation du clitoris ne peut se faire sans les hommes, car c'est à eux que la plupart des femmes auront à faire. Marie Bonaparte, en tant que psychanalyste, n'a pas pu avoir la crédibilité dont elle aurait pu bénéficier. Encore de nos jours, elle reste une figure mineure de la psychanalyse, malgré son rôle important auprès de Freud et ses traductions d'ouvrages psychanalytiques. Ses hypothèses concernant la sexualité féminine prendront une connotation naïve. Pourtant, derrière cette simplicité, il y a du langage inconscient, qui aurait pu être la base d'une théorisation plus mature. Le matricide psychique féminin ne peut aboutir dans un contexte où la parole de la femme est dévalorisée. Et réciproquement, tant que la parole de la femme est dévalorisée, le matricide psychique féminin est raté.

Pour que le dépassement du meurtre psychique soit réussi, il faut que la mère soit prête à s'effacer. C'est un meurtre consensuel. Mais la pulsion de (sur)vie de la mère est plus importante, et il n'est pas aisé de se laisser tuer, ne serait-ce que symboliquement. De plus, la femme qui a raté son matricide acceptera difficilement de céder la place à l'autre, quand bien même ce serait sa fille bien aimée. L'amour maternel est alors tâché d'ambiguïté.

« En fait il fallait admettre la possibilité qu'un certain nombre d'êtres féminins restent attachés à leur lien originaire avec la mère et ne parviennent jamais à le détourner véritablement sur

l'homme<sup>387</sup> ». Nous constatons qu'il ne s'agit pas simplement d'un certain nombre de femmes, mais de la plupart des femmes. Le détournement qui ne se fait pas vers l'homme, peut se manifester de façons très différentes : difficulté d'attachement, ou au contraire, une grande dépendance, mauvais choix d'objet d'amour. De plus, le raté de la symbolisation du matricide ne permet pas à la fille de lâcher son agressivité, et s'en trouvera lestée tout le long de son parcours de femme.

Nous pouvons avancer que le meurtre symbolique fait partie de la constitution normale de l'être humain. Abandonner le vœu matricide permet d'entrer dans la symbolisation et la civilisation. Encore faut-il vraiment réussir cette symbolisation et non pas se leurrer en la déplaçant ou en la transformant.

Chercher à comprendre l'acte matricide, c'est comprendre le lien mère-fille, mais nous avons vu que cela nous a menés à faire le lien avec les rapports hommes-femmes. Et Finalement repérer le rôle du père. Comme l'avance Markos Zafirooulos, « (...) il y a dans la théorie même de l'origine de la société de droit comme un étrange voisinage entre la question du père et celle de la question féminine (...)<sup>388</sup> ». Nous ne pouvons faire l'économie du père, et son rôle dans le ratage de la symbolisation du matricide semble nodal. « Dans les conditions déterminant l'amour (...) il y a une étiologie maternelle évidente et l'apparition de la figure du père comme troisième larron, celui qui possède la mère, qui colore le choix d'objet d'une façon tout à fait particulière<sup>389</sup>. ».

<sup>387</sup> FREUD Sigmund, Sur la sexualité féminine, in *La vie sexuelle*, PUF 1977, p 140

<sup>388</sup> ZAFIROPOULOS Markos, *La question féminine de Freud à Lacan, la femme contre la mère*. PUF, 2010, p 13

<sup>389</sup> SAUVAGNAT François, CHAILLOU Cédric, *L'acte pervers, in Criminalité, perversité, perversion : une mise au point*, Eres, 2016, p 213

## VI- La place du père

Avant d'aborder la question du père, ce héros qui doit sauver la fille de la toute-puissance maternelle, il faudrait tenter de comprendre ce qui fait que le père se cache derrière l'homme. Nous ne pouvons passer à côté du fait que dans la réalité, les hommes sont plus facilement absents en tant que père. Combien de mères se retrouvent seules avec leurs enfants ? Trop souvent les enfants et leur éducation ne concernent que la mère. Est-ce cette dernière qui envahit par trop l'espace, ne laissant pas la possibilité au père d'exister, ou est-ce le père qui laisse trop de place à la mère, ne se sentant pas concerné ? Nous pressentons que la peur paraît être un sentiment déterminant, que ce soit dans la relation homme-femme ou la relation père-mère-enfant.

### 1) L'homme

Tout comme nous reprochons aux écrits de mettre en avant la mère au détriment de la femme, nous souhaitons ne pas faire la même erreur concernant l'homme, en ne parlant que du père. Avant le père, il y a donc l'homme. Nous avons démontré que l'homme, à cause de sa peur de la femme, a mis en place une stratégie psychique ancestrale qui s'est parfaitement ancrée dans le processus évolutif de toute l'Humanité, à en devenir presque infaillible, tout cela dans le but de se préserver de la femme. La question centrale devient alors, pourquoi cette peur ? Qu'est-ce donc qu'a la femme qui aurait pu déclencher une défense si puissante qu'il est ardu de s'en défaire ?

Jean Cournut a écrit un livre qui s'intitule *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*<sup>390</sup>? Partant de deux corolaires inchangeables, le premier étant que la différence des sexes est évidente, que tout est masculin ou féminin, et le deuxième étant que l'homme domine la femme, comme le masculin l'emporte sur le féminin. Jean Cournut part de l'hypothèse simple que nous avons également démontrée : les hommes dominent les femmes tout simplement car ils en ont peur. En effet, quel meilleur moyen que de se protéger par exemple d'un tigre, qui pourrait nous défigurer en un coup de patte, que de la dompter et d'en faire un animal apprivoisé ?

Sachant que c'est cette peur qui est à l'origine de tout, il est en effet important de se pencher sur la question. Nous allons tenter de discuter certaines de ses propositions.

- L'homme a peur de la mère archaïque, dévorante.

C'est une proposition redondante, cette mère effrayante, au sein nourricier qui force le passage dans la bouche du petit enfant, comme un doux viol lacté. La culpabilité à ressentir du plaisir à cette effraction doit être insupportable et refoulée au plus profond de l'inconscient.

- La femme est un animal sauvage, aux pulsions sexuelles débordantes et l'homme a peur lui-même de se laisser aller à ce débordement et de perdre le contrôle.

Nous proposerons de rajouter que l'homme craint de se faire posséder et ne pouvoir retrouver position dominante. Perdre le contrôle, c'est une forme d'impuissance, et le risque de redevenir ce petit garçon fasse à une mère toute-puissante. « Quand l'homme ne peut plus vaincre, quand il ne peut plus triompher, on se retrouve sur le territoire de la mère de la toute-puissance infantile, de la mère phallique-anale, de la mère prégénitale engloutissante.<sup>391</sup> »

<sup>390</sup> COURNUT Jean, *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*. Puf, 2006

<sup>391</sup> SCHAEFFER Jacqueline, *Le refus du féminin*, *Ibid.*, p 31

- Les hommes, à cause de cette pulsion sexuelle débordante ont peur de ne pas être à la hauteur

- A cause de ce risque d'insatisfaction, les femmes pourraient se venger

- La femme a quelque chose de diabolique

Cette sentence est éternelle. Depuis toujours la femme est le Diable. Mais qu'a-t-elle de si diabolique ? Nous optons pour l'idée que c'est ce qu'elle provoque chez celui qui la désire qui est diabolique. En effet, lorsque le jeune garçon découvre qu'au passage d'un objet féminin (fille ou femme), son sexe se dresse sans qu'il puisse le contrôler, n'est-ce pas là de la magie ? Nous avançons que la plus grande peur de l'homme est celle d'être ainsi contrôlé à distance par la femme. Comment alors ne pas craindre cette chose qui provoque en lui ce désir monstrueux, entre le sein qui a pénétré sa bouche quand il était enfant, dans une délicieuse effraction, et ce pouvoir incontrôlable sur son pénis.

- Il a peur de sa propre féminité, car il désire et redoute la pénétration.

Nous revenons sur le sein nourricier qui a pénétré tout enfant (même si ce sein est un biberon), se frayant un passage dans la bouche, en forçant parfois et qui provoque une pulsion de succion. Tout être humain a été ainsi nourri et peut faire naître chez le garçon un désir homosexuel, cherchant la pénétration par un pénis dans la bouche, qui rappellera ce moment de succion. Chez la fille, ce désir est moins culpabilisant, puisqu'elle remplacera le sein par le pénis.

- Cette peur de la féminité renvoie à la peur de la castration

En effet, l'homme en s'identifiant à l'objet de désir, se met à désirer le pénis, il se met dans une position féminine, qui réactive l'angoisse de castration.

Après toutes ces propositions, Nous prenons la mesure de combien avoir le pénis est fragilisant et angoissant, vivant dans la peur permanente de le perdre ou de devenir impuissant.

« Les hommes ont peur des femmes aussi parce qu'elles sont mortelles ; ou simplement absentes ou en retard. Toute situation qui rappelle peu ou prou l'absence de l'objet primaire est et reste radicalement insupportable<sup>392</sup> ». Jean Cornut en revient donc à l'amour filiale, mère-fils, mais surtout à sa vision de la relation mère-fille, qui pour l'homme est irreprésentable, où la castration n'a plus de sens. « La relation mère-fille est une relation à l'identique : du féminin érotique et du féminin de même sang, ce qui défie toutes les différences<sup>393</sup> ». Nous retombons sur cet insupportable même, au plus terrible des incestes. Pour mettre fin à cet inceste, il faut que l'homme puisse abandonner sa peur de la femme, de la mère archaïque et dévoreuse, et trouve le courage de s'immiscer entre la mère et la fille, de leur permettre d'opérer une séparation, de ne pas laisser l'occasion à la fusion de prendre, et d'éviter ainsi soit sa consolidation, soit la nécessité de la violence et de l'agressivité, dans le but de tenter, malgré tout, la séparation

## 2) Le père

Dans l'antiquité grecque, la création du monde commence avec une Gaia, la Terre, qui se marie avec Ouranos, le ciel. De cette union naissent les Titans, les Cyclopes et les Hécatonchires. Ouranos détestant les deux dernières catégories de ses enfants, décide de les enfermer dans le Tartare. Gaia charge son fils Cronos de se venger. Ce dernier émascule son père. Le père, trahit, maudira son fils et lui prédira des enfants qui se tourneront contre lui. Afin que la malédiction ne se réalise point, Cronos, sitôt devenu père, avalera ses enfants, afin de se protéger. Rhéa, la mère, garde le petit dernier, Zeus, qu'elle échangera contre une grosse pierre, que le père avale.

<sup>392</sup> CORNUT Jean, *Ibid.*, p 261

<sup>393</sup> CORNUT Jean, *Ibid.*, p 141

Zeus grandit loin de son père, et attendra l'âge adulte pour libérer ses frères et sœurs, en faisant régurgiter Ouranos.

C'est ainsi que nous choisissons d'introduire le père, par la difficulté dès le départ d'investir ce rôle. Pour exister, les enfants, ici principalement les garçons, sont chargés par la mère de se venger du père. Le père humilié est destitué, et les fils prennent le pouvoir...ainsi que la mère. Nous comprenons qu'autant être mère est le destin souhaité pour les femmes, par les hommes, afin de se protéger d'elles, autant les hommes ont oublié dans ce formidable projet de s'inscrire dans le rôle du père. Alors que les femmes seront censées être des mères, naturellement, instinctivement, les pères, seront excusés, car...être père n'est pas naturel. Le père se sent menacé par ses enfants, et la peur le pousse à les manger. Nous avons vu tout au long de ce travail, que les pères sont menacés, avant même la naissance de leurs enfants, par un fils qui cherchera à les détrôner. Groddeck a proposé d'expliquer la circoncision, par le fait que lorsque les mariages étaient conclus tôt, et que les pères avaient peu de différence d'âge avec les fils, ces derniers représentaient une réelle rivalité, par rapport à la mère. Le père tuait donc le fils aîné, déguisant cela en sacrifice religieux. Ce qui permettait de manger la victime. « Avec le refoulement graduel des sentiments de haine (...) ce meurtre n'était plus rationnel, on se débarrassait de ce rival d'amour en l'émasculant<sup>394</sup> », on en faisait ainsi un esclave. Puis les guerres appelant ces fils aînés, on les envoya dans d'autres contrées, autre manière de s'en débarrasser. Avec l'agriculture, il fallait garder les garçons avec soi, alors « (...) on symbolisa le meurtre et on inventa la circoncision<sup>395</sup> ».

<sup>394</sup> GRODDECK Georg, *Le livre du ça*, *Ibid.*, p 199

<sup>395</sup> *Ibid.*

La fonction de père n'est pas évidente, parce qu'elle réactive la peur de la castration et la peur que la femme devenue mère, ne lui échappe. Et pourtant, « Le père est là, à la fois chez la mère et chez l'enfant, dès l'origine. Plus exactement, entre la mère est l'enfant <sup>396</sup>». Le père ne peut pas être qu'une fonction symbolique.

Paul Denis énonce que « La mère n'est si bonne que parce que le père est dans les coulisses <sup>397</sup>». Pourquoi ne pas venir sur scène avec la mère ? Effectivement, c'est le père qui fait mère la femme, mais de cette transformation, il reste l'impression d'un retour en arrière difficile. Une fois devenue mère, l'homme-père reste dans les coulisses et reste un spectateur caché, en négligeant son rôle d'acteur, en oubliant son rôle d'auteur. Ce sont des pères très effacés devant l'autorité ou simplement l'existence de la mère. Ou des pères qui ne sont qu'autorité, et s'effacent le reste du temps. D'ailleurs au passage, les mères ne sont pas forcément autoritaires. Elles ont suffisamment créé de lien pour ne pas avoir à l'être, et la fille devient sa propre mère/sur-moi. Ces femmes, en devenant adultes, gardent ce lien très fort, où angoisse et culpabilité sont très en relief.

Il est assez frappant de constater que sur les cas proposés, le père, qu'il soit absent ou présent dans la réalité, se tient à distance de la relation mère-fille. Pourtant le père est idéalement celui qui sépare l'enfant de sa mère et qui le confronte à la Loi. Mais si la Loi de la mère est la plus forte, le père est mort d'avant d'avoir pu poser le cadre. « Le père faible n'est pas utile à Blanche-neige qu'il ne l'était à Jeannot et Margot. L'apparition fréquente de ces pères faibles

<sup>396</sup> GREEN André, *ibid.*, p 361

<sup>397</sup> PAUL Denis, *Entretien avec Alain Braconnier*, pour *Carnet psy*, 2000, p 185



dans les contes de fées indique que les maris dominés par leur femme ne sont pas un phénomène nouveau<sup>398</sup> ».

Après plusieurs années de psychothérapie, une patiente qui vouait une admiration totale à son père, pourra hurler avec douleur : « *C'est lui le lâche, c'est lui qui n'a pas su s'occuper de sa femme et à cause de lui, c'est moi qui souffre avec elle* ». Jeanine, dont nous avons présenté les dessins, très tôt, dès quatre ans, a dû soutenir sa mère dépressive et devenir sa confidente. Elle est toujours prise d'une grande tristesse dès qu'elle doit parler de son père. A trente ans, elle n'a jamais eu d'histoire d'amour bien à elle, et est devenue l'amante d'un homme qui a plusieurs points communs avec son propre père, y compris l'âge.

Ces pères effacés mettent en danger l'advenir femme de leur fille en permettant soit une trop grande fusion mère-fille, soit une maltraitance psychique et une domination importante de la mère sur la fille. Par maltraitance psychique, nous incluons également les mères complices et *copines*. Les filles de ces mères peinent à aimer un homme, et la fusion avec leur fille n'est pas forcément une preuve d'amour, puisqu'aimer son enfant, c'est l'accompagner puis le laisser grandir. L'inceste silencieux, *platonique*, rode souvent dans ces relations sans pères.

Paul-Laurent Assoun avance que le père réel a un vrai rôle dans le passage qui mène la fille déçue de l'amour de la mère vers la recherche de l'amour d'un autre, et qu'il ne s'agit pas de l'image d'un père, mais bien du père réel, « *ce père, en effet, il le lui faut « vif » -puisqu'elle n'a pas à le « tuer* »<sup>399</sup> ». Contrairement donc à la mère, qui devra l'être et les guillemets mettent bien en relief le côté symbolique de cet acte, qui lui, ne devra surtout pas être réel. « *Il doit être*

<sup>398</sup> BETTELHEIM Bruno, *Psychanalyse des contes de fées*, Ibid., p 310

<sup>399</sup> ASSOUN Paul-Laurent, *Freud et la femme*, petite bibliothèque Payot, 2003, p 20

*là, en ce moment précis où il a à gérer, justement, l'éviction de la mère*<sup>400</sup> ». Sans la présence du père, le matricide symbolique est voué à l'échec. C'est malheureusement le moment où le père choisi de s'éclipser, car il ne trouve pas sa place dans cette histoire de femmes.

« Ce qui est mis en évidence chez Lacan par rapport à Freud, c'est la nécessité que l'introduction de la Loi ne soit pas suffisante pour définir et épuiser la fonction symbolique paternelle <sup>401</sup>». Ce que Lacan apporte à Freud, et une fonction affective supplémentaire, et que le père est aussi l'incarnation d'une possible *alliance entre le désir et la Loi*. En d'autres termes, le père qui pose la Loi, permet dans ce cadre à travers un narcissisme équilibré, de désirer. Il ne doit pas craindre d'être l'autorité, sans pour autant n'incarner que les interdictions.

Melanie Klein également donne à l'homme un rôle de père paternant, au même sens qu'une mère peut être maternante ou non. « Bien que, tout compte fait, les enfants ne signifient pas autant pour l'homme que pour la femme, ils jouent cependant un rôle important dans la vie de celui-ci<sup>402</sup> ». Jusqu'à présent, les enfants n'avaient pas le même poids pour la mère que pour le père, tout simplement à cause de l'absence d'inscription du père dans l'histoire affective. « En tant que petit garçon, il désirait vivement porter des enfants comme sa mère et ce désir avivait son envie de lui voler ses enfants. En tant qu'homme il peut donner des enfants à sa femme, il peut la voir heureuse avec eux, il peut donc, sans se sentir coupable, s'identifier à elle lorsqu'elle les porte et les nourrit (...)<sup>403</sup> ». Nous sommes frappés de constater combien à travers les remarques de Melanie Klein, nous pouvons sentir l'époque dans laquelle elle s'inscrit. Le père semble un spectateur éloigné de la scène, et n'a pas de rôle actif dans la relation mère-enfant.

<sup>400</sup> Ibid.

<sup>401</sup> RECALCATI Massimo, *Ce qui reste du père, La paternité à l'époque hypermoderne*, ERES, 2014, p 43

<sup>402</sup> KLEIN Melanie, *L'amour et la haine*, petite bibliothèque Payot, 2001, p 115

<sup>403</sup> Ibid., p116

Au contraire, il doit s'autoriser à s'introduire dans ce couple, car l'enfant, n'appartient pas plus à la mère qu'au père.

Voilà comment l'homme, lorsqu'il investit son rôle de père, peut trouver un compromis pour canaliser ses angoisses de castration, en rendant heureuse la femme. Nous voyons comme la relation homme-femme, loin d'être destinée à l'incompréhension, pourrait être apaisée. De là, le rapport sexuel, existerait enfin.

Dans le règne animal, les mâles engrossent les femelles et s'en vont. C'est souvent un argument qui explique que les hommes s'impliquent moins et se permettent de partir, puisque les enfants ne concernent que les femmes. Mais cet argument, qui lui aussi se répète et se transmet depuis la nuit des temps n'est pas valable. Rappelons que l'homme a apprivoisé la femme afin de s'assurer la propriété de son ventre et se garantir une descendance. De plus, la Loi du père, accès à la symbolisation et le meurtre du père primitif, ne sont-ils pas une porte d'entrée dans la civilisation ? Nous pouvons donc affirmer, que bien que nous soyons comme les animaux, régis par des principes de survie et de reproduction, nous ne pouvons calquer notre mode de vie sur celui du monde animal. Ce qui explique leurs comportements n'est pas toujours applicable à l'Homme.

Le meurtre de la mère serait-il indissociable du meurtre du père ? Le père est normalement assassiné puis ressuscité. Vraisemblablement dans nos cas cliniques, le père est bel est bien mort, oubliant de ressusciter...ce qui rend la suite logique, normalement vers le meurtre de la mère, infaisable, ou déplacé. Nous nous remémorons le cas d'une patiente, qui pleurait à chaudes larmes un père mort, qu'elle a tant aimé. Nous découvrons au fil des séances, que ce qu'elle pleurait était un père idéal, que bien sûr elle n'a jamais eu. Son père à elle, avait été un homme absent, humiliant et agressif.

### 3) Le meurtre du père :

Jouhandeau<sup>404</sup> fera dire à un personnage de son *Parricide imaginaire* que « le vent, la lumière, les arbres ? Oui, mais la face de mon père ? non. (...) Si je méprise un peu plus mon père, (...), ce n'est pas parce que c'est lui, ce n'est que parce qu'il est mon père. S'il n'était pas mon père, je ne prendrais pas seulement garde à lui »

Dans la relation père-fils, la confrontation fait presque partie consciente du respect entre les deux hommes, une guerre de pouvoir et d'autorité qui est admise et qui fait partie de la règle du jeu. Même si ce n'est pas aussi simple, cette bataille pour la chaire et la chair féminine est de mise. Nous pourrions comparer le parricide psychique à l'escrime, un sport plein de classe où on ne touche pas vraiment l'autre. Le matricide n'est rien d'autre qu'un crêpage de chignon, qui répond exactement au fantasme masculin ancestral d'évincer la femme.

« Chaque père est mort depuis toujours. Il ne l'est pas seulement parce que la parole du père, dans son rapport fondamental à la Loi, transcende le corps vivant du père réel. Et il ne l'est pas non plus parce que le Nom-du-Père, donc la fonction symbolique du père, ne peut se réduire à la personne physique du père (..). Il est mort depuis toujours aussi parce que chaque père est destiné à porter avec lui sa propre limite, sa propre castration, car aucun père (ni même Dieu), ne pourra jamais être la garantie ultime de ses descendants<sup>405</sup> ». Le père représente la limite dans tous ses aspects, que ce soit concernant la cadre, la loi, les interdictions mais également la

<sup>404</sup> JOUHANDEAU marcel, *Le parricide imaginaire* pp 61-62

<sup>405</sup> RECALCATI Massimo, *Ce qui reste du père*, *Ibid.*, p 73

notion de finitude. Mais cette analyse, donne une légitimité à l'absence des pères, ne se mêlant pas à la relation mère-enfant, et négligeant ainsi de jouer leur rôle de tiers séparateur. S'introduire dans la relation mère-enfant, c'est également faire vivre le père, car loin de son rôle, comment pourrait-il exister ? Ce qui tue le père, c'est la certitude que l'enfant n'appartient qu'à la mère. Nous insistons sur le fait qu'être le tiers séparateur ne peut se contenter d'une fonction symbolique. Ce qui tue le père, c'est la figure omniprésente et omnipotente de la mère. Dans ce cas, l'autorité est représentée par la figure maternelle. Mais le père peut aussi se tuer lui-même, lorsqu'il est en incapacité de prendre sa place. Ce qui tue le père c'est sa propre peur de jouer son propre rôle.

Dominique Barbier, donne à un chapitre de l'un de ses livres<sup>406</sup>, un titre très intéressant : *Tuez les pères, et vous ferez des pervers ?* Qui est ce *vous* ? Les mères ? Dans tous les cas, le père est ici en position passive, puisqu'il est tué. N'est-ce pas là le problème ? Dominique Barbier parle de nos sociétés modernes et occidentales, dans lesquelles les pères ont un rôle plus maternant, leur autorité étant fragile, « notre société est une fabrique de pervers parce qu'elle a évacué le père, dans sa fonction d'acceptation de la frustration et qu'elle repose désormais, et de plus en plus, sur l'évitement de la problématique de la castration <sup>407</sup> ». L'Œdipe est-il évitable ? Ne fait-il pas partie d'une formation inconsciente et universelle, et par là, quelque que soit la forme que prendra la société, l'enfant fera toujours, comme il peut, son œdipe, avec plus ou moins de succès ? L'inconscient ne fait pas avec le père réel. Mais, ce père réel reste indispensable pour aider l'enfant, et servir base à ses formations inconscientes. Il fera toujours avec un père, quelle que soit la forme qu'il prend. Nous pensons néanmoins que les pères se laissent tuer, car leur fonction d'homme est bien plus enrichissante sur le plan psychique.

<sup>406</sup> BARBIER Dominique, *La fabrique de l'homme pervers*, Odile Jacob, 2013, p 143

<sup>407</sup> *Ibid.*, p 144

Dominique Barbier prend pour exemple les pères européens, mais ailleurs dans le monde, même si les pères restent des pères « traditionnels », actent-ils vraiment leur rôle de séparateurs ? Certes, la figure qui représente la loi est sans doute plus efficace, à travers la peur et l'autorité, mais cela ne suffit pas à être père. Les enfants restent le fief et les objets de leur mère.

Nous trouvons néanmoins intéressante l'idée qu'une société peut être parricide, car l'autorité paternelle n'est pas incarnée que par le père et sa Loi, mais par la loi tout court. « Le parricide symbolique peut être daté du 21 janvier 1793 avec l'acte de décès de la monarchie du droit divin. La République comme parricide<sup>408</sup> ». La République, entité féminine, tue le droit divin, et Dieu est mort. Finalement, le parricide est plus l'affaire des mères que celle des enfants. C'est la mère qui donne ou qui retire l'autorité au père. Mais c'est au père de se saisir de ladite autorité.

Rappelons qu'au départ de ce travail, nous nous sommes demandé si derrière chaque parricide il y avait un matricide raté. Après tout ce cheminement, nous sommes en mesure d'avancer que les deux meurtres, tous symboliques qu'ils doivent être, n'ont pas la même valeur sur le plan psychique. L'un doit se confirmer symboliquement afin de laisser au garçon la possibilité de devenir homme et l'autre doit être abandonné, plus tard, dans un deuxième temps, afin de laisser la fille devenir femme. Le père permet plus facilement au garçon d'être homme, car celui-ci gonfle son ego viril, alors que le matricide féminin met en péril la femme, qui craint de perdre l'homme. Concernant le parricide féminin, nous avons vu plus haut qu'il n'est pas provoqué pour les mêmes raisons et ne semble pas être pris dans le nœud œdipien. Les pères tués par leurs filles sont maltraitants dans la réalité, et ne sont pas dans un contrôle psychique ou un rapport entre affectif et culpabilité comme peuvent l'être les mères.

<sup>408</sup> BARBIER Dominique, *Ibid.*, p 151

L'abandon du meurtre symbolique de la mère ne peut se faire que si la fille a la possibilité de franchir toutes les étapes de son évolution psychique, sans entrave. Cependant, l'évolution de l'être humain, des différentes sociétés et cultures, ont eu des conséquences importantes sur l'évolution psychique, en la modelant de façon à ce qu'un homme puisse renforcer son Moi, alors que celui de la femme va être amputé. Nous devons alors comprendre, pourquoi l'évolution s'est faite en faveur de l'un et en défaveur de l'autre.

#### **4) L'empreinte du temps**

a) La préhistoire : origine de l'impossibilité du matricide symbolique féminin

Nous avons abordé sous différents angles de réflexions la position de la fille face à sa mère et chaque pas nous a mené à confirmer la nécessité et la difficulté à symboliser le matricide afin de laisser la femme advenir et en parallèle, comment le ratage de la symbolisation de ce matricide se retrouve dans la vie de la majorité des femmes.

La femme, très tôt, a été mise en position inférieure face à l'homme. Cette dévaluation a été très efficace, puisque même dans nos contrées modernes, l'égalité homme-femme est récente, discutable, encore fragile et pas vraiment concrète. Nous avons compris qu'en faisant entendre à la femme qu'elle dépend de l'homme, puis en lui laissant le soin de s'occuper de l'éducation des enfants, l'homme s'est assuré quelques milliers de décennies de tranquillité. La femme travaille toute seule à sa propre manipulation psychique et à sa dépendance à l'autre en continuant à transmettre plus ou moins consciemment ce même éternel message. Message

fortement présent dans les religions monothéistes, qui consiste à répéter un féminicide et le ratage du matricide symbolique.

Comment l'homme a-t-il réussi, à se poser et à convaincre la femme de son état de fragilité ? Bien sûr, sur un plan purement physique, l'homme est plus souvent plus fort, plus grand et plus musclé que la femme. Mais la femme, biologiquement, est souvent plus vigoureuse, supporte les changements du corps imposés par les grossesses et a une tolérance plus grande face à la douleur. De plus, elle peut faire pousser un petit humain dans son ventre et produire du lait pour le nourrir. Objectivement, avec la naïveté de l'être humain de nos origines, ces démonstrations auraient très bien pu autoriser les femmes à se poser en sexe fort. « Si on faisait du « gynécocentrisme », on dirait » L'humanité est féminine par essence : regardez ces drôles d'êtres, qui n'ont pas de seins, qui ne peuvent pas avoir d'enfants, comme ils sont handicapés par rapport à nous ! »<sup>409</sup>

Ces questions doivent être posées, car les filles qui échouent à tuer de manière symbolique la mère, prend ses racines d'aussi loin que le maintien de la femme-mère en position inférieure existe. L'homme se sentant menacé par la femme la réduit à son rôle de mère et d'objet de plaisir. En sacrifiant la mère, on tue la femme. « (...) dans toutes les cultures, les femmes étaient considérées comme inférieure en tant que femme, mais nécessaire en tant que mère »<sup>410</sup>. Un être *nécessaire*, s'apparente à un objet, il n'est pas totalement un individu. La mère a souvent à cœur de tenir ce rôle et s'efface pendant quelques temps derrière les besoins de l'enfant.

Nous expliquons le besoin de contrôle de l'homme sur la femme, non dans un but premier de domination féminine, mais par instinct de protection. La peur est un instinct naturel chez tout être vivant. Ce besoin, s'étant renforcé au fil du temps, il est devenu désir. Nous ne pouvons

<sup>409</sup> AGACINSKI Sylviane, *La plus belle histoire des femmes*, p 273

<sup>410</sup> AGACINSKI Sylviane, *Ibid.*, p 270



encore définir ce qui a tant effrayé l'homme originel, mais peut-être pouvons-nous poser une hypothèse.

Pour cela, il faut remonter à la préhistoire. Les anciens paléontologues, malgré des recherches appliquées et sérieuses, ont fortement été influencés par leurs époques, dans lesquelles les femmes étaient principalement dédiées à s'occuper de la maison et des enfants. De la même façon que les psychanalystes, malgré un désir de comprendre et de créer des théories solides, se sont laissés prendre par des constructions phallogocentriques, très logiques dans certains contextes. Les paléontologues modernes reviennent sur des hypothèses posées comme des vérités, tel le physique fragile des femmes et la maternité qui les enfermaient dans des grottes. Nous avons tous en tête ces images d'hommes en peau de bête qui tiraient leurs femmes par les cheveux. En réalité, les contrastes physiques entre hommes et femmes n'étaient pas si nets. « (...) il peut y avoir un raisonnement circulaire à poser cette gracilité comme critère de différenciation, alors que l'existence de ce dysmorphisme aux périodes anciennes est loin d'être avéré<sup>411</sup> », car nous raisonnons sur des logiques stéréotypées. « Aux racines de la famille humaine, le dysmorphisme sexuel est en effet discuté <sup>412</sup> ». Même Lucy, notre mère à tous, n'est peut-être pas une femme, nommée ainsi en référence à une chanson des Beatles qu'écoutaient au moment de sa découverte les paléontologues, et pourrait peut-être être rebaptisée Lucien<sup>413</sup>. ... Ainsi, au Paléolithique supérieur, le squelette des femmes était très robuste et n'était pas évident à reconnaître par rapport à un squelette d'homme de la même époque.

Les premiers humains étaient charognards, se nourrissant d'animaux déjà morts. La force physique n'était donc pas nécessaire. Restons donc à cette époque où le premier homme

<sup>411</sup> COHEN Claudine, *Les femmes de la préhistoire*. BELIN, 2016, p 40

<sup>412</sup> Ibid., p 40

<sup>413</sup> Reference dans *Les femmes de la préhistoire*, p 33, (D Johanson, Lucy, the beginning of human kind, New-york, simon and Schuster, 1981)

rencontre la première femme, mais sans conscience psychique de la différence des sexes et où la différence physique n'est pas flagrante, les atours du féminin n'étant pas encore visibles. La femme apparaissait à l'homme sans fioriture et avec sa pilosité naturelle qui devait être proche de celle de son acolyte. Imaginons ces deux êtres dévorants des carcasses. Lorsque l'un des deux se mit à saigner, la femme surprise par ses menstrues, ne se pourrait-il pas que l'autre, l'homme, fut soudainement pris d'effroi ? Les êtres qui saignent sont normalement victimes de blessures ou sur le point de mourir. Saigner ne pouvait être interpréter que comme étant un signe négatif.

Et si le hasard et l'observation des animaux leur a permis de trouver du plaisir dans le corps de l'autre, et comprendre sans connaissances scientifiques, que les femelles pouvaient gonfler assez rapidement après un rapport et avoir des bébés, comment deviner chez les premières femmes que leur ventre déformé des mois après un rapport fécondant se cache également un nouvel être à venir ? Sans parler de la douleur qui accompagne l'accouchement, les saignements importants et les cris de la femme ? Comment ne pas penser que le premier homme ne fut pas tout simplement pris d'une peur terrible face à cet autre qui lui ressemble mais dont le corps réagit différemment ? Les premiers hommes finirent, après déductions, par se construire une ébauche maladroite d'une science de la reproduction, mais ce qui nous intéresse est de tenter de se mettre dans la psyché de ceux qui n'ont pas encore eu le temps de se construire ce savoir empirique ; « On ne peut évidemment prêter ni aux femmes, ni aux hommes préhistoriques une connaissance adéquate des mécanismes de la fécondation et de la reproduction. Dans le monde occidental, ce n'est pas avant le XIX siècle que les détails de ces processus physiologiques furent scientifiquement élucidés<sup>414</sup> »

<sup>414</sup>COHEN Claudine, *La femme de la préhistoire*, Belin, 2016, p 165

Voici sur quoi pourrait reposer le besoin de l'homme de maintenir la femme dans un espace réduit, la grotte, pour se protéger d'elle. L'inégalité des comportements et des réactions naturelles a également été à l'origine de tout un fonctionnement psychique, qui a réduit la femme. La caverne dans laquelle on la représente souvent, est symbolique de l'espace qui se réduit autour d'elle. C'est donc la peur qui est à l'origine du besoin que ressentit l'homme de se protéger de la femme, puis de la protéger puisqu'elle mettait au monde des petits hommes fragiles. C'est sous la double fonction de protection de soi et contre l'autre, que naît l'inégalité qui suivra. L'homme, face au traumatisme visuel de voir l'autre saigner, gonfler, hurler de douleur, et d'émettre du lait, éprouve de la terreur. C'est l'instinct de l'homme, encore primitif et proche de celui des animaux, qui le pousse à se protéger. L'homme cherche à maîtriser sa peur en mettant la femme au foyer, comme on domestique un animal, qui peut par ailleurs être traité avec amour. Le corps s'adapte aux variations et aux besoins, la force physique de la femme va se réduire et entraîner des modifications physiologiques. Nous pensons que psychiquement, s'opéreront également quelques modifications qui iront dans le sens de la régression.

La peur de ce corps différent, saignant et fécond, s'accompagne d'une fascination pour le pouvoir mystique des femmes. Même si la thèse d'une société matriarcale primitive ne peut être soutenue, les différentes statuettes aux corps de femmes, les représentations vulvaires, les seins gonflés de lait, retrouvées du Paléolithique et du Néolithique, sont la preuve que le corps des femmes véhicule diverses croyances. Cependant, plus le mystique et le religieux se développent, moins les femmes auront de droits. Très tôt les femmes ne seront plus autorisées à n'être que des mères. « Nous faisons le constat que la position de la mère reste toujours un idéal et une sacralité qui enferme. Cautionner le mythe de la Déesse préhistorique, n'est-ce pas pérenniser en la divinisant l'image éternelle de la femme définie par sa passivité et sa fécondité,

laissant au héros mâle le privilège de l'individualité et de l'action ?<sup>415</sup> ». L'homme a appris à domestiquer son environnement et a réussi à tirer du bénéfice de la nature dont il peut se nourrir, se chauffer et s'enrichir, et la femme semble faire partie de cet ensemble, puisqu'elle lui permet d'avoir du plaisir et des enfants, ce qui prodigue une forme de richesse et d'immortalité.

Le corps des femmes porte tant de magie et de pouvoirs qui se retournent contre elles-mêmes. Ce pouvoir que les premiers Hommes ne maîtrisent pas, et que les premières femmes elles-mêmes ne contrôlent pas, est à l'origine de tous les malheurs qu'elles vont subir, se cristallisant dans le temps, avec l'impossibilité d'en sortir. La femme est enfermée dans des statuts, tel un génie dans une lampe, attendant qu'un homme veuille bien la libérer. Ce qui au départ était donné comme étant un mode de protection des hommes sur les femmes, et surtout des mères, devient un acte de domination. Une fois que les femmes sont domestiquées et apprivoisées, l'homme désire lui aussi avoir ce pouvoir féminin d'avoir des enfants et se donnera le privilège, par sa semence, d'être à l'origine de ce pouvoir, laissant ainsi la femme se réduire à un simple réceptacle. Les hommes se gonflent narcissiquement, tel le ventre des femmes, retirent à ces dernières leur pouvoir et créent une faille narcissique. Par la suite, il se réserve le vagin comme unique source de plaisir, ce qui dévalorise le plaisir clitoridien.

La psychanalyse, malgré sa rigueur a tout de même été influencée par des références conventionnelles sur lesquelles reposent ses fondations. Cela démontre qu'elle est marquée par son époque, comme tout individu l'est par sa propre histoire et son inconscient. Il faudrait faire un effort surhumain, qui n'est peut-être pas à notre portée, pour défaire un savoir et le reconstruire avec une plus grande objectivité, ce qui était le désir de Freud au départ. Nous ne pouvons détacher complètement la psychanalyse de l'empreinte de l'histoire, de l'évolution de

<sup>415</sup> COHEN Claudine, *Ibid.*, p 182

l'être humain et des différentes cultures qui sont apparues. L'inconscient, telle une éponge, prend forcément la forme de la pression de l'environnement extérieur et des interactions entre les différents individus.

#### b) Structures psychiques et plasticité

A plusieurs reprises nous avons évoqué l'influence de l'Histoire sur la structure psychique et ses répercussions sur les désirs et fantasmes inconscients. Le savoir, tout au long de l'évolution de la psychanalyse et de ses différents courants, a peut-être eu tendance à cristalliser le monde inconscient et à le représenter telle une entité figée. L'inconscient et ses trois instances, le ça, le Moi et le Surmoi, n'est pas situé dans un lieu en dehors du sujet. Même s'il est difficile de situer exactement où il se cache, il ne peut pas être nulle part. Le neurologue Yves Agid<sup>416</sup>, dans une interview pour la revue *Sciences Avenir*, propose, en sachant que cela peut, comme il le dit lui-même *titiller les psychanalystes*, de localiser l'inconscient dans les noyaux gris centraux. L'inconscient serait une sorte de subconscience non intentionnelle et oubliée.

En effet, le refoulement, un des mécanismes le plus important du monde inconscient, a pour principe de garder des souvenirs plus ou moins traumatisants, afin de permettre à l'individu de vivre sans souffrance. Si la cure psychanalytique permet au refoulé de revenir dans le champ du conscient, c'est bien que lesdits souvenirs sont gardés dans un lieu identifiable de la mémoire cérébrale. Yves Agid pense être provocateur lorsqu'il suggère que l'inconscient freudien est dirigé par « la machine subconsciente par excellence, c'est à dire les noyaux gris eux-mêmes »,

<sup>416</sup> AGID Yves, Neurologue, membre fondateur de l'Institut du Cerveau et la Moelle épinière

puis de rajouter « L'idée de démystifier le concept psychanalytique en lui attribuant un fondement physiologique au sein du système nerveux est déjà provocant. Imaginer que l'inconscient freudien est engrammé pour l'essentiel par les structures cérébrales phylogénétiquement les plus anciennes, celles qui ont leur acmé chez le pigeon ou la vipère, risque de choquer mes amis psychanalystes !<sup>417</sup> ». Mais qu'y a-t-il de vraiment choquant à donner un lieu physiologique au concept métapsychologique. Cela changerait-il profondément la pratique psychanalytique ? Que l'inconscient agisse dans une partie primitive et archaïque du cerveau, serait bien au contraire très cohérent.

Nous voulons, en proposant un lieu anatomique à l'inconscient, faire entendre qu'il n'y a pas de destin féminin ou masculin, qui enferme les individus dans des problématiques qui se répètent sans fin. Cela peut paraître naïf, mais il nous est difficile d'admettre que le destin de la femme est de rester frustrée et en position inférieure et que l'ensemble de l'humanité ne puisse vivre en harmonie dans un croisement entre les groupes hommes et femmes. Il n'y pas de destin psychique tracé et immuable. Le destin de la femme n'est que le résultat de son parcours au long de l'Histoire universelle. Donner un lieu à l'inconscient, permet de poser l'hypothèse d'une plasticité de l'inconscient, à l'image de la plasticité cérébrale. Rappelons que cette plasticité décrit la capacité du cerveau à modeler et à remodeler ses connexions en fonction de l'environnement et des expériences vécues par l'individu. C'est ce qui fait que le cerveau évolue tout au long de notre vie avec la possibilité de renforcer les apprentissages. C'est la capacité qu'a le cerveau, par le biais des neurones, de s'adapter par rapport aux expériences cognitives, affectives et psychiques et de trouver des solutions pour s'adapter.

<sup>417</sup> AGID Yves, L'homme subconscient, Le cerveau et ses erreurs, Ed. Robert LAFFONT, Paris 2013

Si nous admettons une plasticité psychique, alors nous avons bon espoir que l'avenir des hommes et des femmes s'améliore et que chacun puisse trouver des ressources supplémentaires afin d'advenir dans une identité sexuelle plus épanouissante, qui permet une interaction avec l'autre. Si la petite fille, la jeune femme, puis la femme, ont la possibilité de vivre leur identité sexuelle comme n'étant pas inégale, tout en étant différente de celle du garçon et de l'homme, alors la phase œdipienne, permettrait à chacun d'avoir la possibilité de se réaliser. Cela n'empêchera pas les désirs et les fantasmes projetés sur l'autre, ne supprimera pas l'envie de pénis, qui existe chez la fille, comme chez le garçon, ni l'angoisse de castration. Mais accepter que les instances psychiques ne soient pas un destin immuable, autoriserait à modifier, par le biais d'actions concrètes et symboliques, les images stéréotypées, qui jusqu'à présent, tendent à valoriser plus souvent le garçon que la fille.

## Conclusion

Au départ de cette recherche, nous souhaitions marcher sur les traces d'un travail précédent sur le matricide symbolique. Nous voulions approfondir l'idée qu'afin que la fille puisse advenir femme, il lui fallait tuer symboliquement la mère. Au fur et à mesure de nos difficultés à étayer cette hypothèse, certainement dues à nos propres défenses en tant que femme, fille d'une mère, et mère d'une fille, nous avons été contraints d'effectuer quelques détours avant de retourner à la question initiale.

Au départ est l'acte. Mais cet acte étant rare, il vient poser question. La rareté est signifiante, comme un silence. Si le matricide féminin n'est pas commun, nous avons compris que cela a à voir avec le passage à l'acte. Pas uniquement par rapport à une difficulté de symbolisation. Au contraire la femme, par la symbolisation forcée que son vagin lui impose, symbolise plus facilement que l'homme. En effet, elle doit faire avec un sexe dont une partie est cachée à elle-même. L'homme est dans le passage à l'acte à l'image de son pénis qui se dresse en avant, pénètre et doit être actif.

La symbolisation doit empêcher le passage à l'acte. Nous avons pourtant vu avec les sœurs Papin qu'au cœur même du passage à l'acte, il y a de la symbolisation par ce déplacement du matricide sur le meurtre de la figure maternelle. La femme a donc une grande capacité à symboliser, mais lorsqu'il y a un défaut de symbolisation, c'est par un acte destructeur que prend forme la symbolisation. L'enfant entre dans le monde des symboles à la fin de l'Œdipe. Il a accepté la Loi du Père après avoir commis une première tentative de meurtre symbolique. Le garçon devra tuer symboliquement le père, et le père, en quelque sorte, devra le remettre à sa place. La fille passera par un premier mouvement matricide. Ce premier meurtre symbolique est nécessaire afin de sortir de la fusion maternelle, cette fusion du même, incestueuse et taboue.



Le père devra intervenir une première fois dans le but de rassurer la fille et la mère. La fille va de nouveau ressentir un besoin matricide vers l'adolescence. Un retour du refoulé qui apporte avec lui la haine et une pulsion agressive. La relation fille-mère est réputée être houleuse à cette époque de la vie de la jeune fille, surtout si le premier matricide symbolique a échoué. La deuxième phase matricide doit renforcer l'identité de la jeune fille, et lui permettre d'advenir femme. Mais nos observations nous laissent penser que ce matricide symbolique est raté, en raison de l'image dévalorisée des femmes, et se vit par des actes sur soi ou sur l'autre. Si nous n'avons pas trouvé de matricide féminin dans les écrits constitutifs de l'humanité, c'est qu'il est partout, comme l'air que nous respirons mais que nous ne voyons pas.

La fille, en ne réussissant pas à symboliser le matricide, ne fait que le déplacer, soit sur elle-même, à travers des pratiques extrêmes telles que les scarifications ou les déséquilibres alimentaires ou hormonaux, soit en continuant à avoir une relation agressive ou conflictuelle et peu satisfaisante à l'autre, ou en se dévalorisant ou encore en laissant l'autre s'en charger. En général, la femme est marquée par l'empreinte de la plainte, provoquée par cette étape ratée. Pour résumer, la symbolisation du matricide est constamment ratée et la femme passe le reste de sa vie à mettre en actes le matricide.

Pourquoi ce ratage ? Nous y voyons deux raisons principales. La première est d'abord la culpabilité. Le fantasme de meurtre sur la mère entraîne une culpabilité importante. Tellement importante que même un meurtre symbolique est impensable du côté inconscient. Nous repensons à une de nos patientes qui lorsqu'elle s'est rappelée d'un rêve dans lequel sa mère mourrait, s'est réveillée en se posant consciemment la question : *et si elle mourrait, ça ferait quoi ? Je serais soulagée, de cette tension, de cet enfer qu'elle me fait vivre.* Ce dialogue intérieur, provoque une crise d'angoisse chez la patiente, qui laissera des traces de mal-être pendant quelques jours. Pourtant, nous avons fait le constat que les filles et femmes matricides,

ne semblaient pas ressentir de culpabilité. Leurs délires inhérents aux psychoses qui poussent au passage à l'acte meurtrier, les en protègent.

La deuxième raison de l'échec de la symbolisation du matricide féminin est dû au rapport homme-femme. Parce qu'il la désire, parce qu'elle a un pouvoir de séduction sur lui, parce qu'il l'envie, parce qu'il souhaite être comme elle, parce qu'elle lui rappelle sa mère, parce qu'il a peur qu'elle le dévore, parce qu'il a peur de ne pas être à la hauteur, parce que son corps à elle fait des choses qu'il ne maîtrise pas, l'homme a peur de la femme, alors il met en place des mécanismes de défense qui consistent à la dévaloriser et à la rendre inutile. Nous avons vu que cette peur est très précoce dans l'histoire de l'humanité, et qu'il est possible que ce soit le sang des menstrues qui en soit à l'origine.

Nous ne tenons pas à faire de ce travail un plaidoyer féministe. D'autant que ce dernier est peut-être lui-même un leurre. Nous avons conscience que par certains moments, il en prend l'aspect, puisque nous proposons que le destin psychique de la femme est voué au ratage à cause de la domination masculine. Mais refuser ce constat serait équivalent à un déni qui n'est salutaire ni pour la femme ni pour l'homme.

La castration féminine ne s'opère pas sur le pénis puisqu'elle n'en a point, mais sur le corps dans son intégralité. Les croyances, les superstitions et les religions qui s'adressent en premier lieu aux hommes, leur donnent la légitimité et le pouvoir phallique. La femme, accusée du mal originel, n'a plus le droit au savoir, et voit son éducation se limiter au minimum, et de préférence se restreindre autour du foyer. Sacraliser la mère est un équivalent de féminicide. Rappelons qu'à notre époque encore, à travers le monde, le droit à l'instruction est très inégal entre filles et garçons. Le droit au savoir est un bon baromètre de l'égalité.

La femme, comprenant que sa survie était en danger, a elle-même cristallisé son rôle de mère. Son ventre est devenu sa plus grande richesse et sa propre forteresse. Être mère devient l'unique destin de la femme. L'homme renforce son pouvoir, en avançant que son rôle sera également de protéger la mère et sa progéniture, car la nature les a faits fragiles.

La mise en valeur du rôle maternel rend le matricide symbolique encore plus ardu à mettre en place. Un cycle fermé se met en place : la fille ne peut réussir son matricide psychique car la femme n'existe que par son rôle de mère, et la mère ayant elle-même raté son matricide, transmet l'impossibilité d'aller au bout de cet étape pourtant nécessaire à l'advenir femme. Seul le père peut intervenir en tant que tiers séparateur et permettre à la fille d'aller au bout de son développement. Mais ce père, étant d'abord un homme - contrairement à la femme qui est d'abord une mère - porte en lui la peur ancestrale des femmes et n'intervient que trop rarement, laissant à la mère l'exclusivité de cette relation conflictuelle. Ce trop-plein maternel constitue un danger psychique pour la fille. Dominique Guyomard avance que « Trop de mère pourrait ainsi tuer la femme. (...) Ce n'est pas la relation mère fille qui est un ravage, c'est la pulsion inhérente au lieu qu'est le maternel, qui peut être ravageante »<sup>418</sup>

### *Le matricide à l'ombre de l'Œdipe*

Le matricide symbolique intervient très logiquement au cours de la période Œdipienne, une première fois. Le père doit avoir imposé sa loi, qui permet la symbolisation. Mais ne se sentant pas en danger face à cette petite femelle, et peut-être même flatté de son intérêt pour lui, la loi

<sup>418</sup> GUYOMARD Dominique, *L'effet-mère*, PUF, 2009, p 140-141

est bancale et la mise en place de la symbolisation n'est sans doute pas finalisée. La première tentative pour symboliser le matricide symbolique est vouée à l'échec. Le vœu matricide revient vers l'adolescence, de façon plus virulente, comme un retour du refoulé, d'autant plus que sa symbolisation a été ratée une première fois. Ce fantasme matricide, doit pouvoir être symbolisé, pour être abandonné dans le vécu réel. Cependant, la symbolisation du matricide souffre de ratages répétés à cause de la faille dans le symbolique de la phase œdipienne.

Lorsque l'observation du monde nous offre d'être témoin de l'évolution et de l'émancipation des femmes, force est de constater que l'ensemble reste fragile et que c'est une lutte constante sur des points parfois. La fille et la femme restent des humains inférieurs dans l'ensemble du monde. Nous aimerions illustrer cette infériorité de la fille, par cette simple phrase de Freud : « Elle remarque le grand pénis bien visible d'un frère ou d'un camarade de jeu, le reconnaît tout de suite comme étant la réplique supérieure de son propre petit organe caché et dès lors elle est victime de l'envie de pénis »<sup>419</sup>. Bien que Freud soit un précurseur en son temps, et qu'il faille remettre ses affirmations dans leur contexte, soulignons tout de même le vocabulaire négatif concernant la fille (petit organe caché, victime, et l'envie) et celui très valorisant du garçon (grand pénis, bien visible, réplique supérieure).

L'envie du pénis que Freud a placé au centre de la question œdipienne souffre d'un important déséquilibre. Le sein qui joue un rôle essentiel, pas seulement pour le nourrisson, mais aussi pour l'enfant, est complètement mis au banc d'une étape cruciale. Nous osons avancer que le sein est équivalent au pénis et que l'un est l'autre sont désirés par tous les enfants, qu'ils soient garçons ou filles. Si le complexe d'Œdipe est difficilement dépassé par la fille, c'est à cause de la dévalorisation des femmes. La petite fille peut observer assez tôt qu'il y a plus d'avantages

<sup>419</sup> FREUD Sigmund, Différence anatomique entre les deux sexes, in *La vie sexuelle*, PUF, 1977, p 126

à être un homme. Soit elle refusera le féminin, soit elle se résignera à s'identifier à la mère, mais cela augmentera l'agressivité retenue et la frustration. C'est le résultat de cette identification sans conviction, qui confirmera le raté de la symbolisation du matricide et mènera à l'explosion plus ou moins importante à l'adolescence et le probable retournement contre la mère, ou encore à l'agressivité retournée contre soi ou déplacée sur un autre.

### **Le matricide à l'origine de l'agressivité et de la jalousie féminine**

A cause du ratage du matricide symbolique féminin, l'agressivité devient un comportement qui n'est pas étranger à la femme, contrairement au mythe du doux féminin. Rappelons que la petite fille, lorsqu'elle se détourne de la mère, le fait avec un grand sentiment d'hostilité. Pour nous, la preuve que la femme n'arrive pas à abandonner l'agressivité induite par l'impossibilité de symboliser le matricide, est traduite par le comportement des femmes entre elles. La réputation des groupes de femmes n'est plus à faire. Souvent rivales, la jalousie fait partie de la construction féminine. Le père n'ayant pas joué son rôle de séparateur, n'a rassuré ni la mère, ni la fille et se rejoue sans cesse l'angoisse de se voir détrôner par l'Autre. Freud avance que c'est à cause de l'envie de pénis que les femmes sont jalouses, car elles voudront toujours quelque chose que l'autre a et pas elles. « (...) certes la jalousie n'est pas l'apanage d'un seul sexe et elle se fonde sur une base plus large, mais je pense qu'elle joue un rôle bien plus grand dans la vie psychique de la femme, parce qu'elle en tire un énorme renforcement du détournement de l'envie de pénis »<sup>420</sup>. La femme est un juge sévère de l'autre femme. Et que

<sup>420</sup> FREUD Sigmund, Différence anatomique entre les sexes, in La vie sexuelle, p 128

regarde-t-elle chez l'autre femme ? Les seins, les fesses, les cuisses, les chaussures, la capacité ou non à porter des vêtements féminins. Elle a incorporé le regard de l'homme à sur elle et le projette sur les autres femmes.

La condition *sine qua non* du succès du matricide symbolique est de tuer la bonne mère, et non la mauvaise. La bonne mère est celle qui accepte de fermer les yeux un temps, de mourir momentanément et de laisser sa fille devenir une femme accomplie.

Jusqu'à présent et depuis toujours, la mère ne fait que transmettre une castration et l'angoisse qui l'accompagne. Lorsque les mentalités, qui auront besoin d'une gymnastique extraordinaire, équivalente à une révolution, pourront s'octroyer le droit d'une pensée réellement nouvelle, la symbolisation du matricide féminin pourra enfin se trouver une légitimité dans l'évolution de la jeune fille et lui permettre d'être une femme libre. Il ne s'agit pas d'une injonction au bonheur. Une femme libre n'est ni inférieure, ni supérieure à l'homme. Ce changement inclut les hommes, puisqu'il s'agit de les libérer d'une peur primale inconsciente. A partir de là, le recours à l'assujettissement des femmes ne sera plus nécessaire.

La problématique de la relation homme-femme se retrouve dans celle du rapport père-mère. Soigner et éduquer les enfants incombait à la mère. Pourtant nous avons vu que l'absence, réel ou symbolique, du père a des conséquences sur la qualité d'être mère. Pour qu'une mère puisse ne plus transmettre le ratage du matricide symbolique féminin, il lui faut être rassuré en tant que femme. Le père a donc un rôle essentiel dans la relation à l'enfant, fille ou garçon. Trop longtemps, le privilège d'être mère a permis aux pères de s'effacer ou les a empêchés de remplir leur rôle, au risque de laisser à l'Autre l'exclusivité de l'épanouissement ou du déséquilibre psychique des enfants. La psychanalyse a beaucoup été fustigée à cause de position culpabilisantes envers les mères. Est venu le temps de comprendre ce qui fait que ces mères se retrouvent souvent seules responsables du destin psychique de leurs rejetons.

## **Pierre Rivière, ou le matricide pour que le père vive**

Pour que le père vive, Pierre Rivière a tué sa mère et ses frères et sœur. L'époux était complètement écrasé par une femme dominatrice. Ce qui est frappant lorsque l'on parcourt les confessions du fils meurtrier, c'est la relation entre le père qui se laisse malmener par sa femme - et nous utilisons sciemment un verbe actif - mais surtout une relation effroyable d'épouse avec sa propre mère. Nous ne pouvons passer à côté de l'expression très agressive d'un raté de la symbolisation du matricide, qui dévore la relation mère-fille qui déborde sur la relation conjugale mais également la relation maternelle. La haine mère-fille se prolonge dans une relation conjugale insatisfaisante et frustrante. La mère de Pierre Rivière décharge toute la haine qu'elle a envers sa mère sur son mari. Par ailleurs ce dernier devient presque une mère pour sa femme. Après un des pénibles accouchements de sa mère, Pierre Rivière écrit : « *elle fut bien malade de cette couche. Mon père prit tous les soins qu'il fallait prendre envers elle, il ne couchât pas pendant six semaines, il dit que lors qu'il se couchât par la suite il ne pouvait dormir, qu'il était accoutumé à veiller, dans cette maladie de ma mère, les mamelles lui pourrèrent et mon père les lui suçait pour en extraire le venin, ensuite il le vomissait à terre.* »<sup>421</sup> Il enchaîne en rajoutant « *ma mère dans sa maladie montrait du mépris et de la dureté surtout à regard de sa mère, elle ne la trouvait pas capable de lui faire aucune chose ; c'était ma grand-mère paternelle qu'elle trouvait alors capable de la soigner. Comme elle lui demandait pourquoi elle ne voulait pas que ce fût sa mère, elle répondait : et puisque qu'elle*

<sup>421</sup> RIVIERE Pierre, *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère*. Folio Histoire, Gallimard 1973, p 94

*est si bête. Le mal que souffrait ma mère alors eut pu l'excuser si sa conduite n'eut pas toujours continué depuis. Dans cette maladie elle avait le dévouement, elle ne voulait pas qu'on mît de son linge sous elle, elle voulait que ce fut celui de sa mère. »<sup>422</sup>Le dévouement<sup>423</sup>, pour dévoiement, étant un terme de médecine, étant un terme ancien de médecine qui signifie diarrhée...L'acte étant très symbolique et agressif, de se laisser aller à déféquer sur les vêtements de sa mère, nous ne pouvons que souligner encore une fois, que la relation agressive non digérée et toujours d'actualité, est à l'origine des autres relations conflictuelles. La mère était en outre très violente physiquement avec la grand-mère maternelle. « Je voyais que les disputes entre ma g-m et ma mère continuaient toujours, mais ma mère pris le dessus et ma g-m qui s'affaiblissait, cette pauvre bonne femme fut tout à fait malheureuse, non seulement elle souffrait les querelles continues ; mais plusieurs personnes rapportent avoir vu ma mère la battre et la trainer par les cheveux.<sup>424</sup> »*

Nous avons proposé que le matricide réel est provoqué par l'absence du père. Nous en avons ici l'illustration. Pierre Rivière tue certes pour que son père vive, mais si la mère a pu être toute-puissante, c'est bien que ce père, faible et soumis, n'a pas été à la hauteur des attentes d'un fils. Sur un fond de querelles qui tournent principalement autour des biens et de l'argent, la question d'avoir ou ne pas avoir le phallus, revient, puisque le couple parental se dispute autour de l'avoir, de la possession, et que la mère semble en vouloir toujours plus et tout prendre à son époux. Pierre Rivière est souvent impliqué et soutient son père. Dans ce cas, l'angoisse de castration rend le garçon solidaire de la cause paternelle, car si le père perd son pénis, il ne peut que renforcer l'angoisse que le fils à son tour le perde aussi. Ici, nous pouvons constater que Pierre Rivière a traversé un œdipe inversé, dans lequel l'attachement au parent du même sexe

<sup>422</sup> *Ibid*, p 95

<sup>423</sup> *Ibid*, glossaire p 288

<sup>424</sup> *Ibid.*, p 105



est très fort. Pierre Rivière lui-même avoue qu'il n'avait, très tôt, que peu d'amour pour sa mère, « Je n'avais pas grand attachement pour ma mère, j'aimais bien plus mon grand-père et ma g-m, surtout g-p »<sup>425</sup>. Il vit ses dix premières années avec sa mère, puis s'en retourne vivre avec son père.

Un passage de la confession est assez remarquable, car il nous apprend que lorsqu'il était en plein âge de temps œdipien, le petit garçon vivait auprès de son père, et que la mère, pas tellement par amour mais plus par envie de rivalité, voulut reprendre son enfant. En effet, la mère eut une forte aversion pour son mari, et décida de retourner vivre dans sa ville d'origine. Ce qui était déjà assez honteux pour le mari, d'avoir ainsi sa femme loin de lui. Pierre Rivière raconte que « *dans ce temps-là je ne sais qu'elle circonstance y avait donné lieu, je demeurais avec mon père à aunay. J'avais trois ou quatre ans, ma mère accompagnée de sa mère vint me chercher, elle me trouva dans le prai ou l'on fanait, ma g-m-p. me tenait sur le bras alors sans dire une parole à personne elle me prit et m'emporta. Comme je criais mon père courut après elle, et dit qu'il ne voulait pas qu'elle m'emportât criant, qu'il me porterait le lendemain sur le cheval à courvaudon* »<sup>426</sup>,

Nous avons vu que le passage à l'acte matricide était souvent dû à une anomalie de la symbolisation. Un extrait des confessions vient soutenir cette thèse : « *Il me sembla que ce serait une gloire pour moi, que je m'immortaliserais en mourant pour mon père, je me représentai les guerriers qui mouraient pour leur patrie et pour leur roi (...)* »<sup>427</sup>. S'en suit dans ce passage des comparaisons héroïques et la confirmation qu'il connaît les lois et les interdictions, mais qu'il voulait tout braver pour libérer son père. Il explique que les héros meurent pour libérer des pays et des hommes qu'ils ne connaissent pas vraiment, « *moi je*

<sup>425</sup> *Ibid.*, p 100

<sup>426</sup> *Ibid.*, p 98

<sup>427</sup> *Ibid.*, p 160

*mourrai pour délivrer un homme qui m'aime et me chérit* »<sup>428</sup>. Il entre dans un délire que nous pouvons qualifier de mégalomane. Nous entendons bien qu'ici, l'Œdipe inversé du garçon pousse à tuer afin de sauvegarder le pouvoir phallique ancré dans l'inconscient comme devant être paternel. Tuer la mère, c'est tenter de préserver un père qui n'arrive pas à faire face. Il était d'autant plus important pour le fils de commettre cet acte, que l'identification au père était forte. Nous appuyons cette hypothèse, car en plein délire, il rajoute « (...) *je ferai mes déclarations que je mourrais pour mon père, qu'on avait beau soutenir les femmes, que cela ne triompherait pas, que mon père serait désormais tranquille et heureux (...)* », et un peu plus loin : « *ce beau siècle qui se dit siècle de lumière, ce nation qui semble avoir tant de gout pour la liberté et pour la gloire, obéit aux femmes, les romains étaient bien mieux civilisés (...) jamais ils n'ont avili la force, ce sont toujours été les plus forts de corps qui ont toujours fait la loi chez eux* »<sup>429</sup>. Voilà le cœur de la problématique : le père n'a pas su imposer sa loi, ce qui était insupportable pour le fils, et c'est la mère qui était dans la toute-puissance phallique, à ordonner et vouloir posséder tous les biens.

### **Électre, Émilie Louvet et l'impossibilité de tuer la mère**

Nous avons évoqué précédemment Électre, et l'espoir qu'elle plaçait en son frère qu'il venge le père, en tuant la mère. Électre n'est pas passée à l'acte elle-même. Elle n'a, si nous pouvons l'exprimer ainsi, que souhaité la mort de la mère. Cette histoire souligne la difficulté pour la fille et la femme, de passer à l'acte, et rester dans le secret désir que les vœux se réalisent. Et le

<sup>428</sup> *Ibid.*, p 160

<sup>429</sup> *Ibid.*, pp 163-164

père est au cœur de ce désir de mort sur la mère. Tout comme Pierre Rivière qui avait un père écrasé par la même, de même qu'Électre a eu un père tué par les ordres de la mère.

Émilie Louvet est âgée de 23 ans quand sa mère est violée, assassinée et découpée en onze morceaux, sous ses yeux. C'est le petit-ami d'Émilie, Driss Sadj qui s'est occupé du passage à l'acte. *« Il m'a dit qu'il l'avait tuée pour me déclarer son amour. Il m'a prise dans ses bras et il était tout fier »*

Lorsque la juge d'instruction demande *« C'est la première fois qu'un homme vous parlait d'amour ? »*, elle répondra par l'affirmative. Elle avait déjà eu une aventure, avec un ami de ses parents, âgé de 60 ans, qui la maltraitait, et un autre qui l'avait arnaquée. Émilie ne semble pas comprendre où elle se trouve. Caty Richard, l'avocate de ses deux sœurs, se souvient d'une accusée *« inerte, qui boude, se rend hautement antipathique. Le seul moment où elle a pleuré, c'est lorsqu'on a lu une déclaration de Sajdi disant qu'il ne l'avait jamais aimée »*. Pour la pénaliste, *« Émilie Louvet a consciemment utilisé Driss Sajdi comme une arme contre sa mère »*. Contrairement à Pierre Rivière, qui passe à l'acte, tel un héros défendant son père, Émilie laisse faire l'homme qui lui fait croire à son amour. Nous avons noté que les filles ne ressentent pas de culpabilité après le passage à l'acte matricide, encore plus lorsqu'elles arrivent à déléguer l'acte à un autre.

Le meurtre réel de la mère par la fille est rare, autant que le meurtre du père, mais chacun de ses passages à l'acte meurtrier n'est pas provoqué par la même logique psychique. Le premier est poussé par une question de survie psychique, prise dans un nœud œdipien, alors que le second est agi par un mécanisme de défense pris dans la réalité du fonctionnement familial. Le matricide féminin touche à l'inceste ou au sexuel. Il s'agira de l'inceste père-fille, ou d'un inceste plus *subtil*, silencieux, entre mère et fille. La fille ne peut avoir de rapport psychique qu'avec sa mère, ce qui empêche de se tourner vers autre objet d'amour.

Autour de l'inceste et de la femme qui est la propriété de l'homme, nous pensons à trois lois du code d'Hammourabi<sup>430</sup>.

- 154 : Si un homme a eu commerce avec sa fille, on chassera cet homme du lieu.

- 155 : Si un homme a choisi une fiancée pour son fils, et si celui-ci l'a connue, si le père lui-même ensuite est surpris à coucher dans son sein, on liera cet homme et on le jettera dans l'eau.

-156 : Si un homme a choisi une fiancée pour son fils, et si son fils ne l'a pas encore connue, et si lui-même a dormi dans son sein, il lui payera une demi-mine d'argent, et lui rendra intégralement tout ce qu'elle a apporté de chez son père, et elle épousera qui elle voudra.

- 157 : Si un homme a dormi, après son père, dans le sein de sa mère, on les brûlera tous deux.

Cette vieille loi nous démontre à quel point le père à moins à craindre en couchant avec sa fille, que le fils en couchant avec la mère, et combien la fille et la femme subissent un sort funeste, une en ne pouvant avoir une réelle justice, et l'autre en perdant la vie dans de façon atroce. Freud, a définitivement lié l'interdit de l'inceste et le meurtre du père dans Totem et tabou.

### **Proposition autour de Totem et tabou**

Lorsque Freud introduit dans *Totem et Tabou* l'hypothèse du remplacement du père par le totem, il dira « (...) nous nous estimons en droit de mettre dans la formule du totémisme - pour ce qui est de l'homme - le père à la place de l'animal totem<sup>431</sup> ». Il pose d'emblée que c'est le père que le totem remplace, en mettant entre parenthèse son postulat de départ. Ce qui attire notre attention, c'est que quelques paragraphes plus haut, il réfutera les propositions de Frazer

<sup>430</sup> SCHEIL, V., *La loi d'Hammourabi*, (vers 200 av. Jésus Christ). Ernest Leroux, 1904, p 30

<sup>431</sup> FREUD Sigmund, *Totem et tabou*, Ibid., p 250

qui avance que le totem est plutôt en rapport avec la mère, soit qu'il représente ses envies pendant la grossesse, soit c'est l'esprit qui était dans le totem qui se déplace et naît dans son corps à elle<sup>432</sup>. Précisons qu'au début de l'ouvrage Freud énonce que le totem se transmet par le père, mais qu'au début il se transmettait par la mère<sup>433</sup>. Freud semble effacer le rôle originel des femmes.

Au vu des propositions que nous avons développées, nous souhaitons apporter une modeste pierre à l'édifice et construire une explication différente au meurtre du père originel.

Rappelons-nous qu'au départ de l'œuvre de Totem et Tabou, Freud s'intéresse aux traditions des groupes primitifs. Les clans ayant un même totem, ne doivent pas avoir de relations sexuelles, mais il existe également plusieurs interdits portant sur la mère des jeunes filles promises au mariage.

Le regard de la mère, de la femme mature et expérimentée est interdit, parce que dans cette tribu des origines, cette femme a encore le pouvoir, elle est gardienne du totem, elle le possède. Ceci expliquerait pourquoi le contact avec cette mère est sacralisé et interdit pour le jeune homme, qui saisit ainsi toute son impuissance. Finalement un père possède toutes les femmes et la mère originelle, en étant gardienne du totem, possède tous les pénis, le totem en tant que symbole phallique.

Nous proposons que les jeunes hommes sont allés se plaindre au père originel. Ainsi, fort en nombre, de leur envie de rébellion et d'un père agacé également de subir le pouvoir totémique de la mère, ils confisquèrent le totem, se l'appropriant et en supprimant la mère originelle. Ils ne restaient que les jeunes filles qui ne savaient pas. Les pères en abusèrent, et nous connaissons

<sup>432</sup> *Ibid.*, p 227

<sup>433</sup> *Ibid.*, p 42

la suite de l'histoire, puisque le père ayant montré l'exemple du meurtre à leurs fils, les fils n'eurent aucun problème pour le reproduire sur le père originel. Le totem représente alors le secret, autour duquel tous doivent être solidaires, et empêcher l'autre (les femmes) d'en découvrir le contenu. Il était aisé de faire croire aux femmes à la disparition de la mère originelle et de la nécessité que les hommes deviennent leurs protecteurs.

Nous avons là, une version différente de l'histoire, qui réintroduit la mère originelle, étrangement exclue du mythe.

Nous avons mené ce travail comme une enquête à travers le temps et la Culture. En passant par les mythes, les religions et en remontant vers la préhistoire, nous avons surtout pris conscience de l'ampleur de la problématique. L'objectivité impossible, la subjectivité reprenant très souvent sa nature et sa place, nous nous sommes volontairement écartés parfois de la psychanalyse, afin d'y retourner avec plus de distance. Nous ne pouvons néanmoins effacer notre inconscient, et ces pages doivent en être pleines.

La question du matricide nous a essentiellement permis de comprendre que la construction psychique de la femme est marquée d'une faille millénaire et qu'il ne suffit pas d'accuser l'homme ancestral, voire l'homme tout court. C'est une longue construction bancale qui est à défaire. Nos ancêtres avaient une psyché primaire et primitive, bien loin de l'évolution de nos esprits modernes. Ils ont fait avec ce qu'ils ont pu et la peur est à l'origine de multiples défenses psychiques. Mais nous ne pouvons rester sur ces représentations millénaires, qui se sont cristallisées jusqu'à nous paraître normales et évidentes. Ce sera certainement un effort intellectuel et culturel qui nécessitera encore quelques centaines d'années, mais nos esprits et notre psyché peuvent encore évoluer et permettre que le phallus reprenne une symbolique correcte qui permette autant à la fille qu'au garçon d'avoir conscience qu'ils peuvent l'avoir, et

ainsi permettre à chacun d'évoluer ensemble, sans se comparer ou chercher à dominer l'un ou l'autre. Après tout, la chose la plus naturelle qui puisse exister est bien que ce monde soit peuplé de femmes et d'hommes. Le matricide féminin difficilement représentable et symbolisable, permet de confirmer qu'il manque une étape dans le développement complet de la fille afin qu'elle puisse plus aisément advenir femme. Les rôles symboliques de chacun sont trop facilement admis. En effet, alors que nous vivons dans un monde dit moderne, où la technologie modifie les rapports humains, en vue de simplifier les gestes, augmenter l'espérance de vie, accélérer certains processus ou à en retarder d'autres, nous en oublions la base qui reste problématique. Pour paraphraser le philosophe Jean-Michel Besnier qui se demande « *D'où vient que nous acceptions comme une fatalité la dégradation de contacts humains qui résulte de techniques déshumanisantes ?*<sup>434</sup> », nous avons la même interrogation concernant le rapport entre les femmes et les hommes, qui a des conséquences parfois désastreuses pour chacun, et en particulier pour les femmes. Jean-Michel Besnier précise plus loin « *Il faut que nous ayons renoncé à ce qu'il y a de plus humain en nous pour avoir consenti à l'emprise de ces machines à communiquer qui révèlent aujourd'hui notre impuissance et notre désarroi* <sup>435</sup> ». L'évolution des technologies et des machines, et les craintes qu'elles peuvent inspirer ne doivent pas nous faire oublier que les Hommes se sont déjà déshumanisés lorsque qu'une partie de l'humanité a décidé de contrôler l'autre. Les autres dominations n'en sont que la prolongation.

Alors que la question de départ porte exclusivement sur la relation mère-fille, c'est le rôle du père qui est mis en relief. Parallèlement à l'émergence de modifications dans les rapports femmes-hommes, les pères tentent d'investir leur rôle. Ces velléités seront-elles suffisantes

<sup>434</sup> BESNIER Jean-Michel, *L'homme simplifié*, Librairie Arthème Fayard, 2012, p 9

<sup>435</sup> Ibid., p 11

pour permettre aux pères d'être des tiers suffisamment bons, qui permettront aux filles de réussir leur matricide symbolique ?



## Bibliographie

- 1- ASSOUN, P-L., *Freud et la femme*. Petite bibliothèque Payot, 2003.  
— *Le crime*. Recherche en Psychanalyse, L'esprit du temps, 2004.
- 2- ALEXANDRE G. et BESNIER J-M., *Les robots font-ils l'amour, Le transhumanisme en 12 questions*, Dunod, 2016,
- 3- ANZIEU, D., *Psychanalyse et culture grecque*, Les Belles Lettres, Paris, 1980  
— *Le Moi-peau*, DUNOD, 1985
- 4- BACHARAN, N., et HERITIER, F., PERROT, N., *La plus belle histoire des femmes*. Edition du seuil, 2014
- 5- BACHOFEN, J-J., *Le droit de la mère dans l'Antiquité*, Publié et traduit par Le Groupe Français d'Études Féministes, 1903
- 6- BALMARY, M., *La divine Origine, Dieu n'a pas créé l'homme*. Grasset, 1993
- 7- BARBIER, D., *La fabrique de l'homme pervers*, Odile Jacob, 2013
- 8- BEBEL, A., *Femme et socialisme*. Volksdrukkerij, Gand, 1911.
- 9- BENSLAMA, F., *La psychanalyse au risque de l'Islam*, Champs-Flammarion, Manhecourt, 2005.
- 10- BERQUE, J., (1990), *Le coran, essai de traduction*. Albin Michel, Paris, 2002.
- 11- BESNIER, J-M., *L'homme simplifié*, Librairie Arthème Fayard, 2012
- 12- BETTELHEIM, B., *Psychanalyse des contes de fées*. Robert LAFFONT, 1976.  
— *L'amour ne suffit pas*, Livre de poche, 1994.
- 13- BONAPARTE, M., *De la sexualité de la femme*, PUF, 1951.
- 14- BOTTERO, J., *La plus vieille religion*. Folio Histoire, 1998
- 15- COHEN, C., *Les femmes de la préhistoire*. BELIN, 2016
- 16- CORNEILLE, P., *Le Cid*. Libro, Paris, 2012.  
— *Médée*, Larousse, 2013
- 17- CORNUT J., *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*, PUF, 2000.
- 18- DALBAN, P., J-B., *Alcméon*. Saint-Jorre & Legras, Paris, 1854.
- 19- DAUPHIN, C., et FARGE A., *De la violence et des femmes*. Albin Michel, 1997.
- 20- D'AUTUN, J., *L'incrédulité savante et la crédulité ignorante*. J-CERTE, 1674.
- 21- DEUTSCH, H., *Psychanalyse des névroses*. PUF, Paris, 2002.

- . Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme. PUF, Paris, 1994.
- 22- DOR, J., Introduction à la lecture de Lacan. Denoel, 1992.
- 23- DUPRE, F., La "solution" du passage à l'acte, Le double crime des soeurs Papin. ERES, 1984
- 24- ELIACHEFF, C., et HEINICH, N., *Mères-filles, une relation à trois*. Albin Michel, 2002.
- 25- ELUARD, P., *Le petit Pélican*, In *Violette Nozières*, ouvrage collectif, Nicolas Flamel, 1933.
- 26- ERNESTAM, M., (2006), *Les oreilles de Buster*. Babel, Actes Sud, 2013
- 27- ESCHYLES, *Les Choéphores*. Le livre de poche, 2005
- (1921), *Les Euménides*, in *Tragédies complètes*. Folio, Gallimard, 1982.
- 28- EURIPIDE, (1962), *Tragédies Complètes*. Folio Classique, Gallimard, Saint Amand (Cher), 2015.
- 29- FAGES, J-B., *Comprendre Lacan*, Dunod, Paris, 1997.
- 30- FAURE-FRAGIER S., *Mères et filles, la menace de l'identique*. PUF, 2003
- 31- FREUD, S., *Essais de psychanalyse*, Ed. Payot 1968
- *Le Moi et le ça*. Payot, Paris, 1968.
- *La vie sexuelle*. Puf, Paris, 1977.
- *Œuvres complètes, psychanalyse, volume IV : L'Interprétation du rêve, 1899-1900*, PUF, 2003
- *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Coll. Folio Essais, Gallimard, 1985.
- *Malaise dans la civilisation*. Puf, Paris, 1978.
- (1933), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*. Folio essais, Gallimard, 1984.
- *Totem et tabou*. Petite bibliothèque Payot, 2010.
- (1968), *Le Moi et le ça*. Payot, Paris, 2010.
- *Moïse et la religion monothéiste*, Folio Essais, 1990.
- 32- GASTAMBIDE, M., *Le meurtre de la mère: traversée du tabou matricide*, Descle Brouwer, 2002.
- 33- GOURMEL, G. *L'ombre double. Dits et non dits de l'affaire Papin*. Cénomane, 2000.
- 34- GODFRING J., *Comment la féminité vient aux femmes*, PUF, 2001.
- 35- GRANDPIERRE, V., *Sexe et amour à Babylone*, Folio Histoire, 2012.

- 36- GREEN, A., (1983), *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Les Éditions de Minuit, version numérique 2016
- 37- GRIMM. *Contes choisis*. Folio, 2000.
- 38- GRIMM, *Contes*. Folio, 2014.
- 39- GRODDECK, G., (1963), *Le livre du ça*, Gallimard, 1992.
- 40- HAMILTON, E., *La mythologie, Ses dieux, ses héros et ses legendes*. Poche Marabout, 1997
- 41- HERITIER, F., *Les deux soeurs et leur mère, anthropologie de l'inceste*. Odile Jacob, Paris, 1994.
- *Masculin/Féminin II, Dissoudre la hiérarchie*, Odile Jacob, 2008
- 42- HOMERE, *L'Odysée*. Le Livre de Poche, 1974.
- 43- HORNEY K., *la psychologie de la femme*, petite bibliothèque Payot, 2017
- 44- JABES, S., *Caroline assassine*. JC Lattès, 2004.
- 45- JACOBS, A., *On matricide, Myth, psychoanalysis and the law of the mother*. Columbia University Press, 2007
- 46- JAENADA, P., *La petite Femelle*. Éditions JULIARD, 2005
- 47- JELINEK E., *La pianiste*. Éditions Seuil, Points, 2001
- 48- JOUHANDEAU, M., *Le parricide imaginaire*. Gallimard, 1967.
- 49- KLIMIS, S., *Sous le signe d'Antigone : quelle(s) communauté (s) ?* In *L'autonomie en pratique(s)*, ed.FUSL , Bruxelles 2013
- 50- KING, S., *Carrie*. Livre de poche, 1976.
- 51- KLEIN, M., *Envie et gratitude*. Gallimard, 2014.
- *La psychanalyse des enfants*, PUF, 2009.
- *Essais de psychanalyse*, Payot, 1968.
- *L'amour et la haine*, petite bibliothèque Payot, 2001.
- 52- KOENRAADT, F., *Ouderdoding als ultiem delict*. Gouda Quint, 1996.
- 53- KOHN, M., *Le crime*, in *Recherches en psychanalyse*, L'Esprit du temps, 2004.
- 54- LACAN, J., *Ecrits*. Le Seuil, Paris, 1966.
- *Les écrits II*. Points, 1999
- *Autres écrits*, Le Seuil, 2001
- (1975), *Encore*. Le Point, 2016.

- Le séminaire, livre V. Seuil, Paris, 1998.
- Le séminaire, livre XIV, la logique du fantasme, Le Seuil, Paris, 2007
- La psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité. Le Seuil, Coll. « Le champ freudien », Paris, 1975.
- 55- LACASSAGNE, A., *Precis de medecine légale*. Paris, MASSON, 1906.
- 56- LAFARGUE, P., *La question de la femme*, éditions de l'œuvre nouvelle, 1901
- 57- LAPLANCHE, J., et PONTALIS, J-B., (1968), *Vocabulaire de psychanalyse*, puf, 1978.
- 58- LECLAIRE, S., *On tue un enfant*, Points, 1981
- 59- LEGUIL Clotilde, *L'être et le genre*, Homme/ femme après Lacan. Paris, Puf, 2015
- 60- LEPASTIER, S., Le parricide entre la structure et l'histoire, In revue française de psychanalyse, Vol.77, 2013
- 61- LESSANA, M-M., *Entre mère et fille, un ravage*. Pauvert, 2000.
- 62- LOMBROSO, C., *La femme criminelle et la prostituée*. F. Alcan, 1896.
- 63- LORAUX, N., *La voix endeuillée*, étude sur la tragédie grecque, Gallimard, 1999.
- 64- MARINOV V., *Crime et châtement*, psychanalyse à l'université, vol. 9, n° 33, 1983.
- 65- MICHELET, J., *La sorcière*. GF-Flammarion, Paris, 1966.
- 66- MUCHIELLI, L., *Crimes et sécurité*. La Découverte, 2002.
- 67- NAOURI, A., *les belles mères*, Odile Jacob, 2013.
- Les filles et leurs mères, Odile Jacob, 1998.
- 68- OLIVIER, C., *Petit livre à l'usage des pères*, L'homme Eds De, 2009.
- 69- OKONOGI, K., (1980), L'homme schizoïde ; A la recherche des relations internes mère-enfant, Coll. Chikuma-gakugeibunko, 1993.
- 70- PARAT, H., *Sein de femme, sein de mère*, PUF, 2014.
- 72- PERRAULT, C., *Contes*. Livre de poche, 2006.
- PIRLOT, G., PEDINIELLI, J-L., *Les perversion sexuelles et narcissiques*, Armand Colin, Paris, 2013
- 73- PIQUARD, J-C., *La fabuleuse histoire du clitoris*, H&O, 2013.
- 74- RACINE, J., *Iphigénie*, Larousse, 2008.
- *Phèdre*, Folio Classique, Gallimard, 2015.
- 75- RECALCATI, M., *Ce qui reste du père, La paternité à l'époque hypermoderne*, ERES, 2014.

- 76- RIVIERE, P., *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère*, Folio Histoire, Gallimard, 1973.
- 77- ROUX, J-P., *La femme dans l'histoire et les mythes*, Librairie Arthème Fayard, 2004.
- 78- SAINT-MARTIN, L., *Le parricide au féminin*, In *Au-delà du Nom, La question du père dans la littérature québécoise actuelle*. Presse Universitaires de Montréal, 2010.
- 79- SCHAEFFER, J., *Le refus du féminin : La Sphinge et son âme en peine*, PUF, 2013.
- 80- SCHEIL, V., *La loi d'Hammourabi, (vers 200 av. Jésus Christ)*. Ernest Leroux, 1904.
- 81- SCHILLER, F., *La puissance de la femme*, in *Poésies de Schiller*, Charpentier, 1854.
- 82- SHAKESPEARE, W., *Hamlet*. Folio, 2002.81- SIBLINI, M., *La femme en Islam*. Éditions de paris, 2007
- 83- STURLUSON, S., (1991), *L'Edda*. Gallimard, Mesnil-sur-l'Estrée, 2017.
- 84- SOLER, C., *Ce que Lacan disait des femmes*, étude de psychanalyse, Ed. Du champ Lacanien In progress, 1997
- 85- SOPHOCLE, *Électre*. Le livre de poche, le théâtre en poche, 2005
- SPRENGER, J., *Malleus maleficarum*, P. Schoeffer-Moguntiae, 1488
- 86- SQUIRES, C., *Mères et filles, la menace de l'identique*. PUF, 2013.
- 87- VOLTAIRE, *Eriphile*, in *Œuvres de Voltaire, Tome3*. Firmin-Didot frères, Paris, 1830.
- 88- YVONNEAU, M., *Matricide et vampirisme*, In *Evolution Psychiatrique* 1990.
- 89- ZAFIROPOULOS, M., *La question féminine de Freud à Lacan, la femme contre la mère*. PUF, 2010.
- 90- *La Bible*, Le nouveau Testament (1975), Le livre de Poche, Paris, 2018.
- 91- *La Bible*, (1979), L'ancien testament, Le livre de Poche, Paris, 2001.
- 92- *Midrash Bereshit Rabba*, Tome 1. Verdier, Paris, 1990.

## Articles

- 92- AARAB C, AALOUANE, R., RAMMOUZ I. *Matricide et psychose hallucinatoire chronique*, In *L'Information psychiatrique*, vol 88, numéro 1, janvier 2012.
- 93- ANDRE, J., *L'empire du même*, In *Mères et filles, La menace de l'identique*. Puf, Paris, 2003.
- 94- BEURET, M., *Choc femmes et tortionnaires*, In *L'Hebdo*, 2004.

- 95- BONAPARTE, M., *Notes sur l'excision*, In *Revue française de psychanalyse*, n°2 avril-juin 1948.
- 96- CIANTELLI, V., *Penser l'origine : Johann Jakob Bachofen et la réhabilitation du mythe face à l'histoire*, in *Revue Grief* n°4, 2014.
- 97- COLIN, F., Juliet Mitchell, *Psychanalyse et féminisme. Les cahiers du GRIF*, N° 8, 1975.
- 98- CORNIC, F. et OLIÉ, J-P., *Le parricide psychotique. La prévention en question*, In *L'Encéphale*, Volume 32, Issue 4, Part 1, Aout 2006.
- 99- DEMARTINI, A-E., *L'Affaire Nozière : La parole sur l'inceste et sa réception sociale dans la France des années 1930*, In *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Belin, no 56-4, avril 2009.
- 100- DURT, H., *Quelques aspects de la légende du Roi Ajase (Ajātaśatru) dans la tradition canonique bouddhique*, In *Ebisu, Études Japonaises* n°15, 1997.
- 101- FAURE-FRAGIER S., *Défaut de transmission du maternel. Absence de fantasme, absence de conception?*, In *Mères et filles, la menace de l'identique*. PUF, 2003
- 102- FONTAINE, I., et GUERARD DES LAURIERS, A., *Trois observations de matricides*, In *Annales Médico-Psychologiques*, n° 8, vol. 152, 1994.
- 103- KLIMIS, S., *Sous le signe d'Antigone : quelle(s) communauté(s) ?* In *L'autonomie en pratique(s)*, ed.FUSL, Bruxelles, 2013.
- 104- KOENRAADT, F., *Ouderdoding als ultiem delict*, thèse, Gouda Quint, 1996
- 105- BONAPARTE, M., *Le cas de Madame LEFEBVRE*; in *Revue française de psychanalyse*, n 1/P151, 1927
- 106- LEPASTIER, S., *L'inhibition psychosexuelle*, In *Revue française de psychanalyse*, 2012/1 (Vol. 76)
- 107- NAOURI, A., *Mères-filles, la tyrannie de l'amour* » interviewé par le nouvel Observateur, 4 au 10 juin 1998.
- 108- MARTY, P., *Les risques d'évolution perverse*, In *Psychologie clinique et projective*, 2006/1 (n° 12).
- 109- RIOULT, C., *Scarifications chez les adolescents : une violence auto-infligée ? Violence adolescence*, in *Psychologie clinique* n°30, 2010.
- 110- ROBIN, D., *Misogynie et initiation, meurtre symbolique de la mère et adolescence*, in *Le Coq-héron* 2008/3 -n° 194
- 111- SAUVAGNAT, F., CHAILLOU, C., *L'acte pervers, in Criminalité, perversité, perversion : une mise au point*, Eres, 2016
- 112- SCHAEFFER, J., *La nuit des mères ombre de l'homosexualité féminine*, in *Revue Française de Psychanalyse*, 2015/3, Vol. 79, PUF, 2015
- Le fil rouge du sang de la femme*, In *Sang de femmes, L'esprit du temps*, 2005.
- 113- SCHNEIDER, M., *L'enjeu du matricide*, in *Les cahiers du GRIF- Misogynies*, numéro 47,1993

114- SUANT M-C., L'effort pour ne pas grandir. Maintien de la dépendance à la mère chez l'adolescente. Dans Topique 2005/4 (no 93).

115- VINCENT, C., *La psychanalyse selon Ajase*. In Ebisu, Études Japonaises n°15, 1997.

116- Le Monde, journal du 09 janvier 2018, Tribune signée par cent femmes médiatiques

## Conférences et Sites internet

117- BALIER, C., La psychanalyse confrontée à la violence criminelle, Conférence Vulpian, mai 2002.

118- KRISTEVA, J., Conférence pour la SPP Janvier 2001, « Le modèle freudien de la sexualité infantile, aujourd'hui », Melanie Klein, ou le matricide comme douleur et comme créativité, <http://www.spp.asso.fr/Main/ConferencesEnLigne/Items/2.htm>

119- MASSAT Guy, *Oreste et le meurtre de la mère*, Texte de l'intervention au Cercle Psychanalytique de Paris (31 mai 2007)

120- La Dépêche : « Une tragique confrontation ». Article du samedi 2 septembre 1933.

121- BEURET M., RABOUD V., ROCHAT J., STAUFFER P-A., 13 mai 2004 <https://www.e-periodica.ch/cntmng?pid=emi-003:2004:0::168>

122- [http://parcoursdefemmes.free.fr/?page\\_id=561](http://parcoursdefemmes.free.fr/?page_id=561)

123-<http://www.leparisien.fr/faits-divers/japon-excedee-elle-tue-sa-mere-a-coups-de-bouilloire-21-04-2014-3784323.php>

124- [http://archives-lepost.huffingtonpost.fr/article/2009/02/02/1409168\\_a-14-ans-elle-tue-sa-mere-au-couteau-jessica-est-une-petite-fille-elle-ne-quitte-pas-son-doudou.html](http://archives-lepost.huffingtonpost.fr/article/2009/02/02/1409168_a-14-ans-elle-tue-sa-mere-au-couteau-jessica-est-une-petite-fille-elle-ne-quitte-pas-son-doudou.html)

125- <http://www.spp.asso.fr/Publications/DuCoteDesLivres/questions3.asp>

126- <http://www.ladepeche.fr/article/2009/03/25/581575-lourdes-elle-tue-sa-mere-a-coups-de-crucifix.html>

127-<http://www.leparisien.fr/faits-divers/japon-excedee-elle-tue-sa-mere-a-coups-de-bouilloire-21-04-2014-3784323.php>

128- [http://archives-lepost.huffingtonpost.fr/article/2009/02/02/1409168\\_a-14-ans-elle-tue-sa-mere-au-couteau-jessica-est-une-petite-fille-elle-ne-quitte-pas-son-doudou.html](http://archives-lepost.huffingtonpost.fr/article/2009/02/02/1409168_a-14-ans-elle-tue-sa-mere-au-couteau-jessica-est-une-petite-fille-elle-ne-quitte-pas-son-doudou.html)

129- <http://www.france-jeune.net/read.php?tid=14872>

130- Lien vers une cérémonie d'excision en Centre-Afrique, [http://www.canal-u.tv/video/cerimes/ceremonies\\_d\\_excision\\_chez\\_les\\_banda\\_linda.10661](http://www.canal-u.tv/video/cerimes/ceremonies_d_excision_chez_les_banda_linda.10661)

## Films

131- JACKSON P., Heavenly Creatures ( Créatures Celestes ).Miramax Films, Nouvelle Zelande et Allemagne, 1994.

132- DENIS, J-P., Les blessures assassines, ARP Selection, France, 2000.